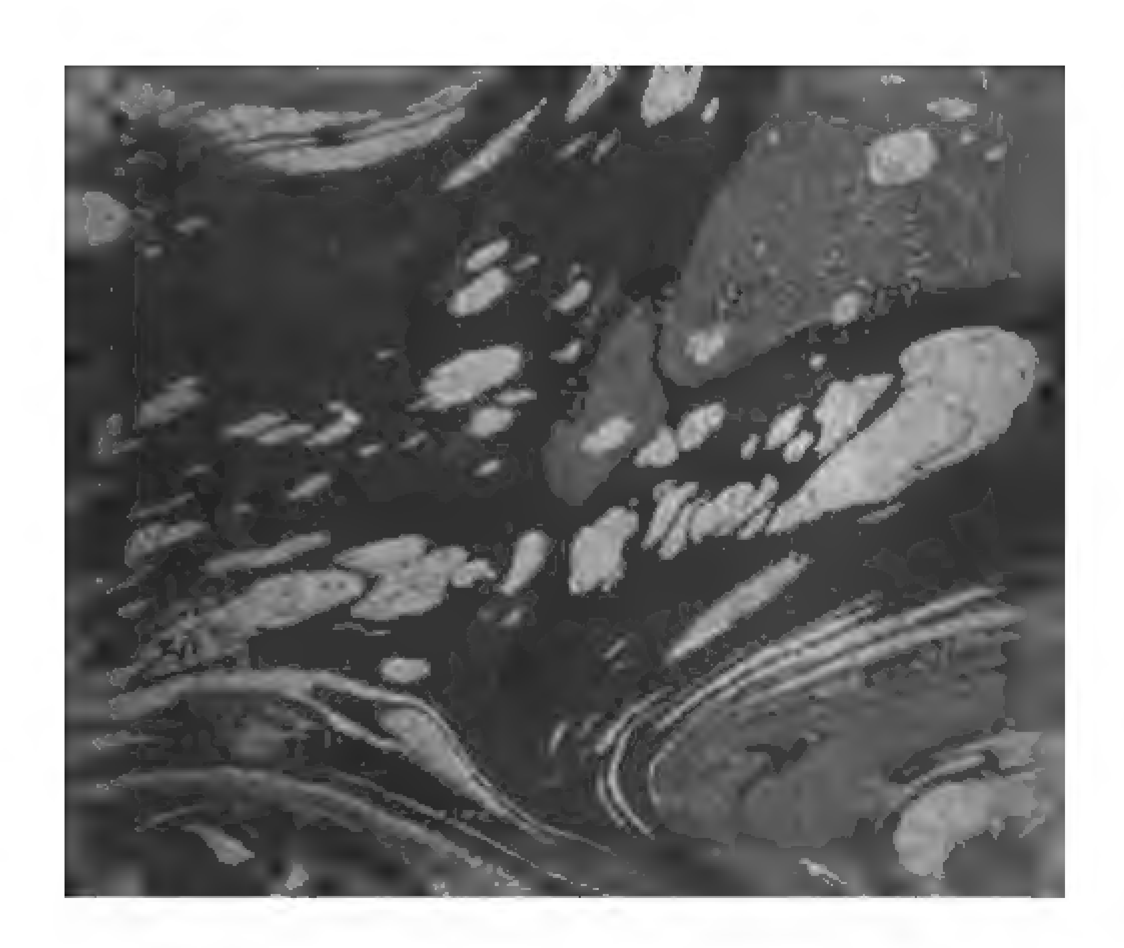




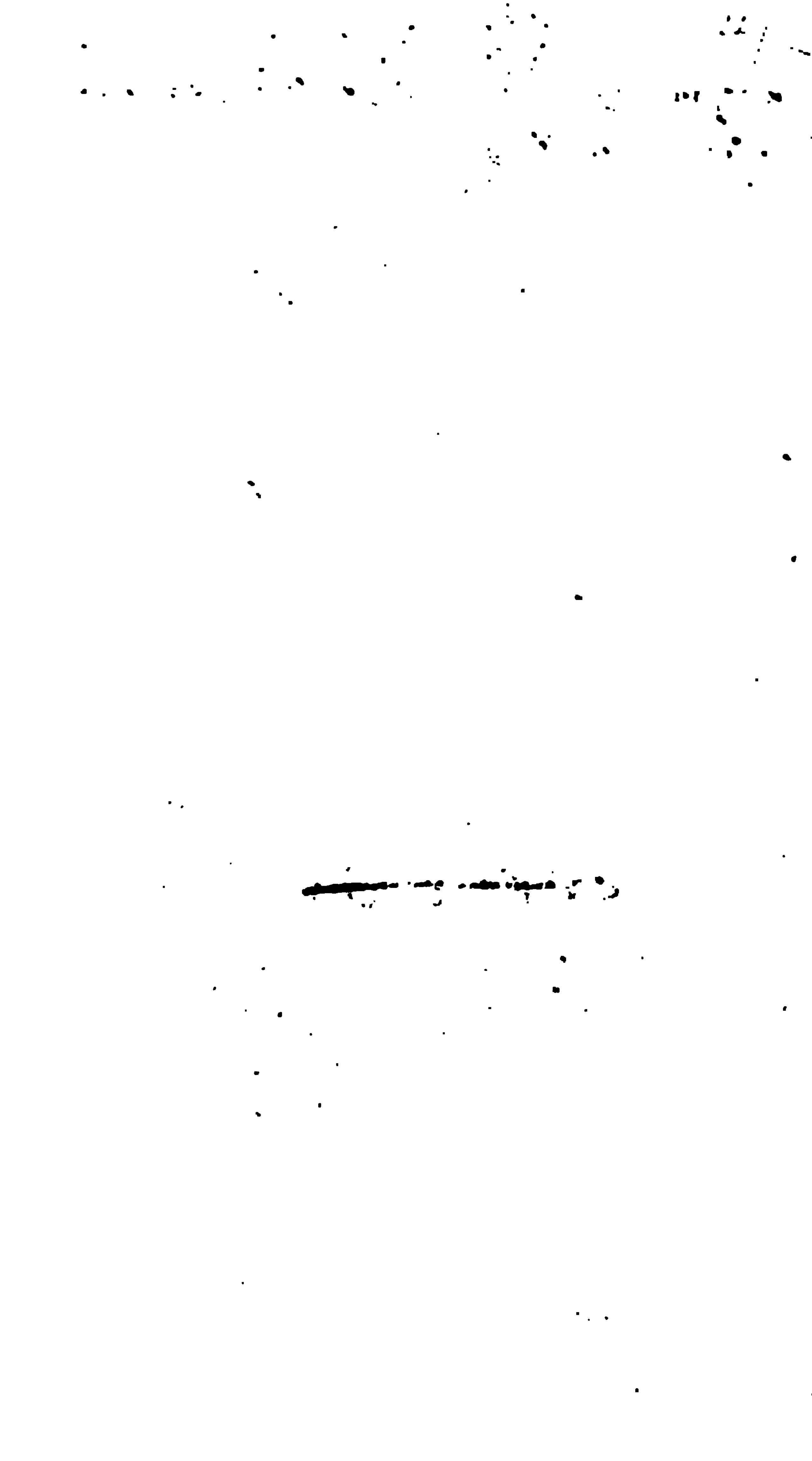


Chardon de la Rochette

Lenfant, ministre de Berlin, est l'éditeur de ce Recueil.



Poggius (J. F.) Florentinus.




Pogge Florentin.

# 'OGGIANA,

O U

VIE, LE CARACTERE, LES
:NTENCES, ET LES BONS MOTS

D E

# )GGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

DE LA

?UBLIQUE DE FLORENCE,

E T

n SUPLEMENT de diverſes
Pieces importantes.

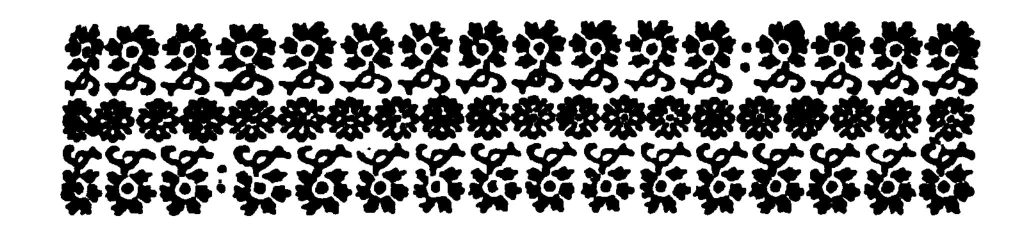
*TOME PREMIER.*



A AMSTERDAM,
ıez PIERRE HUMBERT.

MDCCXX.





# AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de ce Recueil ayant eu occaſion de lire les Oeuvres de *Pogge Florentin*, en travaillant à un Ouvrage plus ſérieux, a crû que les Savans pourroient ſe délaſſer en le liſant, comme il s'eſt délaſſé lui-même en le compoſant. Pogge Florentin eſt aſſez célèbre dans la République des Lettres, pour inſpirer au Public quelque curioſité de le connoître plus particuliérement. On verra par l'Hiſtoire de ſa vie, & par les traits qu'on a raſſemblez ici que ce qui part de ſa plume, ne doit pas être indifferent aux

personnes de bon goût. On y trouvera du serieux, & de l'enjoué, des sentences, & de bons mots, de la morale, & de la politique, l'Art militaire y tient même sa place de tems en tems.

Quoi qu'il semble que la mode des Livres en *Ana* commence un peu à passer, on a crû pourtant pouvoir donner à ce Recueil le titre de *Poggiana*. D'autant plus que dès lors on avoit donné le nom de *Poggiana*, & de *Montepolitiana* aux découvertes que firent en Allemagne Pogge, & *Barthelemi de Montepolitiano*, comme cela paroît par une Lettre de *Francisco Barbaro* à Pogge son bon ami. Cette Lettre dont Monsieur Recanati n'a donné que quelques fragmens s'est trouvée toute entiére dans la belle Bibliotheque de S. Paul à Leipsig.

ſig. Comme le ſavant Monſieur *Berner* Profeſſeur en Theologie, & Bibliothequaire de l'Univerſité de cette Ville me l'a généreuſement communiquée, j'en rapporterai * ici un endroit aſſez curieux, & qui juſtifiera le titre qu'on donne à cet Ouvrage. *Tout de même qu'on appelloit les pommes d'Appius*, Appiana, *les Ceriſes de Lucullus*, Luculliana, *& les poires de Manlius*, Manliana. *On appellera auſſi un jour* Poggiana, & Montepolitiana *les ſemences de Litterature que vous avez apportées d'Allemagne, en Italie*. Peut-être ne croioit-on pas que l'origine des *Ana* fût auſſi ancienne. On a cru d'ailleurs ne pouvoir ſuivre un meilleur modele que celui de



* On la trouvera toute entiere en Latin à la fin du Tome II. de ce Recueil, pag. 313.

Monsieur l'Abbé du Pin, qui a intitulé *Gersoniana*, l'excellent Ouvrage qu'il a donné sur la vie, la doctrine, les sentimens, & les Ouvrages du célèbre *Jean Gerson* Chancelier de l'Université de Paris, & son Député au Concile de Constance.

Ce petit Ouvrage aura quatre Parties. La premiére contiendra la Vie de Pogge, & de plusieurs de ses contemporains, tirée de divers Auteurs, & principalement de la Vie de Pogge que Jean Baptiste Recanati, Noble de Venise, & Academicien de Florence, a mise à la tête de l'*Histoire Florentine de Pogge*, imprimée à Venise en 1715.

La seconde Partie sera un recueil de sentences, de maximes, & de traits d'Histoire tirez des Ouvrages de cet illustre Florentin. On a pris soin d'amener

ner ces ſentences, de les lier, & de les éclaircir par quelques reflexions.

La troiſième Partie eſt un Abregé de l'Hiſtoire de Florence de Pogge, où l'on a joint des Eclairciſſemens tirez de *Leonard Aretin*, de *Machiavel* & des Notes de Monſieur Recanati ſur l'Hiſtoire de Florence.

La quatrième Partie conſiſte dans le choix qu'on a fait des meilleurs mots de Pogge, & des hommes illuſtres de ſon tems imprimez à Strasbourg en 1510. ſous le nom de *Facetiæ*. Enfin on trouvera ici en forme de ſupplement quatre Pieces Latines, ſavoir trois Lettres, la premiere de Pogge, la ſeconde de Franciſco Barbaro ſur la decouverte des Oeuvres de Quintilien, & la troiſième de Cincio. La quatrième Piece eſt l'Oraiſon funebre d'Emanuel Chryſolore

par André Julien Noble Venitien.

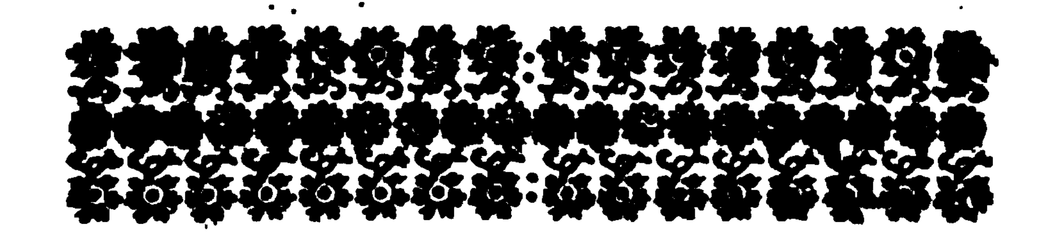
On trouvera de tems en tems dans cet Ouvrage des endroits qui pourront servir de préliminaire au Concile de Basle auquel l'Auteur de l'Histoire du Concile de Constance travaille.

---

*Fautes à corriger dans le Tome I.*

Pag. 32. lig. 7. *Ciceron, & qu'il.* lisez *Ciceron. Il prétend même qu'il.* P. 49. l. 1. *qu'il.* lis. *ce qu'il.* P. 115. l. 20. *reformer*, ajoutez *le peuple.* P. 117. l. 18. *vigilants.* lis. *éveillez.*

AVIS



# AVIS *

## SUR LA SECONDE PARTIE: Avec quelques Additions.

*ON a cru que le Public ne perdroit rien à la methode qu'on a suivie dans cette seconde Partie. Quoique Pogge eût beaucoup d'esprit & de savoir, il n'y a pourtant pas toûjours ni assez de tour, ni assez de choix dans ses Traitez pour les donner tels qu'ils sont en original. Quelquefois il s'étend beaucoup sur des choses qui interessent fort peu, sur tout à present, d'autrefois il passe avec rapidité sur des endroits, qui meriteroient plus d'étenduë. Il y a souvent dans ses Oeuvres un air de Rhetorique, & un tour de Declamation, qui n'est ni de notre siècle, ni de notre Langue. On a donc crû devoir prendre le parti de les réduire pour la plûpart en maximes, senten-*

*ces*

* Cet *Avis* est venu trop tard entre les mains de l'Imprimeur pour être inseré au devant de la seconde Partie.

*ces, reflexions, ſentimens, traits d'Hiſtoire & de Critique &c.*

*En diſpoſant ainſi des Ouvrages de ce bel Eſprit, on s'eſt mis en état d'en rendre la lecture plus utile & plus agréable. On s'eſt acquis par là le droit d'abreger & de s'étendre ſelon les ſujets, auſſi bien que de choiſir les morceaux, qu'on a jugez le plus de miſe, & de leur donner une tournure plus conforme au goût d'un ſiècle, plus délicat & plus poli que ne l'étoit le quinzième. On a tâché d'étoffer ce qu'on trouvoit trop mince, & de donner de la chair & de la couleur, à ce qui paroiſſoit trop ſquelette. D'ailleurs on a gagné par cette methode la liberté d'aſſocier à Pogge pluſieurs de ſes Contemporains & quelques hommes illuſtres des autres ſiècles, dont la compagnie ne ſauroit le deshonorer.*

*On en a même ômis pluſieurs, tant pour ne pas groſſir le volume, que parce qu'on n'a pas eu ſur leur ſujet des mémoires particuliers. J'aurois bien voulu, par exemple, donner quelques nouvelles d'un* Cincio. *Secretaire du Pape, Collegue & Ami de Pogge, nommé* Cincio *Romain. Son ſeul nom, ſi illuſtre dans la République Romaine, m'inſpiroit de la curioſité pour*

*le*

*le connoître plus à fond. La famille de* Cincius *fut illustre à Rome. Il y en eut un entre autres qui se signala, par plusieurs beaux endroits dans le sixième siècle de la fondation de Rome, au tems des guerres de Marius & de Sylla. Il fut homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il eut beaucoup de part à l'amitié de Ciceron, qui le defend fort bien d'avoir trempé dans la conjuration de Sylla contre la République. L'Histoire parle de deux Loix qui ont porté son nom, l'une* somptuaire, *pour regler les dépenses, l'autre* muneraire, *pour empêcher de corrompre les Juges & les Magistrats par argent. Il y défend aux Clients de porter deux Robes, de peur qu'on n'y cachât des présens, pour gagner des suffrages. Il donna cette Loi à la sollicitation de* Q. Fabius Maximus *le* Cunctateur *ou le* Temporiseur. *Il falloit que cette Loi fût bien severe, puisque Ciceron ne voulut point accepter des Livres qu'on lui offroit, que Cincius son ami ne l'eût assuré, que la Loi* Cincia *ne s'y opposoit pas, comme il le dit à son ami Atticus.* (*a*) Cum mihi per legem Cinciam, licere capere, Cincius amicus tuus diceret, libenter dixi me

Cicer. pro Sylla. 20.

Cicer. de Senect. 4.

(a) Cic. ad Attic. L. I. Ep. 20.

me accepturum. *Cincius étoit homme à bons mots & savoit railler fort gravement. Le jour qu'il porta au Senat sa Loi Muneraire, quelcun, qui sans doute n'étoit pas content de cette Loi lui demanda d'un air fort méprisant, ce qu'il apportoit.* Je vous apporte, *dit-il*, de quoi acheter si vous en avez besoin. *C'étoit dire bien piquamment, qu'il falloit acheter non les charges, mais les Loix qui defendent de les acheter* (*a*). Sæpe etiam sententiosè ridicula dicuntur; ut M. Cincius quo die Legem de donis & muneribus tulit, cum C. Cento prodiisset, & satis contumeliosè Quid fers, Cinciole, quæsisset. Ut emas, inquit, Cai, si uti velis. *L'Antiquité nous parle de Cincius comme d'un homme fort savant. Il avoit écrit une Histoire Romaine depuis l'origine de cette République, dont il est parlé avec éloge dans Denys d'Halicarnasse* (*b*). *Aulugelle* (*c*) *nous a conservé un fragment d'un Livre que cet habile Romain avoit fait sur l'Art militaire. Ciceron* (*d*) *parle de Cincius*, comme*

(a) Cic. de Orat. L. II. c. 71.

(b) Rom. Antiq. L. I. p. 3. 33. 36. 57.

(c) Aulul. L. XVI. c. 4.

(d) Cicero pro Sylla. 20.

* Il faut remarquer qu'au devant du nom Cincius, il y a quelquefois une L. & d'autrefois une M. Ce qui pourroit faire croire que ce sont deux personnes differentes. La plûpart du tems Ciceron

*me d'un homme de fort bonnes mœurs, bon citoyen, sur tout fort généreux & fort desinteressé. Après s'être endeté au service de la République, il vendit son patrimoine pour payer ses dettes.*

*Je ne saurois bien rendre la raison du penchant que j'aurois à souhaiter que le* Cincio *du quinzième siècle fût descendu de ces illustres Romains. C'est apparemment la conformité de caracteres à certains égards, comme la probité, le savoir, la politesse, une honnête gayeté, & les bons mots dans l'occasion. Il est vrai que notre Cincio n'est connu par aucuns Ouvrages publics, à moins qu'ils n'ayent eu le même sort que ceux de l'Ancien Cincius, dont on n'a qu'un miserable petit fragment. Mais on peut faire là-dessus la reflexion que faisoit Pogge, sur ce qu'on objectoit au savant Nicolas Nicoli* Pogg. Ep. *son ami intime, qu'il n'avoit jamais rien* p. 345. *écrit.* Bien loin, *dit-il*, que ne point écrire, soit un caractere d'ignorance au

ron l'appelle Cincius tout court. Après avoir confronté les Auteurs, il me semble que c'est un seul & même personnage, qui pouvoit avoir nom Lucius Marcus. Son Pere s'appelloit Publius Cincius, dont Ciceron parle comme d'un fort homme de bien.

au contraire la plûpart de ceux qui écrivent ſemblent avoir pris à tâche de découvrir la leur. Au fonds il n'y aura jamais que des ſots, qui concluront de ce que Pythagore, Socrate & tant d'autres grands Philoſophes n'ont point écrit, qu'ils étoient des ignorans. *Il s'eſt pourtant trouvé parmi les MSS. de la riche Bibliotheque de Wolffenbutel, une Lettre de Cincio à Pogge, où l'on découvre en lui les caractères qu'on vient de marquer, & par où l'on peut juger de ce qu'il eût été capable de faire, ſi ſon loiſir, ſon humeur, ou ſa modeſtie le lui euſſent permis.*

Lettre de Cincio à Pogge.

*Cette Lettre eſt une félicitation ſur l'augmentation de la famille de Pogge. Il y regne un grand caractere de tendreſſe, & ſur tout une alliance aſſez rare, c'eſt celle de la ſincerité & de la politeſſe. L'éloge qu'il y fait de la République de Florence eſt de ce caractere. Il eſt veritable, & il devoit faire beaucoup de plaiſir au Florentin ſon ami.* Votre fils, *dit-il*, ſera élevé à Florence, ſi féconde en eſprits merveilleux, & en perſonnages d'une doctrine profonde; d'ailleurs ſi floriſſante par ſon commerce, qu'elle ſurpaſſe toutes les autres Villes,

ou

ou au moins qu'elle n'eſt ſurpaſſée par aucune. *Il prétend qu'un heureux naturel ſoutenu par une bonne & ſoigneuſe éducation, ne peut jamais être corrompu par la fortune, ni alteré par les influences des Aſtres.* Il eſt vrai, *dit-il*, qu'Homere nous fait un conte d'une certaine chaine d'or, qui s'étend depuis le Ciel juſqu'à la Terre, & qui entraîne les hommes, pendant qu'ils croyent la tirer à eux, voulant faire entendre par là que les actions humaines ſont ſujettes au Deſtin, & que nul ne peut reſiſter à ſa néceſſité. Mais peut-être qu'il en parloit ſelon l'opinion du vulgaire, ou qu'avec quantité de Philoſophes opiniâtres qu'on n'a jamais pu ramener par aucune raiſon, de cette doctrine de la fatalité, il étoit lui-même de ce ſentiment. *Comme il y a dans cette Lettre une fort belle morale accompagnée d'une agréable érudition, ſur tout par rapport à l'éducation des enfans, on fera d'autant moins de difficulté de la donner avec quelques autres à la fin de cet Ouvrage* * *que c'eſt peut-être l'unique monument que nous ayons de Cincio.* (non, seulement)

*Il eſt certain que la famille des* Cen-



* On la trouvera au Tom. II. p. 322.

ces *, *avoit depuis long tems tenu les premiers rangs dans l'Eglise. Dans l'onzième siècle il y eut un Cincius Gouverneur de Rome, homme de grande autorité en Italie, qui adhera à l'Anti-Pape Clement III. & s'opposa vigoureusement aux entreprises de Gregoire VII. sur l'Eglise & sur l'Empire. Ce Pape l'excommunia, mais sans se mettre en peine de cette foudre, il l'enleva de vive force, pendant qu'il celebroit la Messe, & l'emmena prisonnier. Ce Cincius mourut à Pavie où il étoit allé joindre l'Empereur Henri IV. Il y avoit sous le Pontificat de Victor. III. un Cincius Consul Romain, qui assista à l'élection de ce Pape. Il semble que lors de l'élection de Gelase II. dans le douzième siècle il y eut deux Cincius, dont l'un étoit Cardinal, & assista à cette élection. L'autre qui s'appelloit* Frangipane, *tenoit le parti de l'Empereur Henri IV. contre ce Pape, qui en fut cruellement maltraité. Ce fut apparemment le même, qui adhera à l'Anti-Pape Anaclet, contre Innocent II. Sur la fin du même siècle sous Celestin III. Cin-*

Baron. Ann. 1075. 1077.

Baron. Ann. 1118. n. IV. XIII.

* C'est ainsi que les appelle Auberi dans sa Vie des Cardinaux.

*Cincius Camerier de ce Pape, composa un Traité des* Biens *, Cens, *ou* Rentes *de l'Eglise Romaine dont le Manuscrit est au Vatican. Il paroît par les citations de Baronius & de Pagi, que cet Ouvrage ne roule pas seulement sur ce que porte le titre, mais qu'il est en même tems Historique. Enfin un Cardinal de ce nom fut élu Pape en 1193. sous le nom d'Honoré III.*

*Il faut mettre* Jean Aurispa *Prêtre Sicilien & Auteur celebre en ce tems-là tant en prose qu'en vers, entre les illustres contemporains de Pogge. Laurent Valle avoit reproché à ce dernier de s'être brouillé avec Aurispa, mais il s'en défend & en parle avec éloge. Il fut comme lui Secretaire des Papes Eugene IV. & Nicolas V. qui lui donna de beaux Benefices en Sicile. Il étoit également aimé des Grands & des Savans, comme des Papes qu'on vient de nommer, du Roi Alphonse, des Ducs de Ferrare, d'Æneas* Jean Aurispa. Antonin. Mongitori Biblioth. Sicul. T. I.

* *En voici le titre.* Incipit liber Censuum Romanæ Ecclesiæ à Cencio Camerario compositus secundum antiquorum Patrum regesta, & memorialia diversa, anno Incarnationis Dominicæ millesimo centesimo nonagesimo secundo, Pontificatus Celestini Papæ tertii anno secundo.

*d'Æneas Sylvius, d'Antoine de Palerme, de François Philelphe, de Laurent Valle, qui le reconnoît pour son Maître dans la Langue Grecque. On ne sait point l'année ni le lieu de sa mort. Il vécut fort vieux & laissa divers Ouvrages; des Epigrammes, un volume de Lettres, dont il y en a quelques-unes de Manuscrites chez les Hermites de Padoüe &c. Il fit aussi quelques Traductions d'Auteurs Grecs en Latin, comme celles des Oeuvres d'Archimede, de la Vie d'Homere, & du Livre d'Hieroclès sur les vers dorez de Pythagore, qu'il dédia à Nicolas V. Le savant & illustre M. Dacier en parle amplement & avec beaucoup d'éloge dans la Préface de la belle Traduction Françoise qu'il a donnée de ce Commentaire d'Hieroclès.*

Alexandre d'Alexandre.

*La Loi* Cincia *m'a fait souvenir d'un illustre Auteur du quinzième siècle, parce qu'il en parle dans un Ouvrage (a) qui nous est resté de lui, sous le titre de* Dies geniales, *c'est-à-dire,* journées agréables. *C'est* Alexandre d'Alexandre, *célèbre Jurisconsulte de Naples. On se plaint dans la Préface de cet Ouvrage que les* Biographes *(b) n'ont point parlé de cet habile Antiquaire & Critique, quoiqu'on*

(a) Dies gen. T. II. p. 547.

(b) C'est-à-dire, *Ecrivains*

*qu'on ait écrit la Vie de plusieurs de ses contemporains. Mais le savant Auteur de cette Préface se trompe fort. Moreri allegue cinq ou six Auteurs qui ont parlé du Jurisconsulte Alexandre, entre lesquels est* Jean Gerard Vossius *qui le préfere de beaucoup à François Philelphe, dont il sera souvent parlé dans cet Ouvrage. Il n'est pas surprenant qu'on n'en trouve aucune mention dans Pogge, qui pouvoit ne l'avoir pas connu, puis que Pogge mourut en 1459. & qu'Alexandre vécut jusqu'à 1494. Comme Moreri nous instruit assez de sa famille, je ne parlerai que de ses liaisons, & du caractere de ses mœurs & de son esprit. Il fut Disciple de François Philelphe, dont il parle avec éloge, sans disconvenir pourtant, que dans sa jeunesse ses mœurs avoient été déréglées. On peut mieux compter sur ce jugement que sur les déclamations emportées de Pogge contre Philelphe. Entre les divers talents de notre Jurisconsulte Napolitain, il avoit celui de bien donner le caractere des gens, & de les produire par les endroits les plus avantageux. Il commence son Ouvrage par le caractere de* Jovianus Pontanus, *Historien, Orateur, & Poëte célébre, qui*

[Margin notes: *des Vies* des hommes illustres. — Alex. ab Alex. T. I. p. 177. — p. 1.]

*fut Précepteur du Roi Alphonse, & Sénateur de Venise.* C'étoit, *dit-il*, un homme d'un esprit extrement doux, sa politesse, & son élegance étoit accompagnée d'une ingenuité qui rendoit sa conversation charmante. *Il recevoit ses amis avec autant de plaisir que de bonté. Leurs entretiens rouloient sur les belles Lettres, & finissoient ordinairement par un repas frugal & gai. C'est ce qui arriva chez Actius Syncerus, qui traitoit souvent ses amis, du nombre desquels étoit Alexandre. Il y a ici à remarquer quelques particularitez assez agréables.* 1. *La simplicité de leurs repas. Celui dont l'Auteur parle ici étoit de citrouille avec de la laituë hachée menu & assaisonnée avec des grains de raisins sechez au Soleil, des pommes de bonne odeur qu'on avoit conservées l'hyver, des figues seches de Sinuesse* * *avec de l'eau de Rose, d'autrefois des choux fleurs & des asperges de Jardin. C'est là ce qu'il appelle un repas délicat & non vulgaire* †.

2. *C'étoit*

* Ville de la Terre de Labour dans la Campagne de Rome.

† Cœnâque non vulgari nec protritâ; sed aut veteris cucurbitæ ferculo cum lactucæ tyrso minutim cæso, & acino uvæ passæ insperso; aut olen-

*2. C'étoit la coutume de chanter sur la lyre les élégies d'Ovide, de Catulle, de Properce & des autres. 3. Ce fut Sannazar qui chanta dans cette fête, dont Alexandre fait le recit. Nous apprenons ici que Sannazar n'étoit pas un homme de* grande naissance, *comme l'a dit Moreri. C'étoit un esclave Ethiopien qu'Actius Syncerus avoit affranchi, & à qui il avoit donné son nom avec la liberté. Il chanta jusqu'à mille vers de Properce. La melodie finit par quelque question sur un vers de ce Poëte.*

*Les Savans connoissent le merite, le savoir & les vertus d'*Hermolaus Barbarus, *Senateur de Venise, & fait Patriarche d'Aquilée par Innocent VIII. auquel il fut envoyé par la République de Venise. Il étoit lié d'une amitié fort étroite avec Alexandre d'Alexandre. Pendant son sejour à Rome il étoit visité de tous les Savans, & on étoit ravi de son érudition profonde & agreable tout ensemble, aussi bien que de la bonté de ses mœurs & de son* Urbanité. *Un jour qu'il avoit invité ses amis à souper, on agita cet-* Hermolaus Barbarus. T. I. p. 546.

olentibus pomis anni frigore servatis & ficu sicca Sinuessina cum Rosaceo. p. 236.

*cette question, si l'on pouvoit dire, que le Navire des Argonautes construit par Thesée & qui subsistoit encore à Athenes du tems de* Demetrius Phalereus, *étoit le même navire. Hermolaus après avoir soutenu que ce n'étoit point le même, parce que les materiaux du premier ne subsistoient plus & qu'ils avoient été remplacez par d'autres, demanda à Alexandre d'Alexandre son sentiment là-dessus. Il prouva par l'autorité des Jurisconsultes, & par l'usage commun, que c'étoit le même navire, comme un* Conseil *&* un Peuple *ne laissent pas d'être le même Conseil & le même Peuple, quoique ce ne soient plus les mêmes gens. Il cite entre autres les Jurisconsultes* Ulpien *&* Pomponius, *qui ont jugé qu'un troupeau qui auroit été donné par Testament à quelcun lui appartiendroit, quand même il ne resteroit pas une seule des brebis, qui vivoient quand le Testament a été fait.* Autrement, *dit-il,* comme nous changeons tous les jours par les pertes & les reparations, qui se font dans notre corps, nous ne serions pas les mêmes qu'il y a un an. *Hermolaus accommoda le different par une fort bonne distinction entre le sens physique & grammatical du mot,* le même, *& son*

*sens*

*sens ordinaire, usité, & impropre. Les Physiciens qui sont plus subtils & qui prennent tout à la rigueur de la lettre & selon l'exacte verité, ne diront pas qu'un troupeau, dont toutes les vieilles brebis sont mortes, & qui a été renouvellé par la propagation, soit le même troupeau; mais les Jurisconsultes s'en tiennent à ce qui est probable, à l'équité & au langage commun. C'est dans ce sens figuré, que S. Amant dans son Poëme sur la Solitude, juge que les arbres de son tems étoient les mêmes que ceux du commencement du Monde.*

Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois qui se trouvérent
A la nativité des tems,
Et que tous les siècles revérent;
Etre encore aussi beaux & verds
Qu'aux premiers jours de l'Univers.

*Alexandre d'Alexandre après avoir long tems frequenté le Barreau à Naples & à Rome, s'en retira à cause de l'ignorance crasse des Juges, de leurs injustices énormes, & de leur insupportable corruption, comme il le dit à* Raphaël de Volterra, *à qui il en raconte divers exemples. Sa probité, sa modestie, & la crain-* T. II. p. 502.

 *te*

*te de s'associer avec des scelerats & des gens de sac & de corde, tels qu'étoient ceux qui se poussoient alors aux premieres Dignitez tant Ecclesiastiques que Civiles l'empêcherent de s'avancer. C'est la raison* Ibid. p. 614. *qu'il en rend à un de ses amis, qui le querelloit de son indolence.*

Barthelemi de Montepulciano. *On a vu dans la Vie de Pogge, que* Barthelemi de Montepulciano *, *fut envoyé avec lui en Allemagne pour rechercher d'anciens Manuscrits. Il étoit naturel d'avoir quelque curiosité de connoître le compagnon de l'Illustre Pogge dans cette sorte de chasse, & j'étois mortifié d'avoir tant feuilleté inutilement pour le déterrer. Mais je fus bien surpris, en parcourant les Lettres de Leonard Aretin, de trouver* Aret. Ep. L. VI. Ep. 5. *dans ce compagnon de voyage de Pogge, un homme aussi méprisable & aussi ridicule que Leonard le represente. Comme la Lettre où il en parle à Pogge lui-même est assez curieuse, j'en donnerai ici à peu près le contenu.*

*Un jour qu'il étoit en chemin pour Arezzo, il apperçut de loin dans la forêt des chartiers & d'autres gens fort occupez*

*à*

* Ce Barthelemi avoit quelque Prélature à la Cour de Rome.

*à tirer d'un mauvais pas quelques charettes chargées de colonnes, de statues de marbre, de bases & d'autres morceaux de Sculpture & d'Architecture, comme pour bâtir un Mausolée. Trouvant assez extraordinaire de voir de pareils préparatifs sur cette route, il eut la curiosité d'aller demander ce que c'étoit.* Que le Diable emporte tous les Poëtes qui furent & qui seront jamais, *lui répondit un des entrepreneurs* (a), *en s'essuiant le visage qu'il avoit tout en sueur.* Que vous ont fait les Poëtes, *dit Aretin*, que vous leur souhaitiez tant de mal? N'est ce pas, *dit-il*, ce fou de Poëte, dont vous voyez ici la statue, qui a commandé qu'on portât ces marbres à Montepulciano * pour lui faire un tombeau? *Là-dessus Aretin demanda s'il étoit mort quelque Poëte dans cette ville. On lui dit que c'étoit à Rome qu'il étoit mort, mais qu'il avoit ordonné par son Testament, qu'on le transportât dans sa patrie & qu'on y érigeât une statue pour lui*

(a) Redemptor.

* Montepulciano est une petite ville sur une haute montagne, dans le Sienois avec un Evêché. Ce fut la patrie de Bellarmin & d'Ange Politien.

*lui & une pour son Pere. Comme Aretin avoit oui dire, qu'il étoit mort depuis peu à Rome, un certain Barthelemi de Montepulciano qui avoit laissé quelque argent à certain usage, ne doutant point que ce ne fût celui dont il s'agissoit*, vous avez grand tort, *dit-il*, d'avoir maudit les Poëtes à l'occasion de cet âne-là. Il n'est nullement Poëte, c'est un franc ignorant, qui ne s'est jamais distingué que par sa folie & sa vanité. Je ne l'ai jamais connu, *dit l'Entrepreneur*, & même je n'en ai jamais oui parler, mais ses compatriotes le disent Poëte, & je crois qu'ils en feroient un Dieu s'il avoit donné un peu plus d'argent. Mais puis qu'il n'étoit pas Poëte, je fais reparation aux Poëtes, & je ne dirai plus de mal d'eux.

*Aretin fait à cette occasion de fort belles reflexions sur la vanité des tombeaux*. Il y a eu, *dit-il*, trois grands Heros qui n'ont point eu de monument. Cyrus, Alexandre & César. On n'apprend point que ces deux derniers se soient mis en peine de leur sepulture. A l'égard de Cyrus il défendit expressément de lui en bâtir, & commanda que l'on mît son corps dans la terre, la

re-

regardant comme la plus magnifique de toutes les ſepultures, à cauſe des belles fleurs, des fruits délicieux & des autres richeſſes qu'elle produit.

*A la ſuite de ces traits d'Hiſtoire vient une ſanglante apoſtrophe au pauvre Barthelemi. Il le repreſente non ſeulement comme un ignorant de la plus craſſe ignorance, comme un homme d'une conduite extravagante, mais encore comme un homme de rien. Son pere étoit un Mercier *, qui couroit les foires, ſa grand' mere une ſage-femme, ſa mere une fanatique; à courir les ruës toute échevelée. Tout ſon merite conſiſtoit donc en ce qu'il avoit laiſſé de l'argent. Mais Leonard Aretin dit qu'il l'avoit volé, & qu'il le cachoit parce que le Pape avoit voulu lui faire rendre gorge. Enfin après avoir cherché fort curieuſement & d'un tour fort ſatirique, ce qu'on pourroit mettre ſur ſon tombeau, il conclut qu'il auroit mieux fait de ſe faire cacher ſous la terre après ſa mort, comme il cachoit ſon argent pendant ſa vie.*

*Après avoir lu cette Lettre il m'eſt venu dans l'eſprit, ou que Leonard Aretin*

* Mercator circumforaneus.

*tin parle d'un Barthelemi de Montepulciano different de celui de Pogge, ou qu'il y a beaucoup de passion & de medisance dans le portrait qu'en fait Leonard, ou que c'est peut-être l'un & l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'on eût donné à Pogge une si grosse bête pour associé, dans des recherches qui demandent non seulement beaucoup d'érudition, mais de la penetration & de la sagacité. D'ailleurs eût-il pu parler d'un tel homme, avec éloge, & le mettre sur les rangs comme il fait dans ses* Discours Convivaux, *sans s'exposer à la risée de tout le monde. On n'auroit pas manqué de dire;*

* O le projet plaisant d'un Poëte ignorant
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand.

*J'ai été ravi de me rencontrer à cet égard, avec Mr.* Apostolo Zeno *savant*
17. *Italien, qui en juge ainsi dans le dixième Tome de son Journal des Savans d'Italie.* Quel *Bartolommeo*, di cui quì si dice essere stato il compagno di Poggio nel ricercamento de' codici antichi, non

* Despreaux, Art Poëtique, Chant. III. ℣. 241. 242.

non è altri che *Bartolommeo da Montepulciano*, Prelato della Corte di Roma, la cui magnifica sepoltura * ornata di marmi, e statue, e bassi rilievi di mano del famoso Scultore Donatello; vedevasi nel duomo ora demolito di Montepulciano sua patria, insieme con l'effigie di lui scolpito in abito solito usarsi da' famigliari de' Papi nelle Cappelle Pontificie, & con una inscrizione in bronzo, nella quale affermavasi essere lui stato Consigliere, e favorito di Martino V. senza specificarsi in essa il tempo della sua vita, nè quello della sua morte. Aggiugne Monsignor Benci, che niuno Scrittore rende testimonianza di questo suggetto; ma s'inganna, poiche Lionardo Aretino ne parla à lungo, benche poco vantaggiosamente in una delle sue Epistole (a) a Poggio, dove non solamente si fa beffe della vanità di lui, il quale essendo morto in Roma lasciò per testamento, che in Montepulciano gli fosse eretta quella superba sepoltura, di cui si è favellato di sopra: ma vie più mette in burla la ignoranza di esso, *qui nullam*, son sue pa-

(a) *Epist. Lib. VI.*

* *Spinello Benci Istor. di Montepulc. l.* 4. *pag.* 74.

parole, *neque scientiam, neque doctrinam cognovit. Stultitia verò ac vanitate omnes omnino homines superavit*, &c. Non convien però crederlo cosi ignorante, e da nulla; quale l'Aretino cel rappresenta, primieramente, perche il detto Poggio lo introduce a ragionare con altri uomini dotti nel suo Dialogo *sopra l'Avarizia*; in secondo luogo, perche tale fù giudicato, che andar potesse col Segretario Poggio in Germania alla ricerca de' codici antichi, il che fù a spese de' Cardinali e de' Prelati Romani, come dall' epistola del Barbaro si ricava.

*J'ai pourtant plus de penchant pour la premiere de mes conjectures. Comme dans la Lettre de Leonard il est parlé des statues du pere & du fils, ou je suis bien trompé, ou c'est le fils qui est l'objet des traits de pinceau de Leonard. Le Pere aura été un habile homme, & en cette qualité aura accompagné Pogge dans ses voyages. Le fils aura dégénéré, & n'aura pas laissé d'être poussé, ce qui s'accomde très-bien aux plaintes générales qu'on faisoit alors, que les Papes n'avançoient que des sujets indignes. Il n'est pas vraisemblable que Leonard eût parlé à Pogge lui-*

*lui-même en ces termes de ſon compagnon de voyage, & qu'il eût déſigné ſous le nom d'un* quidam; *un homme auſſi connu. À l'égard des reproches que Leonard fait à Barthelemi ſur ſa naiſſance, il faut les prendre au rabais, ſelon le ſtile des Invectives de ce tems-là. On n'eſt pas obligé de croire toutes les indignitez & les injures de crocheteur que Pogge, Philelphe & Valle ſe ſont dites ſur le ſujet de leur naiſſance. Au fond que la grand' mere de Barthelemi fût Sage-femme, que ſa mere fût fanatique, & que ſon pere eût été Marchand avant que d'être Secretaire du Pape, tout cela ne ſauroit empêcher de croire, que le pere ait été compagnon de Pogge, & que le fils ne fût le ridicule perſonnage contre lequel Leonard a dechargé ſa bile.*

# CATALOGUE

## Des Livres Nouveaux qui se trouvent à Amsterdam, chez PIERRE HUMBERT.

ATlas Historique ou nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Geographie Ancienne & Moderne representée dans de Nouvelles Cartes avec des Dissertations sur l'Histoire de chaque Etat. Tome 5. & 6. contenant l'Asie, l'Afrique & l'Amerique in fol. 1719. *Grandeur d'Atlas.*

*Averanii Opera omnia Latina. fol. 3. vol. Florentia.* 1717.

les Agrémens du Langage réduits à leurs principes. 12. Paris 1718.

Anciennes Relations des Indes & de la Chine de deux Voyageurs Mahométans. *Trad. d'Arabe* 8. Paris 1718.

l'Art de bâtir les Vaisseaux & d'en perfectionner la Construction. *tiré des meilleurs Auteurs Hollandois.* 4. fig. 1719.

*Alpini* (Prosperi) *de Medicina Methodica Libri tredecim.* 4. 1719.

*Allen* (Joh.) *Synopsis Universa Medicina.* 8. *Londini* 1719.

l'Alcoran de Mahomet translaté d'Arabe en François par du Ryer. 8. 1719.

la BAgatelle ou *Discours Ironiques* où l'on prête des Sophismes à l'Erreur, 8. 3. vol. 1719.

Bibliotheque des Dames. *Traduite de l'Anglois.* Tome second. 12. 1719.

—— —— —— Tome premier, *Seconde Edit.* revûe avec soin. 12. 1719.

Bi-

Bibliotheque Generale des Auteurs de France. *Livre premier contenant la Bibliotheque Chartraine*, 4. 1719.

*Bandury Numismata Imperatorum Romanorum a Trajano Decio ad Palaeologos Augustos. Accessit Bibliotheca Nummaria. fol. 2. vol. fig. Parisiis* 1718.

*Bynkershoek* (J. C. & Senatoris) *Opuscula varia*. 4. 1719.

la CONduite des Cours de la Grande Bretagne & d'Espagne. *Traduite de l'Anglois*, 8. 1719.

la Coltivazione dell' Alamanni e le Api di Rucellai, 4. Padoua 1718.

*Cowper Glandularum Ductuumque Descriptio*, 4. *fig*. *Londini* 1702.

*Clementis* (Sti.) *Epistola Gr. Lat.* 8. *Cantabrigia* 1718.

*Chesneau Observationes Medica*. 4. 1719.

les Colloques d'Erasme, *Nouvelle Traduction* par Mr. Gueudeville avec des Notes & des figures. 12. 6 vol. 1720.

Cambray (*l'Archev. de*) Sermons choisis avec un Discours sur la Priere &c. 12. Paris 1718.

—— —— Oeuvres Philosophiques ou Démonstration de l'Existence de Dieu. N. Edit. augmentée d'une II. partie 12. 2 vol. Paris 1718.

Catechisme contenant les principales veritez de la R. C. par Mr. de Beaumont 8. 1739.

DIctionaire Roial Anglois-François, & François-Anglois par Boyer. Nouvelle Edition revuë avec soin & considerablement augmentée, 4. vol. 1719.

—— de la Bible par Simon. N. Edit. fol. 2 vol. Lyon 1717.

—— complet François-Hollandois, & Hollandois-François comprenant tous les mots & les phrases avouez par l'usage, par P. Marin 4. 2 vol. 1720.

Dissertations Historiques & Critiques sur la Chevalerie Ancienne & Moderne par le P. Honoré de Ste. Marie 4. fig. Paris 1718.

*Dale Pharmacologia seu Manuductio ad materiam Medicam cum Supplemento.* 12. 2 *vol. Londini*. 1710. & 1718.

ETat Présent de l'Espagne par l'Abbé de Vayrac 12. 3 vol. 1719.

— — de l'Eglise Gallicane par Mr. Basnage 12. 1719.

— — de la Suéde, avec un Abregé de l'Hist. de ce Royaume. *Nouvelle Edition* augmentée de plusieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'avenement de la Reine au Trône, jusques à present. 8. 1720.

Essais sur la Providence & sur la possibilité physique de la Resurrection. *Traduit de l'Anglois*. 12. 1719.

FAbles Nouvelles par Mr. De la Motte, de *l'Academie Françoise* avec un Discours sur la Fable 12. 1720.

les Femmes des 12. Cezars contenant leur Vie & leurs Intrigues secretes 12. Paris 1718.

*Fracastorii Poëmata omnia: Accesserunt Reliquiæ Carminum Poëtarum Veronensium*. 4. *Patavii* 1718.

*Faerni Fabulæ Centum ex Antiquis Auctoribus delectæ carminibusque explicatæ*. 4. *Patavii* 1718.

GRammaire Flamande & Françoise par la Grue 8. 1719.

le Guide ou Nouvelle Description d'Amsterdam contenant sa Splendeur, son Commerce, le Change des Principales Villes, le Réglement de la Banque & du Lombart, le Tarif des Droits d'entrée & de sortie, le Depart des Postes, des Chariots, & des Barques 8. fig. 1720.

Histoi-

HIstoire & Memoires de l'Acad. Royale des Sciences les années 1714. 1715. & 1716. 12. 3 vol. fig. 1719.

—— de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon où l'on trouve ce qui s'est passé sous les Régnes de François II. Henri III. Henri IV. & Louïs XIII. par l'Abbé Marsolier 12. 3 vol. Paris 1719.

—— des Révolutions arrivées dans la Républ. Romaine par l'Abbé de Vertot. 12. 3 vol. 1720.

—— publique & secrete de la Cour de Madrid 12. fig. 1719.

—— du V. & du N. Testament par demandes & par réponses avec des reflexions Morales par feu Mr. de Langes 8. 3 vol. Geneve 1718.

*Hoffmanni Dissertationes Physico-Medicæ Selectæ* 8. 1719.

*Heideggeri Medulla Theologiæ Christianæ*. 4. *fig*. 1690.

*Hunnii Resolutiones Juris*. 4. *Col*. 1697.

*JOnstoni Theatrum Universale omnium Animalium, Piscium, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Aquaticorum, Insectorum, & Anguium. fol. 2 vol. fig*. 1718.

Idée de la Physique Méchanique de M. Peyssonnel Medecin de Marseille. 12. 1719.

la Justesse de la Langue Françoise 12. Paris 1718.

Instruction Pastorale aux Reformés de France sur la perseverance dans la Foi, & la fidelité pour le Souverain. Par Mr. Basnage. 8. 1719.

*Justini* (Sti.) *Dialogus Gr. Lat*. 8. *Londini* 1719.

Journal Historique, Politique, Critique, & Galant. Janv. Fevr. Mars. Avril 1719. 8. 2 vol.

Istorica Relatione della Pace di Pasaroviz, 4. Padova 1719.

*KEill, Introductio ad veram Astronomiam, seu Lectiones Astronomicæ*. 8. *fig*. *Oxoniæ* 1718.

—— *Introductio ad veram Physicam*, Editio Tertia 8. *Oxoniæ* 1715.

*Keill Tentamina Physico-Medica.* 8. *Oxoniæ* 1719.

LEttres de Mr. Dartis & de Mr. Lenfant sur les Matiéres du Socinianisme. 4. Berlin 1719.

—— Memoires, Negociations de Mr. le Comte d'Esttrades depuis 1637. jusques en 1668. 12. 6 vol. 1719.

*Lommius de curandis febribus continuis.* 8. 1720.

Lettere familiari del Conte Magalotti divise in due Carri 4. in Venezia 1719.

M*Attaire Annales Typographici, ab Artis Inventa Origine ad annum M. D. in* 4. 1719.

Malespini Istoria Fiorentina e là Chronica di Morelli, 4. in Firenze 1718.

Marmi Eruditi ovvero Lettere sopra Antiche Inscrittioni del Conte Orsato. 4. Padoua 1719.

Maximes avec des exemples tirez de l'Hist. Sacrée & Profane, Ancienne & Moderne, pour l'Instruction du Roi, où l'on donne des Préceptes pour former les mœurs & l'esprit des jeunes Gens. 12. 1719.

—— Idem Edition de Paris 12. 1718.

*Marmorea Basis Colossi Tiberio Cæsari à Gronovio.* 8. *fig.* 1720.

le NOuveau Testament avec des remarques. Une Introduction, & des Prefaces très-instructives à la tête de chaque Livre. Par Mrs. de Bausobre & Lenfant 4. 2 vol. 1719.

—— —— le même sur de beau & grand papier Royal. 4. 2 vol.

Nouvelle Description de la France par Mr. Piganiol de la Force, 12. 6 vol. fig. 1719, *Edition d'Hollande.*

—— Histoire de France depuis le Commencement de la Monarchie jusques à la mort de Louïs XIII. par Mr. le Gendre fol. 2 vol. Paris 1718.

Nouveaux Sermons avec des Prieres pour les diffe-

differens Etats de la Vie. Par M. Basnage 8. 1720.

OEdipe Tragedie par M. Arouet, 8. 1719.

Oeuvres de Mr. Pavillon (*de l'Acad. Françoise*) Nouvelle Edition augmentée de plusieurs Pieces 8. 1720.

POggiana, ou la Vie, le Caractere, les Sentences, & les bons Mots de Pogge Chancelier de la Republique de Florence avec un Abregé de l'Histoire de cette Republique. Par Mr. Lenfant. 8. 2 vol. 1720.

les Principes du Dessein, ou methode courte & facile pour aprendre cet Art en peu de tems par de Lairesse, fol. fig. 1719.

Panegyriques des Saints & Oraisons funebres prononcées par l'Abbé Anselme 8. 3 vol. Paris.

Plaidoyers & autres Oeuvres de Gilet 4. 2 vol. Paris 1718.

*Picteti Dissertationes Theologicæ de Religionis Christianæ præstantia ac Divinitate. 8. Genevæ* 1719.

Poësie Italiane di Rimatrici Viventi. In Venetia 4. 1716.

*Pontederæ Compendium Tabularum Botanicarum in quo Plantæ* 272. *ab eo in Italia nuper detectæ recensentur. 4. Patavii* 1718.

*Peieri Observationes quædam Anatomicæ*, 8. 1719.

REIation de divers Voyages faits dans l'Afrique, l'Amerique, & aux Indes Occidentales, par Drasle 12. Paris 1718.

Rime e Prose del Marchese Mafei. Aggiunto un Saggio di Poësia Latina dell' Istesso. 4. in Venezia 1719.

SErmon sur le Jubilé de la Réformation des Suisses par Mr. Turretin 4. Geneve 1719.

— (Nouveaux) avec des Prieres pour chaque état de la Vie par Mr. Basnage 8. 1720.

— Sur les principales fêtes des Chrétiens par Mr. Rivasson. 8. 1719.

Sermon sur divers Textes, par Mr. Pictet 8. 1719. Geneve.

*Santorini Opuscula Medica de structura & motu Fibra, Nutritione Animali, Hamorrhoidibus, & Catamenicio.* 8. 1720.

*Sannazarii Poëmata ex Antiquis Editionibus accuratissimè descripta. Accessit ejusdem Vita.* 4. *Patavii* 1719.

TRaité d'Optique, sur les Reflexions, Refractions, Inflexions, & Couleurs de la Lumiére, par Mr. le Chev. Newton. *Traduit de l'Anglois*, par Mr. Coste sur la Seconde Edition augmentée, par l'Auteur. 12. 2 vol. fig. 1720.

—— de la Religion revelée par Mr. Martin. 8. 2 vol. 1719.

—— des Annates, 12. Paris 1718.

*VAillant Numismata in Coloniis Imperii Romani, fol. fig.*

—— —— *Imperator. Romanor.* 4. 2 *vol. fig.*

*Velseri Opera Historica & Philologica, fol.* 1682.

le Vite de' Pittori, Scultori, e Architetti di Giorgio Vasari 4. 3 vol. Bononiæ. 1663.

*Virgilii Opera Omnia. fol. fig. Paris* 1515.

*WIllis Opera Omnia Medica,* 4. 2 *vol. Amst.* 1692.

*de Wilde Selecta Numismata Antiqua,* 4. *fig. Amst.* 1692.

*Waldschmid Opera Medico-Practica.* 4. 1695.

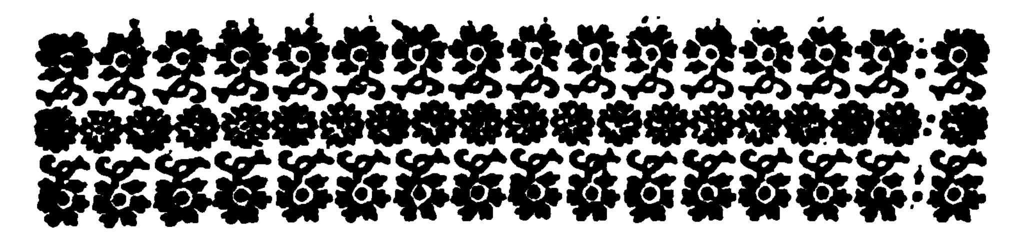
*ZWelferi Pharmacopœa Augusta Reformata.* 4. 1693.

*Zoesius ad Pandectas, fol.* 1678.

*Zacuti Opera omnia Medica. fol.* 2 *vol.* 1667.

L'on trouve chez ledit *Pierre Humbert* tous les Livres qui s'impriment en *Hollande* : Un Assortiment général des meilleurs Livres de *Paris* : Diverses Nouveautez *d'Italie*, & *d'Angleterre*, à très juste prix.

POG-



# POGGIANA.

## PREMIERE PARTIE.

### *Vie de* POGGE *Florentin, & de plusieurs de ses Contemporains.*

POGGIO GUCCIO BRACCIOLINO nâquit en 1380. à *Terranova*, ville du Florentin proche d'Arezzo, comme il le dit lui même (a). On ignore son nom de baptême, ceux qui l'ont nommé, ou, *Jean François*, ou, *Jean Baptiste*, l'ayant confondu avec deux de ses enfans. Il est plus glorieux d'illustrer sa famille, que d'être illustré par elle. C'est ce qui est arrivé à Pogge, dont le pere n'étoit qu'un Notaire dans

Patrie, & Naissance de Pogge.

(a) *Poggi Vit. p. I.*

le voisinage de *Terranova*. De sorte qu'on peut dire de Pogge ce qu'il disoit lui-même de *Leonard Aretin* son intime ami, que *sa vertu lui avoit donne la noblesse, que la nature lui avoit refusée*.

Baluz. *Misc.* T. III.

Ses études.

A l'âge de dix-huit ans il alla commencer ses études à Florence, que le P. *Dom Mabillon* célèbre Benedictin appelle *le premier domicile des Belles Lettres renaissantes* (a). Il en reçut les premiers élemens sous *Jean de Ravenne*, qui, à ce que dit l'Historien *Flavio Blondo*, sans être lui-même fort docte, eut le talent de faire des Disciples qui se distinguérent dans la République des Lettres, dans l'Eglise, & dans l'Etat, comme entre autres *Leonard Aretin*, dont on aura occasion de parler plus d'une fois. Flavio Blondo a douté que Jean de Ravenne eût rien écrit, mais *Philippe* de *Bergame* nous en donne une plus grande idée. Il nous le représente comme un habile Critique, & un excellent Rheteur, qui, selon le temoignage de Leonard Aretin son Disciple, rappella en Italie l'Eloquence qui en avoit été exilée depuis long-tems. Jean de Ravenne fut Disciple de *François Petrarque*

(a) *Mab. Iter. Ital.* p. 160.

*ssie* (a). Monsieur Recanati nous assure aussi qu'on trouve quelques-uns de ses Ouvrages manuscrits dans la Bibliotheque de Padoüe (b).

Ensuite Pogge eut pour Maître dans la Langue Grecque le fameux (c) *Manuel Chrysolore* noble de Constantinople, qui rapporta en Italie le goût de cette Langue autrefois si cultivée par les Romains. Ce grand homme étoit descendu d'un de ces illustres Romains qui accompagnerent Constantin le Grand lors qu'il établit le siège de l'Empire à *Bysance*, qui fut depuis appellée *Constantinople*. Il fut envoyé en Europe dans le XIV. Siècle par *Jean Paleologue* Empereur des Grecs, pour solliciter du secours contre *Tamerlan* & contre *Bajazeth*. Après avoir traversé dans cette vuë, mais fort inutilement, la France, l'Angleterre, & l'Allemagne, il vint en 1389. se fixer en Italie, ou par pur amour pour les Belles Lettres il quitta le Caractère d'Ambassadeur pour prendre celui de Professeur en Langue Grecque, tant à Rome, qu'à Florence, à Venise, & à Pavie. Il alla ensuite avec Jean XXIII. au Concile de Constance où il mourut en 1415. Pogge lui fit

(a) Phil. Bergom. Ann. 13.8.

(b) Recan. vit. Pog. p. V.

(c) Ant. Emmanuel.

cette Epitaphe pour donner un monument de ſa reconnoiſſance envers un ſi excellent maître.

*Hic eſt Emanuel ſitus*
*Sermonis decus Attici,*
*Qui dum quærere opem patriæ*
*Afflictæ ſtuderet, huc iit;*
*Res bellè cecidit tuis*
*Votis Italia. Hic tibi*
*Linguæ reſtituit decus,*
*Atticæ ante recondita.*
*Res bellè cecidit tuis*
*Votis Emanuel, Solo*
*Conſecutus in Italo*
*Æternum decus, & tibi*
*Quale Græcia non dedit,*
*Bello perdita Græcia.*

On trouve parmi les beaux Manuſcrits de la Bibliotheque de St. Paul à Leipſig l'Oraiſon funèbre de Chryſolore prononcée par *André Julien* Noble Venitien *. Pogge ſe plaignoit avec raiſon de l'ingratitude des Diſciples de Chryſolore qui n'avoient pas daigné honorer leur Maître d'un Panegyrique après

* Elle nous a été communiquée par le docte & obligeant Mr. *Boerner*.

près sa mort. *Andreas vero Julianus summè à nobis collaudandus, qui cernens ignaviam nostram, qui nullam ne mortuo quidem pro suis in nos singularibus meritis gratiam referimus, sua opera, suo studio nobis operam navavit, & tarditatem nostram sua diligentia sublevavit. Ergo nomine meo verbis amplissimis gratias ago, & quidem ingentes pro hoc labore, quem suscepit in Manuelis memoria celebranda.* Comme on ne croit pas que l'Oraison funebre de Chrysolore ait été imprimée, on la donnera à la fin de cet Ouvrage.

Pogge ne négligea pas non plus la Langue Hébraïque, ayant été porté à cette étude par son ami *Nicolas Nicolo*, l'un des plus Savans hommes ce tems-là. Comme *Nicolo* eut des liaisons fort étroites avec Pogge, il ne sera pas mal de le faire connoître. *Nicolas Nicolo* étoit fils d'un riche Marchand de Florence fort estimé de ses Concitoïens. Le fils, préférant le commerce des Belles Lettres à celui de son Pere, se jetta dans l'étude des *Humanitez*, & les apprit sous *Louis* de *Marsilli* Augustin, fort célèbre en ce tems-là, & de l'Ecole duquel sont sortis quantité de grands hommes. Nicolas avoit une telle avidité

Pogg. Orat. in funere Nicoli Niol. F. XXXI

pour les bons Livres tant Grecs, que Latins, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour en faire chercher jusqu'aux derniéres extremitez de l'Europe. Mais, ce qui est bien louable, il étoit si communicatif qu'il accusoit de *péculat*, c'est-à-dire, de voler le bien public, certaines gens si avares de leurs Livres qu'on diroit qu'ils les croyent d'or. C'est le vrai caractère des ignorants de ne se point servir de leurs Livres, & de ne vouloir pas que les autres s'en servent. On diroit qu'ils veulent se vanger de ne rien savoir en laissant les autres dans l'ignorance, autant qu'il dépend d'eux. Les vrais Savans sont communicatifs. Pogge rend ce témoignage à Nicolo que c'est par ses soins & ses instantes sollicitations que se firent tant de découvertes de Livres anciens en Allemagne, & en France. Ajoutons que ce fut en partie à ses dépens.

Il ne se contenta pas de cultiver avec soin la Langue Latine, il s'appliqua à la Langue Grecque sous *Coluccius Salutatus*, illustre Savant de ce tems-là, & sous *Manuel Chrysolore* qu'il contribua beaucoup à faire appeller à Florence avec plusieurs autres Savans dans la Langue Grec-

Grecque, entre lesquels, *Jean Guarini* de *Verone* parut avec éclat. En un mot Pogge ne fait aucune difficulté de regarder Nicolo comme le restaurateur des Belles Lettres en Italie par les soins qu'il prit d'y attirer tout ce qu'il y avoit de Savans en Europe, & de leur procurer de la protection.

Quoi qu'il fût un des plus doctes, & un des plus éloquens hommes de son siècle, il avoit une qualité rare dans les personnes de cet ordre, & de ce mérite, c'est une modestie extraordinaire. Comme il étoit d'un goût fort délicat il ne se hazardoit guére, à se produire en public, ne pouvant jamais être content de ce qu'il composoit. Quoi qu'il fût d'une famille riche, il avoit tant dépensé dans la recherche de ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Sciences, qu'il étoit souvent réduit à vendre ses Livres pour subsister. S'il n'étoit pas riche des biens de la fortune, il l'étoit en amis, & il les choisissoit bien. Son Cabinet étoit une espece d'Académie ouverte aux Savans, & aux honnêtes gens qui trouvoient toujours de nouveaux encouragemens à la Vertu, & à la Science, dans sa conver-

ſation, dans ſes livres, dans les portraits, les ſtatues, & les médailles des plus grands hommes qu'il avoit ramaſſez à grands frais.

Il fit en mourant une action bien digne de l'imitation des Savans qui sont en état de le faire, ce fut de léguer sa Bibliothéque au Public, & de recommander à ſes amis d'avoir ſoin qu'elle fût toujours ouverte aux Gens de Lettres. Pogge a remarqué que les Bibliothéques de Petrarque, & de Collutatius furent vendues après leur mort, que *Louis* de *Marſilli*, & *Bocace* donnerent les leurs par Teſtament aux Auguſtins, mais que Nicolo, en faiſant préſent de la ſienne au Public, avoit donné un exemple juſqu'alors inouï. Il mourut fort regreté à l'âge de 73. ans, on ne dit pas en quelle année. Son Teſtament eſt datté de 1436.

Il y a pourtant quelque difficulté ſur la donation que Nicolo fit de ſes Livres au Public. Car dans ſon Teſtament il en laiſſe la diſpoſition aux exécuteurs de ce Teſtament, entre leſquels étoit Pogge lui même: *Omnes Libros ſuos, tam ſacros quàm gentiles, & tam Græcos quàm Latinos, aut Barbaros, quos undi-*

que

*que magna industria, diligentia, studio ab adolescentia nullum laborem subterfugiendo, nullis impensis parcendo, coëgit, reliquit, & legavit in illis locis, & penes quos, & eo modo, & forma, & prout, & qualiter admodum infrascriptis honorandis, & sapientibus viris videbitur, & placebit* (a). D'ailleurs il paroit par le témoignage d'un Historien de Florence (b) que les Livres de Nicolo furent donnez à la Bibliothéque des Dominicains. Ce qu'on peut conclurre de là, c'est que l'intention de Nicolo fut mal executée.

Pogge étant donc à Constance prit, pour apprendre la Langue Hébraïque, un Rabin qui avoit embrassé le Christianisme. Il dit assez plaisamment dans une Lettre à Nicolo qu'il se délassoit de cette pénible étude en turlupinant son maître qu'il représente comme un homme fort ridicule & en faisant de petites railleries sur le Rabinage. *Dicebam multa de literis Hebraïcis quibus operam dabam, plura jocabar in Doctorem ipsum, virum levem, insulsum & inconstantem. Literas vero & doctrinam ut rudem, incultam, atque agrestem facetiis quibusdam leviter perstringebam.* Quoi qu'il ne crût pas

(a) Testam. Nicol. Nicol. Pogg. vit. F. XXVIII.

(b) *Leopold del Migliore Florent. illustr. ap. Recan. ub. supra.*

*Pogg. Op. Fol.* 69.

qu'on pût tirer un grand usage de la Langue Hébraïque, pour en devenir plus honnête homme, il ne laissa pas de l'apprendre parce qu'il la regardoit comme une partie des Humanitez. Il prenoit sur tout plaisir à voir la methode que St. Jerôme avoit suivie en traduisant la Bible.

De Florence Pogge alla à Rome sous Boniface IX. élu en 1389. & mort en 1404. Il fut bientôt promû à la charge de *Scripteur des Lettres Apostoliques*, qui n'est pas un petit Emploi à Rome. *Quod officium*, dit-il, *& utile est & honestati dignitatique conjunctum.* Ce fut lui qui attira à Rome le célèbre Leonard Aretin pour être Secretaire d'Innocent VII. Les liaisons des grands hommes faisant une partie considerable de l'Histoire de leur vie il faut faire connoître *Leonard Bruno Aretin.*

*Leon. et. t. fu- r. ap. uz. cell.*

On le surnomma *Aretin* parce qu'il étoit de la ville *d'Arezzo* dans le Florentin *. C'étoit, selon le témoignage de

* Voyez l'Eloge de la Ville d'Arezzo dans l'Oraison funébre de Leonard Aretin prononcée par Pogge. *Baluz. Misc.* T. III. p. 252.

de Pogge, un des plus habiles hommes de son siecle (a). *Æneas Sylvius* disoit de lui qu'après Lactance personne n'avoit mieux imité le stile de Ciceron. Après avoir étudié le Droit pendant 4. ans il s'appliqua, comme Pogge, à la Langue Grecque sous *Emanuel Chrysolore*, & s'y rendit fort habile. Dès l'An 1404. il fut, comme on l'a dit, Secretaire d'Innocent VII. & en 1413. il l'étoit de Jean XXIII. lequel il accompagna au Concile de Constance †. Etant aux environs de cette Ville Pogge lui écrivit sa fameuse Lettre sur le supplice de *Jerôme de Prague*. Quand il fut de retour à Florence cette République le fit son Chancelier. Il mourut dans cette charge en 1444. âgé de 70. ans. On lui fit cette Epitaphe qui se trouve sur son Tombeau dans une des Eglises de Florence. *Depuis la mort de Leonard l'Histoire est en deuil, l'Eloquence est muette, les Muses Grecques & Latines n'ont pû s'empêcher de le pleurer.* Pogge prononça publiquement son Orai-

(a) Invect. in Philelph. F. XLIII.

*Mabill. It. Ital.* p. 165.

† On peut voir dans l'Histoire du Concile de Constance. p. 8. qu'il fut employé cette année-là à une Négotiation fort délicate.

Oraison funébre. C'est une fort belle piece. On y trouve une particularité rare & remarquable. C'est que Leonard & Pogge avoient vécu ensemble pendant 40. ans dans une amitié si constante & si inviolable qu'elle n'avoit jamais souffert la moindre interruption, ni le moindre refroidissement. On peut voir la liste des Ouvrages de Leonard dans ce Panegyrique.

*Baluz. Miscell. T. II. p.* 258.

Pogge ayant exercé pendant dix ans la charge de *Scripteur Apostolique*, fut fait Secretaire de Boniface IX. & s'acquita de cet emploi avec beaucoup d'honneur pendant 40. ans sous huit Papes. Il étoit Secretaire de Jean XXIII. &, comme Leonard Aretin, il le suivit au Concile de Constance.

L'illustre Noble Venitien qui a donné au Public la belle Histoire de Florence de Pogge, dit, qu'*il admire comment le nouvel Historien* (a) *du Concile de Constance a pû ignorer, & déclare même qu'il ignore, sous quel caractere Pogge étoit allé au Concile* *. Il est vrai qu'il

(a) Jaques Lenfant.

* *Miror equidem quod Constantiensis Historiæ recens auctor . . . . . ignoret neque se ignorare diffiteatur quonam titulo Poggius Constantiam se contulerit, cum alioquin &c.* Vit. Pogg. p. VI.

qu'il ſemble que cet Hiſtorien n'ait pas dû être en doute là-deſſus, puiſque Pogge étant Secretaire du Pape, il fut apparemment à Conſtance ſous cet unique caractère. Mais comme d'ailleurs on n'ignore pas que les Secretaires des Papes peuvent avoir des commiſſions particuliéres, peut-être pourroit-on juſtifier par là l'ignorance, ou le doute du nouvel Hiſtorien du Concile de Conſtance. Par exemple *Leonard Aretin* étoit auſſi Secretaire de Jean XXIII. & Collegue de Pogge, cependant il fut un des Legats que ce Pape envoya avec le Cardinal *Zabarel*, & *Manuel Chryſolore* à l'Empereur Sigiſmond pour convenir du lieu du Concile †. D'ailleurs les principales villes d'Italie, & entr'autres celle de Florence, ayant eu leurs Deputez au Concile, ne ſe pourroit-il pas que Pogge Florentin y fût allé avec des ordres de cette République? Il n'y a donc rien de fort étonnant ni de fort déraiſonnable dans ce doute. Mais Mr. Recanati a trouvé dans le Cabinet du cé-

*Pogg. vit. Fol. VI.*

† Mr. Recanati nous apprend lui-même, que Pogge avoit été envoyé Legat en Hongrie, quoiqu'il n'ait jamais été que Secretaire. *Pogg. Vit. p. XIII.*

célèbre Mr. *Facciolati* * une Lettre manuscrite de *Francisco Barbaro* à Pogge, par laquelle il paroit qu'il avoit été envoyé avec *Bartholomée* de *Montepolitiano* par les plus grands d'entre les Princes de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, des Cardinaux, *pour chercher des Livres anciens*. En effet le nouvel Historien du Concile de Constance a grand tort de n'avoir pas sû une particularité cachée dans le Cabinet d'un Savant d'Italie, & Mr. Recanati a grande raison de dire *que ce fait est plus clair que le jour*. Il a pourtant plus de raison qu'il ne pense. Cette même Lettre qu'il a trouvée manuscrite dans le Cabinet de Mr. Facciolati, se trouve aussi manuscrite dans la Bibliotheque de S. Paul à Leipsig, & Mr. Lenfant auroit bien dû le déviner. On l'a euë par la communication du savant Mr. *Boerner*. Elle est sous le nom de *Guarini* dans le Manuscrit de Leip-

* *Jaques Facciolati* Docteur en Théologie à Padoüe. On a de lui une fort bonne Harangue rimprimée à Helmstatd en 1718. par les soins de Mr. l'Abbé *Fabrice* l'un des plus grands ornemens de cette Université. Le sujet de la Harangue est, *qu'on ne sauroit être Théologien sans être homme de bien.*

Leipsig, mais il faut que ce soit une faute de Copiste, puisqu'il est parlé de Guarini dans le corps de la Lettre. Ainsi on a l'obligation à Mr. Recanati d'en connoître le veritable Auteur. Le savant Mr. *Jean Gottlieb Krausen*, l'un des Bibliothecaires de S. Paul, a fait imprimer cette Lettre avec une de Pogge à Mr. Guarini sur le même sujet dans la *Bibliotheque litteraire Allemande*. On les trouvera aussi toutes deux à la fin de ce Volume. On sera convaincu par là que c'est absolument la même Lettre dont Mr. Recanati n'a donné que des morceaux. On pourroit pourtant repliquer là-dessus qu'une telle commission ne donne pas un caractère, ou un titre, & que d'ailleurs elle n'est pas incompatible avec un caractère public.

Cependant Mr. Recanati revenu de sa surprise veut bien pardonner à l'Historien du Concile de Constance, parce que la Lettre de *Barbaro* n'a pas été imprimée. Mais, dit-il, on ne lui pardonnera pas de n'avoir pas appris cette particularité dans *Flavio Blondo* * Historien

* Il étoit du Frioul, & florissoit vers le milieu du 15. siècle. Il a écrit diverses Histoires, &

torien d'Italie. On n'a pû trouver les Oeuvres de cet Historien, & il faut s'en rapporter à l'extrait de Mr. Recanati. Mais cet extrait ne porte nullement que Pogge ait été envoyé à Constance sous le caractère de *recbercbeur de Livres anciens*. Il dit † seulement que pendant le Concile qui se tint à Constance plusieurs Italiens cherchérent dans les Monasteres voisins de cette ville s'il n'y avoit point quelques anciens Livres des Romains, & de l'Italie, & que Pogge en apporta Quintilien tout entier. La conclusion naturelle que l'on peut tirer de cet endroit c'est que le Concile ne fut que l'occasion des recherches de ces Savans, & qu'ils pouvoient bien y être sous quelque autre caractère. Cependant, si Mr. Lenfant veut m'en croire, il

& entr'autres *l'Italie illustrée*, & des Decades qu'Eneas Silvius a abrégées.

† *Cum Concilium apud Constantiam Germaniæ ab universo populo Christiano haberetur, quærere ibi, & investigare cœperunt, ex nostratibus multi, si quos Germaniæ loca Constantiæ proxima ex deperditis Romanorum, & Italiæ olim Libris in Monasteriorum latebris occultarent. Quintilianus integer repertus à Poggio primùm transcriptus in Italiam venit.* F. VII.

il retranchera docilement cet endroit qui a tant ſurpris Mr. Recanati.

Il y a encore dans l'Hiſtoire du Concile de Conſtance un autre endroit qui tient au cœur à l'illuſtre Venitien au ſujet de Pogge. C'eſt que l'Auteur de cette Hiſtoire n'a fait mention que de trois livres que Pogge eût trouvez au voiſinage de Conſtance, au lieu qu'il en déterra *plus de ſeize*. Mais Mr. Lenfant ne pouvoit s'en rapporter là-deſſus qu'à Pogge lui-même, qui dans ſa Lettre à ſon ami *Jean Guarini* ne parle que de *Quintilien* entier, de trois Livres, & de la moitié du quatrième de *Valerius Flaccus touchant les Argonautes*, d'*Aſconius Pedianus*, & d'un *Commentaire ſur huit Oraiſons de Ciceron*, que M. Lenfant avoit oublié dans ſa liſte. Il falloit au reſte que Pogge n'eût pas bien examiné ſon Manuſcrit de Quintilien, lors qu'il diſoit qu'il étoit entier (a), puiſque Leonard Aretin lui écrit qu'il y manquoit bien des choſes qu'on y avoit ſuppléées d'un Manuſcrit d'Italie.

(a) p. 394. *Edit. Baſ.*

Le P. Mabillon nous apprend que cette Lettre ſe trouve manuſcrite à Milan, & il en a même rapporté un fragment dans ſon Voyage d'Italie. C'eſt celle

dont on vient de parler, & qu'on a promis de donner, afin que Mr. Recanati ne se plaigne plus qu'on ne rend pas justice aux Savans d'Italie *: Par la même raison on fait aussi graver en Hollande le portrait de Pogge d'après celui de Florence, pour le mettre dans la seconde Edition de l'Histoire du Concile de Constance. Au reste celui qui étoit dans la premiére Edition avoit été communiqué à Mr. Lenfant par la faveur de l'illustre Mr. de *Gotz* Senateur de Leipsig, & Bibliothécaire de la Bibliothéque du Senat de cette Ville. Ce Savant a assuré qu'il avoit été tiré sur l'original de la Bibliotheque du Vatican. Ainsi s'il n'est pas bon, ce n'est pas la faute des Transalpins, comme s'exprime Mr. Recanati. Paul Jove n'étoit pas Transsalpin, cependant le Portrait qu'il

Il étoit de Cosme en Lombardie.

* *Hinc miseram Italorum conditionem doleamus necesse est, quorum laudes magna Scriptorum incuria, ne dicam malitia, aliquando silentur, aliquando minuuntur: immo ipsi Italorum nostrorum vultus ad Transalpina lineamenta sæpè traducuntur, vel pictoris arbitrio temere formandi permittuntur ut in Poggii effigie ab eodem Jacobo Lenfant exposita conspicere est, quæ tantum ab ea distat quam nos ex Magni Etruriæ Ducis Museo hic apponendam accepimus, quantum æra lupinis.* Fol. VII. VIII.

qu'il a donné de Pogge ne ressemble pas plus à celui de Mr. Recanati qu'à celui de Mr. Lenfant. La Critique du Noble Venitien devoit d'autant plus rouler sur Paul Jove que ce Savant Italien mourut à Florence, où il pouvoit voir le vrai Portrait de Pogge.

Enfin cet habile Venitien reproche à *Jaques Lenfant* de n'avoir fait une digression * en faveur de Pogge, que pour faire montre de son propre savoir. Je ne sai si le Public trouvera que ce soit une ostentation, en écrivant l'Histoire d'un Concile, de faire connoître un personnage illustre qui y étoit présent, & qui y parut même avec distinction. La Lettre qu'il écrivit sur le supplice de Jerôme de Prague a fait assez de bruit dans le monde pour inspirer de la curiosité sur le sujet de son Auteur. On devoit bien une petite digression à un Secretaire du Pape qui a eu assez de courage pour faire l'éloge d'un Herétique prétendu, qui fut brûlé dans le Concile avec autant d'injustice, que

* *Ab instituto digredi videtur, ut eruditionem in Poggii vitâ narrandâ ostentet.*

que de cruauté. Mais Mr. Lenfant, qui n'eſt pas moins indulgent que Mr. Recanati, lui pardonne auſſi de n'avoir pas trouvé bon qu'on fît une digreſſion en faveur du Panegyriſte d'un Héréti-que. On n'a pourtant remarqué nulle part qu'on ait fait là-deſſus aucune af-faire à Pogge en Italie. Leonard Are-tin dit ſeulement que Pogge, ſelon ſon ordinaire, s'en étoit expliqué avec un peu plus de liberté, qu'il ne convenoit à un Eccleſiaſtique. Il paroît d'ailleurs par divers endroits des Ouvrages de Pogge, & entr'autres par ſes Invecti-ves contre Laurent Valle, qu'il étoit fort zelé pour l'Orthodoxie, comme on le pourra voir dans la ſuite.

Mr. Recanati, comme on vient de le voir, a été ſurpris de ce que Mr. Lenfant a ignoré une particularité qui n'avoit jamais été imprimée. Il y au-roit beaucoup plus de lieu d'être ſur-pris que l'illuſtre Venitien ſe ſoit trom-pé ſur un fait qu'il pouvoit apprendre, non dans un manuſcrit caché au fond de l'Allemagne, mais dans une pièce im-primée, & qu'il a citée lui-même plus d'une fois. Voici le fait. Mr. Recanati dit

dit * que quand Pogge vint à Rome, Leonard Aretin étoit Secretaire du Pape Boniface IX. C'est ce qui ne sauroit être, au moins s'il en faut croire le témoignage de Pogge lui-même dans l'Oraison funèbre de Leonard Aretin, où Pogge dit que ce fut lui qui attira Leonard Aretin à Rome pour être Secretaire d'Innocent VII. Successeur de Boniface. Voici les paroles de Pogge „ Innocent VII. ayant succedé à „ Boniface, Leonard Aretin me sollicita de vive voix, & par Lettres à „ tâcher de lui procurer à la Cour de „ Rome quelque emploi dont il pût „ subsister honnêtement. Comme j'a„ vois de grandes liaisons avec ceux qui „ approchoient le plus du Pape, je ne „ cessois de louer les rares qualitez de „ Leonard, & pour prouver ce que je „ disois de l'élégance de son stile, je „ produisois quelques-uns de ses Ecrits. „ Je fis tant par mes recommandations „ que

*Baluz Misc. T. III. p. 255.*

* *Eo prorsus tempore quo exscribendis epistolis vacabat Poggius, Leonardus Aretinus Pontificis à secretis erat.* Pogg. vit. Fol. V. La pièce, que Mr. Recanati allegue pour prouver ce fait, ne le prouve point, parce qu'elle n'a point de date & qu'elle n'est qu'un fragment informe.

„ que tout inconnu qu'il étoit au Pape,
„ & aux autres, il fut appellé pour être
„ Secretaire d'Innocent VII. " Il est donc clair que Mr. Recanati s'est trompé *, mais Mr. Lenfant n'en est nullement surpris, parce que cela peut arriver aux plus habiles gens, comme Mr. Recanati en convient lui-même en relevant une légére faute du célèbre Docteur *Albert Fabrice* de Hambourg.

Pogg. Vit. p. X. *Nec mirum quod in tantam optimarum rerum copiam error quispiam irrepserit.* Revenons de cette digression. Mr. Recanati nous apprend qu'outre Quintilien, Asconius Pedianus, & Valerius Flaccus, Pogge trouva encore plusieurs autres anciens Manuscrits, pendant le séjour qu'il fit à Constance, mais il n'apporte aucune preuve de ce fait, Car la Lettre de Francisco Barbaro

Pogg. vit. Pol. VIII. qu'il allegue ne marque point le lieu où Pogge trouva *Tertullien*, *Lucrece* ‡, *Silius Italicus*, *Ammien Marcellin*, *Nonius Marcellus*, *l'Astronome Manilius*, *L. Septimus Caper*, *Eutychius*, *Probus* Gram-

* La seule chose que Mr. Recanati ait bien relevée à propos n'est qu'une faute d'impression. *Verrius* pour *Valerius*.

‡ Il trouva seulement une partie de Lucrece.

*Grammaticus*. Il y a bien plus d'apparence que ces Manuscrits furent trouvez en divers temps, & en divers lieux, puisque Pogge dit lui-même qu'il parcourut toute l'Allemagne pour faire de ces sortes de découvertes (a). Francisco Barbaro a fait encore mention de plusieurs autres Livres découverts par Pogge, lesquels il ne nomme point. Mr. Recanati conjecture * que ce sont plusieurs piéces de Ciceron, & une partie de Columella.

(a) *De Infelicit. Princi-pum.* Pag. 394. Ed. Bas.

Entre les Livres dont on doit la découverte à Pogge, il faut mettre l'Ouvrage de *Jules Frontin* †, *des Aqueducs de Rome*, qu'il trouva dans le Monastère du Mont Cassin, comme il le dit lui-même (b). M. Recanati se plaint avec raison de ce que les Editeurs *d'Ammien Marcellin* n'ont fait aucun honneur à Pogge de la découverte du Manuscrit de cet Ancien Auteur, quoi qu'ils ayent

(b) *Pogg. Op.* F. LXVIII.

* *Quos esse crediderim Ciceronis Libros de Finibus, & de Legibus, & ejusdem Orationes pro Cæcinna, de Lege Agraria, contra Rullum, ad Populum contra Legem Agrariam, in L. Pisonem, pro C. Rabirio & pro Roscio. His addes partem Columellæ.* Fol. VIII. IX.

† Cet Auteur vivoit du tems de l'Empereur Nerva.

ayent eu celui de Florence, qui apparemment eſt une copie de l'Original trouvé par Pogge.

Ces recherches & ces découvertes, qu'il fit avec un courage, une diligence, un travail, & une dépenſe inexprimables, lui firent beaucoup d'honneur. Il en reçût des éloges & des remercimens magnifiques de la plûpart des Savans d'Italie. Comme il n'étoit pas fort riche de ſon propre fonds, ſes amis, & entre autres Leonard Aretin, & *Franciſco Barbaro* lui fourniſſoient tout l'argent néceſſaire pour cela.

Après le Concile de Conſtance, qui finit le 22. d'Avril 1418. il paſſa en Angleterre, à ce qu'on croit, avec l'Evêque de *Wincheſter* * qui avoit été fait Cardinal par Martin V. & que ce Pape envoya Legat au païs de Galles, & en Irlande. Pogge parle de ce voyage d'Angleterre, en pluſieurs de ſes Ouvrages (a). Il y chercha auſſi d'anciens Manuſcrits, mais ce ne fut pas avec le même ſuccès qu'en Allemagne, parce, dit Monſieur Recanati, que la ville de Londres ne s'étoit pas encore enrichie

(a) *De mi- hum. ndit.* 108. . Baſ.

* Sur ce Prelat voyez l'Hiſtoire du Concile de Conſtance,

richie des dépouilles de l'Italie. L'Angleterre eſt pourtant aſſez riche en Manuſcrits de ſon propre fond pour n'avoir pas beſoin de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Il y en a qui prétendent que Pogge fut envoyé Legat en Hongrie, mais on ne ſait aucune particularité de cette Ambaſſade. Mr. Recanati nous apprend (a) que Pogge fit un long ſéjour à Ferrare & à Bologne, ſans nous dire dans quelle vuë. Il paroît par quelques-unes de ſes Lettres dattées de Ferrare qu'il étoit allé dans ces Villes, pour éviter la peſte qui étoit à Florence. Etant de retour à Rome il prit la réſolution de ſe retirer, las d'être toûjours réduit à vivre vagabond, *à la maniere des Scythes qui n'ont jamais de demeure fixe*. Cet endroit meritoit d'être un peu mieux éclairci. Comme Pogge dit cela dans ſon Traité *du malheur des Princes*; il faloit qu'il fût alors à la ſuite de quelque Grand qui l'engageoit à toutes ces courſes. Quoi qu'il en ſoit, il lui prit fantaiſie de ſe marier. Il avoit deja eu trois Enfans de quelque Maîtreſſe, bien qu'il fût Eccleſiaſtique. Surquoi il écrivoit fort plaiſamment à *Julien Car-*

(a) *Pogg. vit.* Fol. XIII.

Manuſ. Wolf.

*dinal de S. Ange* qui présida au Concile de Bâle en l'absence d'Eugene IV. *Vous dites que j'ai trois fils, ce qui n'est pas permis à un Ecclesiastique; quoi que je n'aye point de femme, ce qui n'est point permis à un Laïque. Je pourrois vous répondre que j'ai des Enfans, ce qui convient à un Laïque, & que si je n'ai point de femme je suis en cela la coûtume des Ecclesiastiques, qui depuis le commencement du monde ont des Enfans sans avoir de femme* *. La datte est de beaucoup trop ancienne, les Prêtres de la Loi se marioient & la plûpart des Apôtres se sont mariez †. Cependant Pogge ne prétend pas s'excuser de cette irrégularité dans ses moeurs, *sed nolo errata mea ulla excusatione tueri.*

Son mariage. (a) Vaggia ou Selvaggia GhiniManentes de Bondelmont. *Pogge vit.* F. XIV.

Il se maria donc en 1435. à l'âge de 54. ans à une fille de bonne maison (a), à qui son pere donna 600. Florins de dot,

* *Asseris me habere filios, quod Clerico non licet; sine uxore, quod Laicum non decet. Possum respondere habere filios me, quod Laicis expedit, & sine uxore, qui est mos clericorum ab Orbis exordio observatus.* Pogg. Vit. Fol. XIV.

† On peut voir là-dessus une très-bonne Dissertation de Monsieur l'Abbé *André Smid* célèbre Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à Helmstadt, *De Apostolis uxoratis.*

dot, quelque répugnance qu'il eût témoignée auparavant pour le mariage dans une Lettre à son ami *Jean Guarini* de Verone. Il témoigne dans quelques Lettres à un de ses amis qu'il étoit fort content de son mariage & qu'il avoit pris une femme, qui non seulement étoit belle, mais qui avoit toutes les qualitez & les vertus convenables à son sexe. Mr. Recanati dit avoir vû plusieurs Lettres anecdotes où il plaisante fort agréablement sur son mariage. Parmi les Lettres manuscrites de Wolfenbutel il y en a plusieurs où il parle de sa femme & de ses Enfans avec beaucoup de tendresse & avec un plaisir inexprimable.

Le Cardinal Julien dont on vient de parler avoit souvent exhorté Pogge à opter entre le Mariage & la Prêtrise. Comme il trouvoit trop de difficulté à remplir les devoirs d'un bon Prêtre, il choisit le premier parti. Voici ce qu'il en écrit à ce Cardinal. *Je n'ai recherché*, dit-il, *en me mariant, ni richesses, ni honneurs, ni appui dans le monde. Je n'ai eu en vuë que l'honneur, la vertu, la probité, & la sagesse, qui sont la meilleure dot qu'un pere puisse donner à sa fil-*

*fille, selon le sentiment des Sages. Ayant trouvé toutes ces qualitez dans une fille de bonne maison qui n'avoit que 18. ans, je n'ai point fait difficulté de l'épouser, quoi qu'elle fût plus belle, & plus jeune, qu'il ne convenoit à mon âge, sachant bien qu'elle avoit été si heureusement élevée que sa vertu surpassoit de beaucoup sa beauté.* Il eut bon nombre d'Enfans de cette jeune femme. On trouve de lui une Lettre où il se felicite d'en avoir eu un à l'âge de soixante & dix ans, qui étoit plus fort & plus beau que tous les autres.

Je ne sai si ce fut long tems après son mariage qu'il écrivoit à un de ses amis qu'il n'avoit point encore eu lieu de s'en repentir, parce qu'il ne s'étoit point marié par le conseil d'autrui, mais de son propre choix *. Voici comme il s'exprime au sujet du mariage dans cette même Lettre. *J'aprouve*, dit-il, *le mariage comme une chose utile, & même nécessaire aux hommes s'ils ne veulent pas vivre comme les bêtes. Mais il y*

* *Conjugium in diem magis laudo propter uxorem qua mihi obtigit, vel potius quam elegi ex sententia, ut nihil sit adhuc qua in re me ad pœnitentiam invitet.* Manuf. Wolf.

*y faut beaucoup de choix & de délibération. Car si une femme est fâcheuse & de mauvaise humeur, ou ce qui est le comble des maux, impudique, il vaudroit beaucoup mieux être à son aise, seul, que mal en mauvaise compagnie. On doit avoir principalement soin de son repos, & de son honneur, sans quoi il faudroit non seulement abandonner une femme, mais la vie elle-même.*

Il paroît par diverses Lettres de Pogge qu'il avoit un frere dont il se plaint comme d'un fainéant qui lui étoit à charge; Ce frere apparemment n'eut point d'enfans. Il avoit aussi une sœur qui se maria avantageusement (a). Notre Pogge eut cinq fils, savoir, *Jean Baptiste*, *Jean François*, *Philippe*, *Pierre Paul*, & *Jaques*, qui furent tous Ecclésiastiques à la réserve du dernier. Jean Baptiste fut Docteur en Droit, Chanoine de Florence, & eut quelques Emplois à la Cour de Rome. Il annonce la naissance de ce fils, à l'Evêque d'*Avignon* (b) dans une de ses Lettres. Il fut Auteur de quelques Oraisons funèbres, comme de celle de *Nicolas Piccinnino* Duc de Florence, l'un des grands Capitaines de son tems, & cel-

Sa famille.

(a) *Poggi Op.* F. XIII. *Pogg. Vit.* Fol. III. & IV.

(b) *Manus. Wolf.*

celle du Cardinal *Dominico Capranica* dont on parlera dans la suite. Jean Baptiste mourut en 1470. A l'égard de *Jean François*, il fut aussi Chanoine de Florence, & eut des Emplois considerables à la Cour de Rome. Il fit un Traité * touchant la *puissance du Pape & du Concile.* Il fut en grande faveur auprès de Leon dixième dont il étoit Secretaire. Il mourut dans cette Charge en 1522. (a) Vincent Martin de Lucques, Gendre de son frere Philippe, lui fit une Epitaphe honorable. Philippe quita la Clericature pour prendre une femme d'une très-bonne maison (b) dont il n'eut que des filles. Pierre Paul fut Dominicain & Prieur du Couvent de *S. Marie à la Minerve*, à Rome, Dignité qui ne se donnoit qu'aux plus estimez dans l'Ordre. Il mourut en 1464. de la peste qu'il prit en visitant & en soulageant ses freres dans le Couvent.

(a) *Pogg. Vit.* F. XXXVII.

(b) *Alexandra Dei del Boccaio.*

*Pogg. Vit.* Fol. XXXVIII.

Jaques fut un très-beau genie, & se distingua beaucoup dans les belles Lettres.

* Le savant Monsieur Cave s'est trompé, en attribuant ce Traité & l'Oraison Funèbre de Capranica à Pogge le pere.

tres. Il traduisit en Italien l'*Histoire de Florence* que son Pere avoit écrite dans un Latin très-élegant; & la dédia à *Frederic de Feltro* Comte d'*Urbin*. Comme la Dédicace de Pogge est écrite en Latin; & qu'il n'y parle point de sa Traduction; il est naturel de juger que ce fut l'Histoire Latine qu'il dédia à ce Comte; & qu'ensuite il la traduisit en Italien: Cette Lettre est au reste fort bien écrite: On y voit avec plaisir les Paralleles des grands hommes des derniers siècles avec ceux de l'Antiquité. On y compare *Godefroi de Bouillon*; *Tamerlan*; *Frederic Barberousse*, aux *Ninus*; aux *Cyrus*, & aux *Xerxès*. A l'égard des Lettres il ne trouve point qu'*Albert* surnommé le *Grand*, que *Thomas d'Aquin*, surnommé l'*Angelique*, que *Gilles de Colonne* Romain, & Archevêque de Bourges, surnommé *le très-profond*; que *Jean Scot*, surnommé le *subtil*, ayent été inferieurs aux *Pythagores*, aux *Zenons*, aux *Chrysippes*, & aux *Aristotes*. Il prétend que si les Grands Généraux de ce tems-là * avoient vécu à

* Il nomme *Braccio*, & *François de Sforce*, *Carminiola*, *Nicolas Piccinnino*, *Philippe d'Espagne*, & *Jean Vayvode*, *Corvin Hunniade*, *Vayvode* de *Transilvanie*.

à Athènes, ou à Lacédémone, ils n'auroient point cedé aux *Leonides*, aux *Pausanias*, & aux *Pelopides*. Selon lui les *Dante*, les *Petrarque*, les *Boccace*, les *Aretin*, les *Pogge* *, les *Ambroise de Calmaldoli* n'auroient point fait deshonneur au siècle de Ciceron, & qu'il ne leur avoit manqué que de naître dans le tems de la République Romaine. On voit dans cette Lettre les Eloges qu'il donne à Nicolas V. au Roi d'Arragon, & au Seigneur à qui il écrit, sur la protection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres. Il seroit à souhaiter plus qu'à esperer que tous les Grands fussent aujourd'hui aussi jaloux de cette sorte de gloire qu'on l'étoit en ce tems-là.

Jaques Pogge traduisit d'autres Ouvrages en Italien, comme les Vies de quatre Empereurs Romains, (a) savoir des deux *Antonins*, d'*Alexandre Severe*, & d'*Adrien*, & la *Cyropedie*, ou *l'éducation* de *Cyrus* qu'il dédia à *Ferdinand* Roi de *Naples*, comme son Pere en avoit dedié la Traduction Latine à *Alphonse* Pere de *Ferdinand*. Il laissa aussi

(a) *Vit.* [...]g. p. IV.

* Il appelle son Pere le plus éloquent homme de son tems.

aussi des Ouvrages de sa façon, tels que sont un *Commentaire sur le Traité de François Petrarque, du Triomphe de la Renommée*, dedié à *Laurent de Medicis* *, un Traité sur *l'origine de la guerre entre les François & les Anglois*, & la vie de quelqu'un de ses parens du côté de sa Mere †. Il fut Secretaire du Cardinal de *Riaire* dont on parlera dans la suite.

L'Histoire parle de Jaques Pogge comme d'un homme de fort mauvaises moeurs. Ange Politien ‡ qui le connoissoit lui donne un caractère fort odieux. C'étoit, selon lui, un homme remuant, avide de nouveautez, d'une vanité & d'une présomption insupportable, d'une ame venale, medisant de tout le monde avec fureur, sans épargner ni Grands ni petits, vrai *Zoïle* qui trouvoit à mordre sur les meilleurs Ouvrages de ses Contemporains.

* On verra tout à l'heure qu'il s'engagea dans une faction contre ce même Laurent.

† *Philippus Scolarius vulgo Pipo Span.* Pogg. vit. p. XXXV.

‡ Il étoit de *Montepolitiano*, ou *Pulciano en Toscane.*

rains *. Après avoir dissipé tout son pa-
trimoine, qui, selon *Ange Politien* †, étoi
considerable, il se donna, pour sub-
sister, aux *Pazzi*, & aux *Salviati*, &
s'étant engagé dans leur Conjuratio
contre les *Medicis*, il fut pendu aux fe-
nêtres du Palais de Florence, avec l
plupart des conjurez, comme on le v
voir dans l'Histoire abregée de cett
Conjuration.

## *Conjuration des Pazzi.*

ON a vu trois Rélations de la Con-
juration des Pazzi. La premier
c'est celle d'*Ange Politien*, Auteur con-
temporain & qui lui-même fut presen
à l'assassinat de Julien de Medicis. *Ni-
colas Machiavel* en a fait l'Histoire ave
des circonstances tant soit peu differen-
tes, au commencement de son huitièm
Li-

* *Ejus præcipua in maledicendo virtus, in qu
vel patrem hominem maledicentissimum referebat
Semper ille aut Principes insectari passim, aut i
mores hominum sine ullo discrimine invehi, au
cujusque docti Scripta lacessere.* Ang. Polit. *p.* 637
*Edit. Bas.* 1553. On ne trouve pas pourtant c
caractère dans la Lettre de Jaques Pogge, où
donne de grands éloges aux Savans de son tem

† *Ang. Pol. Op. p.* 636. *Edit. Basil.* 1553.

Livre de l'Histoire de Florence. Varillas dans ses *Anecdotes* de cette ville, ajoûte au recit de ces deux Historiens, quantité de particularitez, qu'il dit, selon sa coutume, avoir tirées des Manuscrits de la Bibliotheque du Roi. *Ange Politien*, dit-il, *en a fait une description si belle & si pathetique, qu'il est presque impossible d'y rien ajouter. Je serois donc obligé de le transcrire mot à mot ou de l'abreger...... Mais comme cela m'est défendu par le* * *Roi des Anecdotes, je ne puis faire autre chose que de rapporter ici les particularitez de cette Conjuration, qui ont été jusques à présent omises, & de tirer de l'Histoire quelques incidens nécessaires pour en faire la liaison.* Cela veut dire que *le Roi des Anecdotes*, ne permet pas qu'on se borne à l'Histoire toute nuë d'un événement, mais qu'il veut qu'on en brode le fonds, de quantité de particularitez inconnuës à tout autre qu'à l'Auteur. C'est sans doute en suivant cet esprit *Anecdotique*, que dans un autre Ouvrage, Mr. Va-

Varillas Anecd. de Flor. L. II. p. 75.

* *Le Roi des Anecdotes*, c'est sans doute Procope, dont Varillas a parlé dans sa Préface, à moins qu'on ne lise *la Loi des Anecdotes*.

*Hist. de l'Heresie. p. 65.*

Varillas voulant insinuer que *Jean Hu*
étoit bâtard, dit qu'il étoit d'une nais
sance si obscure, que ne sachant qu
étoit son pere, il avoit pris le nom d
son village. C'est une chose bien facé
tieuse, de voir l'*Anecdotiste* faire autan
de bâtards, de la plus grande parti
des hommes illustres de ce siècle-là, o
l'on portoit le nom du Païs, de la Pro
vince, de la Ville, ou du Bourg, o
l'on étoit né. Quoi qu'il en soit, o
aime mieux en croire les yeux d'Ang
Politien, que le recit des Historier
modernes *. Mais comme cet Auteu
ne remonte point jusqu'à l'origine d
cette conjuration, on reprendra ave
Machiavel les choses d'un peu plu
haut.

L'Italie étoit alors partagée en deu
Factions puissantes, le Pape, *Sixte IV*
& *Alphonse* Roi d'Arragon & de Na
ples d'une part, les *Venitiens*, le *Duc d*
*Milan*, & les *Florentins* de l'autr
Comme les qualitez éminentes de *Lau*
*rent* & de *Julien* petits-fils de *Cosme d*
*Medicis*, & les services signalez qu'i
avoien

* On ne parle point ici de la Conjuration d
Pazzi de Mr. le Noble, qui n'est qu'un Roman.

avoient rendus à leur Patrie leur avoit donné beaucoup d'autorité dans Florence, ils avoient pour ennemis les familles les plus considerables & les plus accreditées de cet Etat. Leur credit étoit sur tout insupportable à la maison des *Pazzi* & à celle des *Salviati*. Le Pape desesperant de se rendre maître des Florentins, tant que les Medicis y domineroient, se joignit avec le Roi d'Arragon pour se defaire de Laurent & de Julien de Medicis. Il ne perdoit aucune occasion de les abbaisser, ou de les provoquer à une rupture ouverte. *Philippe de Medicis*, Archevêque de Pise, étant venu à mourir Innocent IV. mit en sa place *François Salviati*, leur ennemi mortel *, malgré la République de Florence, qui lui disputa la possession de cet Archevêché. Cet Archevêque nous est representé, par Ange Politien comme un monstre † d'audace & d'im-

* *Communicarono il tutto con Francesco Salviati Arcivescovo di Pisa; il quale per essere ambitioso, e di poco tempo stato offeso da i Medici, volentieri vi concorse.* Machiav. Hist. Fior. L. VIII. p. 390.

† *Franciscus autem Salviatus homo repente fortunatus, quippe qui Pisanum, haud multò anteà Archiepiscopatum esset adeptus, vixisse sese suamque*

tout ensemble, ennemi juré du mérite & de la vertu, impie, blasphemateur, ambitieux, cruel, & ne respirant que la ruine de sa patrie, & de tout ce qui s'opposoit à son insatiable avidité de biens & de gloire. Comme les Medicis apportoient le plus d'obstacle à sa fortune, il se ligua contre eux avec ses parens, ses amis, & quantité de gens de même caractère que lui, entre lesquels se trouva *Jaques Pogge* Secretaire du Cardinal de Riaire, François Salviati, & le Cardinal *Raphael Riario*. Ils tinrent ce complot caché pendant deux ans, attendant une occasion favorable, de le faire éclorre. Ils crurent la trouver dans une visite que leur rendit Raphael Cardinal de Riaire parent du Pape, dans une maison de Campagne de Jaques Pazzi. Comme il avoit été fait Cardinal depuis peu, les Pazzi s'imaginant que les Medicis ne seroient pas fâchez de l'en venir féliciter, ils les inviterent à *Fiesole*, place à la disposition des Pazzi. Laurent s'y rendit avec Ange Politien. Julien n'ayant pu s'y trouver à cause de quelque indisposition, l'execution du projet fut remise à un autre temps, parce qu'ils

n'en

n'en vouloient pas faire à deux fois. Ils firent donc savoir à Laurent & à Julien, que le Cardinal leur vouloit aller rendre visite à Florence. Les deux freres qui gardoient des déhors de civilité * avec les Pazzi, ne pouvant soupçonner un tel attentat, accepterent avec plaisir, l'honneur que leur vouloit faire une si illustre Compagnie, & firent de grands préparatifs pour la bien recevoir. Le Cardinal, l'Archevéque, les Pazzi, les Salviati, Jaques Pogge, & les autres conjurez arriverent à Florence, le Samedi vingt-cinquiéme Avril, pour dispofer toutes choses à l'execution qu'ils devoient faire le lendemain. Machiavel prétend que leur dessein étoit de faire leur coup pendant le repas, mais qu'ayant su que Julien ne s'y devoit pas trouver ils prirent la resolution de le faire dans l'Eglise de *S. Reperade* pendant la Messe solennelle qu'y devoit célebrer le Cardinal, & à l'heure de l'*élévation* qui étoit le signal, dont ils étoient convenus, jugeant bien que Julien ne manqueroit pas d'y assister, com-

* Ils étoient alliez, Cosme de Medicis ayant donné Blanche sa niéce à Guillaume Pazzi.

C'est-à-dire

La mitre sur le front de ce Prélat impie
Sembloit faire douter d'une Divinité;
Mais avec elle on se reconcilie
Quand on le voit au gibet attaché.

C'est la pensée de Claudien au sujet du Tyran Rufin. On peut la pardonner à un Payen.

*Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum,*
*Absolvitque Deos.*

Jaques Pogge, tous les Pazzi & la plupart des conjurez eurent le même sort. Les autres furent proscrits ou se sauverent par la fuite. Jaques Pazzi se réfugia dans la maison d'un Paysan, à qui il offrit de l'argent pour le tuer. Mais cet homme n'ayant pas voulu commettre ce meurtre, le scelerat (a) fut trainé à la maison de ville, où il fut pendu & enterré dans l'Eglise, quoi qu'il fût mort en impie & en desesperé, recommandant ses manes aux Démons.

(a) *Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.*

Il arriva en ce tems-là une si grande inondation à la campagne, que la ville étoit pleine de paysans, qui s'y étoient re-

retirez. Ces bonnes gens soutenoient, que ce malheur étoit un jugement de Dieu, pour avoir mis en terre sainte un si grand scélerat. Ils allerent en furie déterrer son corps & le jetterent à la voirie. Le lendemain les enfans de la ville l'allerent tirer de là, & le trainerent en l'insultant par toutes les rues de la ville, jusqu'à l'endroit où il avoit été étranglé. Les uns marchoient devant, pour faire faire place, disoient-ils, à *un brave Cavalier*, les autres, qui marchoient derriere, lui disoient en lui donnant de grands coups de crocs & de bâtons, qu'il se hâtât d'aller à la place publique, où les Citoyens l'attendoient avec impatience. Ils menerent ensuite ce miserable corps dans la maison où Jaques Pazzi avoit demeuré, & frappant à la porte, *venez*, disoient-ils, *recevoir votre maitre, qui revient en bonne compagnie*. De là ils l'allerent jetter dans la riviere. Les paysans s'attrouperent encore pour lui faire de nouveaux outrages. *Tout lui eût réussi à souhait*, disoit-on, *s'il eût été aussi bien accompagné pendant sa vie qu'après sa mort*. Nicolas Machiavel lui rend ce témoignage,

ge, * qu'il rachetoit ses pechez par de grandes aumônes; & que la veille de ce detestable coup, il paya toutes ses dettes, & regla ses affaires avec une exactitude extraordinaire.

A l'égard du Cardinal de Riario, il fut trainé en prison, & eut bien de la peine à échapper à la fureur de la populace. Cependant les Magistrats jugerent à propos de le renvoyer quelque tems après au Pape. Cette sanglante scene arriva en 1478. Le Pape & le Roi d'Arragon qui s'étoient flattez que cette conjuration seroit suivie du bouleversement de la République de Florence, & qu'il seroit aisé de l'opprimer quand elle ne seroit plus soutenuë par les Medicis, furent trompez dans leur attente. Le Pape fut si irrité de ce mau-

vais

* *I quali vitii con le molte elemosine ricompensava; perche à molti bisognosi & luoghi pii largamente souveniva. Puossi ancora di quello dire questo bene, che il Sabbato davanti à quella Domenica diputata à tanto homicidio, per non fare partecipe dell'auversa sua fortuna alcun altro, tutti i suoi debiti pagò, & tutte le mercantie ch' egli haveva in dogana & in casa (lequali ad altrui appartenessero) con maravigliosa sollecitudine à i padroni di quelle consegnò.* Machiav. Hist. Fior. *L. VIII. p.* 399.

vais succès, aussi bien que du supplice honteux de l'Archevêque, & de l'emprisonnement de son Cardinal, qu'il mit les Florentins à l'interdit, & envoya de concert avec le Roi d'Arragon, le Duc d'Urbin son Général avec ses troupes pour desoler tout le pays & pour obliger les Florentins à proscrire Laurent de Medicis. Ce Seigneur de son côté voyant qu'il étoit le prétexte de l'orage qui alloit tomber sur sa patrie, leur offrit * généreusement, ou, de les défendre jusqu'à la derniere goute de son sang, ou de se retirer les laissant les maîtres de le soutenir ou de l'abandonner. Les Florentins répondirent avec la même générosité, que les Citoyens étoient prêts de sacrifier leur vie à sa conservation, qu'il ne periroit qu'avec la Patrie, & resolurent de lui donner un certain nombre de Gardes pour la sûreté de sa personne. Laurent mourut en 1492. Il étoit petit-fils du grand Cosme de Medicis, & Pere de Leon X. Mais la qualité de *Pere des Savans*, qu'on lui donnoit, lui fait plus d'honneur.

Pour

* Voyez dans Machiavel, p. 400. 407. le beau discours qu'il fit là-dessus aux Florentins.

Pour revenir de cette digression, le malheureux Jaques Pogge étant mort sans enfans, & son oncle ne s'étant jamais marié, la race des Pogges s'est éteinte, parce que les autres étoient Ecclesiastiques, & que Philippe n'eut que des filles.

L'augmentation de famille ne fait pas ordinairement celle des revenus. Pogge étoit pauvre, comme il le dit lui-même, & tiroit peu d'appointemens de ses charges *. Il étoit apparemment assez honnête homme, pour ne pas vendre trop cher ses services aux particuliers. Il lui arriva pour surcroît de disgrace que *Laurent de Médicis* (a), de la liberalité duquel il tiroit la principale partie de sa subsistance, vint à mourir. C'est ce qui l'obligea à prier Nicolas V. de lui donner les moyens de vivre en repos le reste de ses jours †. On ne

(a) C'est le fils de celui dont on vient de parler.

* *Non enim non potui angi animo & dolore aliquando, cum viderem me natu majorem ita adhuc tenui esse censu, ut cogerer quaestui potius operam dare quam ingenio.* Pogg. Op. XIII.

† *Sum jam veteranus in Curia miles, ut qui eam annos quadraginta secutus & certe cum minori emolumento, quam deceat eum qui non omnino fuit alienus à virtute & studiis humanitatis jam emeritis stipendiis, in Coloniam priscorum more sum, ad quie-*

ne dit pas qu'il obtint de ce Pontife. Mais on fait qu'il fut encore Secretaire du Pape Calixte III. Il paroît pourtant que Nicolas V. lui fit du bien; puis qu'il dit lui-même que la liberalité de ce Pontife l'avoit en quelque sorte reconcilié avec la Fortune. *Quamvis optimi sanctissimique viri Nicolai V. summi Pontificis beneficentia id efficit, ut jam querela temporum sint praetereunda, atque in gratiam aliquam cum fortuna videar rediisse* (a). Mais on peut juger que les liberalitez de Nicolas V. n'allerent pas fort loin, puis qu'il dit dans une Lettre à l'Archevêque de Milan (b), que quoi qu'il ne soit pas opulent, il est pourtant resolu d'acheter une maison à la campagne, pour se retirer des affaires publiques & vaquer à l'étude. Dans cette même Lettre, il dit, que si on vouloit pourvoir à ses besoins d'une maniere digne d'un homme qui a servi si long-tems à la Cour, il pourroit encore se charger du fardeau des affaires publiques. Mais que puis que tout le monde lui fermoit la main &

(a) *Pogg. Op. XIII.*

(b) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

*quietum torporit, ad laborem animi destinandus.* Fol. XVI.

& la bourse, il étoit resolu de se retirer. On peut aisément comprendre qu'il devoit être accablé de fatigues & d'années, puis qu'il avoit été Secretaire d'Innocent VII. de Gregoire XII. d'Alexandre V. de Jean XXIII. de Martin V. de Nicolas V. & de Calixte III. sans compter les dix ans qu'il fut Scribe dans la Chancellerie Romaine. De sorte que si un Historien * a admiré le bonheur d'Æneas Sylvius d'avoir été consecutivement Secretaire de deux Papes, d'un Empereur & d'un Antipape, on peut à plus forte raison admirer le bonheur de Pogge, d'avoir été Secretaire de huit souverains Pontifes.

Sa retraite.

Il quitta la Cour de Rome en 1453. à l'âge de 72. ans, non sans beaucoup de regret, à cause des amis qu'il y laissoit. Etant de retour à Florence, dont il avoit été fait Citoyen en 1414. il succeda à Leonard & à Charles Aretin dans la charge de Chancelier de cette République. C'est ce qui paroît par le témoignage de Pie II. autrement *Æneas Syl-*

* *Joh. Gobelinus, Comment. Pii II. L. I. Pogg. Vit. F. XVI.*

*Sylvius. Nous avons connu*, dit-il (a), *successivement à Florence trois Chanceliers illustres: par leur savoir en Grec & en Latin, & par leurs Ouvrages, savoir Leonard & Charles d'Arezzo, & Pogge Citoyen de cette République.*

(a) *Pogg. Vit. F. XVIII.*

Quoi qu'il fût fort âgé, il s'appliqua plus que jamais à l'étude dans sa patrie, autant que ses emplois le lui pouvoient permettre. C'est en cette considération, qu'à la sollicitation de *Cosme de Medicis* le Grand, que les Savans de ce tems-là regardoient comme leur Mecenas, le Magistrat lui accorda toute sorte d'immunitez. Outre la charge de Chancelier, il eut encore celle de *Prieur des Arts*, ou autrement, *Prieur de la Liberté*: C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains Magistrats de la République. Pogge en rapporte l'établissement à l'an 1282. mais Mr. Recanati le fait remonter à 1204. & prétend que cette dignité ne fut qu'augmentée en 1282 (b).

(b) *Pogg. Vit. Fol. XIX. & Hist. Flor. p. 5.*

Ses Ouvrages.

Outre ses Lettres qui sont en grand nombre, Pogge a laissé plusieurs Ouvrages, entre lesquels il y en a, qui n'ont point encore vu le jour. Par exemple il parle (c) à Leonard Aretin, d'une

(c) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

Conference ou Dispute qu'il avoit euë avec *Jean Guarini* de Verone, touchant César & Scipion, qu'il envoye à cet ami. Quelcun qu'il ne nomme pas, mais qui vraisemblablement est *François Philelphe*, se déchaîna contre lui de ce qu'il avoit préféré *Scipion* à *César*.) Il répondit à cette Critique avec un grand épanchement de bile. Il traduisit en Latin la Vie de Cyrus par Xenophon, par ordre d'Alphonse * Roi d'Arragon, Prince amateur des Sciences & des Savans, *l'Ane* de Lucien, Diodore de Sicile qu'il dédia à Nicolas V. On a de lui plusieurs Oraisons funebres, comme celles de *Nicolas V.* de *Leonard Aretin*, de *Laurent de Medicis*, de *Nicolas Nicolo*, de *François Zabarelle*, prononcée au Concile de Constance, du Cardinal *Nicolas Albergotti*. On trouve parmi ses Oeuvres un Discours à Nicolas V. un Dialogue contre les Hypocrites imprimé à Lyon en 1688. avec le Discours de Leonard Aretin contre les gens du même caractere. Pogge parle

* C'est Alphonse surnommé le Sage & le Magnanime dont Antoine de Palerme a écrit les faits & les dits, commentez par Æneas Sylvius.

le de ce Dialogue dans son Traité *de la Misere humaine* (a). Il a encore fait divers Traitez, comme *de la situation des Indes*, de *l'office d'un Prince*, *du malheur des Princes*, imprimé à Francfort en 1629. un Discours *contre les médisants*, un Dialogue de la vraye noblesse, dédié au Cardinal de Cumes, & refuté par *Laurus Quirinus*, Noble Venitien, parce que Pogge y parloit mal de la République de Venise. Il parle (b) de ce Dialogue dans une Lettre à l'Archevêque de Milan en ces termes: *J'ai composé & non encore publié un Dialogue de la noblesse, où l'on examine s'il y a une noblesse? Ce que c'est? Par quels moyens elle s'acquiert? & où l'on rejette l'opinion de ceux qui la font consister en d'autres choses, que dans la vertu.* ---- Des (c) *propos de table*, quatre Livres des *variations de la fortune* dédiez à Nicolas V, de *l'avarice*, une description de la *ruine de la ville de Rome*, une description des *bains de Bade*, un Traité *de la misere de la condition humaine*, un autre sur cette question, *Si un vieillard doit se marier ou non?* Il parle de ce Traité dans quelques unes de ses Lettres. *De re uxoria si vis scire quid sentiam, lege li-*

(a) p. 100.

(b) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

(c) *Historia convivales.*

*libellum qui à me scriptus paulò ante,* AN SENI SIT UXOR DUCENDA? Mr. Recanati parle d'un certain Ouvrage qui contenoit les portraits des hommes illustres de la Maison de Bondelmont, où il s'étoit allié. On croit cet Ouvrage perdu. Mais c'est beaucoup plus grand dommage qu'on ait perdu des piéces qu'il avoit faites contre le Concile de Basle; on y trouveroit des particularitez originales. Voici comme il en parle dans une Lettre à un de ses amis. *J'ai*, dit-il, *écrit beaucoup de choses, à plusieurs Princes, contre la detestable perversité de ceux de Basle. Mais comme cela appartient à la République, je n'en ai rien reservé pour moi.* Il écrivit diverses *Déclamations* sous le nom d'*Invectives*, titre qu'on donnoit ordinairement fort à propos à des Pieces qui ne contenoient presque rien que des injures personnelles. On peut pardonner dans un siecle aussi corrompu que celui de Pogge cette methode d'invectiver, puis qu'on s'y croyoit autorisé par un exemple de grand poids. C'est celui de Gregoire de Nazianze qui écrivit deux Invectives sanglantes contre Julien l'Apostat, mais fort prudemment

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle. *Quarta Poggii* Invectiva in Vallam *comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani*, dit *Henri Petri*, qui donna cette Edition en 1538. M. Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Fontanini*. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliotheque de feu le célèbre *Antoine Magliabechi*. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) *Vit. Pogg.* P. XXII.

 vê-

vêque de Milan il parle (a) de deux Lettres qu'il avoit écrites contre ce Concile, & contre Felix V. qu'il appelle une idole.

Son plus considerable Ouvrage est sans doute, son Histoire de Florence en huit Livres, qui contient l'Histoire de cette Ville depuis la prémiere guerre qu'elle eut avec Jean Archevêque de Milan, jusqu'à la paix conclue en 1455. avec Alphonse Roi d'Arragon par les soins de Nicolas V. Un des Articles de cette paix fut, Que s'il survenoit quelque different entre les Confédérez, la décision en seroit remise à ce Pape, & qu'il ne seroit permis à personne d'entreprendre la guerre, que de son consentement. Jaques son fils le dédia à Frederic Comte d'Urbin, dont il parle comme d'un Prince très-savant & Protecteur des Gens de Lettres. Il la traduisit ensuite en Italien. Mais Mr. Recanati ne trouvant pas cette Version de la force & de la beauté de l'Original, en a fait présent au public en Latin, comme Pogge l'avoit écrite. Il y a joint des notes fort instructives, où il releve souvent très-à-propos son Auteur. Ce savant Venitien promet de ren-

(a) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

Pogg. Hist. Flor. 383. 384.

rendre publiques plusieurs Pieces de Pogge ensevelies dans la poussiere des Cabinets. Il peut compter qu'il sera un present très-agréable au Public. Ce sont là tous les Ouvrages que Mr. Recanati attribue à Pogge. Il a omis deux Harangues, l'une à la louange de la Jurisprudence, l'autre à la louange de la Medecine, dont Pogge parle lui-même (a).

(a) *P. 37 Edit. Bas.*

Ses correspondances & ses liaisons.

Pogge avoit commerce de Lettres non seulement avec la plupart des Savans de son tems, mais aussi avec plusieurs grands Seigneurs, comme avec le Roi d'Arragon, le Cardinal Julien, avec le Duc & avec l'Archevêque de Milan, avec l'Evêque d'Albenga, avec Cosme de Medicis, avec le Chancelier de Sienne, avec celui de Genes, &c.

Il paroît par ce commerce de Lettres, que Pogge avoit beaucoup d'amis & de la premiere importance. Il ne fut pas seulement cheri & honoré des Savans & de ses Collegues dans la Charge de Secretaire Apostolique, comme de Leonard Aretin, de *Cincio* Romain, d'*Antonio Lusco* & de quantité d'autres dont on peut voir l'énumeration dans l'Ouvrage de Mr. Recanati.

Il pût aussi compter entre ses amis, des Papes, des Cardinaux & des Princes.

A la tête des amis de Pogge il faut mettre Nicolas V. qui fut un des Papes qui lui donna le plus de part dans ses bonnes graces. Dans un Discours qu'il addresse à ce Pontife, il ne fait pas difficulté de se mettre lui-même au rang de ses amis, & il lui parle en effet dans ce Discours en véritable ami, comme on le verra dans la suite. Tout le monde a rendu ce témoignage à Nicolas V. qu'il continua étant Pape à proteger les Gens de Lettres, comme il avoit fait étant Cardinal.

Il paroît par une Lettre d'un Savant de ce tems-là que le Roi d'Arragon étoit charmé de l'esprit de Pogge. Un jour qu'on lisoit une de ses Lettres à ce Prince en presence de plusieurs Grands, non seulement il l'écoutoit avec admiration, mais il prenoit plaisir à en relever les beaux endroits avec éloge. On étoit alors à une Chasse, & celui qui raconte ce fait, dit que les Chasseurs ayant averti qu'il paroissoit des Oiseaux, le Roi n'interrompit ni la lecture, ni son attention. Chose rare, & sur tout dans un Prince, puisque l'on voit tous

les jours des femmes interrompre la lecture la plus ſerieuſe, & même la plus agréable pour un brin de fil.

On voit une Lettre du Duc de Milan * avec cette inſcription (a): *Au très-ſavant & à notre très-cher ami Pogge Citoyen de Florence & Secretaire Apoſtolique.* Cette Lettre eſt fort conſiderable. En voici le ſujet (b). Il y avoit quelques ennemis des Florentins qui en parloient comme de gens imprudents, aveugles (*cæci*) & ſans nulle conduite. Pogge comme bon Citoyen irrité de ces diſcours injurieux dit un jour à quelques-uns de ſes amis: *Il n'y a perſonne qui en ſache plus de nouvelles que le Duc de Milan, c'eſt à lui à diſſiper cette calomnie; & il ne ſauroit faire une action plus digne de ſa generoſité.* Cette converſation fut rapportée au Duc qui charmé de la confiance que Pogge avoit en lui, & ne demandant pas mieux d'ailleurs que d'endormir les Florentins par de belles paroles, lui écrivit une Lettre qui contient & l'éloge & l'apologie de la République de Florence. Elle eſt datée du mois d'Aout de 1438. Il

(a) MSS Wolf.

(b) *Pogg. Ep.* p. 333.

* C'eſt Philippe Marie l'Ange Duc de Milan.

Il y exalte non seulement les lumiéres & la prudence des Florentins, mais encore, leur valeur, leur amour pour la liberté, leur fidélité envers leurs Alliez, leur generosité envers leurs ennemis, & les services qu'ils avoient rendus à l'Eglise & à l'Italie. Ce témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'y avoit pas longtemps que le Duc & les Florentins avoient été en guerre. *Dans la derniere guerre, que nous avons eue avec eux*, dit-il, *l'événement a témoigné avec quelle prudence & quelle vigueur ils m'ont tenu tête. Il a paru que selon le droit de la Nature & des Gens ils ne combattoient que pour la gloire, & pour la défense de leur liberté, sans animosité & sans aucun vil interêt, mettant bas toutes les inimitiez en même tems que les armes.* Pogge (a) répondit à cette Lettre en des termes pleins de respect & de reconnoissance. Mais parmi les loüanges qu'il donne au Duc on voit bien, qu'il se deffie de sa sincerité, & même on voit par une autre Lettre qu'il écrit à un de ses amis, que ces soupçons n'étoient pas mal fondez, parce que dans le tems que le Duc de Milan faisoit de si belles protestations, il faisoit bâ-

(a) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle. *Quarta Poggii* Invectiva in Vallam *comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani*, dit *Henri Petri*, qui donna cette Edition en 1538. M. Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Fontanini*. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliotheque de feu le célèbre *Antoine Magliabechi*. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(*a*) *Vit. Pogg.* F. XXII.

ayant été élu Pape, Bessarion ne cessa de le solliciter à envoyer du secours contre les Turcs qui avoient pris Constantinople & qui désoloient la Grece.

Il négocia le même secours auprès de Pie II. Successeur de Nicolas avec plus d'apparence de réüssir. Pour cet effet il fut envoyé Legat en Allemagne pour mettre la paix entre l'Empereur Frederic III. & les Princes de l'Empire; dont les demêlez étoient un obstacle au dessein qu'il avoit de faire donner du secours aux Grecs ses Compatriotes. Tout cela se termina pourtant à des négociations infructueuses.

Paul II. succeda à Pie II. & ne vécut pas longtems. Après sa mort, peu s'en fallut, que Bessarion ne fût élu Souverain Pontife. Les Cardinaux étoient convenus de son élection; & elle ne fut empêchée, que par la discretion très-indiscrete de Nicolas Perrot son Secretaire. Comme Bessarion étoit enfermé dans sa cellule à étudier; les Cardinaux y ayant voulu entrer, pour lui annoncer son élection; le Secretaire leur refusa la porte, disant que son maître étoit occupé. Les Cardinaux indignez de ce refus si hors de saison,

pri-

prirent de nouveau les voix & élurent Sixte IV. Bessarion l'ayant su, dit à son Secretaire, non sans beaucoup d'émotion, *Votre exactitude mal entendue, m'a privé du Pontificat & vous du chapeau de Cardinal.* Comme les plus grandes élevations ont quelquefois une fort petite origine, il ne faut aussi souvent que les plus petits obstacles pour arrêter la fortune dans le plus beau chemin du monde.

Sixte IV. ne s'accommodant point de la severité des moeurs de Bessarion, l'envoya Legat en France pour reconcilier Louïs XI. avec Charles Duc de Bourgogne. Il ne remporta de cette Ambassade que du chagrin & de la confusion. Comme il eut l'imprudence d'aller trouver le Duc de Bourgogne avant que de s'être abouché avec Louïs XI. ce Monarque en témoigna beaucoup de ressentiment. Quand il fut introduit à l'audience, Louïs XI. le prit par sa longue barbe & l'insulta.

Etant de retour en Italie, il mourut à Ravenne en 1472. à l'âge de 77. ans, regreté de tout le monde, & particulierement des Savans qu'il avoit comblez de bienfaits.

Le

e Car-
l Ca-
ica.

Le Cardinal de *Fermo*, nommé *Dominico de Capranica*, ayant eu aussi une amitié toute particuliere pour Pogge; il en faut donner le caractere. Ce Cardinal après avoir fait ses humanitez alla d'abord étudier le Droit Civil & Canonique, à Padouë sous *Juliano Cesarino*, qui fut depuis Cardinal sous le titre *de S. Ange*; & qu'on dit (a) avoir souffert le martyre pour la foi Chrétienne entre les mains des Turcs. Ensuite il alla étudier à Boulogne sous le célèbre Jean d'Imola, où il reçut le bonnet de Docteur. Martin V. le fit Clerc de la Chambre Apostolique après son retour du Concile de Constance, & peu après son Secretaire. Entre autres grands hommes il eut Pogge pour Collegue dans cette Charge. La Charge de Secretaire du Pape étoit alors fort honorable, mais Calixte III. l'ayant prodiguée à des gens de rien, elle fut extrêmement avilie sous son Pontificat.

Baluz.
ell. T.
. 301.

En 1423. Capranica fut envoyé par le Pape à *Sienne* avec *Leonardo Datho* Général des Dominicains, pour dissoudre le Concile qui se tenoit dans cette ville, à l'occasion de plusieurs griefs contre Martin V. qui violoit tous les

jours

jours les Reglemens du Concile de Constance. Ces Legats firent si bien que les plaintes contre Martin furent assoupies, & renvoyées au Concile de Bâle qui se devoit convoquer sept ans après, comme on en convint alors.

Ayant été ensuite fait Protonotaire il fut envoyé dans la *Romagne* pour contenir dans leur devoir quelques villes que le Duc de Milan avoit renduës aux Papes. Commission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Il commanda ensuite les troupes du Pape & réduisit Boulogne soûs son obéïssance; expedition qui lui valut l'Evêché de *Fermo*, & le Gouvernement du Duché de *Spolette*, où il y avoit beaucoup de factions qu'il appaisa par sa prudence & sa moderation. A ces dignitez Martin V. avoit ajouté celle de Cardinal, mais ce ne fut d'abord que *nel petto*, sa création n'ayant été déclarée que quelques années après.

Ce Pape étant mort, les Cardinaux ne voulurent pas souffrir que Capranica assistât à l'élection d'Eugene IV. parce qu'il n'avoit point été déclaré Cardinal en plein Consistoire. Le Pape luimême n'ayant pas voulu le reconnoitre,

il s'en retourna à ſon Gouvernement, où il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes graces d'Eugene; mais il n'en put venir à bout, & même le Pape le perſecuta à outrance, & lui confiſqua ſes biens. C'eſt ce qui lui fit prendre la réſolution d'aller à Bâle, où il avoit negocié la tenuë d'un Concile étant à Sienne comme on l'a dit. Etant arrivé au Concile, il y plaida ſi bien ſa cauſe, que cette Aſſemblée le déclara Cardinal malgré les oppoſitions du Pape, qui le confirma néanmoins depuis dans cette dignité à Florence. Quand il fut rentré en grace avec Eugene il eut tant de part en ſon eſtime & en ſa confiance qu'il l'envoya Legat dans la *Marche d'Ancone*, & le mit à la tête de ſon armée contre le Duc *François Sfortia* qui s'étoit emparé de cette Province. Il ne réuſſit pas dans cette guerre. Les troupes du Pape furent battuës, & le Cardinal fut obligé de prendre la fuite bien bleſſé. Il fut depuis Gouverneur de Perouſe, & retourna par ordre d'Eugene, dans la Marche d'Ancone, où il fit rentrer pluſieurs villes dans l'obéiſſance de ce Pontife.

Nicolas V. ayant ſuccedé à Eugene

IV.

en 1447. ce Pape envoya Capra-
à *Tivoli*; où étoit *Alfonse* Roi
ragon; qui refusoit de rendre cet-
lace dont il s'étoit emparé pendant
aladie d'Eugene; mais qu'il rendit
sollicitation du Legat. Nicolas V.
voya ensuite au même Prince, pour
btenir du secours contre les Turcs,
inutilement: Il réussit mieux à
fier les troubles de Genes; dont il
nt quarante Galeres pour aller con-
es ennemis du nom Chrétien. Le
e ne trouvant personne plus propre
gager Alfonse à faire la paix avec
lorentins; afin de secourir les Chré-
s du Levant, l'envoya pour la troi-
ie fois à ce Prince, dont il mena-
si adroitement l'esprit qu'il le fit
sentir à la paix. Il avoit negocié
tilement sous Nicolas V. des secours
faveur des Grecs; mais il n'y fut
plus heureux sous Calixte III. élu
1455. Il se donna pour cette glo-
ise & sainte entreprise des mouve-
is extraordinaires. Mais le Pape n'en
aucun compte; & les Princes ne
geoient qu'à amasser par tout de l'ar-
t sous prétexte de cette expédition.
fermeté de Capranica le brouilla tel-

[illegible] Pape pour
[illegible] Angleterre fous
[illegible] contre.
[illegible] pas les bon-
[illegible] acquis
[illegible] Collége des Cardi-
[illegible] de Calixte III.
[illegible] la maladie
[illegible] il mourut [illegible]
[illegible] & du Peu-
[illegible]

[illegible] Nicolas
[illegible] Croix, Pog[illegible]
[illegible] reconnois[illegible]
[illegible] ce Prelat avoit
[illegible] étoit un hom-
[illegible] elle lui fait
[illegible] Albergati étoit
[illegible] de ce
[illegible] ses études en
[illegible] pour se faire
[illegible] de cet Or-
[illegible] tres quali-
[illegible] Boulogne étant
[illegible] cette digni-
[illegible] du Cler-
[illegible] qu'a-
[illegible] conditions,
[illegible] les pla-
ces

ces & les biens qui en auroient été distraits, l'autre qu'il ne payeroit rien pour avoir la confirmation du Pape, parce qu'il n'avoit point d'argent, & que celui de l'Eglise devoit être employé à nourrir les pauvres. Il fit de fort bons reglemens pour la reformation des mœurs tant du Clergé que du Peuple; mais je ne sai si l'on doit mettre dans ce rang l'Ordonnance qu'il fit, même malgré le Pape, de distinguer les Juifs par leurs habits.

Il fut envoyé en France par Martin V. pour négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre, mais les esprits étoient trop aigris de part & d'autre pour y pouvoir réüssir. Pogge étoit alors en Angleterre, où il fut témoin des éloges qu'on donnoit à ce Cardinal. Comme ce mauvais succès ne venoit pas de sa faute, il n'empêcha pas que Martin V. ne le fît Cardinal en 1427. Ce même Pape (a) l'envoya Legat en Italie pour faire la paix entre les Venitiens, le Duc de Milan, le Duc de Savoye & les Florentins. Il y réüssit. Mais cette paix n'ayant duré que quelques mois par l'inconstance & l'infidelité du Duc de Milan, (b) il falut qu'Al-

(a) *Pogg. Hist Flor.* p. 238. 239. 240.

(b) *Ibid.* p. 251. 252.

bergotti retournât la même année, pour renouveller le Traité, qui fut conclu à Ferrare.

Eugene IV. ayant succedé à Martin V. ce Pontife renvoya le Cardinal en France pour renouveller les négociations de paix entre les deux Rois. Ce second voyage ne fut pas plus heureux que le premier. De France il passa à Bâle par ordre du Pape, mais n'ayant pu venir à bout de pacifier les troubles du Concile, il alla joindre Eugene à Florence. Il fut envoyé de là pour la troisième fois en France, où il eut le bonheur de reconcilier le Duc de Bourgogne avec le Roi. Il alla ensuite rejoindre Eugene à Florence, d'où il l'envoya à Bâle, * pour tâcher de ramener dans son obeïssance la plûpart des Membres de ce Concile, qui s'en étoient soustraits. Voyant ses soins & ses efforts inutiles il alla à Boulogne, où s'étoit retiré Eugene. Comme ce Pontife a-voit

* *Si qua ratione sanari aut reprimi posset ejus auctoritate multorum temeritas, qui contra Pontificem insurrexerant. Sed superante & convalescente indiem stultitia eorum, qui pacem Ecclesiæ pervertere nitebantur, relicto malignantium conventu, venit Bononiam.* Pogg. Op. F. XXX.

voit dessein d'assembler un Concile à Ferrare, où devoient se trouver les Grecs, il envoya Albergotti en 1428. à l'Empereur Albert II. qui tenoit à Nuremberg une Diete des Princes d'Allemagne pour éteindre le Schisme renaissant. Le Cardinal étant retourné à Ferrare, il fut fait Grand Penitencier de l'Eglise Romaine, en la place de *Jordan* Cardinal des Ursins, qui étoit mort. Albergotti mourut à Sienne en 1443. âgé de 68. ans. Eugene IV. assista à ses obseques. Distinction si rare, que Pogge remarque là-dessus, qu'ayant été quarante ans à la Cour de Rome, il y avoit vu mourir cinquante Cardinaux, sans qu'aucun Pape se fût trouvé à leurs funerailles.

Entre les grands personnages qui ont rendu justice au merite de Pogge, il ne faut pas oublier le célèbre *Æneas Sylvius* de Sienne, de l'illustre Maison des *Picolomini*. C'étoit un des plus savans hommes & un des plus grands politiques de son tems, mais en même tems un des plus mémorables exemples du changement que les honneurs & les Dignitez apportent dans les mœurs des hommes. Quoiqu'il fût d'une Maison (Æneas Sylvius.)

illuſtre, il étoit ſi pauvre, qu'il fut d'a-
bord réduit à ſubſiſter par ſon travail à
la campagne. Il ſurmonta pourtant par
ſon induſtrie & par le ſecours de ſes
amis les obſtacles que la fortune appor-
toit à ſon éducation & à ſes études;
qu'il pouſſa fort loin. Après avoir étu-
dié quelques années en Droit, il accom-
pagna en 1431. le Cardinal *Dominico
Capranica*, au Concile de Bâle, où il
eut beaucoup d'autorité, & où pen-
dant dix ans il ſoutint ce Concile de vi-
ve voix & par écrit contre Eugene IV
témoignant un zele ardent pour la re-
formation de l'Egliſe. Il fut enſuite
Secretaire de Felix V. qui l'envoya
Legat à la Cour de Frederic III. où il
fut revêtu de la charge de Conſeiller &
de Secretaire de cet Empereur. Ce ne
fut que peu à peu qu'il ſe déclara con-
tre le Concile de Bâle en faveur d'Eu-
gene, ayant pris d'abord le parti de la
neutralité. Mais comme il vit que Fre-
deric panchoit du côté de ce Pape, il
ſe déclara enfin pour lui, & fut envoyé
à Rome pour apprendre à Eugene la
nouvelle, que l'Allemagne lui avoit
reſtitué l'obedience. Après la mort de
ce Pape, les Cardinaux lui donnerent la
pre-

presidence du Conclave où Nicolas V. fut élu. Ce Pape lui donna l'Evêché de *Trieste* en Istrie, & ensuite celui de Sienne, & l'envoya Legat en Boheme, en Austriche & en plusieurs autres endroits, tant pour pacifier les troubles excitez à l'occasion du *Hussitisme*, que pour engager les Princes d'Allemagne à secourir les Grecs contre les Turcs. Enfin Calixte III. lui donna le bonnet de Cardinal *, & après la mort de ce Pape il fut élevé lui-même en 1458. au Pontificat.

Ce fut alors que levant le masque, il revoqua par une Bulle † tout ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile, déclara le Pape au dessus d'un Concile Oecumenique, défendit sous peine d'anatheme, d'appeller des jugemens du Pape; & menaça insolemment de poursuivre par (a) toute sorte de voyes, Rois, Princes, Peuples, & quiconque entreprendroit quelque chose contre

(a) *Platine.*

* Pogge lui écrivit pour le feliciter de cette dignité. Voyez la 229. Lettre entre les Lettres d'*Æneas Sylvius*.

† Voyez cette Bulle parmi les Oeuvres d'*Æneas Sylvius* imprimées à Francfort en 1707. Elle est de 1463.

tre lui, jusqu'à ce qu'il les eût rangez à leur devoir. N'étant mort qu'en 1464. Pogge ne put pas être longtems témoin de sa Tyrannie, puis qu'il ne vécut que jusqu'à l'an 1459.

Dom Bernard de Montfaucon témoigne dans son *Journal d'Italie* qu'il avoit vû dans la Cathedrale de Sienne plusieurs Inscriptions, où il y a quelques particularitez de la Vie d'Æneas Sylvius, ou Pie II. qu'on ne sera peut-être pas faché de trouver ici.

La premiére Inscription porte: *Æneas Sylvius Piccolomini, Fils de Sylvius, & de Victoire nâquit en M. CCCCV. à Corsiniano sa Patrie. Etant allé au Concile de Bâle, il fut repoussé en Libye par la tempête.* J'apprends du Dictionnaire de *Baudrand* que quand Æneas Sylvius fut Pape sous le nom de Pie, il changea le nom de sa patrie pour lui donner le sien, savoir, *Pienza*, ou *Pientia*, & en fit un siége Episcopal. C'est une petite ville dans le Siennois, en Toscane.

La seconde Inscription porte, qu'*Æneas Sylvius ayant été envoyé par le Concile de Bâle en Angleterre, & en Ecosse, fut jetté par la tempête en Norwegue, & qu'ayant échappé aux poursuites des Anglois*

*glois il revint au Concile*, ET PER *Britanniam Regios speculatores elusit.* Je n'entends pas bien cette particularité. C'est peut-être que comme les Anglois, & les Ecossois étoient alors en guerre, les premiers voulurent arrêter Æneas Sylvius à son retour d'Ecosse. Peut-être en trouvera-t-on le denoüement en écrivant l'Histoire du Concile de Bâle.

La troisième Inscription: *Æneas fut envoyé par l'Antipape Felix V. Légat auprès de l'Empereur Frederic III. où après avoir reçu la Couronne de Laurier, il fut mis au rang des amis, & des Secretaires de cet Empereur.* On peut conclurre de là qu'Æneas étoit bon Poëte. C'étoit la coutume de ce tems-là de couronner les Poëtes de Laurier. De là ce titre de *Poëta Laureatus* donné à *Petrarque*, à *Dante*, & à quantité d'autres.

Quatrième Inscription: *Ænée ayant été envoyé par Frederic III. à Eugene IV. non seulement il fut reconcilié avec ce Pape, mais il le fit son Sousdiacre, & son Secretaire, lui donna ensuite l'Evêché de Trieste, puis celui de Sienne.*

Cinquième Inscription: *Ænée présente à Frederic III. Eleonor de Portugal*

*gal Epouſe de cet Empereur & fait l'Eloge de cette Princeſſe, & des Rois de Portugal.*

Sixième Inſcription : *Ænée Evêque de Sienne ayant été envoyé par Frederic III. au Pape Calixte III. fait armer pour la guerre d'Aſie, & eſt créé Cardinal d'une voix unanime.*

Septième Inſcription : *Après la mort de Calixte III. Ænée Cardinal de Sienne eſt élu Pape d'une commune voix, ſous le nom de Pie II.*

Huitième Inſcription : *Le Pape Pie II. eſt reçu ſolennellement ſur la Flote de Louïs Prince de Mantouë, & aſſiſte au Congrès pour l'expédition contre les Turcs.*

Neuvième Inſcription : *Pie II. canoniſe Catherine de Sienne à cauſe de ſes miracles innombrables.* Ce fut en 1461.

Dixième Inſcription : *Pie étant occupé à Ancone à l'expédition contre les Turcs mourut de la Fièvre. Un Hermite de Camaldoli vit ſon ame portée dans le Ciel, & ſon corps fut tranſporté à Rome, par ordre des Cardinaux.*

Franciſco Barbaro. Entre les illuſtres amis de Pogge il faut mettre, *Franciſco Barbaro*, Noble Venitien & Senateur de Veniſe, dont on

on a eu plusieurs fois occasion de parler. Il fut tout ensemble homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il rendit des services signalez à sa patrie en plusieurs occasions par sa prudence & par le grand talent qu'il avoit de persuader. Un jour que la République de Venise étoit en proye à la fureur des *Guelphes* & des *Gibelins*, & que ces deux factions, qui se disputoient le Gouvernement & la garde de la ville, étoient prêtes à tout mettre à feu & à sang, il fit si bien par son éloquence, que la garde des Places de l'Etat fut confiée aux Magistrats, sans distinction de Guelphes & de Gibelins, & pour reconcilier ces deux factions, il menagea adroitement des mariages entre leurs familles. Il sauva une autre fois l'Etat par sa prudence & par sa valeur en obligeant *Nicolao Picinnino* Général de Florentins à lever le siege de devant *Bresse* (a) ville de l'Etat de Venise. On peut voir les belles actions de Barbaro dans cette occasion, dans l'Histoire Florentine de Pogge (b). Les femmes y firent merveille.

*Pogg. Hist. Flor.* p. 316.

(*a*) *Brixia.*

(*b*) p. 319. 325.

Les occupations militaires & politiques de Barbaro ne l'empêchoient pas de

de s'appliquer aux Sciences & de prendre soin des Savans. Il avoit fort bien étudié sous Emanuel Chrysolore, comme on croit l'avoir dit. On a déja parlé d'une de ses Lettres à Pogge, par laquelle on peut juger de sa passion pour les belles Lettres. Philippe de Bergame lui attribuë plusieurs Ouvrages, dont on croit qu'il n'est resté que celui qu'il fit sur le mariage *, & qu'il dédia à Laurent de Medicis. Pogge en parle avec beaucoup d'éloges, & le compare aux Offices de Ciceron, dans une Lettre qu'il écrivit de Constance à *Jean Guarini* de Verone. *Paul Verger* célèbre Jurisconsulte, Philosophe & Orateur de ce tems, en écrivit de la même ville en ces termes : *J'admire qu'un homme qui n'est point marié ait pu si bien parler du mariage, & qu'il sache si bien ce qu'il ne sait pas. On ne pourra lui refuser la loüange d'être également bon Grec & bon Latin. Barbaro n'a rien qui ressemble à son nom, & il seroit à souhaitter que toute la Barbarie fût Barbare comme lui.* Ce Livre est en effet écrit

* *De re uxoria.* Il fut imprimé à Amsterdam en 1639.

écrit avec beaucoup d'eſprit, de ſavoir, de ſageſſe & d'agrément. Il meriteroit d'être traduit en François, avec les petits changemens que demande notre Langue & notre ſiècle.

Franciſco Barbaro mourut en 1454. On lui fit cette Epitaphe.

*Si quis bonos, ſi fas eſt lacrymis decorare ſepultos,*
*Flete ſuper tumulum, locum complete querelis.*
*Franciſcus, cui priſca parem vix ſæcla tulerunt,*
*Barbarus hic ſitus eſt, Linguæ Decus omne Latinæ.*
*Fortia facta viri pro libertate Senatus*
*Brixia, quam magno tenuit ſudore, fatetur.*
*Hic ſummi ingenii ſcriptis monumenta reliquit.*
*Græcaque præterea fecit Romana. Tenet nunc*
*Spiritus aſtra. Sacros tumulus complectitur artus.*

Comme Pogge aimoit extremement la retraite, il avoit bâti auprès de Florence une maiſon de campagne *, dont il faiſoit ſes délices, & qu'il appelloit ſon Academie, d'où on ne le tiroit jamais pour les affaires publiques, ſans lui faire beaucoup de déplaiſir. *Je ſuis*, dit-il (a), dans une Lettre à l'Archevêque de Milan, *ſi ravi de ce genre de vie, que*

(a) *Epiſt. Wolffenb.* MSS.

* Cette maiſon s'appelloit *Valdarne.* Pogg. *Vit.* p. XXXI.

*que je suis toujours dans l'apprehension que la fortune n'en soit jalouse.* On peut voir l'éloge qu'il fait de la Vie Champêtre dans une Lettre à Cosme de Medicis. C'est dans cette retraite qu'il écrivit ses *Histoires Convivales.* On croit aussi qu'il y composa son Histoire de Florence. Au moins c'est là qu'il avoit ses Livres, provision fort necessaire pour écrire une Histoire, & son Cabinet dont il parle dans une Lettre à l'Archevêque de Milan. *Construxi insuper, quod & ipsum jocunditatem animo præstabat, Bibliothecam quandam, receptaculum Librorum meorum. Indignum enim videbatur cùm mihi haud ignobilem habitationem parassem, libris qui mihi magno ornamento semper fuissent nullum proprium esse diversorium in quo habitarent se dignum in ædibus.* Il n'étoit pas seulement curieux de Livres, il l'étoit aussi de toute sorte d'Antiquitez, comme de Medailles & de Statues. *Habeo cubiculum refertum * capitibus marmoreis, inter quæ unum est elegans, integrum, alia truncis naribus, sed quæ vel bonum arti-*

* Il y a une Lettre où il est fort en colere contre quelqu'un qui lui avoit distrait des Médailles, des Statues, & des cachets qu'on lui avoit envoyez de Grece.

*artificem delectent. His & nonnullis signis quæ procuro, ornare volo Academiam meam Valdarninam; quo in loco quiescere animus est.* Il y passoit ordinairement l'été; & retournoit à Florence en hyver. Il mourut dans cette ville à la fin d'Octobre de 1459. âgé de 78. ans. & fut enterré dans le Chœur de l'Eglise de Ste. *Croix*. Ses fils, par la permission du Souverain Magistrat, mirent son portrait dans le sallon du Palais, parmi un grand nombre d'hommes illustres. Il fut aussi honoré d'une Statuë, qui fut placée au frontispice de l'Eglise de Ste. *Marie* à Florence. Sa mort.

On peut juger du caractère des hommes, par les témoignages qu'on leur a rendus, & par leurs propres Ouvrages. Ce qu'on vient de voir de la vie de Pogge, nous donne l'idée d'un homme d'un rare merite, & d'un très-beau genie. Non seulement il aimoit les Belles Lettres avec passion, mais il avoit une inclination toute particuliere pour ceux qui les cultivoient, comme on en peut juger par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son tems. On peut voir dans Mr. Recanati les éloges qui lui furent donnez tant en prose qu'en Son caractere.

vers. Son fort fut la Literature & l'Eloquence dont il fut regardé comme un des principaux restaurateurs. Il ne borna pas ses études aux bons Auteurs de l'Antiquité profane. On voit par l'exactitude de ses citations qu'il étoit assez versé dans l'Histoire Ecclesiastique & dans la lecture des Peres, sur tout de S. Chrysostome & de S. Augustin. Il ne paroit point qu'il se soit exercé à la Poësie, si ce n'est par une assez mauvaise Epitaphe * qu'il fit d'Emanuel Chrysolore.

On a rendu de beaux témoignages au stile de Pogge. Jean Guarini de Verone qui eut si grande part au rétablissement des Belles Lettres le mettoit en parallele avec celui de la plus pure Antiquité. *In quo renascentis, & pristini sæculi floret, & viget eloquentia, virtutisque thesaurus.* Il savoit varier son stile selon les sujets qu'il traitoit. On trouve dans ses Harangues une éloquence aisée, sans enflure, & sans beaucoup de déclamation. Il avoit pris Ciceron pour son modèle, & à proportion de la distance des siècles on peut dire qu'il ne le

* Nous l'avons inserée ci-dessus pag. 4. Mais il s'est glissé une faute au vers antepen. où au lieu d'*Æternum decus, & tibi*, il faut lire *Æternum decus es tibi.*

le suivoit pas de trop loin. *Novi vires meas, & quàm tenues sint, atque imbecilles, in dies magis, cum eas experior, cognosco; quidquid tamen in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni.* Le stile de ses Lettres est simple, naturel, & insinuant, comme le doit être le stile épistolaire. Les Satires de Juvenal n'approchent pas de la *mordacité*, & du *caustique* de sa plume dans ses Ouvrages appellez *Invectives*. Ses *Faceties*, ou ses bons mots sont écrits dans un langage fort negligé, & quelquefois plat, & barbare, sans doute pour s'accommoder à la portée du peuple des Savans. A l'égard de son Histoire, on ne sauroit la lire sans y reconnoître *Tite Live*, *Salluste* & les meilleurs Historiens de l'Antiquité. (a) C'est le jugement que Bénoit Aretin, l'un des beaux esprits de ce tems-là, faisoit de quelques Historiens d'alors, entre lesquels il nomme Pogge, *quorum aliqui ita Historias conscripserunt, ut Livio, ac Salustio exceptis, nulli veterum sint, quibus illi non pares, aut superiores fuisse rectè existimentur.*

(a) *Pogg. Vit. Fol. XXIV.*

Ses Lettres font foi qu'il fut bon citoyen, bon pere, bon mari, bon ami & bon serviteur. A l'égard du premier

de ces caractères il est assez connu par ce Distique.

*Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hostem;*
*Nec malus est Civis, nec bonus Historicus.*

Quand Pogge exalte sa Patrie,
Il peut passer pour un bon Citoyen:
Mais quand des ennemis il parle avec envie,
Il est mauvais Historien.

Il me semble pourtant, autant que j'en puis juger par la lecture de son Histoire de Florence, qu'il reconnoît d'assez bonne foi, les défauts & les fautes des Florentins, & que ce mot conviendroit pour le moins aussi bien à Leonard Aretin, qu'à Pogge.

Le second caractere, qui est celui de bon pere, est bien sensible dans une Lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Milan. *Dieu m'a*, dit-il (a), *donné encore un fils, présent fort agréable à un vieillard, qui commence à retourner en enfance. Dieu lui donne la vertu en lui conservant la vie. Mon aîné est le plus beau & le plus joli enfant qui se puisse voir. Il ne fait encore que begayer, mais son petit jargon me fait plus de plaisir que la plus grande éloquence. S'il plaît à Dieu de le bénir dans toutes les autres choses, per-*

(a) *Epist. MSS. Wolffenb.*

*son-*

*sonne au monde ne sera plus heureux que moi. J'espere qu'il le fera, puis qu'il ne manque jamais à ceux qui se confient en lui.*

On a déja vû par les éloges qu'il donne à sa femme, combien il étoit bon mari. Le portrait qu'il en fait dans une Lettre au Secretaire de l'Evêque de Winchester, ressemble beaucoup à *l'idée de la femme qui ne se trouve point. J'ai*, dit-il, *épousé une jeune fille, belle, vertueuse, prudente, habile comme Minerve dans les ouvrages qui conviennent à son sexe, d'une complaisance à toute épreuve & sans nulle vanité. Elle aime mieux être à la maison que dehors. Elle ne se soucie point d'ajustemens, & les fêtes lui sont à cet égard comme les autres jours. C'est un plaisir de voir les mœurs d'un âge avancé dans un âge si tendre, sa conversation répond à sa naissance, & à l'éducation que son Pogge lui a donnée.*

Toutes ses Lettres sont pleines des témoignages de sa tendresse pour ses amis. Elle ne se bornoit pas à des protestations ou à des loüanges. Il leur rendoit des offices réels, & il n'y épargnoit ni son crédit, ni celui de ses amis & de ses protecteurs. On en a vu une

preuve dans le service qu'il rendit à Leonard Aretin en l'attirant dans un poste honorable à la Cour de Rome. Il ne manquoit pas non plus à la plus solide de toutes les marques d'amitié, c'est de donner de salutaires conseils, & de les donner d'une maniere engageante. C'est ce qui paroit dans la Lettre dont on vient de parler. *Je vous prie*, dit-il, *par notre amitié, de faire en sorte que vos vertus augmentent avec vos années. Tout le reste nous abandonne avec la vie, mais la vertu nous accompagne après la mort. Il est honteux d'avoir une ame souillée de vices dans un corps superbement vêtu. Fuiez sur tout l'avarice, qui est la source de toute sorte de maux. Je ne veux pas que vous vous priviez de toute sorte de plaisirs, mais seulement que vous en usiez avec moderation. Defaites-vous de tous les attachemens qui déplaisent aux honnêtes gens. Evitez l'hypocrisie sans tomber dans le libertinage, comme font la plupart de ceux qui craignent de passer pour faux dévots. Je vous dis cela par l'interêt que je prens en vous, non comme un censeur, mais comme un ami.*

Son attachement inviolable pour Eugene IV. pendant que presque tout le mon

monde étoit déchainé contre lui, fait reconnoitre en lui le bon serviteur & le bon ministre. Il porta même son zele jusqu'à l'excès, comme font la plûpart de ceux qu'on appelle *chauds amis*, qui gâtent les affaires de leurs amis par une chaleur mal entendue. Il pouvoit prendre vivement les interêts de son Maître sans épouser ses passions, & sans s'abandonner à une fureur indigne de l'honnête homme & du Chrétien, contre un Concile qui a eu l'approbation de la plus saine partie de l'Europe. Il paroît pourtant qu'il n'étoit pas aveugle sur les défauts d'Eugene IV. puis qu'il a inseré dans ses *Faceties* tant de traits, qui ne lui font point honneur.

L'homme de bien & même l'homme craignant Dieu se fait toujours reconnoître dans les sentimens de Pogge. Voici comme il parle dans une de ses Lettres (a) où il apprend à un de ses amis la nouvelle de la naissance d'un fils. *J'ai reçu ce present comme n'ignorant pas qu'il faudra le rendre & même de bon cœur, à celui qui me l'a fait, quand il lui plaira de le redemander. Je souhaite pourtant qu'il survive à ses parens, si cela lui est salutaire & à nous,* &

(a) *Richardo suo.* Ep. MSS. Wolffenb.

*& qu'il ne soit point inferieur à son pere.* Les mêmes sentimens paroissent dans une Lettre à *Antonio Lusco* son collegue & son bon ami. Voici comme il s'exprime parlant de sa femme & de ses enfans. *Il faut posseder ces biens comme nous étant étrangers, & comme ne les ayant que par emprunt. J'ai un enfant fort joli, qui fait toute ma consolation, mais il n'y a que celui qui me l'a donné, qui sache combien elle durera. Nos esperances sont si vaines & si incertaines ici bas, qu'elles doivent être extrémement bornées. Il faut toujours regarder comme notre plus grand bien, tout ce qui vient de la main de Dieu.* Il ne se peut rien de plus raisonnable ni de plus Chrétien que ce qu'il dit à *François de Padouë* sur les raisons qu'il avoit de se retirer de la Cour. *Je ne suis pas*, dit-il, *retourné à la Cour, que je redoute extremement, & non pas la mort, ce qui seroit ridicule. Mais je craindrois de mourir comme la plûpart des gens de Cour, qui ont à peine le tems de prendre soin de leur santé, à plus forte raison de leur ame, & qui vivent comme des bêtes. Il n'y a ni richesses, ni gain, ni dignitez, dont je fasse assez de cas, pour les acquerir au*

*il de ma vie. Si j'avois autant de bien, tant de gens, qui ne sont estimez, par-là, je ne penserois qu'à la retrai- & me préparerois à bien mourir, r me procurer l'immortalité bienheu- se. Je me contenterois de cultiver de la Cour de Rome, comme celle à qui lois mon éducation & ma subsistance. i'y a rien de plus beau & de plus digne n honnête homme, que d'être chez soi mi les Livres, & que de s'entretenir c des gens qui peuvent vous former à vertu. Là il n'y a point de passions, nt de vices, nul danger. Tout y porte indifference pour les biens périssables, à ne penser qu'aux éternels.*

Quoi qu'il fût d'un esprit fort libre, assez dégagé des préjugez de son sie- :, il n'étoit pourtant pas exempt de perstition, & de crédulité; défaut ez ordinaire aux personnes d'une ima- gation vive. Par exemple, il croyoit onnement ce conte que lui faisoit son opiste. Des Moissonneurs ayant laissé Librarius. elque reste de foin dans un champ érent pour achever de le faucher le ur de la fête de *S. Pierre, & de S. aul.* Quoiqu'il n'y eût pas pour plus une heure d'ouvrage, ils demeuré-

F 5 rent,

rent, dit-il, par un juste jugement de Dieu, plusieurs jours à errer dans le champ, sans pouvoir rien faire, au grand étonnement des passans qui les prenoient pour des fous.

Il raconte encore un autre miracle, auquel tout incredule qu'il est, dit-il, il est tenté d'ajouter foi, parce qu'il le tient d'un Senateur nommé *Robert*. Un jour de *St. Godard* qu'on faisoit une procession solemnelle, une jeune fille se mit à filer pour se moquer du Saint, & de ses dévots. Elle fut bien surprise de voir tout à coup sa quenouille, & son fuseau s'attacher tellement à ses doigts qu'elle ne les pouvoit arracher. Elle souffroit des douleurs terribles, & comme elle étoit devenue muette, elle faisoit entendre par signe la cause de son désastre. On la porta donc sur l'autel du Saint, & là ayant fait pénitence, la voix lui revint, la quenouille, & le fuseau lui tombérent des mains.

Voici un autre prodige que l'on raconta à *Eugene IV.* étant à Florence, & que Pogge ne sauroit s'empêcher de croire parce qu'il étoit attesté par des témoins dignes de foi. Un jour au voisinage de *Cosme* on vit tout à coup une gran-

grande multitude de chiens rouges qui prenoient le chemin de l'Allemagne. Ils étoient suivis d'une grande quantité de bœufs, & d'autres bêtes domestiques. Après suivoit comme une grosse armée de gens à pied, & à cheval, entre lesquels il y en avoit plusieurs à qui on ne voyoit que la moitié de la tête, & d'autres qui n'en avoient point du tout. Derriére tout cela marchoit une espéce de Geant monté sur un grand cheval, & menant avec lui quantité de chevaux. La marche dura trois heures, & à Soleil couché on ne vit plus rien. Comme cela arriva dans le tems du Concile de Bâle, il y a beaucoup d'apparence que c'est un songe, ou une fiction de quelques imposteurs qui vouloient faire tirer de là des conjectures, & des présages, sur le resultat de ce Concile.

Pogge raconte encore sur l'an 1451. un combat qui se donna en Bretagne entre des Pies, & des Geais. La bataille dura un jour, & la victoire demeura aux Geais. On trouva deux mille Geais, & quatre mille Pies sur la place. *Le tems*, dit-il, *nous apprendra ce que signifie ce prodige.*

Pogge regardoit l'avarice comme une

une passion basse, & indigne d'un honnête homme. Il écrit à un de ses amis (a) pour lui faire des reproches de ce que par pur intérêt, il demeuroit si long-tems dans une Isle Barbare (b), où les Genois l'avoient envoyé pour Gouverneur, lui disant qu'il auroit mieux aimé être esclave ailleurs que de commander là. Il étoit libéral, communicatif & desinteressé *.

(a) Bartolomeo [Fran]sco [...]uensi.

(b) L'Isle de Corse.

Ses moeurs étoient aussi sans ambition. Il dit quelque part qu'il préfere la tranquilité de la Campagne, aux plus grandes dignitez, & qu'il redoute les présens de la fortune. Ce seroit en effet une espéce de prodige qu'un homme de ce mérite eût été cinquante ans à la Cour de Rome, sans parvenir plus haut qu'à la charge de Secretaire, pour peu qu'il eût eû d'ambition.

La modestie est une qualité rare, & pourtant fort nécessaire dans les Savans. Ceux qui le sont le plus trouvent tant de distance entre ce qu'ils savent, & ce qu'ils ignorent, que le dernier leur doit mil-

* Il avoit accoutumé de dire qu'il manque bien des choses à un pauvre, mais que tout manque à un avare.

mille fois plus donner d'humiliation que l'autre ne peut leur inſpirer de vanité. Les Lettres particuliéres, & les Diſcours publics de Pogge ſont autant de témoins de cette ſorte de modeſtie *. Il n'eſt pas permis de juger que cette modeſtie fût fauſſe, à moins que de le rencontrer en contradiction. Au moins lui doit-on rendre ce témoignage qu'il ſentoit bien que ſi la préſomption, & la confiance d'un Orateur peut entrainer des gens peu délicats, elle ne manque jamais de revolter les Auditeurs de bon goût.

On voit un exemple de ſa moderation, ſur le ſujet de ſes Ouvrages, dans une Lettre qu'il écrivoit à l'Archevêque de Milan. *Petro Candido* Secretaire de ce Prélat s'étant trompé ſur le ſujet de quelqu'un des Traitez de Pogge il ſe contente de ſe défendre avec douceur, laiſſant au reſte à ſon Critique toute liberté de le refuter. Il s'agiſſoit de ce problê-

* Dans une Lettre à un de ſes amis il dit qu'il ne croit point mériter les applaudiſſemens que lui donnoient quantité de perſonnes de ſavoir, & de vertu, mais qu'au moins c'étoit un encouragement à répondre en effet, à la bonne opinion qu'on avoit de ſon mérite.

blême, *Si un vieillard doit se marier. Il a*, dit-il, *un champ vaste pour discourir pour, & contre, s'il veut s'en donner la peine. Car il n'y a rien de plus libre que les sentimens, & il doit être permis de les dire. Je ne suis pas assez deraisonnable pour regarder mes sentimens de l'œil dont les Stoïciens regardoient les leurs, comme des sentences magistrales qu'il n'est pas permis de contrarier.*

Si tant de belles qualitez ne furent pas effacées par de grands defauts, elles en furent au moins ternies. Pogge ordinairement moderé ne laissoit pas de se mettre quelquefois bien en colère. Mais il avoit la prudence de s'abstenir de parler, ou d'écrire jusqu'à ce que son feu fût ralenti, comme il le marque à un de ses amis. Il n'usa pourtant pas toujours de cette sage précaution, comme il paroît par ses sanglantes *Invectives* contre plusieurs personnes d'une grande distinction, & par quelques Lettres qui ne sont point encore imprimées. C'est ce qu'on verra dans la suite.

MSS. Wolffenb.

Les enfans qu'il eut dans le celibat témoignent assez qu'il eut une jeunesse dereglée. Parmi les Lettres de Wolfen-

quel il y en a une, où il dépeint
e en termes assez libres, la passion
avoit eüe pour les femmes. Les
nitez qu'il a répanduës dans ses
ties, sont une preuve que sa plume
it pas plus chaste que sa vie. De
qu'il n'eût pas pu dire sur son su-
ce que Martial disoit de lui-même
ier.

*sciva est nobis pagina, vita proba est.* Epigr. L. 1.
la plume est libertine, mais ma vie est
e". On pourroit pourtant supposer
décharge de Pogge sur les endroits
blessent la pudeur dans ces *Facetties*,
s ne sont point de lui, & qu'on les
ourrez. En effet Mr. Recanati té- Pogg. Vit.
gne avoir vu exactement deux p. XXIII.
uscrits des *Faceties*, où les traits
tieux ne se trouvent point.

Un autre grand défaut de Pogge, c'est
stile mordant & emporté quelquefois
u'à la fureur. Ce qui a fait dire à un de
contemporains, après s'être d'ailleurs
du sur ses loüanges: *Nimis abstrahidas*
*fit iniras*. On pourroit plus aisément
ser ce défaut dans le siècle de Pogge
dans un siècle poli comme le nô-
Cependant, à la honte des Belles
Let-

Lettres destinées à polir l'esprit, où ne voit point de plus grands emportemens, que dans la plûpart des Savans. On voit souvent les injures & les raisons ; les *Humanitez* & la ferocité faire dans leurs Ouvrages un contraste choquant & ridicule. Non seulement la civilité la plus commune y est blessée, mais la Morale & la Religion ellemême. Les gens raisonnables sont surpris avec justice, de voir quelquefois dans le commerce literaire, la peinture des hales & des ports de mer *. Les Savans devroient apprendre des gens de guerre, à faire la guerre entre eux. Quand deux armées ennemies se sont battuës ; on ne voit entre elles que politesse & générosité reciproques, qu'offices mutuels, on rend justice à l'ennemi, on n'insulte point celui qui a eu du dessous, & on ne triomphe point d'une foiblesse, comme quelques Savans

* Le savant Ambroise Moine de l'Ordre de Camaldoli, qui florissoit alors, disoit fort à propos au rapport de Paul Jove, que ceux qui profanoient le Sanctuaire des Belles Lettres par des Libelles diffamatoires, n'étoient ni Gens de Lettres, ni Chrétiens.

vans triomphent d'une faute, qu'ils croyent avoir trouvée dans un Livre, comme s'ils avoient gagné une bataille, ou fait une grande conquête.

C'étoit un excellent modèle de Critique ou de Réfutation que celui qu'Alexandre le Grammairien avoit donné à l'Empereur *Marc Aurele* *.

„ J'ai apris d'Alexandre le Grammairien, dit cet Empereur Philosophe, à ne dire point d'injures dans „ la dispute, & à ne reprocher ni un „ Barbarisme, ni un Solecisme, ni aucune autre faute contre la Langue; „ mais à proposer adroitement la question, comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, „ ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de „ vouloir aider à rechercher la vérité „ de la chose, sans se mettre en peine „ des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'Avertissement indirect, „ mais qui n'ait rien de rude.

Pogge auroit dû apprendre par sa propre expérience la verité de ce qu'a dit le Satirique de nos jours.

C'est

* *Refl. de l'Emp. Marc Aurele*, *p.* 13. Je me sers de la Version de M. & Mad. Dacier.

C'est un méchant métier que celui de médi
A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours f
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du m

Paul Jove nous apprend qu'un j dans un lieu public, & en présen tous les Secretaires Apostoliques la m lignité de la Langue de Pogge lui att ra deux bons soufflets de la part du c lèbre *George* de *Trebisonde*, comme l Secretaire du Pape, & on a rapport
p. 400. ce fait dans l'Histoire du Concile d Constance sur la foi de cet Histori
Pogg. Op. Pogge ne disconvient pas entiérement
F. LV. du fait, mais il le raconte un peu au-trement. Laurent Valle son Antago-niste lui avoit reproché cette avanture, mais pour insinuer sans doute qu'il ne reçut pas seul les coups, & que ce fut une véritable batterie, où il se défen-dit fort bien, Pogge dit qu'il n'y eut pas seulement des soufflets, mais des coups de pied, des coups de bâton, & des coups d'épées. *Mihi exprobras concer-tationem quandam inter me, & Trape-zuntinum, cum adessent ceteri Secretarii, exortam. At tu, orator eximius, cujus est rem parvulam verbis magnam reddere*

*tan-*

*nquam in Lapitharum Centaureorum llo, me colaphis percussum fingis: in quo hementer erras. Non enim colaphis tum, sed calcibus, fustibus, ferro s acta est. Itaque demiror te Thraso- n ignavissimum, militem gloriosum, non currisse ad id certamen cum penniculo o abstergeres vulnera.*

Les principaux objets de la bile de ogge ont été le *Concile de Bâle*, *Fe- x V.* *François Philelphe*, *Laurent Valle*, & *Nicolas Perrot* *. On a déja rlé de la passion qu'il fit éclater con- e le Concile de Bâle. Voici là-dessus le fragment d'une Lettre, qui se trou- ve parmi celles de Wolffenbutel, elle a été écrite de Florence, sans date, au moins de l'année: *J'apprends que votre légéreté & votre fureur machine tous les jours quelque folle entreprise pour trou- bler la paix du peuple Chrétien, mais on ne s'en met gueres en peine. Quelle ex- travagance qu'un petit nombre de fous & d'insensez veuillent attirer tout le mon- de*

* Nicolas Perrot de Sentina en Ombrie fut cé- lèbre dans ce siècle-là par son érudition en Grec & en Latin. Il fut Archevêque de Siponte. Il attaqua Pogge pour défendre son ami Laurent Valle. Voyez *Paul Jove* & *Pogg. Vit.* p. XXII.

*de dans leur parti, introduire des nouveautez, par je ne sai quels Decrets, & fatiguer tout le monde, afin qu'il ne soit pas dit, qu'ils sont là sans rien faire. Mais je n'en fais pas plus de cas, que ne le merite l'iniquité de ceux qui les font. Ils ont remué depuis peu Ciel & Terre pour faire transferer le Concile en France. N'ayant pu y réussir ils accumulent erreur sur erreur pour déchirer l'Eglise. Mais ils ne se souviennent pas de ce qu'ils lisent tous les jours, que Dieu dissipe les pensées & les projets des Princes & des Peuples. Si je ne craignois d'en offenser quelques-uns, pour qui j'ai de l'estime, j'aiguiserois ma plume contre l'impudence de ces gens, qu'une ambition aveugle & pestiferée anime d'une haine furieuse contre les Italiens, & qui pour assouvir leurs passions, renversent tous les Droits Divins & humains. N'est-ce pas une chose execrable que le peuple Chrétien soit gouverné à la fantaisie de quelques Barbares. Je vous plains de vous trouver dans ces temps orageux, où l'on n'a rien fabriqué que pour faire un Schisme, & pour opprimer l'Eglise Romaine. Dieu veuille pourvoir à son heritage. Pour moi je serai fidele à mes Maitres.*

Cet-

tte Lettre est bien vague & il n'y
lair que l'emportement. On voit
ins bien, 1. Que par les *Decrets*
; entendre, ceux du Concile de
ance, qui servirent de regle au
le de Bâle; les *Libertez de l'Egli*-
*licane*, & celles des autres Egli-
. Que par l'endroit de France où
de Bâle vouloient qu'on transfe-
Concile, il faut entendre *Avi*-
3. Que par les *Barbares* sont de-
les Allemands, entre lesquels il
t pourtant alors, comme aujour-
; autant de gens savans & civi-
qu'en aucun endroit du monde.
ie par le *Schisme* on entend l'élec-
l'un autre Pape. 6. *Opprimer l'E*-
*Romaine*, c'est déclarer le Conci-
dessus du Pape, & le Pape lui-
heretique & schismatique, &
écher de s'emparer de tous les biens
Eglise. C'est là ce que Poggo ap-
*accumuler erreur sur erreur*.
l'égard de Felix V. voici comme
le (a) de cet Antipape dans une
e manuscrite au Chancelier de
. *Que vous dirai-je de celui que*
*appellez Felix* (b) *V. & que j'ap-*
*e premier de tous les malheureux*.

(a) *MSS. Wolffenb.*

(b) *Felix*, signifie, *heureux*.

*Les plus grands crimes, dit quelcun, sont pas ceux qui ne regardent qu Etat; mais ceux qui vont à boulever tout l'Univers. Que dire d'un homme a voulu devenir un (a) monstre horri pour troubler l'Eglise & renverser foi, qui a depouillé toute humanité p revêtir les mœurs d'une bête farouc qui deshonore sa vieillesse par la p horrible des impietez, comme pour m tre le comble aux iniquitez de sa vie p sée &c.* Son Invective imprimée co tre le même Antipape ne respire q fureur & que rage. Le Concile de l le n'y est pas plus épargné. Elle écrite après l'Election de Nicolas V

(a) *Monstrum horrendum, informe, ingens.* Virg.

Il s'est encore déchaîné contre savans hommes, qui pouvoient av leurs défauts & leurs vices, mais qui c tainement ne lui cedoient pas en Sci ce & en réputation. *François Phil* étoit un Gentilhomme du Tolent qui comme Pogge avoit étudié s Emmanuel Chrysolore son beaup Il étoit très-savant en Grec & en L tin, en réputation d'éloquence, & il part aux bonnes graces de plusie Grands, comme d'Eugene IV. d'A phonse Roi d'Arragon, du Duc

*Phil. Bergom. Sac.* 15.

*Paul Jove.*

M

Milan &c. Il enseigna les Belles Lettres à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & enfin à Milan, où le Duc lui faisoit une pension considerable. Il l'emporta sur Pogge par la Poësie, où il excelloit. Ils se déchirérent à belles dents pour quelques points de Litterature ou d'Histoire. Il est vrai que Pogge proteste n'avoir jamais été l'aggresseur, mais cette excuse ne peut jamais autoriser une recrimination, qui excede autant les bornes de la moderation, de l'honnêteté & de la pudeur que le font les furieuses & sales *Invectives* de Pogge. Il faut répondre par des raisons & non par des injures atroces & envenimées; & si l'on en reçoit elles retombent avec honte sur celui qui les dit. Pogge devoit profiter du conseil généreux que lui donna son ami *Candidus*, lorsqu'à sa sollicitation le Pape fit mettre en prison un certain *Thomas Rhentin*, qui avoit répandu de faux bruits contre lui. *Je suis fâché*, dit-il, *que vous ayez fait mettre cet homme en prison. Il eût été plus honnête & plus généreux de mépriser ses injures & ses calomnies, que de s'en vanger. Comme elles n'ont aucun fonde-* *MSS. Wolffenb.*

*ment elles auroient réjailli sur lui.*

Pogge, & Philelphe avoient é amis, & ils se reconciliérent, com-
p. 216. me cela paroît par la seconde Invective
d. Bas. de Pogge contre Laurent Valle. Je ne sai si la Lettre qui suit fut un acheminement à leur reconciliation. Elle n'y paroît guere propre, parce qu'elle est fort équivoque & bien piquante. Elle est vraisemblablement écrite à Philelphe lui-même. „ Vous m'écrivez que „ sottes gens débitent sous mon nom „ des impertinences, & des rêveries „ contre Philelphe. Je ne me suis ja„ mais mis en peine de ce que les sots „ disent de moi. Une chose fait bien, c'est que tout ce qui merite le „ nom d'impertinences, & de reveries „ n'est point de moi qui n'ai pas accou„ tumé de rêver, & d'extravaguer. „ Au reste vous faites fort bien de croire „ que je n'ai pas couru aux armes legere„ ment. Etant vieux comme je suis, je „ ne saurois gueres courir, & d'ailleurs „ j'ai toujours évité avec soin l'accusa„ tion de temérité. Jusqu'ici je n'ai „ jamais rien fait, au moins dans des „ choses de quelque importance, dont

„ je n'aie pu rendre raiſon. Vous dites
„ que vous n'êtes pas accoûtumé à ſouf-
„ frir des injures. Vous devez juger par
„ vous-mêmes que chacun a ſa délica-
„ teſſe, & que les autres ne ſont pas
„ plus endurants que Philelphe. Ne
„ ſoyez pas aſſez vain pour croire qu'il
„ ne ſoit permis qu'à vous d'invectiver,
„ de calomnier, & de médire, & qu'il
„ ſoit défendu aux autres de vous le
„ rendre. Quant à ce que vous dites
„ que je dois avoüer la dette, ou me
„ purger, je n'ai point beſoin, & je
„ ne ſuis pas d'humeur de faire ni l'un
„ ni l'autre. Je me porte fort bien, &
„ je n'ai point beſoin d'être purgé. Je
„ ne ſuis pas d'ailleurs aſſez ſot pour
„ m'accuſer quand je ne ſuis point cou-
„ pable. Vous voulez qu'on vous com-
„ munique ce qu'on a écrit contre
„ vous. J'en laiſſe le ſoin à qui il ap-
„ partiendra, ce n'eſt pas mon affaire.
„ Enfin, vous ne ſouhaitez pas mon
„ inimitié, ni moi la vôtre. Je pren-
„ drai toujours bien garde que perſon-
„ ne n'ait ſujet d'être mon ennemi.
„ Car je n'ignore pas que ce ſont les
„ vices, & non les hommes qu'il faut
„ haïr. Pour vous, quel que vous ſoyez,

„ je vous souhaite la santé de l'esprit, „ & du corps. A Florence.

Philelphe mourut en 1481.

*Laurent Valle* fut aussi un des illustres aggresseurs de Pogge. Il est certain que ce Chanoine de Rome rendit autant de services à la République des Lettres qu'aucun homme de son tems. *Philippe de Bergame*, qui lui donne liberalement la palme sur tous les Doctes présents, & à venir, dit, qu'il étoit Théologien, Philosophe, Rhéteur, & Grammairien. Il composa un Ouvrage sur l'élégance Latine qui donna occasion à ce Distique, où il est appellé la Gloire de la Langue Latine, & le premier qui ait appris à bien parler.

*Laurens Valla jacet, Romana gloria linguæ.*
*Primus enim docuit quæ decet arte loqui.*

& à cet autre.

Paul. Jov. *Romulus est nobis, Valla est idiomatis Auson,*
*Hic reparat primus, primus ut ille struit.*

C'est-à-dire, que comme Romulus fut le fondateur de la Ville de Rome, Laurent Valle fut le restaurateur du Langage Romain. En voici encore une

fort

fort ingenieuse que j'ai écrite de ma main sans marquer de qui elle est.

*Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,*
*Non audet Pluto verba Latina loqui.*
*Juppiter hunc coeli dignatus honore fuisset;*
*Censorem linguæ sed timet ipse suæ.*

Depuis le jour que Laurent Valle,
Suivant les ordres du Destin,
A passé la barque fatale,
Pluton n'oseroit plus s'expliquer en Latin.
Son favoir lui fut bien funeste,
Puis qu'on dit que le grand Jupin
L'eût admis au bonheur celeste,
S'il n'eût craint le Censeur du Langage Romain.

Cette Epigramme renferme au fonds un grand éloge, mais pouvant aussi être regardée comme une satire, il y a eu des gens qui l'ont attribuée à Pogge. C'est une particularité que je viens d'apprendre dans les *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 50.

Il traduisit plusieurs anciens Auteurs Grecs, & composa plusieurs autres Ouvrages, comme des Remarques sur le N. Testament, une Histoire des Guerres d'Espagne, & de Sicile, par ordre du

du Roi d'Arragon dont il fut le Secretaire. Paul Jove lui fait un grand crime d'avoir écrit contre la fausse Donation de Constantin. *Edidit etiam Opus de falsa Donatione Constantini, pio, & Sacerdotis nomen professo criminosum atque nefarium, ut Pontificii imperii auctoritatem Græcorum Scriptorum adstipulatione confirmatam convellere niteretur.* Erasme a fait l'éloge de Laurent Valle dans sa Lettre à *Christophle Fischer* Protonotaire Apostolique. Il tâche en vain de le disculper sur son emportement. Les Auteurs contemporains, & ceux même qui l'ont le plus estimé l'ont représenté comme un chien toûjours prêt à aboyer, & à mordre. Il se déchaîna mal à propos contre Pogge, principalement à l'occasion d'un Recueil de Lettres que ce dernier avoit rendu public à la sollicitation de ses amis. On peut juger que Pogge ne demeura pas sans replique. *Cum Epistolæ meæ in manus levissimi, atque petulantissimi hominis incidissent, multis in locis illas carpens, pro earum vitiis suam ignorantiam expressit.* Il fit cinq Déclamations très-violentes contre lui. Il n'y en a qu'une dans notre Edition.

Ce

Ce ne ſont que des charétées d'injures, d'invéctives, de médiſances les plus groſſieres, & les plus virulentes, d'accuſations ſi atroces, & en ſi grand nombre qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas des menſonges, & des calomnies, & tout cela eſt parſemé d'ordures, & d'obſcenitez. On eſt ſaiſi à cette lecture d'une indignation que quelques traits d'Hiſtoire, & quelques ſels ne ſont pas capables de calmer. Mais ce qu'il y a de ſingulier, & de riſible, c'eſt que dans ce terrible épanchement de bile, l'Auteur s'applaudit de ſa douceur, & de ſa modération en comparaiſon des emportemens de ſon adverſaire. On n'a point vû les Invectives de Laurent Valle, mais il ſemble que l'imagination ne puiſſe aller au delà de la fureur de celles de Pogge, & qu'elle ne puiſſe être ſurpaſſée que par les Furies d'enfer. Les Triomphes que les Savans prétendent remporter dans ces ſortes de combats ſont de veritables flétriſſures, & des taches ineffaçables à leur gloire. *Bella gerunt nullos paritura triumphos.* On finira cette Vie par ces vers, où *Latome* introduit Pogge ſe repentant du mauvais uſage qu'il avoit fait de ſon eſprit.

*A gravibus patrii studiis qui clarus haberi,*
*Corrupi ingenium plus satis esse meum.*
*Converti ad risus animumque, nugasque facetas,*
*Sed Cato quas nolit, quasque Sabina legi.*
*Hinc ego quaesivi vitam male sanus in herba,*
*Heu facis ad vitam sed nihil ipsa seges.*
*Vivo tamen: sed non aliter quàm Herostratus ille,*
*Quaesita, & parta est crimine vita mea.*
*Vos moneo, ingenio quicunque & ab arte valetis,*
*A solidis vitae quaerite rebus opem.*

Au reste quand on a écrit cette Vie de Pogge on n'avoit point vû celle qu'en a donnée le savant Auteur des *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 1-71. d'après Mr. Recanati. Comme nous avions puisé l'un & l'autre dans cette source, il n'est pas surprenant que nous nous soyons rencontrez, & j'en ai ressenti un veritable plaisir. Mais on trouvera que nos deux Pièces sont tout-à-fait differentes, soit par rapport à l'étenduë de la Vie de Pogge lui-même, soit par rapport à quantité de Vies d'Hommes illustres de son tems, soit enfin par rapport à un grand nombre de traits d'Histoire qu'on a pris ailleurs que dans Mr. Recanati.

*Fin de la Vie de* POGGE *& de la Premiere Partie de cet Ouvrage.*

POG-

# POGGIANA.

## SECONDE PARTIE,

*Qui contient des Maximes, des Sentences, des Sentimens, des traits d'Histoire & de Critique, le tout tiré des* OEUVRES DE POGGE, *& de ses Contemporains.*

C'Est une heureuse situation, que celle de pouvoir soulager les malheureux, & profiter en même tems de leurs disgraces. Maxime.

C'est ce qui arriva aux Italiens dans le XIV. & dans le XV. siècle. En donnant azyle à un grand nombre d'habiles Grecs, qui fuyoient la puissance Ottoman-

manne, ils profiterent si bien des lumieres les uns des autres, que peu s'en fallut, qu'on ne vit renaître l'Ancienne Rome par rapport aux Belles Lettres. Le bon goût se reveilla & on vit entre les gens d'esprit cette charmante émulation, qui seule est capable de faire triompher le merite & la vertu, & fleurir les Sciences & les beaux Arts. Ce goût n'étoit pas seulement répandu dans les Provinces; il regnoit même à la Cour de Rome, en la place de l'ignorance, de l'avarice & de la venalité qui s'en étoient emparées depuis plusieurs siècles. Les Papes, les Rois, les Princes & les Grands, ouvrirent les yeux à ce nouveau phénomene & se firent un point d'honneur de cultiver un terroir, qu'on avoit laissé si long-tems en friche. Il y avoit entre autres alors à la Cour de Rome des Secretaires *Apostoliques* d'une grande distinction. La Science & la Vertu étoient le lien de leur amitié & de leur union. Moins occupez de s'avancer eux-mêmes, que d'avancer les Belles Lettres, ils avoient tourné de ce côté-là toute leur ambition. De ce nombre étoient, Pogge de Florence, Leonard Aretin, Antonio Lus-

:o, Cincio Romain & Barthelemi
Montpulcien.
eur caractère n'étoit ni bizarre, ni
nthrope, ni de mauvaise humeur.
voient l'Art d'entremêler d'honnê-
ecreations leurs études & les affai-
ublíques selon le précepte de Caton;

*rpone tuis interdum gaudia curis.*

nt de travail sans interruption.
Cette conduite est trop malsaine;
C'est la régle du grand Caton,
ut mêler le plaisir & la peine.

omme les chaleurs de l'Été sont in-
ortables à Rome, ces doctes Amis,
xemple du Pape leur Maître, al-
t respirer avec l'air de la campa-
, celui de la liberté. Là ensuite
repas frugal, on s'entretenoit sans
rainte sur divers sujets, dignes de
ention des Savans & des gens d'es-
Pogge nous donne l'idée de ces
etiens, dans l'*Histoire convivale* qui
la tête de ses Oeuvres. Elle roule
'Eloquence, sur tout sur celle de
haire, & sur l'Avarice.

## SUR L'ELOQUENCE.

II. Pogge disoit avec raison, qu'*un Ouvrage n'est bien écrit, que quand il ne donne pas plus de peine à entendre qu'à lire* *. Cette maxime a plus de lieu encore dans le Discours Public, que dans un Livre. Quand on n'entend pas quelque chose dans un Livre, on peut relire, mais on ne sauroit faire repeter l'Orateur. Ce stile naturel & aisé †, est sur tout necessaire à l'Orateur Chrétien. Comme il enseigne des Mysteres déja fort difficiles en eux-mêmes, il doit mettre tout son soin à soulager l'attention, & à ne la rendre point pénible par un stile trop recherché.

Il y a eu des siècles malheureux, où la Chaire étoit un Théatre, la Prédication une Comedie, & les Prédicateurs de veritables Comediens. Ce mauvais goût n'avoit pourtant pas tellement opprì-

* *Is intelligat primum me delectari ea eloquentia, in qua non major existat intelligendi quam legendi labor. p.* 1.

† C'est ce qu'on appelle aujourd'hui en France un stile *leger*. Quand l'expression aura fait fortune, il faudra s'y conformer.

primé le bon, qu'il n'en restât toujours quelque trace. C'est ce qui paroît par un endroit de cette Histoire Convivale (a).

(a) *Hist. Conviv. p. 2.*

Il y avoit alors * à Rome, un Prédicateur célèbre, nommé *Bernardin* de Sienne, qui étoit à peu près du même caractère que ceux dont on vient de parler. Ce Moine Franciscain avoit un art merveilleux † pour faire rire & pleurer le parterre comme il le jugeoit à propos. Un jour qu'Antonio Lusco venoit de son Sermon, il se mit à exalter le Prédicateur jusqu'aux nuës. Cincio ne se trouvant pas de cet avis sur le sujet de Bernardin, lui fit ce Discours. „ Il „ est vrai, dit-il, que le P. Bernardin „ a de beaux talents. Je voudrois qu'il „ prêchât toujours à Rome. Il a beau- „ coup contribué à reformer & à pa- „ cifier un grand nombre de discordes „ Civiles. Mais si vous y prenez garde, „ il a le défaut de la plûpart des Prédi- „ cateurs de ce tems. Ces gens-là, dit- „ il, font de longs Sermons, où ils „ pren-

* Au commencement du 15. siècle sous Martin V.

† *Movens ad lacrymas, & cum res patitur, ad risum.*

„ prennent beaucoup moins de ſoin de
„ tourner leurs Diſcours à l'édification
„ de leurs Auditeurs, que d'y faire bril-
„ ler leur éloquence. Ils ſongent moins
„ à guérir les ames confiées à leurs
„ ſoins, qu'à s'inſinuer dans l'eſprit du
„ peuple, & à enlever ſes applaudiſſe-
„ mens. Comme ils font proviſion de
„ Lieux communs & de méditations va-
„ gues, qu'ils debitent indifferemment
„ par tout & à tout le monde ; leurs
„ diſcours ſont obſcurs & inintelligibles
„ au peuple. S'il leur arrive de dire
„ quelque choſe ſur le champ, il ſem-
„ ble qu'ils n'ayent en vuë que de plai-
„ re à des femmelettes, & à la popu-
„ lace, qui ſort du Sermon auſſi avan-
„ cée qu'elle y étoit venuë. Il y en a
„ d'autres qui reprennent les vices
„ comme s'ils vouloient enſeigner à les
„ commettre, parce qu'ils ne cher-
„ chent pas tant à corriger le peu-
„ ple, qu'à gagner ſes bonnes graces,
„ par des deſcriptions ingenieuſes, a-
„ fin de s'attirer des préſens. J'ai ſou-
„ vent ri, diſoit Cincio, en voyant
„ des gens en extaſe au ſortir du Ser-
„ mon, & qui cependant ne pou-
„ voient rendre la moindre raiſon de

„ leur

„ leur admiration, quand on la leur de-
„ mandoit.

„ Ce que vous dites est vrai, répon-
„ dit Antonio, du commun des Pré-
„ dicateurs, mais j'en excepte toujours
„ Bernardin. L'Art de parler, conti-
„ nua-t-il, consiste en trois choses, à
„ instruire, à plaire, & à émouvoir. La
„ plûpart des Prédicateurs instruisent
„ * si mal, qu'on les prendroit plutôt
„ pour des Professeurs en ignorance &
„ en sottises. Bien loin de plaire il n'y
„ a pour l'ordinaire rien de plus désa-
„ gréable que leur ton de voix, leur
„ prononciation, leur geste, & tout
„ leur discours. Et à l'égard de leur
„ *pathetique* il endort les plus attentifs
„ & les plus vigilants.

„ Les Prédicateurs, dit un autre,
„ devroient imiter les bons Medecins.
„ Ils n'ordonnent pas un même reme-
„ de pour toute sorte de maux. Ils
„ étudient avec soin la nature du mal,
„ afin d'y appliquer le remede speci-
„ fique. Mais pendant qu'un Prédica-
„ teur, sans s'informer des vices d'un
„ Trou-

* *Ita docent, ut ignorantiæ artem & stultitiæ doctrinam suscepisse videantur.* Ibid.

» Troupeau en général, & de ceux » des particuliers, se répand en mora» litez vagues, il n'est pas surprenant » qu'il ne fasse aucun fruit. Ils ont en» core un autre défaut, dit quelcun, » c'est qu'ils declament contre les ef» fets de certains vices, sans attaquer » le vice même, qui en est la source. » Votre Bernardin, par exemple, prê» cha un jour, contre les usuriers & » même d'une maniere à faire rire tout » le peuple, mais il ne dit rien du » principe de l'usure, qui est l'Avarice, » contre laquelle il devoit exercer tou» tes les forces de son esprit.

SUR L'AVARICE.

III. A cette occasion l'entretien tomba sur l'Avarice. On badina d'abord sur l'étymologie du mot *avare*; quelcun en donna une assez plaisante, je ne me souviens pas de l'avoir vuë nulle part; C'est *avidus æris*, c'est-à-dire, *avide d'airain*, étymologie plus aisée à entendre en Latin qu'en François. Si cela est, dit Antonio, en souriant, il n'y a point aujourd'hui d'avares, car les gens de nôtre siècle sont plus avides d'or

l'or & d'argent que d'airain. *C'est un nom*, repliqua l'Auteur de l'Etymologie, *qui est demeuré aux avares depuis le tems qu'il n'y avoit point d'autre monnoie que d'airain à Rome. On ne se servit que d'airain parmi les Romains, jusqu'à la premiere guerre Punique. L'airain étoit d'abord brute. Mais ensuite * Servius Tullius, sixième Roi des Romains, frappa de la monnoie d'airain, & y fit mettre la marque d'un bœuf ‡ ou de quelque autre bête semblable. On ne frappa de la monnoie d'argent que l'an 485. (a) de Rome, quelques années avant la premiere guerre de Carthage. Quelque tems après on frappa de la monnoie d'or. Mais la monnoie, soit d'argent, soit d'or, conserva toujours le nom d'airain.* (a) Pline ubi suprà.

*Æra dabant olim; melius nunc omen in auro est,*
*Victaque concedit prisca moneta novæ.* Ovid. Fast. I. 221.

Après ce petit préambule, nos Savans

* On a redressé ici quelques fautes soit d'impression soit d'inexactitude.

† Pline L. XXXIII. c. 3. nous apprend ce fait. Servius regnoit l'an 75. de Rome, 575. ans avant J. C.

‡ *Pecudes*, d'où vient *pecunia*. Sic nata est nota pecudum, *unde & pecunia appellata*. Pline, ubi suprà.

vans se mirent à disputer à la maniére des Academiciens, l'un contre l'autre pour l'Avarice. Le prémier déclama fort au long contre cette passion, & après avoir fait une peinture affreuse de ses suites & de ses désordres, il en conclut, que *l'Avarice étoit la ruine & la peste du Genre humain, & qu'il falloit exterminer du monde tous les avares.*

(a) *August. T. IV. p. 978.*

„ Si l'Avarice, dit l'Apologiste, ne „ consiste, selon S. Augustin (a), qu'*à* „ *vouloir posseder au delà de ce qui suf-* „ *fit*; nous sommes tous naturellement „ avares, & il faudra, selon votre Hy- „ pothese, exterminer tout le Genre „ humain, parce qu'il n'y a personne, „ ni dans les Cours, ni dans les Villes, „ ni à la Campagne, ni dans l'Eglise, „ ni même dans les Temples jusques „ aux Autels inclusivement, qui ne sou- „ haitte d'avoir plus que ce qui est sim- „ plement nécessaire. Bien loin de „ chasser les avares, il faut les attirer „ & les conserver comme des greniers „ & des arsenaux publics, pour avoir „ du bled en tems de famine, & des „ armes en tems de guerre. Au fonds „ que peut-on dire contre l'Avarice, „ qu'on ne puisse dire à plus forte rai-

son

„ son contre l'Ambition. Crassus étoit „ avare, & César liberal, mais ambitieux. Ce n'est pas l'avarice de Crassus qui a renversé la République, „ c'est l'ambition de César.

On ne sauroit faire l'éloge de l'Avarice, que par un pur jeû d'esprit, comme on a fait celui de la fievre, de l'hydropisie, de la galle & de la peste. Antonio Lusco, qui nous est représenté lui-même comme un homme fort liberal, ne prit le parti d'une passion si pernicieuse, que pour donner lieu aux autres, de mettre tous ses désordres dans leur jour.

Si on examine en effet, tout ce qu'il dit en faveur des avares, on trouvera que ce ne sont que jeux d'esprit & que purs Sophismes. 1. Il allegue un passage tronqué de S. Augustin sans parler de ce qu'en a dit ailleurs cet ancien Docteur, qui est de tous les Peres de l'Eglise, un de ceux qui a parlé le plus fortement & le plus juste contre l'Avarice, & qui en a le mieux caracterisé les differentes especes. Ce seul mot fera voir l'idée qu'il en avoit *. *Que l'Avarice*



* *Pereat avaritia & erit natura dives.* Aug. T. V. p. 237.

*ce perisse, & la nature sera riche.*

2. L'Apologiste de l'Avarice confond les avares avec les riches. * Il est vrai qu'il y a bien des riches, qui ne le sont que par leur avarice; mais il y a aussi beaucoup de riches qui ne sont point avares, comme il y a des pauvres, qui le sont. Il faut des riches dans la Societé, mais il n'y faudroit point d'avares.

3. Dans l'Apologie de l'Avarice, on confond perpetuellement cette passion criminelle, avec une certaine inclination naturelle, qui n'a rien que d'innocent, quand elle se renferme dans les bornes de la Raison. C'est de désirer, & de nous procurer à nous-mêmes autant qu'il se peut tous les biens & tous les avantages qui nous conviennent. Cette inclination est par rapport à la conduite & aux mœurs, ce qu'est l'appetit par rapport à la nourriture. Il n'y a point de vice dans l'appetit; le vice est dans l'intemperance. Tout de même le desir, ou ce qu'on appelle la convoitise & la cupidité, n'est pas une affec-

* *Qui sunt divites, sint: Avaritia est velle esse divitem, non jam esse divitem.* August. T. V. p. 318.

fection vicieuſe en elle-même ; ſon vice conſiſte dans l'avarice & dans les autres abus. Il en eſt ainſi de toutes les paſſions, dont le vice ne conſiſte que dans le déréglement.

4. On ne fait rien pour l'Avarice en la mettant en parallele avec l'Ambition, quand même il ſeroit vrai que cette derniere eſt plus dangereuſe que l'autre. Peut-être que la ſeule difference qu'il y a entre elles, c'eſt que les déſordres de l'Ambition font plus d'éclat & de fracas, & que ceux de l'Avarice ſont plus imperceptibles, ſans en être moins dangereux.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas bon de mettre les vices en parallele, & d'en extenuer l'un pour exagerer l'énormité de l'autre, parce que les hommes ne manquent pas de s'en prévaloir pour favoriſer leurs mauvais penchants. Si de deux paſſions, vous en repreſentez une comme moins dangereuſe, ils croiront donner beaucoup à la Vertu, de choiſir la moins criminelle ; & même à l'égard de celle qui paroîtra la plus vicieuſe dans le parallele, s'il ſe trouve que c'eſt leur paſſion dominante, ils diront en ſecret, que pour quelques degrés de

corruption de plus, on n'en est guéres plus coupable. Il faut condamner tous les vices sans nul quartier, & caractériser chacun d'eux, de maniére à en inspirer de l'horreur.

Après avoir ainsi parlé de l'Avarice en général, on se jetta sur celle des Ecclesiastiques. „ Vous avez remarqué, „ dit Cincio, que nous sommes tous „ naturellement avares; mais il semble „ que l'Avarice regne principalement „ parmi les gens d'Eglise. Judas trahit „ le Sauveur pour de l'argent. Depuis „ ce tems-là cette contagion a gagné „ toute l'Eglise, jusques à notre siècle, „ où il n'y a rien de plus rare que de „ voir un Prêtre qui n'en soit pas „ infecté. S. Augustin rapporte que „ S. Cyprien se plaignoit que de son „ tems, il y avoit des avares, qui pous- „ soient l'avarice, jusqu'à l'usure & „ au brigandage, & que ce n'étoit pas „ seulement parmi les gens du siècle, „ mais même parmi les Evêques. Que „ si cela arrivoit dans un siècle où le „ zele Chrétien étoit dans toute sa fer- „ veur, & où les Martyrs rendoient „ l'Eglise si florissante; Que ne sera- „ ce point aujourd'hui, où nous som-

„ mes

„ mes à la lie du tems, & où il semble
„ que la foi soit tombée dans la décré-
„ pitude? Ce qui est d'autant plus éton-
„ nant, qu'il ne manque rien aux Ec-
„ clesiastiques; ils vivent à la solde de
„ Jesus-Christ, & il ne sauroit jamais
„ leur rien manquer, parce que la for-
„ tune les comble de ses faveurs.

## SUR LA SUPERFLUITÉ.

IV. Il n'y a rien de si difficile, que de définir le *necessaire* & le *superflu*. Ce sont moins des Etres réels que des Etres *relatifs*, ou s'ils ont quelque realité il faut la chercher dans les Espaces Métaphysiques, car ils n'en ont point dans ce Monde. Chacun en juge selon son goût, ses passions, ses interêts, son éducation, son état, sa situation & l'habitude qu'il a contractée. Selon ces regles arbitraires personne ne convient d'avoir le nécessaire, & nul ne prétend avoir du superflu.

Comme l'Avarice ne dit jamais, c'est assez, son Apologiste voulant aussi prendre le parti du superflu, soutint qu'il étoit necessaire dans le monde, & qu'il étoit impossible de s'y borner au necessai-

faire. „ Il ne faut pas m'alleguer ic
Caracté- „ dit-il, certains fainéants hypocrit
e des „ qui font profession de pauvreté. V
Moines. „ ritables Comédiens, qui vont co
„ rant le monde pour prêcher, sous p
„ texte de dévotion, une pauvreté qu
„ n'éprouvérent jamais, parce qu'ils
„ vent grassement à nos dépens, s
„ qu'il leur en coûte la moindre pei
„ Ce n'est point par ces gens-là q
„ faut juger de ce qui est de l'interêt
„ la Societé, mais par ceux qui é
„ ployent leurs travaux à l'utilité pub
„ que. Si, par exemple, à la camp
„ gne, chacun ne semoit que ce qui
„ necessaire pour l'entretien de sa fam
„ le, il faudroit que tout le monde
„ vînt laboureur. Il en est de même
„ autres professions, si chacun se co
„ tentoit de ce qui lui suffit, le comm
„ ce seroit ruiné. On ne sauroit
„ prendre ce qui est necessaire à la v
„ & la Societé seroit bouleversée.

Avec la permission du Bel esprit
Rome qui fait ce raisonnement, c'
un écart, une pure declamation,
*concetto*. Le superflu que recherche l'
varice n'est pas celui des ouvriers,
dans la vuë de faire rouler le commer

& de fournir aux autres ce qui leur eſt néceſſaire, font plus d'ouvrage qu'il ne leur en faut pour eux. Il s'agit dans cette queſtion du ſuperflu des particuliers, qui ayant honnêtement de quoi vivre ſont inſatiables du ſuperflu, ſans en faire part à perſonne. Ceux-là ſont les vrais avares, & leur ſuperfluité eſt vicieuſe. Tout avare aſpire au ſuperflu; mais tous ceux qui ont du ſuperflu, ou qui en deſirent ne ſont pas avares.

„ Sans la Superfluité, continua-t-il, „ pluſieurs grandes vertus, comme la „ *liberalité*, la *beneficence*, l'*aumône*, „ & *la charité* manqueroient d'exerci„ ce. Si chacun n'avoit que ce qu'il „ lui faut, il ne pourroit rien donner „ à perſonne. Il n'y auroit plus de ma„ gnificence dans les Villes, de pompe „ & de majeſté dans le Culte Divin, „ & on ne verroit point dans nos Tem„ ples ces beaux & riches ornemens „ qui ſont l'ouvrage de la Superfluité. „ En un mot la Superfluité eſt le fonds „ qui entretient les Sciences & les „ beaux Arts, qui par des récompenſes „ & des monumens glorieux, encou„ rage ceux qui les cultivent, & qui „ pour les former érigent dès la premié-

„ re

„ re Antiquité de grandes Bibliothé-
„ ques, & élevent des Edifices super-
„ bes qui ont fait l'admiration de l'U-
„ nivers. C'est elle encore qui bâtit des
„ Hôpitaux, & qui fait mille autres
„ fondations pieuses, &c.

...xime. On peut étendre cette pensée fort loin, & en conclure: *Que le superflu quand il tombe en bonne main n'est pas moins avantageux à la Société, qu'il lui est pernicieux, & nuisible, quand il tombe entre les mains d'un avare qui le garde pour lui seul, ou d'un prodigue, & d'un fou qui en fait un mauvais usage.*

Comme ce fut le Discours sur l'Eloquence qui engagea la Compagnie à parler de *l'Avarice*, & de la *Superfluité*, on peut, à cause de la conformité avec la matiére de l'Eloquence, placer ici un beau Discours que Pogge addressa à Nicolas V. quand ce dernier fut élu Pape en 1447. en la place de Felix V. qui céda le Pontificat.

...axime. Ciceron dit, qu'il faut qu'un Orateur soit homme de bien. Au moins cet air, & ce caractere doit-il être répandu dans tout le Discours, si l'on veut persuader. Lorsque l'Auditeur peut a-

voir

le moindre soupçon, qu'on veut
tre des pièges à sa crédulité, le Dis-
rs. fût-il dans toutes les regles de
t, il ne sera point persuasif.
On reconnoît l'homme de bien dans
ce Discours de Pogge. Il est rare
oir un particulier, & même le Do-
tique d'un Pape, lui parler avec la
té que celui-ci parle à son Maître.
i parle en effet, non comme à un
ce tel que prétend l'être le Pape,
comme à un Pasteur, & il n'y en
int qui ne puissent trouver dans ce
ours, l'idée de tous les Devoirs du
orat, à la réserve qu'ils ne sont pas
e aussi vaste étenduë que ceux des
verains Pontifes.
Une pareille exhortation étoit fort
aison dans une conjoncture, où,
uis long-tems, l'Eglise se voyoit en
ye à la Tyrannie de tant de mauvais
eurs. On sait quels furent Jean
III. & ses deux Concurrens, savoir
oit XIII. & Gregoire XII. Il s'en
it aussi beaucoup que Martin V. ne
ondît à l'attente du Public. A l'é-
l d'Eugene IV. le Concile de Bâle
ouvre assez le caractère violent, su-
e, & opiniâtre de ce Pontife. Pog-

 ge

ge lui-même, tout affidé qu'il lui étoit ne disconvient point, en plus d'un endroit, que sous son Pontificat les grands avancemens ne regardoient guéres que des gens sans merite, & sans capacité, & que les Sciences, & les Belles Lettres étoient presque rentrées dans le neant, d'où le commencement du siècle les avoit tirées, comme il le dit dans ce Discours même. Ce n'étoit donc pas une petite tâche à Pogge que de redresser tant de torts, & de relever la nasselle agitée par tant de tempêtes, & presque submergée sous les flots d'une agitation de près d'un siècle. Il faut voir à présent quelques traits de ce Discours.

Maximes. Cette Maxime de Socrate est fort belle. * C'est que les hommes deviendroient aisément vertueux, s'ils donnoient autant de soin à être en effet, ce qu'ils veulent qu'on les croye, qu'ils en prennent pour le paroître.

* Une grande fortune, disoit Seneque, étant une grande servitude, au lieu de feliciter les gens qui parviennent à de grands emplois, il faudroit leur faire des complimens de condoleance. Je connois un grand Prince qui se voyant appel-

pellé au Gouvernement de l'Etat, au lieu d'en témoigner de la joye se plaignit, *que son bon tems étoit passé.*

C'est sur ce pied-là que Pogge parle à Nicolas V. „ Si vous voulez, lui disoit-il, bien gouverner la Nasselle de S. Pierre, & selon la Loi de Dieu, il ne faut plus penser, ni à prendre vos repas à l'heure que vous voudrez, ni à dormir à des heures reglées, ni à compter sur un moment de repos, & de relâche, ni à disposer à votre gré de votre tems. Il faut renoncer à la douce societé de vos amis, & au charmant amusement de vos études. Il faut desormais que vous comptiez de vivre, non pour vous-même, mais pour les autres. Le salut de tout le peuple Chrétien roule sur vos soins, il y faut sacrifier tout ce qui jusqu'ici vous a paru le plus salutaire, & le plus agréable pour vous-même. Vous aurez à écouter les Ambassadeurs des Nations, les Requêtes, & les supplications des Peuples, & des Particuliers, sur tout les cris des malheureux, & des opprimez; il faut supporter l'importunité, & même l'insolence des mécontens, avoir de la

„ bonté pour tout le monde, &
„ dre justice à chacun.

Pogge continuë à représenter
beaucoup de gravité à Nicolas V.
portance de son Ministere. „ S. C
„ sostome, dit-il, trouvoit que le
„ teur d'une seule Eglise, est
„ d'un si grand fardeau, qu'il ne
„ voit s'imaginer qu'il y en eût
„ qui pût faire son salut, sans u
„ extraordinaire de la misericor
„ vine. Quel ne doit point
„ plus forte raison le danger de c
„ qui, selon leur propre témoig
„ toutes les Eglises du monde
„ confiées. Plusieurs ont aspiré à
„ dignité, & entre ceux-là, * il
„ a plus eu de teméraires, que d
„ ges, parce qu'ils y ont été plus
„ tez par l'Ambition que par la Ra

„ La plûpart des hommes se lai
„ conduire par l'opinion font con
„ le bonheur à commander. M
„ l'on en juge par la droite Raison
„ non par l'opinion du Vulgaire

„

* *Ipsimet testantur, plures stulti, quam* [
*tes.* Il en pouvoit parler par experience, pu
c'étoit le troisième Pape sous lequel il avoit

„ rant, on trouvera que jamais l'inté-
„ grité, la clémence, la miséricorde,
„ la sainteté, en un mot les bonnes
„ mœurs ne sont en plus grand peril de
„ faire naufrage, que lors qu'on a tout
„ pouvoir. Aussi a-t-on vu que plu-
„ sieurs ont abusé de ce pouvoir au
„ grand préjudice de la Religion &
„ des commandemens de J. C. Cer-
„ tainement si un Souverain Pontife
„ veut marcher dans les voyes du Sei-
„ gneur, & faire plus d'attention à ce
„ qui est juste qu'à ce qui lui est per-
„ mis, il trouvera que sa condition ap-
„ proche plus de la misere que de la
„ félicité, & que, selon la parole d'un
„ saint Pape, il n'est que *le serviteur* Gregoire I.
„ *des serviteurs du Seigneur*.

Ce que Pogge dit au Pape sur la flatterie, & sur les louanges qu'on donne aux gens en leur présence, même lorsqu'elles sont legitimes, paroit excellent, & bien dans son lieu. „ S. Pe-
„ re, quoi que vos vertus soient gran-
„ des, je ne puis pourtant regarder
„ ceux qui vous louent en face, que
„ comme des Adulateurs indiscrets.
„ Vous savez ce qu'a dit un Philosophe Aristote.
„ Payen, que le caractère de la flatte-

rie, c'est de louër les gens en leur presence. A plus forte raison faut-il que le Vicaire de J. C., qui par son humilité doit être le modelle des autres, éloigne d'auprès de lui les flatteurs. Il ne faut louer personne en sa presence, ni se louer soi-même, à moins que la necessité, ou quelque raison particuliére ne le demande. *Enée* se loue lui-même dans Virgile, mais c'est parmi des gens qui ne connoissoient pas sa vertu, & pour se tirer d'un extrême danger. Ciceron a loué plusieurs fois *César* en sa presence, mais c'étoit dans la vuë de le piquer d'honneur, & de l'engager à proteger ses Clients *. Credules, & amateurs d'eux-mêmes comme sont les hommes, on ne sauroit verser dans leur ame un poison plus dangereux que celui de la louange. Mais tout le monde n'en est pas la dupe. Elle est quelquefois si grossiere qu'elle fait rougir celui qui en est l'objet, & rire ceux qui l'entendent. Il fau- [illegible] droit

* Il pouvoit dire avec plus de bienséance, que S. Paul se louë quelquefois lui-même, mais qu'il ne le fait que quand il est réduit à la necessité de faire son Apologie.

» droit au moins que la louange fût si
» délicate, qu'elle pût être moins re-
» gardée comme une louange, que
» comme un encouragement à la me-
» riter.

» Les personnes élevées au rang des
» Souverains Pontifes ont plus besoin
» d'exhortations que de louanges. Il
» vaut mieux donner un frein que des
» aiguillons à l'amour propre. Ils doi-
» vent toujours avoir devant les yeux
» qu'ils sont hommes, sujets, par con-
» séquent, à toutes les suites de la con-
» dition humaine, malgré le titre de
» *Très-Heureux*, & de *Très-Saint*,
» qu'on leur donne. Comme l'empire
» de la Raison est foible dans la prospé-
» rité, il faut sans cesse leur présenter
» des motifs à la modération, & les
» munir également contre les excès de
» l'orgueil, & de la colére. Sur tout
» il faut les faire souvenir, de ne point
» donner pour de l'argent ce qui n'est
» dû qu'à la Vertu.

Il paroît pourtant par l'éloignement que Pogge témoigne pour la flatterie, qu'il ne faisoit que préparer le Pape à mieux gouter les louanges qu'il lui donne dans la suite. Après un éloge assez

court, & autant qu'on en peut jug
par ce que les Historiens ont dit de Ni
colas V., assez juste, Pogge concl
par un tour fort délicat. *L'unique e
bortation que j'ai donc à vous faire, c
de vous imiter vous-même, & de sou
nir votre Dignité par les mêmes voy
& par les mêmes vertus qui vous l'a
acquise.*

Maxime. Entre les bienséances du Discour
y en a deux auxquelles l'Orateur n
doit jamais manquer, c'est la modes
& le désintéressement. Pogge manq
à l'une, & à l'autre dans celui-ci.
parle jusqu'à deux fois de l'amitié réc
proque qui avoit été entre lui, & Ni
colas V. avant qu'il fût Pape. C'éto
bien assez de recommander à ce Pon
fe de ne pas *oublier ses anciens ami*
comme il étoit arrivé à beaucoup d'au
tres. Nicolas auroit entendu à dem
mot. Il finit son Discours par l'étalag
de ses services, & de sa pauvreté,
presque par demander l'Aumône. Pe
s'en faut que ces deux traits ne gâten
tout.

On doit savoir bon gré à Pogge d'a
voir exhorté dans ce Discours Nicola
V. à prendre soin qu'il y aît toujour
de

Savans pour pouvoir refuter les Hé-
iques. Cette voye est plus légitime
celle des armes qu'on employa con-
les *Vaudois*, *les Albigeois*, & les
*tes*, sur tout entre les mains de ce-
qui prétend tenir la place du Souve-
n Docteur de l'Eglise qui n'a jamais
ployé que celle de la douceur & de
persuasion, quoi qu'il fût en droit &
pouvoir d'en user autrement. Quand
Princes Seculiers employent les ar-
contre les Hérétiques, ils peuvent au
ins s'excuser par des raisons tirées de
Politique, & du bien de l'Etat. Il
n est pas de même des Papes. Com-
ils prétendent avoir double glaive,
semble que le temporel ne devroit
employé que pour soûtenir l'Egli-
& les Etats de la Chrétienté, con-
les armes des Infideles, & que le
rituel devroit être le seul destiné à ra-
ener les errants par la prédication, &
doctrine de l'Evangile. Quoi qu'il
soit, les armes de *Martin V.* & celles
*Sigismond* réussirent mal, ou, au
oins fort lentement, contre les Hus-
es. Les *Catholiques* eurent plus de la
itié de la peur. On trouva que si les
*érétiques* avoient des langues, ils a-

voient aussi des armes, & qu'ils s'en servoient fort bien. Il semble que Pogge prévoyoit qu'au commencement du siecle il sortiroit des cendres de *Jean Hus* une *Heresie* * qui fourniroit bien de l'exercice aux Savans.

## DE L'HISTOIRE TRIPARTITE.

Maxime. Les grands hommes ne doivent pas seulement rendre compte de ce qu'ils font au Public, ils doivent aussi rendre raison de leur loisir, & de leur oisiveté. C'est par cette Maxime de Caton que commence une Piece que Pogge composa dans sa retraite sous le titre d'*Histoire Tripartite* †. Après un repas qu'il donna dans sa maison de Campagne à quelques-uns de ses amis, ils examine-

p. 32. Edit. Basil.

rent

* Il faut prendre ici le mot d'*Heresie* dans le sens qu'on le donne à l'Evangile.

† Cet Ouvrage est dedié au Cardinal Prosper de Colonne neveu d'Otton de Colonne élu Pape en 1417. sous le nom de Martin V. au Concile de Constance. Au reste le titre de *Tripartite* qui signifie, *en trois parties*, est imité de Cassiodore qui donna ce nom à son Histoire Ecclesiastique tirée de trois Auteurs, savoir, Sozomene, Socrate & Theodoret, & mise en Latin par Epiphane le Scholastique.

par maniere de conversation ces questions. Si quand on a été regalé, il faut remercier son hôte, ou si c'est à l'hôte de faire les remercîmens. Lequel est le plus utile à la Societé du Jurisconsulte ou du Medecin. Si parmi les Anciens Romains, il y avoit de difference entre la Langue des Savans, & celle du Peuple.

### DE LA PREMIERE QUESTION,

*qui c'est à remercier de celui qui convie, ou de celui qui a été convié.*

I. Charles Aretin * étant chargé par la compagnie de faire à Pogge les remerciments de son bon accueil, parla en ces termes: „ Je n'ai jamais, dit-il, „ goûté cette coûtume, & il me semble que l'obligation tombe beaucoup plus sur celui qui convie que sur ceux qui sont invitez. Comme on invite ordinairement par des vûës d'interêt, soit pour entretenir l'amitié, „ soit

* Charles Aretin étoit un des savans hommes de ce tems-là, il écrivoit également bien en prose & en vers, il fut Chancelier de la République de Florence. Philipp. Bergom. F. CCCLXXV.

» soit pour se faire des amis, ou pour
» avoir la reputation d'être généreux,
» & liberal, ou enfin *pour son propre*
» *plaisir*, on n'est pas, à mon avis,
» plus obligé à faire compliment à l'hô-
» te que les Musiciens qu'on a fait ve-
» nir pour egayer la table. Bien loin
» de remercier, ils se font bien payer.

» Comme notre hôte, continuë-t-
» il, n'ignore pas qu'une maison est
» beaucoup plus ornée par la présence
» des personnes de mérite, que par les
» plus riches ameublemens, & les plus
» excellens tableaux, il jugera par le
» caractère de ceux qu'il a rassemblez
» ici, que sa maison ne fut jamais plus
» honorée que par leur présence. *De-*
» *mocrite* disoit fort bien qu'il n'iroit
» jamais à un repas s'il croyoit qu'on
» ne lui en sût aucun gré. Il n'y a que
» les *Parasites* qui ne courent les tables
» que pour avoir quelques repuës fran-
» ches. Il n'y a qu'eux qui soient obli-
» gez à remercier leur hôte.

La replique n'étoit pas difficile, aussi ne tarda-t-elle pas. » S'il falloit,
» dit un des conviez, juger des actions
» des hommes, par les vuës secrettes
» qu'ils peuvent se proposer, il n'y en
» au-

„ auroit peut-être aucune qui fût à
„ l'épreuve de la censure, & les plus
„ grands bienfaits n'engageroient à
„ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les motifs des qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée, elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti. Maxim

„ Il faut juger de l'intention d'un
„ homme qui nous convie, par ce qui
„ paroît, c'est de nous donner une mar-
„ que d'estime, & d'amitié, & de nous
„ faire honneur. Si cela n'étoit pas,
„ d'où vient que la plûpart des gens sont
„ si piquez, lors qu'on ne les a pas in-
„ vitez. C'est qu'on regarde l'invita-
„ tion des autres, comme une préfe-
„ rence qui blesse l'amour propre, &
„ la vanité. La même raison qui nous
„ fâche de n'être pas invitez veut donc
„ que nous soyons obligez de l'avoir
„ été. Supposé pourtant que celui qui
„ nous invite ait voulu se faire honneur
„ à lui-même, n'est-ce pas un senti-
„ ment qui nous honore, & dont on
„ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux senti-

timens. 1. L'obligation doit être réciproque, puisque le plaisir, & l'honneur le sont ordinairement. Celui qui invite seroit payé, s'il attachoit tant de mérite à l'honneur qu'il prétend faire, & s'il vouloit qu'on lui en sût si redevable. Mais c'est avoir d'autre côté trop bonne opinion de soi, que de se croire dispensé de toute obligation par le plaisir, ou par l'honneur qu'on croit avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui sembleroit dispenser de toute reconnoissance. C'est la contrainte inséparable de certains repas. Comme il n'y a ni confiance ni liberté, il ne peut y avoir non plus de plaisir que pour ceux qui dans un repas ne cherchent que le repas même.

On doit avoir aussi beaucoup d'obligation à un homme qui veut bien se trouver dans un repas, où il n'essuiera que des discours insipides, de mauvaises plaisanteries, des vivacitez froides, des pointes, & des équivoques licentieuses, quelquefois profanes, ou, ce qui n'est pas moins accablant, une gravité superbe, & mysterieuse qui change en *Senat* la sale du festin.

Le

Le comble de l'obligation, c'est quand on veut bien se livrer à une compagnie d'observateurs, & d'espions, ou d'esprits mal tournez qui sont à l'affût de tout ce qui peut échapper dont ils peuvent tirer avantage, soit pour en divertir les autres, soit pour rendre quelque mauvais office. Comme il y a peu de repas exempts de quelqu'un de ces défauts, tout bien compté, l'obligation est fort compensée.

2. Il semble que le remerciment doive se faire non dans les formes, mais d'une façon indirecte, & délicate. Il devroit plus consister dans les maniéres, que dans le discours. Ces remercimens si marquez ressemblent plus à l'ingratitude, qu'à la reconnoissance. L'orgueil à qui une obligation pese se hâte d'en être quitte par une reconnoissance précipitée. Maxime

## SUR LA SECONDE QUESTION,

### Savoir, *lequel est le plus utile du Jurisconsulte, ou du Medecin* *.

Il y avoit dans la Compagnie un Medecin † qui se chargea de montrer les prérogatives de la *Medecine*, sur la *Jurisprudence*, & un Jurisconsulte ‡ qui prit le parti de sa Faculté. On peut aisément juger que ce fut à qui exalteroit le plus l'antiquité, l'utilité, la dignité de sa Science; Comme l'un & l'autre la faisoient remonter jusques aux tems fabuleux, ils pouvoient déclamer, à perte de vuë, tout à leur aise, & avec un avantage à peu près égal. On n'oublia pas du côté de la Jurisprudence, les *Phoronées*, les *Isis*, les *Minos*, les *Lycurgues*, les *Solons*; &c. non plus que du côté de la Medecine les *Apollons*, les *Esculapes*, les *Podalires*, les *Macaons*;

* Pogge dit qu'il avoit fait deux petits Discours à la louange de ces deux Sciences. p. 37. Edit. Bas.

† C'étoit apparemment Nicolas *de Fulgino* célèbre Medecin de Florence.

‡ C'étoit *Benoit d'Arezzo* grand Jurisconsulte de ce tems-là.

*tions*, les *Hippocrates* *. &c. On reduira ce qui se dît de part & d'autre à quelques maximes, ou à quelques traits generaux.

Il est certain que la Jurisprudence a un plus grand objet que la Medecine, puis que la premiere embrasse tout le corps de la Société, & qu'elle regle les Royaumes, les Républiques, & les Etats.

Sans le secours des Loix la Société seroit un brigandage, où l'on auroit plus besoin de bourreaux, pour punir les Scelerats, que de Medecins pour leur conserver la santé.

La Jurisprudence a pour fin de régler les mœurs des hommes. Elle forme l'esprit, le cœur, & la conduite à la vertu, sans laquelle on est indigne de vivre.

Cette Science est encore au-dessus de la Medecine en ce que de tout tems, elle a été cultivée par les personnages du premier ordre, & qu'elle a conduit aux plus grands honneurs de la Républi-

* Voyez là-dessus l'excellente *Histoire de la Medecine* de M. *Daniel le Clerc* célèbre Medecin, & Conseiller de Genéve. Livre I. Chapitres V, VI. VII.

blique. Il y a eu des Empereurs qui en ont fait leur étude. Elle a élevé plusieurs Papes au Pontificat. Les Consuls ne dédaignoient pas à Rome de plaider des Causes, & de servir d'Avocats. Les plus grands Philosophes ont écrit sur les Loix, comme *Platon & Ciceron* *.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices* de Ciceron (a) en faveur de la Jurisprudence. *La Science du Droit est une des choses par où l'on peut acquerir le plus de consideration, & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des Conseils, ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les regles du Droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses très-sage-*

(a) Livre II. Chap. XIX. p. 249. de la Traduction de M. Du Bois, *Ed. de la Haye* 1692.

* Sur ce dernier article la Medecine ne le cedera point à la Jurisprudence, parce qu'Hippocrate, & Galien ne le cederont point à Platon, & à Ciceron. Hippocrate descendoit d'Esculape du côté de son Pere, & d'Hercule du côté de sa Mere. A l'égard de Galien, quoi qu'il ne paroisse pas qu'il fût de grande naissance, il fut illustre par l'estime de plusieurs Empereurs, comme de *Marc Aurele, Lucius Verus*, & *Severe*. Voyez *l'Hist. de la Medec.* Part. I. p. 105. Part. III. p. 108.

*établies par nos Ancêtres, que ...ë, & l'explication du Droit ont été en grand honneur parmi nous, même avant la confusion où les ... tombées dans ces derniers tems, ...nce étoit demeurée en partage aux ... hommes de la République.* On ...it encore un grand éloge de la ...dence dans le Livre de Ciceron ...*teur.* Livre I. Chap. 45. 58. ...ndant Ciceron lui-même parle ...risprudence avec un très-grand ... dans son Plaidoyer pour *Mure*... est vrai que c'est en la compa... ...e l'Art Militaire, & avec l'Elo... qui, à son avis, donnent un ...p plus grand lustre à ceux qui ...profession. D'ailleurs il pourroit ...de l'exageration dans ce profond ...que l'Orateur Romain témoi... ...pour la Science du *Droit Civil*... ...e *Servius Sulpitius* l'un des plus ...Jurisconsultes de ce tems-là, de ...le Ciceron lui-même, reprochoit ...*na* de n'avoir pas cultivé cette ...e, prétendant que c'étoit un grand ...e à l'ambition qu'il avoit d'être ..., Ciceron pour rabattre la va... ...é *Servius Sulpitius* tiroit de son

 mé-

(a) T. IV. p. 1427. métier d'Avocat, en parle (a) avec autant de mepris qu'il en avoit parlé ailleurs, avec estime. Quoiqu'il en soit, le Medecin ne manque pas d'alléguer ce passage de Ciceron au Jurisconsulte.

C'est à peu près à quoi se réduit ce que dit le Jurisconsulte à l'avantage de sa Science, dont le Medecin marque ensuite les foibles.

1. Il attaque les coûtumes de quelques Anciens Peuples; comme, la licence de dérober parmi les *Lacedemoniens*, pourvu qu'on ne fût pas découvert *, & parmi les *Egyptiens* pourvû que les voleurs allassent porter leurs noms chez les Juges. On pouvoit ajouter que selon Plutarque (b) Lycurgue permettoit l'adultere, avec tant de licence que ce vice passoit à Lacedémone pour une pure chimere. Un Etranger ayant demandé à un Lacedemonien com-

(b) Plut. Lycurg. p. 49.

* Plutarque n'attribue pas cette Loi à *Lycurgue* comme fait Pogge. Cet Ancien dit seulement qu'à un certain âge on ordonnoit aux enfans de dérober avec défense de se laisser découvrir. Un enfant se laissa devorer les entrailles par un petit renard qu'il avoit volé plûtôt que de le tirer de dessous son habit, où il l'avoit caché. *Plutarc. Moral.* p. 234.

comment on punissoit l'adultere à Lacédémone, ce dernier répondit que l'adultere y étoit inconnu. Mais, repartit l'Etranger, s'il s'en commettoit quelqu'un, comment le puniroit-on? Le Lacédémonien lui ayant proposé une peine impratiquable, & impossible à infliger; *C'est*, dit-il en riant, *qu'il est impossible, qu'il se commette un adultere à Lacédémone.* Ce mot a deux sens; Car il peut signifier, ou que la permission de l'adultere en avoit ôté l'envie, ou que l'adultere n'étant pas un crime, que l'on punît par les Loix, il étoit regardé comme nul.

Le Medecin parla ensuite d'une coûtume qu'on avoit autrefois à Rome de couper en morceaux le corps d'un *Banqueroutier*, ou d'un *Dissipateur*, (decoctor), & de les partager entre ses Creanciers.

12. Il n'y a rien de plus variable que la Jurisprudence, chaque Nation, chaque Païs, & même chaque Ville, ayant ses propres Loix. Il en allégue pour exemple la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les Républiques de Venise, & de Florence où l'on

ne suivoit point le Droit Romain. Au reste il faut que la Jurisprudence ait bien changé de face depuis le XV. siècle, puisque Pogge dit, que le Droit Romain y étoit presque inconnu, aussi bien que les Avocats, & les procès. Aujourd'hui les procès, & les Avocats fourmillent en Allemagne. On y suit aussi le Droit Romain, à la réserve de quelques Païs, comme, par exemple, *la Saxe*.

3. La Science du Droit Civil est si embrouillée qu'au lieu de terminer les procès, comme elle le devroit faire, elle en est elle-même une source inépuisable. *Vos Bartholes, & vos Baldes*, dit-on ici, *que vous nous alleguez comme des Oracles, sont si peu d'accord entr'eux, qu'ils semblent moins avoir eu dessein de nous enseigner la Justice, que de composer un* FATRAS *d'opinions diverses*.

4. Il y a cet inconvenient dans les Loix, c'est qu'elles ne sauroient tenir en bride que le peuple, & les foibles. Les Grands les violent impunément. *Elles ressemblent*, disoit *Anacharsis*, *aux toiles d'Araignée qui ne retiennent*

que

*que les petites mouches, les plus fortes les rompent.* On peut pourtant repliquer à ceci que ce n'est pas la faute des Loix, c'est la faute des hommes. Si malgré les Loix, il se commet tant d'injustices, & tant de violences dans le monde, il s'en commettroit bien davantage sans les Loix.

Il faut juger de même d'un raisonnement que fait ici le Medecin contre les Loix. C'est que bien loin qu'elles soient utiles aux hommes, elles leur ont été données malgré eux, & que pour les y soûmettre, il avoit fallu leur faire croire qu'elles avoient les Dieux pour Auteurs, comme firent *Minos*, *Lycurgue*, *Numa Pompilius*, & beaucoup d'autres Legislateurs. Cette repugnance accuse bien la méchanceté de l'homme, mais elle ne porte point contre les Loix.

Du Droit Civil on passa au *Droit Canon* dont le Medecin ne juge pas favorablement. *Je n'ai pas*, dit-il, *daigné parler de la Science du Droit Canonique, parce qu'elle ne merite pas d'entrer en aucune comparaison avec la Medecine. C'est une invention nouvelle, & c'est le tout, si elle a* 300. *ans d'antiquité* *.

*té *. Elle ne consiste qu'en de certaines Constitutions des Papes, dont l'une détruit ce que l'autre avoit établi. Il est vrai que cette Science d'elle-même si méprisable a un grand appas, c'est l'argent qu'elle fait gagner. Aussi est-elle fort courue, parce que la plûpart des hommes aiment mieux l'argent que la Science.* VIRTUS POST NUMMOS. *Ils vont là comme font les Oiseaux dans un champ, où il y a beaucoup de grain.*

Pogge en bon Secretaire du Pape reprima fort gravement le Medecin, sur la licence avec laquelle il parloit du Sacré Droit Canon. Je ne voudrois pourtant pas garentir qu'il ne s'en moquât aussi bien que l'autre. *Doucement*, dit-il, *parlez avec plus de respect d'une Science, qui est la base & le fondement de la Monarchie Ecclesiastique. Il étoit bien juste, & même il étoit necessaire qu'un Empire aussi grand, & aussi vaste se fit des Loix pour regler la Religion, & pour gouverner la République des Prêtres.*

Après

* Sur l'Histoire du Droit Canonique, voyez la belle Préface que Mr. l'Abbé *Lenglet Du Fresnoy*, a mise a la tête des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, imprimées à Paris en 1715.

Après ces reflexions sur la Jurisprudence, le Jurisconsulte fait aussi les siennes sur la Medecine, & voici à peu près à quoi se reduit ce qu'il en dit.

„ 1. La Société ne sauroit subsister „ sans Loix, mais le Genre humain „ a vêcu pendant plusieurs siècles sans „ Medecins, & c'est même un grand „ problême s'il s'est mieux trouvé de„ puis l'invention de la Medecine *.

„ 2. Les Loix sont devenuës ne„ cessaires pour empêcher le plus fort „ d'opprimer le plus foible. Mais la „ Medecine doit plûtôt son invention „ à une curiosité superfluë, qu'à au„ cune necessité. La santé se conserve „ fort bien par la sobrieté, par le tra„ vail, par l'exercice, & par l'absti„ nence †.

Il y a pourtant des maladies extraordinaires, & des maux qui arrivent par accident, que tout le regime du monde ne sauroit guérir, & qui n'ont point leur source dans l'intempérance. D'ailleurs

* Voyez l'Histoire de la Medecine de Mr. Daniel le Clerc déja citée, Part. I. L. I. C. 2. 3.

† *Voyez là-dessus un beau passage de Seneque,* Epitre LXXXXV. p. 362.

leurs les blessures étoient autrefois du
ressort des Medecins, parce qu'ils é-
toient en même tems Chirurgiens. C'est
pourquoi, au rapport de *Xenophon*,
Cyrus en avoit toûjours un bon nom-
bre dans son armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins
„ leur établissement à la Nature elle-
„ même que la Medecine. C'est Dieu
„ qui est l'Auteur des Loix, puisqu'el-
„ les ne sont autre chose que la droite
„ Raison, qui est Dieu même. Cela se
peut dire au reste du *Droit Naturel*
& *du Droit des Gens*, mais pour le
*Droit Civil*, on ne sauroit lui donner
une Autorité si sacrée, à moins qu'on
ne le renferme dans les maximes de l'é-
quité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Juris-
„ prudence, ils ne tombent que sur les
„ biens, & sur la fortune des hommes;
„ mais la Médecine s'attaque à leur
„ vie, & sous prétexte de la conserver
„ elle fait mourir plus de gens, qu'elle
„ n'en guerit. Elle fait impitoiable-
„ ment des expériences, sur de pau-
„ vres malheureux qu'elle regarde com-
„ me des *Ames viles*, afin de tromper
„ les Grands, & les Riches, à la fa-

„ veu

„ veur de quelque heureux succès arri-
„ vé par hazard. Alors on exalte la
„ Medecine jusqu'aux nuës, mais le
„ remede ne reüssit-il pas, c'est tou-
„ jours la faute du malade. Comme le
„ mauvais succès de la Medecine est
„ plus ordinaire que le bon, elle est
„ elle-même la dupe de ses propres ex-
„ périences, parce qu'on en recon-
„ noît l'imposture. En un mot il faut
„ que le Genre Humain soit la victi-
„ me de la diversité des opinions des
„ Medecins, & de l'incertitude de leur
„ Science.

La Jurisprudence, & la Medecine ont cela de commun qu'elles fournissent une reflexion fort humiliante. Si l'homme eût toujours vécu dans l'innocence, il ne lui eût point fallu d'autres Loix, que celles de la Raison. La necessité de la Medecine d'autre côté n'a son fondement que dans la foiblesse de notre constitution, & dans les accidents à quoi nous sommes sujets, ou dans notre intemperance. Maximes

Les mauvais Medecins, & les mauvais Jurisconsultes n'autorisent pas plus à médire de la Jurisprudence, & de la Medecine, que les mauvais Théo-

lo-

leurs les bleſſures étoient autrefois d
reſſort des Medecins, parce qu'ils é
toient en même tems Chirurgiens. C'e
pourquoi, au rapport de *Xenophon*
Cyrus en avoit toûjours un bon nom
bre dans ſon armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moin
„ leur établiſſement à la Nature elle
„ même que la Medecine. C'eſt Die
„ qui eſt l'Auteur des Loix, puiſqu'el
„ les ne ſont autre choſe que la droit
„ Raiſon, qui eſt Dieu même. Cela
peut dire au reſte du *Droit Naturel*
& *du Droit des Gens*, mais pour l
*Droit Civil*, on ne ſauroit lui donne
une Autorité ſi ſacrée, à moins qu'o
ne le renferme dans les maximes de l'É
quité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Juri
„ prudence, ils ne tombent que ſur le
„ biens, & ſur la fortune des homme
„ mais la Médecine s'attaque à leu
„ vie, & ſous prétexte de la conſerve
„ elle fait mourir plus de gens, qu'el
„ n'en guerit. Elle fait impitoiable
„ ment des expériences, ſur de pau
„ vres malheureux qu'elle regarde com
„ me des *Ames viles*, afin de tromp
„ les Grands, & les Riches, à la f

„ vé

veur de quelque heureux succès arrivé par hazard. Alors on exalte la Medecine jusqu'aux nuës, mais le remede ne reüssit-il pas, c'est toujours la faute du malade. Comme le mauvais succès de la Medecine est plus ordinaire que le bon, elle est elle-même la dupe de ses propres experiences, parce qu'on en reconnoît l'imposture. En un mot il faut que le Genre Humain soit la victime de la diversité des opinions des Medecins, & de l'incertitude de leur Science.

La Jurisprudence, & la Medecine ont cela de commun qu'elles fournissent une reflexion fort humiliante. Si l'homme eût toujours vêcu dans l'innocence, il ne lui eût point fallu d'autres Loix, que celles de la Raison. La necessité de la Medecine d'autre côté n'a son fondement que dans la foiblesse de notre constitution, & dans les accidents à quoi nous sommes sujets, ou dans notre intemperance. Maximes.

Les mauvais Medecins, & les mauvais Jurisconsultes n'autorisent pas plus à médire de la Jurisprudence, & de la Medecine, que les mauvais Théolo-

logiens, à médire de la Théologie.

Les reproches que se font le Jurisconsulte, & le Medecin leur sont communs. Rien n'est plus aisé à l'un, que de retorquer contre l'autre, ce qu'il dit au desavantage de sa profession.

La *Cloaque* des Vices n'est pas plus honorable que celle d'où le Jurisconsulte fait sortir la Medecine. Si le Medecin vit de nos maux, & de nos douleurs, le Jurisconsulte s'enrichit des Vices, & des Crimes des hommes. Il est plus honteux aux hommes d'être homicides, empoisonneurs, adulteres, incestueux, voleurs, sacrileges, fourbes, trompeurs, usurpateurs, faux témoins, medisants, calomniateurs, &c. que d'être sujets à des necessitez purement naturelles.

Plin. L. XVIII. ap. 1.

Un Grand disoit un jour en conversation qu'il y avoit trois sortes de Gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les *Théologiens*, parce qu'ils ont gâté la Religion; les *Jurisconsultes*, parce qu'ils ne font que brouiller la Société, au lieu de la régler; les *Medecins*, parce que sous ombre de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat, & un

Me-

Medecin ayant oui raconter ce mot; *Qu'on nous ôte*, dirent-ils, *les Grands*, *nous nous contenterons du reste du monde*, *& le reste du monde se passera bien d'eux.*

Le Genre humain est bien malheureux. Il est sujet à mille maux, & il ne sauroit en être guéri, que par d'autres maux, & souvent le remede est pire que le mal. Maxime.

DIGRESSION HISTORIQUE ET CRITIQUE *sur la Medecine*, *tirée principalement des diverses Leçons d'*ANTOINE BORREMANS.

*Anton. Borremans. Var. Lect. Amstel.* 1676. *Cap. XV.*

L'invention de la Medecine est fort ancienne. On l'attribue communément à *Esculape*, l'un des premiers Rois d'Egypte, quoique d'autres la fassent remonter plus haut. Ces peuples lui donnoient le prix sur toutes les Sciences, & ils la cultiverent avec tant de soin pendant plusieurs siècles, que les autres Nations avoient recours à eux dans les maladies extraordinaires. Il y eut à Rome du tems de Tibere un certain genre de peste, qui ne put être guéri que par des Medecins d'Egypte.

Plin. L. VII. c. 57.

*Mentagra.* Plin. L. XXVI. c. 1.

Ce

Suet. Tib. 34. Ce mal n'attaquoit point le commun peuple, mais les Grands, & cela par le simple baiser. C'est ce qui a fait conjecturer à Borremans, que ce fut par cette raison que Tibere fit un Edit pour défendre de baiser en saluant.

On prétend que les Hébreux avoient pris la Medecine des Egyptiens. Au moins paroit-il par ces paroles de l'Ecclesiastique, qu'ils en faisoient une haute estime. *Rendez au Medecin l'honneur qui lui est dû à cause de la necessité. La Medecine vient du très-haut, & le Medecin recevra de l'honneur* (Autr. *des presens*) *des Grands. La Science du Medecin exaltera sa tête, & il sera l'admiration des Grands.* Les Medecins étoient ceux à qui les Brachmanes faisoient le plus d'honneur dans les Indes.

Ecclesiastique, XXXVIII. 1. 2. 3.

*Rhod. Antiq. Lect. XVIII.* 31.

La Medecine fut aussi fort cultivée par les Grecs imitateurs & Disciples des Egyptiens. Comme eux ils en attribuoient l'origine aux Dieux. Ils avoient leur Apollon dont ils faisoient un *Oculiste*, leur Esculape, qui avoit soin des malades allitez (*Clinici*) & leur Chiron à qui ils avoient donné la Chirurgie pour partage. On mettoit à Athenes la Medecine à si haut prix, qu'il n'étoit per-

Hygin. Fab. p. 328. Dempst. in Rosin. ap. Borremans. p. 83,

mis ni aux esclaves, ni aux femmes l'exercer. Ce qui faisoit que plu- rs femmes mouroient en couche par eûr, parce qu'elles ne vouloient pas onfier à des hommes. Une fille s'é- : déguisée en homme pour soulager Dames dans leurs couches fut con- inée par l'Areopage. Mais les Da- en ayant porté leurs plaintes à ce at, il y fut résolu que les femmes qualité pourroient exercer la Mede- ; *.

l s'en falloit beaucoup, que la Me- ine ne fût regardée à Rome du mê- œil qu'en Egypte & en Grece. Les mains trouvoient indigne d'un hom- libre certaines fonctions de la Me- ine, & de chercher ses avantages & ie dans les douleurs d'autrui. Il est tain que la plûpart des Medecins de me étoient des esclaves, ou tout au s des affranchis. C'est ce que l'on t prouver par quelques traits d'His- e. Il paroît par l'Oraison de Cice- (a) pour Cluentius qu'on achetoit (a) *Pro Cluent. c.* 63.
les

* On regarde ici l'Art des Sages-femmes, com- aisant partie de la Medecine, à laquelle en ms-là l'operation avoit plus de part que la alation.

les Medecins d'entre les esclaves que pour recompense on leur do des boutiques où ils exerçoient la decine. On voit dans le fragment Lettre d'Auguste à Agrippine, con par Suetone (a), que cet Empere voit envoyé à *Germanicus*, pendant étoit dans les Gaules, un Medecin tre ses esclaves. On apprend de S que (b) que lorsque Jules-César geoit *Corfinium* (c) *Domitius* son petiteur s'y trouvant réduit aux de res extremitez, commanda à un esclaves qui étoit Medecin, de poisonner. La conduite de ce Me dans cette occasion mérite d'être portée. Domitius voyant que son decin ne pouvoit se résoudre à être sassin de son Maître, Croyez-vous dit-il, que cette affaire dépende rement de vous, & ne voyez-vou que je vous demande la mort les à la main. Le Medecin promit d'obéir, mais il donna un remed n'étoit point du poison. Domiti tant endormi, le Medecin alla p fils de ce Romain, de lui donne Gardes à lui Medecin, jusqu'à ce sût s'il avoit empoisonné son pere.

(a) *Suet. Calig.* c. 8.

(b) *De Benef. L. III.* c. 24. *Suet. Cæs.* 34.

(c) Aujourd'hui *Pentina* dans l'*Abruzze*.

s ne mourut pas; César lui donna
e la vie, après l'avoir réduit. Mais
ne le dit Seneque, l'esclave la lui
sauvée le premier.

ne prétend que les Medecins ne
t connus à Rome, que l'an 535.
fondation de cette Ville, & que
e ils y venoient de Grece; mais
i s'en dégoûta bientôt, à cause
cruauté de leurs operations. Le
d Caton n'étoit point de leurs a-
Nous sommes perdus, disoit-il,
Grecs nous envoyent leurs Mede-
Ils ont juré de faire mourir tous
rbares, comme ils nous appellent,
: moyen de la Medecine, & ils se
bien payer, afin qu'on fasse d'au-
plus de cas de leur Art. Pline, qui
a donné ce fragment de la Lettre
Caton à son fils, témoigne pour-
que cet illustre Romain ne mépri-
pas la Medecine en elle-même,
qu'il ne vouloit pas qu'on en fît
er. Il avoit même composé un
té de Medecine pour sa famille.

Plin. H. N. L. XXIX. Cap. I. Sect. VI. VII. VIII. Edit. Hard.

e même Auteur nous apprend que
-tems depuis Caton les Medecins
nt chassez de Rome. Il est vrai que
assage est équivoque, & peut signi-

fer que quand on chassa les Grecs d'I-
lie, on en excepta les Medecins * : d
il semble que le P. Hardouin fasse
bien voir par un passage de Ciceron
que dans cet endroit excipere pou
bien ne pas signifier excepter, mais
prendre nommément, comme il pré
que les Jurisconsultes prennent ce
quelquefois. Ainsi ce n'est pas to
fait sans fondement que le Jurisco
de Pogge reproche aux Medec
qu'ils ont autrefois été chassez de
(a) p. 45. 46. me (a). Mais de dire, comme Corn
Agrippa, qu'ils en furent bannis pen
l'espace de six cens ans ; c'est ce
est insoûtenable, comme l'ont re
(b) Borrem. Var. Lect. p. 184. 185. qué Antoine Borremans (b) & Ch
Drelincourt, célèbre Professeur en
decine.

(c) Suet. Cæs. 42. Au contraire Jules César (c) leur
corda le Droit de Bourgeoisie, ce
est une preuve que les Medecins
toient plus alors des Esclaves, qu
s'il y en avoit de tels pour l'usage
particuliers, il y en avoit aussi de

* *Et cum Græcos Italia pellerent post Caton*
*excepisse Medicos*. Plin. ub. supr. Sect. VIII.
† *Cicer. ad Q. Fratr. L. I. Ep. I. T. VII.*
Gronov. p. m. 3063.

dition libre. Suetone * rapporte que quand ce Conquerant fut pris par des Pyrates, dans l'Isle de *Fermuse* (a), il renvoya les gens de sa suite & ses Esclaves, & qu'il ne retint avec lui que deux valets de chambre, & son Medecin que Plutarque (b) appelle son ami.

Il est certain que les habiles Medecins furent très-considerez des Grands à Rome. Il paroit par plusieurs traits qu'Auguste en faisoit cas. Suetone (c) nous apprend que lors de la premiere bataille Philippique, Auguste se trouvant fort malade, avoit resolu de ne point sortir de ce jour-là de sa maison, mais qu'il en sortit par le conseil d'un de ses amis, qui avoit eu un songe favorable. Valere Maxime (d), Velleius Paterculus (e) & Lactance (f), nous apprennent que cet ami, étoit *Artorius* son Medecin. Il falloit que cet Empereur fît grand cas d'un autre de ses Medecins nommé *Antoine Musa*, puisque pour faire plaisir à cet Empereur, les Romains érigerent à Musa une statue (g), qui étoit auprès de celle d'Escu-lape,

(a) *Pharmacusa* dans l'Archipel.

(b) *Plut. vit. Cæs.* p. 708.

(c) *Suet.* Aug. 91.

(d) L. I. Cap. *de somn.*

(e) L. II p. 94.

(f) L. II c. 5. p. 150.

(g) *Suet.* Aug. 59.

* *Suet. Cæs.* 4. Voyez la remarque de Casaubon sur cet endroit de Suetone.

lape, hors de la ville. Antoine mer
bien cette recompense. Il tira Aug
d'une maladie dangereuse, en lui
donnant des laitues contre l'avis
autre Medecin (a). Ce fut aussi
consideration de ce Medecin, qu'
guste donna toute sorte d'immun
aux Medecins, au rapport de I
Cassius (b). On trouve du tems de
bere un Medecin entre les amis de
vie femme de Drusus (c). Seneque
témoigne que de son tems les Mede
étoient fort aimez & fort reverez à
me, & il en fait autant de cas que
Précepteurs, qui étant comme les
decins de l'ame, devroient tenir
la Societé un plus grand rang qu'ils
tiennent. Les Empereurs Marc Au
Lucius Verus & Severe eurent une
me particuliere pour Galien, aussi
que les plus considerables de Rome.
falloit bien qu'on en fit grand ca
Rome, puisque les Grands leur
soient jusqu'à vingt cinq mille fran
de pension par an. L'Empereur Cla
en donnoit autant à son Medecin.

(a) Plin. L. XIX. Sect. XXXVIII. Ed. Hard.

(b) L. LIII. p. 517. ap. Pitisc. Lex. Antiq. Rom.

(c) *Tacit.* Ann. *L.* IV. p. 107.

(d) *Senec. de Benef.* L. VI. c. 15. p. 503.

C

* *Plin. L. XXIX. Sect. V.* Au reste on sui
calcul du P. Hardouin.

c'est le même qui fut convaincu d'adultere avec Messaline, cet Empereur payoit bien cher son propre deshonneur. Il en couta la vie au Medecin, qui s'appelloit *Vectius Valens* (a). Outre cela ils gagnoient jusqu'à cinquante & soixante mille francs par leurs visites. Il y en eut un qui laissa trois millions de livres à ses heritiers. On apprend ces particularitez de Pline. L'Empereur Justinien avoit exempté les Medecins de tutele & de curatelle (b), mais il leur ôta les revenus qui leur avoient été accordez par les Empereurs, comme nous l'apprend Procope (c), qui en blâme fort cet Empereur.

(a) *Plin. ub. supr. Tacit. Annal. XI. p.* 183.

(b) *Instit. L. I. C. XX.*

(c) *Hist. Secret. Ch. XXVI.*

## SUR LA TROISIEME QUESTION,

Savoir *si du tems de l'Ancienne Rome, la Langue Latine étoit commune aux Savans, & au Peuple, ou si les Savans avoient leur Langue, & le Peuple la sienne.*

Pogge soutient ici que le Peuple parloit la même Langue que les Savans, contre Leonard Aretin & quelques autres, qui avoient avancé le contraire,

Descartes étoit sans doute là-dessus du sentiment de Pogge. Quelcun lui ayant reproché, que son Latin n'étoit pas élégant, il répondit que quand il parleroit mieux, il n'auroit à cet égard aucun avantage que n'eût la servante de Ciceron.

La question n'est point de savoir, si les Savans & les personnes bien élevées parloient mieux que le peuple. C'est de quoi l'on ne sauroit douter, & l'expérience l'apprend chez toutes les Nations du Monde, où la même Langue a son bel usage & son patois. Mais il s'agit de savoir si le peuple parloit la même Langue que les Savans, c'est-à-dire la Langue Latine, que parlerent les Romains, depuis qu'ils furent maîtres du *Latium* ou du *Païs Latin.* C'est ce que soutient Pogge, & ses raisons m'ont paru convaincantes.

Il allegue d'abord l'autorité de son Quintilien *, qui vouloit, que les pe-

res

* *Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutricibus, quas, si fieri posset, sapientes Chrysippus optavit, certe, quantum res pateretur, optimas eligi voluit. Et morum quidem in his haud dubie prior ratio est; recte tamen etiam loquantur. Has primum audiet puer, harum verba effingere imitando conabitur.* Quintil. Instit. Orat. cap. 1.

& meres choisissent pour leurs en-
des nourrices qui parlassent bien.
te précaution eût été inutile, si le
ple eût parlé une autre Langue que
jens de condition. Aussi Quintilien
ngue entre parler *Latin*, & parler
*unaire*. Les Savans parloient *Gram-*
*ra*, c'est-à-dire correctement, & le
ple parloit un mauvais Latin.

Mais pour remonter plus haut que le
s de Quintilien qui écrivoit sous
mpire de Domitien, Pogge fait voir
r comme le jour, par plusieurs traits
istoire fort curieux, que dès les pre-
s tems de la République, tout le
de parloit Latin. Dès le tems de
tius *Tullius* les Colonies Romaines
loient cette Langue, comme Tite
e (a) le dit des Albanois. Le même
torien nous apprend qu'Annibal a-
t toujours dans son armée des espions
parloient Latin, pour gagner les
dats Romains. Il est clair qu'avant
tems de Ciceron, on haranguoit le
ple en Latin; ce qui auroit été fort
tile, s'il n'eût pas entendu cette
gue. On en peut voir quantité
exemples au commencement du Li-
de cet Orateur intitulé *Brutus*.

(a) *Liv. L. I. c.* 27.

Quand on haranguoit en plein Senat, cet auguste Corps étoit tout environné du peuple, qui écoutoit avec une attention proportionnée à l'interêt qu'il prenoit à la cause. C'est ce qui paroit par le commencement de l'Oraison pour Milon. On parloit Latin sur les Théatres, & le peuple applaudissoit ou siffloit selon son goût. Les femmes parloient Latin à Rome, & même Ciceron (a) prétend qu'elles parloient mieux que la plûpart des hommes, parce qu'elles n'avoient pas tant de commerce avec les Etrangers. Il y avoit même des Ecoles pour apprendre aux enfans à bien parler & à bien écrire en Latin. Ciceron témoigne qu'il y avoit des Orateurs qui haranguoient fort éloquemment le peuple en Latin, sans avoir jamais étudié, comme il le dit de *Curion*. Varron témoigne que les Esclaves, les Crieurs publics parloient Latin, & que tout se disoit au peuple dans cette Langue. Les Romains en étoient si jaloux, que par arrêt du Senat, les Nations étrangéres étoient obligées d'y faire leurs propositions en Latin. On parloit Latin en Espagne, Jugurtha l'avoit appris à *Numance*, & il se servit un jour fort

(a) *Cic. de Orat. L. III. c. 13. & Brut. 54.*

*Sallust. Bell. Jugurth. p. 146.*

éureusement de cette Langue, tromper l'armée Romaine. Pog- étend même que de son tems la ue Espagnole étoit presque toute e. Il remarquoit qu'à Rome les es & le peuple avoient conservé urs mots Latins qu'il ignoroit. oissonnier lui apprit par exemple, poisson qu'on appelle en Italien *, s'appelloit en Latin *Lupus Ty-* *us*, *Loup du Tybre*, parce que le ur se trouvoit dans le Tybre. Ce *peson*, que les femmes mettent au du fuseau pour mieux filer, Pog- pprit d'une Romaine, qu'il s'ap- t en Latin *verticulum*, & j'ai ap- l'une Poitevine, que le peuple l'ap- t encore en Poitou *verteil*, aussi qu'en Languedoc.

uoiqu'il soit assez clair par tout ce vient de dire, que tout le mon- loit Latin à Rome, Pogge ne vient pourtant pas, que cette ue n'ait eu ses progrès & ses de- de perfection, & que pendant long-

n croit que c'est *la Merlue*, ou *le Merlus*, in *Asellus*, ou *Salpa*, en Allemand, *Stock-*

long-tems elle n'ait été confuse & barbare, à cause du grand nombre de peuples dont celui de Rome fut d'abord composé, & des Nations qui furent assujetties à l'Empire Romain.

DIGRESSION SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, ET LES DESTINÉES DE LA LANGUE LATINE.

C'est ce qui me donne occasion de parler des divers progrès de la Langue Latine, & je ne saurois à cet égard suivre de meilleur guide, que Mr. *Jean George Walch*, dans l'*Histoire Critique de la Langue Latine* imprimée à Leipzig en 1716. Il partage les destinées de cette Langue en plusieurs âges. L'âge barbare & inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

L'âge barbare dura quatre à cinq cens ans depuis *Romulus*, sous lequel on parla plus Grec que Latin, jusqu'à *Livius Andronicus*, dont Ciceron (a) dit qu'il introduisit la Fable, ou la Comédie à Rome. La Langue Latine commença à se dégrossir tant soit peu sous Numa Pompilius, par l'institution des douze *Saliens*, Prêtres de Mars (b), à qui ce Roi

(a) Cicero Tusc. l. 1. Livius L. VII. c. 2.

(b) Liv. L. I. c. 5.

Roi ordonna de chanter des Vers Latins en l'honneur de cette fausse Divinité.

L'âge moyen ou demi-barbare s'étend depuis *Andronicus* jusqu'à *Ciceron*. Il y eut pendant cet espace de tems un bon nombre de savans hommes, qui commencerent à polir la Langue Latine. De ce nombre étoient les Poëtes Ennius * & Nævius. Ce dernier se fit à lui-même cette Epitaphe (a), que l'on rapportera pour donner quelque idée de la Latinité de ce tems-là.

(a) *Agell. Noct. Att. l. 24.*

*Mortalis immortalis si flere foret fas,*
*Flerent Divæ Camœnæ Nævium Poëtam.*
*Itaque postquam est Orcino traditus thesauro,*
*Obliti sunt Romæ loquier Latina Lingua.*

C'est-à-dire, „ S'il étoit permis aux „ immortels de pleurer les mortels, les „ Muses pleureroient le Poëte Nævius. Depuis sa mort on a oublié à „ parler Latin à Rome ". C'étoit à peu près le stile des Epitaphes de ce tems-là. Les Poëtes ne se piquoient point de mo-

* Ovide dit d'Ennius, qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais qu'il écrivoit mal.
*Ennius ingenio maximus, arte rudis.*
Trist. L. II. 424.

modestie. Dès qu'ils étoient morts, la Comédie étoit en deuil, la Scène étoit déserte, les Jeux & les Ris s'exiloient volontairement, & tout le monde fondoit en larmes, comme Plaute le dit de lui-même. Celle de Pacuve est plus modeste & plus ingenieuse par sa simplicité.

*Adolescens, tamen etsi properas, hoc te saxum rogat,*
*Uti ad se adspicias, deinde quod scriptum'st legas:*
*Hic sunt Poëtæ Marcei Pacuvioi sita*
*Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.*

„ Passant, quelque pressé que vous „ soyez, cette tombe vous prie de la „ regarder & de lire ce qu'elle porte „ écrit. Ci-gisent les os du Poëte Marc „ Pacuve. C'est ce que je voulois que „ vous n'ignorassiez pas. Adieu.

Terence a été un des Auteurs de ce tems-là, qui a écrit le plus poliment, quoiqu'il sente encore beaucoup le vieux, & qu'entraîné par Menandre & les autres Comiques Grecs, sa phrase soit souvent Grecque. Les Comedies de Terence étoient si bien écrites, qu'au rapport de Ciceron (a) on les attribuoit à *Caïus Lælius*, qui étoit un des plus agréa-

(a) Cic. ad Attic. L. VII. Ep. 3. Off. L. I. 30.

ẩbles hommes de son tems, & aussi
que Scipion son ami étoit severe.
endant l'Auteur de la Vie de Teren-
que l'on croit être Suetone, dit
si ce Poëte Comique avoit eu be-
d'aide pour faire ces Pieces, il ne
eroit servi ni de Lælius ni de Sci-
, qui étoient de jeunes adolescents,
s plutôt de *Caïus Sulpitius Gallus*,
fut l'inventeur des Comédies aux
 Consulaires, ou de *Fabius Labeo*
enfin de *Marcus Popilius*, tous deux
mes Consulaires & Poëtes. Il est
ain, que Terence fut accusé d'être
giaire. Le Poëme de *Lucrece* fait
neur à cet âge, & ne seroit pas in-
ne de l'âge d'or pour sa Latinité,
étoit moins obscur. On prétend
il mourut le même jour que nâquit
gile. On a encore le Livre de *Ca-*
l'aîné ou le Censeur touchant *l'Agri-*
*ure*. Quoique Ciceron eût une hau-
estime pour Caton, il faisoit si peu
cas (a) de son éloquence, qu'il au- (a) *Brut.* 17.
voulu qu'on eût refondu ses Ouvra-
pour en faire quelque chose de bon.
tarque en a jugé plus favorablement,
i donne du joli & du grave, de l'a-
able & du fulminant, du facetieux
&

& du severe, du sententieux & du piquant. Mais l'Auteur Grec m'a bien la mine de s'être diverti à ses antithèses, pour faire honneur à son Heros. On n'a que des fragmens des autres Auteurs de la même date, comme d'Ennius, de Cecilius, Pacuvius, Accius, Afranius, Lucilius, dans Ciceron, dans Aulugelle & dans quelques autres Anciens.

Mr. Walch ne commence l'âge d'or de la Langue Latine, qu'au tems de Ciceron, & le finit avec Auguste, c'est-à-dire, qu'il ne lui donne guere, plus d'un siécle. Ce fut le tems des Varrons, des Cicerons, des Jules César, des Cornelius Nepos, des Virgiles, des Horaces, des Ovides, des Severes, des Albinovanus, des Sallustes & de plusieurs autres, dont les Ouvrages subsistent encore, au moins en partie, malgré les injures du tems. Elles nous en ont enlevé beaucoup, qui, comme les autres, feroient les delices des Savans.

Il n'est pas surprenant qu'une Langue parvienne au comble de sa perfection, dans un siècle où les Grands eux-mêmes se font une gloire & un plaisir de la cultiver. Jules César lui-même qui sembloit ne respirer que la gloire & l'Em-

pire, ne laissa pas au milieu de ses
ts ambitieux de dédier à Ciceron
ivre de l'*Art de parler* (a). Au-
avoit aussi étudié les Belles Let-
avec beaucoup de soin. On pré-
même qu'outre des Lettres il com-
livers Ouvrages, dont on n'a que
agmens (b). On ne sera peut-être
iché de trouver celui-ci d'une Let-
s'il écrivoit à son petit-fils Caïus (c).
, *mi Cai, meus ocellus jucundissimus,*
*semper medius fidius desidero, quum*
*abes, sed praecipuè diebus talibus,*
*est hodiernus, oculi requirunt meum*
*, quem, ubicumque hoc die fuisti,*
*laetum & benevalentem celebrasse*
*um & sexagesimum natalem meum.*
*, ut vides, κλιμακτῆρα communem se-*
*omnium tertium & sexagesimum*
*evasimus. Deos autem oro, ut*
*quantumcunque superest temporis, id*
*vobis traducere liceat, in statu Rei-*
*ae felicissimo ἀνδραγαθούντων ὑμῶν καὶ*
*διαδεχομένων stationem meam* (d). „ Je
us salue, mon cher Caïus, que
ime comme mes yeux. Je vous
is assurer que vous n'êtes jamais
sent, que je ne vous souhaite ar-
mment : Mais surtout mes yeux
„ vou-

(a) Cicer. Brut. I. 72.

(b) Suet. Aug. 89. Vellei. Paterc. L. II. p. 85.

(c) C'est *Caligula*.

(d) *Agell.* *XV.* 7.

„ voudroient voir mon cher Caïus un
„ jour comme aujourd'hui. Quelque
„ part que vous soyez je ne doute pas,
„ que vous n'ayez célébré joyeusement
„ & en bonne santé ma soixante &
„ quatrieme année. Car, comme vous
„ voyez, j'ai échappé la soixante &
„ troisieme qui est l'année climacte-
„ rique des Vieillards. Je prie les
„ Dieux que tout le tems qui me res-
„ te, vous jouïssiez d'une parfaite
„ santé, & que par vos belles actions
„ vous vous mettiez en état de soûte-
„ nir un jour mon poste dans cette flo-
„ rissante République.

Mecénas * n'étoit pas moins homme de Lettres, qu'homme de Guerre & de Cour, témoin Horace qui l'appelle (a) savant dans les deux Langues, *Docte Sermones utriusque Linguæ.* Un autre excellent Poëte (b) du même tems lui donne l'Eloge d'avoir été élevé dans les Sciences par Apollon & par Minerve, & d'avoir fait honneur à l'un & à l'autre.

(a) Lib. III. Od. VIII. 5.

(b) *Albinovanus. Eleg. II.* ℣. 17. 18. Edit. Clerici.

Pal-

* Voyez le Mecénas de Jean Henri Melbomius imprimé en 1654. Cette Piece merite d'être luë.

*llade cum doctâ Phœbus donaverat artes,*
*Tu decus & laudis hujus & hujus eras.*

Mécénas étoit Poëte & Orateur, mais ne reste-t-il quelques fragmens de ouvrages soit en prose soit en vers. distinction particuliére qu'il faisoit Savans, & ses liberalitez envers eux connues de tout le monde, mais des de si peu de Grands, qu'il n'est apprenant que l'on ne retrouve que ment des Virgiles, comme le di- Martial (a).

*(a) Martial. VIII. 56.*

*t Mæcenates, nec deerunt, Flacce, Marones.*

bons Auteurs si le siecle est sterile,
Mhi, ne t'en étonne pas:
Que l'on retrouve un Mécénas,
On verra renaître un Virgile.

Le siècle d'argent qui commence à mort d'Auguste & finit à Antonin ieux fut très-fertile en excellens Auteurs, mais la Langue commença à perde sa naïveté & de sa gravité malgré oins, que se donna Quintilien * pour ra-

* *Corruptum & omnibus vitiis fractum dicenmus revocare ad severiora judicia contendo.* t. L. X. C. I. p. 517.

ramener l'âge d'or. Seneque, qui est de ce siècle-là, a de l'esprit infiniment, & beaucoup de savoir, mais son stile plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énervie ses pensées & choque notre goût, comme il choque le goût de ceux qui tenoient encore pour le siècle d'or de la Latinité. Le jugement qu'en porte Quintilien merite d'être rapporté. „ Son stile, dit-il, „ est d'autant plus contagieux, que les „ défauts en sont agréables. Il auroit „ mieux écrit s'il se fût servi de son „ propre esprit & du jugement des au- „ tres. Mais le mépris qu'il en a fait „ & sa tendresse pour ses productions „ affoiblit son éloquence naturelle. „ Les jeunes gens sont si charmez de „ certaines petites sentences coupées „ où il se joüe, qu'ils ne lisent pres- „ que point d'autre Auteur. Les gens „ d'un goût plus grave & plus severe „ peuvent pourtant le lire avec fruit „ pourvû qu'ils le fassent avec choix. „ C'étoit un génie heureux, capable de „ produire tout ce qu'il vouloit, mais „ il n'a pas voulu ce qui étoit le mieux. On peut voir le jugement de Mr. Walch sur les autres Auteurs de ce siècle-là.

*Quint. ubi supr.*

l compte l'âge d'airain depuis An-
n jusqu'au tems d'*Honorius*, où ar-
l'invasion des Barbares. Outre les
eurs profanes en bon nombre, ce
le a produit les Tertulliens, les Ar-
es, les Lactances, les Cypriens,
Hilaires, les Prudences, les Juven-
, les Ambroises, les Jerômes, les
ustins, les Ruffins, les Damases,
Sulpices Severes. L'illustre & sa-
t M. Ezechiel de Spanheim a re-
qué que depuis Auguste jusqu'aux
tonins, les Médailles des Empereurs
ient d'une admirable beauté, mais
celles des Empereurs suivans sont
s utiles pour l'Histoire que recom-
ndables pour leur beauté. La Langue
maine eut le même sort, dit M.
alch, elle vieillissoit insensiblement
c l'Empire. Cet Empire ayant été
ndé par les Barbares, sur tout par les
ths & les *Lombards*, la Langue La-
e se vit sous un siècle de fer qui dura
à sept siècles. Pendant ce long espa-
de tems, il ne laissa pas d'y avoir des
teurs qui firent honneur à cette Lan-
e & surtout quelques Poëtes. Mais
puis Charlemagne, ce fut une igno-
nce si générale qu'à peine les Eccle-
M 2 siaf-

ſiaſtiques ſavoient quelque peu de m
chant Latin. Il y eut à la verité d
Scholaſtiques d'un grand ſavoir, mais
firent certainement plus de mal que
bien par la barbarie de leur ſtile, &
ſubtilité de leurs diſtinctions. On p
dire qu'ils empoiſonnerent la Théol
gie & la Réligion.

Comme l'invaſion des Barbares
Italie en avoit exilé la Langue Latin
l'irruption des Turcs en Grece don
occaſion aux Italiens de la rappeller
ſon exil; ces derniers ne voulant p
ceder aux autres la gloire de cultiv
leur Langue maternelle *. C'eſt ce q
me ramene à Pogge.

## DE LA NOBLESSE.

*Laurent de Medicis*, & *Nicolas Nic*
étoient allez rendre viſite à Pogge da
ſa maiſon de campagne pour y voir d
Statues & d'autres Antiques qu'il avoi
apportées de Rome & dont il orn
ſon jardin. Comme Laurent railloi
Pog

* Au reſte le Traité qu'a fait en 1713. M. J
ques Burchard ſur les Deſtinées de la Langue L
tine en Allemagne eſt d'une grande beauté
merite bien d'être lu.

ge de cette curiosité à laquelle il
bloit que ce dernier attachât quel-
Noblesse, je connois bien, dit Pog-
en riant, la finesse de Laurent. Il
droit me degoûter de mes Statuës
r m'en enlever une bonne partie.
oiqu'il en soit, ils eurent à cette oc-
on une conversation sur le sujet de
Noblesse. On en va donner le precis.
ogge prétend qu'entre les Anciens
cs il n'y a eu qu'Aristote & Metro-
* qui ayent traité de la Noblesse.
es Latins ne prenoient pas le mot
Noblesse dans le sens qu'on le prend
urd'hui. Ils attachoient à la No-
e tout ce qui illustroit & qui dis-
oit le commun, surtout à la
nce & aux Vertus morales, ci-
, & politiques. Quelquefois mê-
lans leur stile on étoit annobli par
grands vices, par les grands crimes
ur les grandes passions. *Quintus* fre-
e Ciceron disoit de *Catilina* & de
c *Antoine*, ses Competiteurs au Con-
, que ces deux personnages étoient
plus

On ne trouve point ce Traité d'Aristote par-
Oeuvres & il n'y a point été compté par
ne Laerce, qui a parlé de celui de Metrodo-
i des Disciples d'Epicure. *Poggii Op.* p. 64.

plus nobles par leurs vices que par leur naissance. Quand il s'agit des personnes la Noblesse marque aujourdhui dans notre Langue principalement la naissance & l'extraction, quoi qu'au figuré on puisse avoir des sentimens & des manieres & faire des actions nobles sans l'être de naissance. Il y a de beaux mots & des sentimens nobles dans les Anciens touchant cette Noblesse qui n'est fondée que sur celle des Ancêtres & qui n'est pas soutenuë par la vertu ou par le merite. Appius, surnommé le Beau, Général Romain s'étant plaint de ce que Ciceron dans une certaine occasion n'étoit pas allé au devant de lui selon la coûtume, & comme Lentulus l'avoit pratiqué à l'égard d'Appius & Appius à l'égard de Lentulus, voici ce que lui dit Ciceron *. „ Vous qui êtes un „ hom-

* *Appius Lentulo, Lentulus Appio processit obviam: Cicero Appio noluit? Quaeso, etiamne tu has ineptias, homo (mea sententia) summa prudentia, multa etiam doctrina, plurimo rerum usu, addo urbanitate, quae est virtus, ut Stoici rectissime putant, ullam Appietatem, aut Lentulitatem valere apud me plus quam ornamenta virtutis, existimas? Cum ea consecutus nondum eram quae sunt hominum opinionibus amplissima, tamen ista vestra nomina numquam sum admiratus: viros esse, qui ea*

„ homme si prudent & si éclairé, qui
„ joignez à un grand usage du monde
„ tant de politesse & d'*urbanité*, est-il
„ possible que vous vous arrêtiez à ces
„ chimeres? Croyez-vous que je ne fas-
„ se pas plus de cas des ornemens que
„ donne la Vertu que de toute l'*Appié-
„ té*, & de toute la *Lentulité*. Avant
„ que je fusse parvenu aux plus gran-
„ des dignitez, je n'étois point ébloui
„ de vos noms & je ne trouvois de
„ grandeur que dans ceux qui vous les
„ avoient laissez. Mais depuis que j'ai
„ acquis les plus grands honneurs &
„ exercé les plus sublimes emplois de
„ la République, si je ne prétends pas
„ vous être superieur je croi au moins
„ être devenu votre égal (α). Voici un
autre trait en style de Seneque (a). Une (a) Senec. Ep. 44.
maison toute remplie de vieux portraits
tout pleins de poussiere & de fumée ne
donne point la Noblesse. Personne n'a
vécu pour notre gloire, & ce qui a été
avant nous ne nous appartient point.
Ce

*ea nobis reliquissent magnos arbitrabar: Postea vero, quam ita & cepi & gessi maxima imperia ut mihi nihil neque ad honorem neque ad gloriam acquirendum putarem: superiorem quidem nunquam, sed parem vobis me speravi esse factum.* Cic. Ep. ad Fam. Lib. III. Ep. VII.

Ce qui fait la Noblesse c'est l'Esprit, c'est le Courage, ce sont les sentimens qui de quelque condition que l'on soit peuvent toujours s'élever au-dessus de la fortune. M. Despreaux a fait connoître admirablement dans sa cinquième Satire quel étoit le sentiment de Juvenal là-dessus.

> Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
> Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
> On ne m'éblouït point d'une apparence vaine,
> La Vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.

Pogg. Op. 67. Chaque Nation, selon son genre & son Caractère fait consister la Noblesse en des choses fort differentes. Les Napolitains, qui s'en piquent plus qu'aucun autre Peuple d'Italie, la font consister à ne rien faire. Les Nobles d'entre eux aimeroient mieux mourir de faim, ou voler, que de travailler, d'exercer le negoce ou de se mesallier pour se tirer de la necessité. Un noble & riche Napolitain pour avoir vendu ses vins en gros eut toutes les peines du monde à marier sa fille avec une grosse dot parce qu'on

n le regardoit comme un Mar-
d.
a conduite des Venitiens est toute
ifée. Ils n'ont pas la même idée de
obleſſe que les Napolitains, qui ne la
lent que dans la naiſſance. Il ſuffit
eniſe d'être de l'Ordre des Senateurs
r être noble & pour annoblir ſa fa-
e, mais bien loin de faire conſiſter la
bleſſe dans l'oiſiveté, tous les Nobles
ocient & même les Chevaliers. Il n'en
as ainſi dans les autres païs de la domi-
on des Venitiens. Les Nobles y vi-
t de leurs rentes ſans faire aucun trafic.
Les Nobles Genois ſont à peu près de
ne Caractère que les Venitiens.
A l'égard des Romains, les Nobles y
priſent le métier de Negociant, mais
contraire ils ne croyent pas que l'A-
culture & tous les travaux de la
pagne ſoient indignes d'un homme
ble. On peut même negocier, ſans
oger, des revenus de ſes terres, & ce
re de vie ruſtique y peut quelque-
annoblir un roturier.
A Florence pour être Noble il faut
ir d'une ancienne famille Patricien-
dont une partie ſe peut jetter dans
Negoce ſans deroger, l'autre vit no-
M 5 ble-

blement. C'est le moyen de soûtenir les familles.

Voici l'idée qu'on nous donne ici de la Noblesse chez les autres Nations, au moins dans ce siècle-là. En Allemagne on tient pour nobles ceux qui ont de quoi vivre de leurs rentes hors des villes, qui commandent des châteaux & de petites places. La plus grande partie de cette Noblesse vit de brigandage *. Ceux qui ont plus de genie & d'élevation d'Esprit s'attachent aux Princes & se polissent dans les Cours autant que le peut permettre la rudesse & la grossiereté de leur naturel. La Noblesse Françoise est toute repanduë dans la Campagne où chacun fait cultiver ses terres. C'est une honte à un Gentilhomme François d'habiter dans une ville. On y a un profond mépris pour les Marchands, c'est parmi les Gentilshommes François † une espece de titre de Noblesse de se ruïner en depenses & de ne s'embarasser point de l'avenir. La Noblesse multiplie tous les jours

* Je l'attribuerois plutot au siècle qu'au naturel.

† La Noblesse est aujourd'hui en France sur un autre pied; je ne sai si Pogge étoit bien informé de tout ce qu'il dit là-dessus.

nus en France, parce que si les Enfans d'un Marchand ou même d'un Artisan se retirent à la Campagne & y vivent du revenu de leurs terres, ils sont regardez comme des demi-Gentilshommes & leurs enfans sont nobles. On regarde aussi comme noble, ceux qui ayant été au service des Princes ont acquis quelque terre. On donne à peu près le même caractere aux Anglois. Il est indifferent aux Espagnols qu'on demeure dans les villes ou à la Campagne pourvu qu'on soit de noble extraction ou qu'on vive noblement. Chez les Polonois c'est l'Art Militaire qui fait les Nobles, & les Esclaves peuvent le devenir pourvu qu'ils se signalent à la guerre *. Parmi les Grecs tous ceux qui sont au service de l'Empereur sont regardez comme nobles quand ils seroient de basse extraction. Ce n'est pas la même chose parmi les Princes de l'Europe; quoi qu'on soit à leur service, il faut qu'ils donnent des Lettres de Noblesse à ceux qu'ils veulent mettre dans le rang des Nobles. Le Pape, l'Empereur, les Rois, les Prin-

* C'est la même chose chez les Nations Barbares, comme les Egyptiens & les Sarrasins.

Princes ont ce droit & en usent souvent sans beaucoup de choix. Mais on met une grande difference entre la Noblesse acquise par de belles actions & par des services signalez & celle qu'on a acquise avec un peu d'Encre & de Cire. Pogge se moque de cette derniere.

Maximes. La Noblesse ne sauroit nous venir de dehors, il faut que chacun la tire de sa propre Vertu. Un Prince peut bien faire un homme riche & grand Seigneur, mais il n'est pas plus en son pouvoir de faire un homme noble que de le faire sage & vertueux. Les plus grandes dignitez & les plus grands commandemens n'annoblissent point les mechans & les fous, parce que la Noblesse est incompatible avec tout ce qui est vicieux. p. 71.

Un homme qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou au moins sans aucune honête occupation, & qui ne se distingue par aucune vertu & par aucune lumiére, & qui ne s'appuie que sur la Noblesse de ses Ancêtres ne sauroit passer pour noble. Encore moins un mechant Citoien, un homme d'une ame basse & venale qui ne se signale que par de mechantes actions prétendroit-il passer pour noble à l'ombre de la Vertu de ses pe-

peres. Prétendre ne soutenir la Vertu de ses Ancêtres que par un grand nombre de chevaux, de chiens & d'oiseaux & en courant les bois & les forêts; c'est chercher la Noblesse parmi les bêtes.

Quelque ancienne que soit une Maison, s'il n'y a eu de pere en fils que des scelerats & des gens vicieux, elle ne peut donner aucune Noblesse à la posterité, & plus les enfans sont éloignez de tels peres quant au tems de leur naissance, plus ils sont éloignez de la Noblesse.

A quoi sert à la plûpart de nos Chevaliers qui tiennent le premier rang parmi la Noblesse, à quoi leur sert ce grand nombre de Chevaliers qu'ils comptent parmi leurs Ancêtres avec tant d'ostentation, s'ils ne se distinguent que par une agraffe ou par un éperon d'or. Nos mœurs sont bien differentes de celles des Anciens Romains. Parmi eux l'Ordre des Chevaliers étoit populaire, il n'étoit point censé noble. La plûpart d'entre eux étoient *Publicains*, occupez au bas emploi d'exiger des impôts. Les Nobles étoient ceux qui descendoient de Famille Patricienne, & qui tiroient leur origine de Senateurs, de Con-

Consuls, de Generaux, de Conquerants & de *Triomphateurs*. Les Chevaliers pouvoient à la verité annoblir leurs maisons par leurs belles actions soit en paix, soit en guerre. Ce ne fut point la naissance qui annoblit *Marius* ni *Ciceron*, mais ils auroient laissé à leurs enfans une Noblesse bien legitime, s'ils avoient voulu imiter les vertus de leurs Peres.

p. 83. L'Affranchi de Ciceron qui se forma à la Vertu sous son Maître étoit plus noble que le fils de Ciceron, puisque ce dernier dégenera des vertus de son pere.

C'étoit là le sentiment de Nicolas Nicoli sur le sujet de la Noblesse. A l'entendre parler, c'est une pure chimere à toute sorte d'égards. Il ne voudroit pas même accorder aucune Noblesse à la Vertu, parce que son propre est de rendre heureux & sage, & non d'annoblir. Les sentimens de Laurent de Medicis sont & moins outrés & plus raisonnables.

Voici à quoi l'on peut réduire ce qu'il en dit. Quoique les sentimens des Nations soient differents sur le sujet de la Noblesse, suivant leur diverse constitu-

nation, on doit tenir pour noble ceux qui sont regardez comme tels par leurs compatriotes.

Qu'on passe sa vie à la campagne, ou qu'on la passe dans les villes, c'est ce qui ne rend point noble, comme il n'empêche point de l'être.

Malgré le partage des Nations sur la Noblesse, il y a pourtant certaines choses dont elles conviennent toutes. Un homme, par exemple, qui a un grand patrimoine dont il use honorablement, qui mene un genre de vie honnête & noble, qui ne se soutient point par des emplois mercenaires, qui se distingue dans les armes, ou que les dignités élevent au dessus des autres, passera par tout pour noble.

Cette vertu austere, & Stoïcienne ou plûtôt metaphysique, qui se contente d'elle-même, sans prétendre avoir besoin d'aucun appui, est une pure idée qui n'existe nulle part. Tout le monde la louë, mais personne n'y aspire. Elle n'entre point dans les villes, & il la faut chercher dans les deserts inhabités. Mais quand même elle seroit dans l'être des choses, elle ne donneroit point ce qu'on appelle la Noblesse. La Vertu a be-

besoin pour la donner d'un assemblage de secours qu'elle n'a point d'elle-même. Il faut de la santé, des richesses, des parens, la patrie, tous biens qui dépendent de la fortune.

Quelle Noblesse peut avoir un Philosophe qui content de ses méditations, passe ses jours dans une Bibliotheque, se connoissant à peine lui-même, ou un particulier qui vit comme un hermite dans un village inconnu à tout le reste des hommes. S'il est homme de bien, tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il a de la vertu, mais point de Noblesse.

Après cette conversation ils se separerent bons amis, laissant à chacun la liberté de son sentiment.

## DE LA MISERE DE LA CONDITION HUMAINE *.

On introduit dans ce Traité le grand Cosme de Medicis, s'entretenant avec Pogge & quelques autres Savans sur la mi-

* Ce Discours est addressé à Pandolfe de Malatesta. Pogge l'écrivit à l'âge de 2. ans dans le tems de la prise de Constantinople par les Turcs. *Pogg. Op. p.* 88.

misere humaine à l'occasion de la ruïne de l'Empire, par les conquêtes des Turcs. On reduira cette conversation à quelques maximes.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Nos maux sont-ils sans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion, que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre d'elle-même assez dure envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les rigueurs. C'est l'Apologie de Democrite.

La Fortune ressemble au tonnerre qui tombe ordinairement sur les grands arbres & sur les édifices les plus élevez. Elle se plaît à tomber sur les grands Empires.

Les derniers malheurs paroissent toujours les plus grands. Il n'en arrive point de si lamentables, de si géneraux, que l'Histoire ne fournisse encore des exemples d'évenemens & de spectacles plus tragiques.

Pourquoi deplorer les malheurs d'une seule Ville ou d'une seule Nation, comme si tout le Genre humain n'étoit pas la victime de la misere?

La plûpart des malheurs des hommes

leur arrivent par leur faute, mais comme la Raison n'a pas assez de force pour les corriger, ils meritent d'autant plus de compassion qu'ils sont tout ensemble coupables & malheureux.

La Nature ne nous a donné que la Raison pour tout rempart contre les assauts de la Fortune. Mais en même tems elle a affoibli ce rempart en lui suscitant mille ennemis redoutables & presque toujours invincibles. C'est l'avarice, la prodigalité, la luxure, la crainte, la temerité, l'envie, l'orgueil, la colere, l'ambition, & toutes les autres passions. Celui que la Raison seule munit contre les maux de ce monde est le Phenix qui ne se trouve nulle part. Il y a quelques exemples rares de gens qui peuvent parler fort à leur aise des miseres humaines, parce qu'ils se trouvent presque exemts de toutes. *Cosme de Medicis* étoit noble, riche, savant, d'une vertu & d'une valeur peu commune, dans une haute dignité. Il avoit de l'esprit infiniment. Ses services & ses qualitez Heroïques le rendirent les délices de sa Patrie. Mais il étoit sujet aux douleurs de la Goutte qui ne reconnoît pas plus l'Empire de la Raison que

que le Vice & les autres malheurs.

Qu'on ne me parle point des adoucissemens qu'une femme, des enfans, une famille, une posterité, des alliances peuvent apporter aux maux de ce monde. C'est là ordinairement la source la plus feconde & même la plus assurée des malheurs des hommes. Ce sont les biens que la Providence accorde & qu'elle ôte quand il lui plait. La possession n'en est jamais si douce que la perte en est sensible. Ce sont des liens qui durent trop long tems quand ils sont fâcheux & desagreables, trop peu quand ils sont doux, les plus doux ont même leur deboire.

Les apparences du bonheur ne sauroient tromper que le Vulgaire ignorant. Elles cachent souvent une misere plus réelle que la misere de ceux qui passent pour les plus malheureux. Tout le monde sait le mot de ce Romain qu'on blâmoit d'avoir repudié sa femme qui étoit belle & sage. Il ne fit autre chose que montrer à ses censeurs de beaux souliers qu'il portoit. Ils sont beaux, dit-il, mais vous ne savez pas où ils me blessent.

S'il étoit possible qu'on proposât à un hom- Pogg. 100. 101.

homme la condition de la vie humaine avant que de naître, il y a lieu de douter s'il ne refuseroit pas de s'embarquer dans un aussi petit vaisseau sur une mer si orageuse, si fertile en écueils, & où le naufrage lui paroîtroit presque inévitable.

S'il y avoit quelque lieu dans le monde d'où la misere dût être bannie, il semble que ce devroit être dans les Monasteres, où l'on prétend que la Vertu & la Sainteté se sont retirées comme dans un azyle contre les vices & les vanitez du siècle. Il se trouve en effet quelques-uns de ces bons Moines qui exaltent beaucoup leur bonheur, mais le plus grand nombre avoue ingenûment les miseres attachées à la vie monastique. La principale est qu'ils ne sont point à eux-mêmes, & que dans un esclavage perpetuel & insupportable à la plûpart, il faut qu'ils vivent selon les caprices de certaines regles, & de certaines obligations qu'on leur a imposées. D'ailleurs si d'un côté on ne peut pas nier qu'il n'y ait des Religieux fort respectables, par leur Science & par leur Vertu, on ne peut pas disconvenir non plus qu'il n'y en ait beaucoup plus d'ignorans & de vicieux. Il n'y a point de

de lieux où les passions dominent davantage que dans ces retraites destinées à les combattre, & où par conséquent il y ait plus de misere. La plûpart des Moines sont ambitieux, avares, & insatiables. On en voit quelquefois venir à Rome fort bien montez & faisant de grandes largesses pour augmenter & pour amplifier leurs revenus. Je parle des Moines rentez. P. 102.

A l'égard des Moines Mendiants, il semble qu'ils prennent à tâche de reduire les autres à la mendicité, subsistant comme ils font de la sueur & du travail d'autrui pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la faineantise. La plûpart de ces Freres *Mineurs*, qui ont pris le nom fastueux d'*Observantins*, ne sont qu'une miserable racaille qui sous prétexte de sainteté s'est devouée à l'oisiveté, & contre l'ordre de la Providence soustraite au travail. Gens superbes, pleins de faste & d'ostentation, médisants, seditieux, & remplis d'une si haute opinion d'eux-mêmes que souvent ils se revoltent contre leur Chef *.

J'ai

* Allusion à la revolte des Cordeliers contre Jean XXII. Pogge n'ose pousser plus loin l'invective contre les Moines de peur de se les attirer à dos.

J'ai vécu cinquante ans, disoit Pogge, à la Cour de Rome, sous plusieurs Souverains Pontifes, & même dans leur confidence. J'en ai vû se plaindre amerement de leur servitude, & détester en secret leur dignité, comme la plus miserable de toutes les dignitez. Il est vrai que la plus grande partie de leur misere a sa source dans leur mauvaise conduite, mais c'est par là qu'ils sont doublement miserables. Ce n'est pas à paître le troupeau de Christ qu'ils donnent le plus de soin, c'est à aggrandir & à engraisser leur famille, & s'ils n'y réussissent pas ils en sont plus affligez que de tous les maux de l'Eglise. Ils ont la plûpart du tems une telle indifference pour la Vertu & pour la Réligion, que quelquefois on est tenté de croire que Dieu ne s'interesse pas au bien des hommes, puis qu'il les laisse gouverner par de si méchantes têtes. Ils s'appellent *Serviteurs de Dieu*, mais ils sont le plus souvent les *Serviteurs* & les esclaves des ennemis de Dieu. Il ne se-

dos. *Ne autem videar cum hac multivaga gente inane bellum gerere, & ne eos provocem ad maledicentiam linguæ, sinamus illos in sua felicitatis opinione tabescere.*

étoit pas malaisé de prouver leur misere, si le respect qu'on a pour une si grande dignité permettoit de découvrir leurs cicatrices. En un mot ils sont si intolerables qu'il n'y a que la patience Divine qui n'en soit pas épuisée.

## DU MALHEUR DES PRINCES.

*Pogg. p. 392. Edit. Basil.*

Les Empereurs, les Rois, les Princes, en un mot les Souverains qui paroissent les plus heureux de tous les hommes, peuvent être regardez comme les plus malheureux. S'ils sont méchans, par cela même ils sont d'autant plus miserables, qu'ils font la misere des autres. S'ils sont bons, il faut qu'ils portent le monde sur leurs épaules.

Lors que Marc Aurele sut qu'il avoit été adopté par Adrien pour lui succeder à l'Empire, il fut saisi de tristesse & de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il fallut le tirer malgré lui de son Jardin pour le conduire au Palais de l'Empereur. Et comme on lui demandoit la raison de sa répugnance il fit un long Discours sur les maux & les miseres du Pouvoir Souverain (a).

(a) *Jul. Capit. p. 160. Pogg. p. 398.*

Diocletien accablé du poids de l'Empire

pire l'abdiqua pour vivre en retraite dans sa Patrie. Hercule & Galere l'ayant exhorté à en reprendre les rênes, il répondit qu'il détestoit l'Empire comme une peste. *Si vous pourviez voir*, leur écrivoit-il, *les plantes que je cultive dans mon Jardin de Salone, vous ne me parleriez jamais de l'Empire* (a). Ce qu'il dit sur la difficulté de bien régner, mérite d'être remarqué. *Quatre ou cinq fourbes*, disoit-il, *se liguent ensemble pour gouverner l'Empereur. Le Prince enfermé dans son Palais, ignore ce qui se passe, & ne peut presque jamais savoir la verité. Il faut malgré lui qu'il s'en tienne à ce qu'on lui rapporte. Ce qui fait qu'il donne les charges, à ceux qui le meritent le moins, & les ôte à ceux qui en sont le plus capables. En un mot le meilleur Prince & le plus précautionné est sujet à être vendu* (b).

(a) *Aurel. Vict. Epit.* p. 98.

(b) *Vopisc.* p. 883.

Pogge dit (c) qu'il y a quatre sortes de gens, qui sont les architectes de la misere des Princes, & par conséquent de celle des peuples. Les flatteurs qui ont l'art de changer les vices en vertus, d'attacher de la gloire & de la justice aux actions les plus honteuses & les plus injustes. Les Ministres de leurs plaisirs &

(c) p. 407.

& de leurs voluptez sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont plus d'entrées, & souvent le plus de part à la confidence du Maître. Il n'y en a point dont le Ministere soit plus agréable à la plûpart des Princes que celui des donneurs d'avis pour trouver de l'argent. De là les nouveaux impôts, l'inquisition sur les biens & sur les facultez des riches, les proscriptions, & tous les stratagemes de la convoitise pour avoir le bien d'autrui. Enfin les délateurs sont la plus pernicieuse peste des Etats, sur tout pour l'innocence qu'ils attaquent plus ordinairement que le crime. Ce fut une tache dans la vie d'Adrien, qui étoit d'ailleurs un grand Empereur, d'avoir donné entrée & prêté l'oreille à ces sortes de gens, qui par leurs calomnies lui faisoient perdre ses meilleurs amis.

Pour juger du bonheur ou du malheur des Princes, il ne faut pas les regarder par ce qu'ils nous montrent, mais par ce qu'ils nous cachent,

*Au dedans ce n'est que misere.*

Voyez cette belle statuë de Jupiter, qui a la foudre, & celle de Neptune qui a le trident à la main. Au dedans il *Pogg. p. 411. Le Coq de Lucien.*

y a des souris & des belettes, qui y prennent leurs repas.

## TRAITS D'HISTOIRE TIREZ DES INVECTIVES DE POGGE.

INVECTIVE contre Felix V.

Eugene IV. ayant été déposé en 1438. dans la Session 34. du Concile de Basle, on élût en sa place *Amedée* Duc* de Savoye, sous le nom de *Felix V.* en 1440. Les partisans d'Eugene IV. semerent alors contre Felix quantité de Libelles, qui furent condamnez dans le Concile. L'Invective de Pogge contre cet Antipape n'eut pas apparemment ce sort, puisqu'il paroît qu'il ne la publia qu'après l'élection de Nicolas V. qui se fit non à Basle, mais à Lausanne, où le Concile fut transferé.

On ne peut pas comprendre la raison de cette furieuse Invective contre Felix & contre le Concile de Basle. Felix avoit abdiqué, Eugene IV. étoit mort, Nicolas V. avoit pris sa place, comme Pogge en convient lui-même dans cette Pièce, le Concile de Basle ne

* Il avoit été fait Duc par l'Empereur Sigismond en 1416.

ne subsistoit plus, & il semble que tout étoit alors en paix. Il faut pourtant que Felix malgré son abdication fit encore quelques tentatives, pour se relever, ou pour se maintenir *.

Quoi qu'il en soit, Pogge parle du Concile de Basle, qu'il appelle un *Conventicule*, comme d'une *Synagogue damnée* & comme de l'*égout de toute sorte de crimes*. A l'égard des Peres du Concile, il les traite comme des bêtes farouches, qui n'ont que la forme humaine, & comme une racaille de scelerats; *belluæ immanes sub humana forma*.

Pour Felix, c'est selon lui un *Eleve de Satan*, un *Ante-Christ*, un *Mahomet*, une *Idole élevée contre Jesus-Christ*, un *monstre d'avarice & d'ambition*, un *sot* & un *fat* qui fait l'entendu, quoi qu'il soit si ignorant, qu'à peine sait il lire, &

* *Demiror insaniam illius execrandi idoli, adeò stupore oppressam, adeò stultitia & cupiditatibus excœcatam, ut mentem audeat tentare Christianorum principum atque optimorum; & præsertim Regis Franciæ, cujus animus semper firmus atque inconcussus stetit pro servanda unitate, semper hæsit vero Vicario Christi, semper Eugenium & nunc Nicolaum virum sanctissimum, Pontifices summa coluit veneratione.* p. 156.

& il l'envoye ſans façon à tous les Diables. *Abi in malum cruciatum.* Les Cardinaux que Felix créa après ſon élection, Pogge les appelle des perſonnages de Theatre & des Comédiens ridicules. *Plures alienis veſtibus perſonatos rubicundo pileo tanquam mimos ridiculos exornaſti.*

Voici quelques particularitez concernant Felix. Il avoit toujours été ſéculier. Il étoit même marié & avoit eu pluſieurs enfans, mais il étoit veuf, quand il vint à Baſle pour ſe faire élire Pape. Il y eut à ſon élection quatre Piemontois. *Ex Gallia Ciſalpina, ex his gentibus, quibus Italia noverca eſt:* quatre François ou plutôt Savoyards, *non ex vera Gallia, quæ floret excellentiſſimis viris, ſed ex illa intercluſa ſylvis & montibus, patria ſordida ac ruſticana, quam Sabaudiam vocant:* quatre Allemands, dont il fait une peinture affreuſe, quoiqu'il ne diſconvienne pas que l'Allemagne n'abondât en bons eſprits & en honnêtes gens. *Sunt in eâ natione plurimi egregii viri prudentes, docti, ſobrii, omni virtute cumulati, at ex his nullus aſſumptus eſt.* Il dit à peu près la même choſe des quatre Eſpagnols qui

qui furent à cette élection. *Totidem attulit Hispania, portenta quædam naturæ, non homines. Referta est enim ea provincia hominibus doctissimis, ornatissimis; nulli eorum est hoc munus nefarium demandatum.*

Philippe de Bergame, Auteur du même siècle, donne de Felix une idée fort differente du portrait qu'en fait ici Pogge. „ C'est, dit-il, un homme „ orné de toute sorte de vertus, par „ lesquelles il a étendu merveilleuse- „ ment ses Etats, tant au deça qu'au „ delà des Monts. Après avoir regné „ quarante ans, il laissa le gouverne- „ ment de ses Etats à *Louïs* son fils u- „ nique & se retira dans un Hermita- „ ge nommé *Ripaille* avec six Gentil- „ hommes, y vivant saintement. Il fut „ tiré delà pour être couronné Pape à „ Basle, mais comme il étoit humble „ & pacifique, il ceda de lui-même le „ Pontificat à Nicolas V, après la „ mort d'Eugene IV, & rentra dans „ sa retraite avec la dignité de *Legat à* „ *Latere.* Il mourut fort âgé en o- „ deur de sainteté. Cet Historien prétend même qu'il fit des miracles après sa mort. A ce dernier fait près, il est plus

plus raisonnable d'en croire l'Historien que le Satirique, à qui l'on peut fort bien appliquer ce mot de Juvenal:

*Est facilis rigidi cuivis censura cachinni.*

Juvenal. Sat. X. ℣. 31.

„ Rien n'est plus aisé que de critiquer la conduite des gens & de s'en „ divertir", comme le traduit le Pr. Tarteron. On examinera à fond le caractere de Felix dans l'Histoire du Concile de Basle.

INVECTIVES contre François Philelphe. * p. 55. & 102.

On a déja parlé ailleurs * des Invectives de Pogge contre *François Philelphe*. Ce dernier avoit écrit en Vers une Satire contre *Nicolas Nicolo* intime ami de Pogge, toute pleine d'obscénitez, que Pogge repousse souvent par d'autres obscénitez. Il y a dans ces Invectives de Pogge quelques particularitez, qui ne sont pas indignes de la curiosité. Philelphe étoit, si l'on en croit Pogge, fils * d'un Prêtre du Tolentin, & d'une tripiére † de Rimini. A cer-

* Cependant Philippe de Bergame en fait un Gentilhomme & même un Chevalier.

† *Verum nequaquam mirum videri debet, cum cujus mater Arimini dudum in purgandis ventribus & intestinis sorde diluendis quæstum fecerit, materna artis fœtorem redolere, hæsit naribus filii saga-*

ntendre parler notre Auteur, Philelphe toit un monstre devoüé aux vices les lus abominables. Il avoit été chassé e Florence pour ses mauvaises mœurs la sollicitation de Nicolo, qui l'y aoit attiré à cause de son savoir. *Hinc lle lacrymæ.* Il avoit déja été chassé e Padoüe pour la même raison, & s'étoit retiré à Constantinople, où il fut ort bien reçu d'Emanuel Chrysolore, ui le croyoit un honnête Etranger, & on un autre *Pâris*, comme s'exprime Pogge. Il débaucha en effet la fille de Chrysolore, qui l'auroit tué de ses propres mains, s'il n'eût été fléchi par les rieres de quelques Italiens, qui engagerent Philelphe à épouser cette fille. Ce qu'il y a de curieux c'est que Philelphe coupable des plus infames débauches, reprochoit quelques amourettes à Nicolas.

Il sembleroit, à entendre parler Pogge, que Philelphe ne fût pas fort savant, puis qu'il étoit sans cesse auprès d'*Ambroise l'Hermite* * à se faire corriger

*...cis materni exercitii attrectata putredo, & ...inui stercoris fœtens halitus.* 165.

* Ambroise étoit Florentin, Géneral de l'Orre de Camaldoli, & un des savants hommes de

ger par ce ſavant Moine les fautes qu'il faiſoit en écrivant, & en enſeignant. Il faut qu'il y ait beaucoup de paſſion & de mediſance, peut-être, d'envie, dans ce jugement. Philelphe avoit été appellé à Florence pour y enſeigner les Belles Lettres. Il les enſeigna depuis à Sienne, & à Milan ſous la protection du Duc, qui lui faiſoit une penſion annuelle. Il a paſſé conſtamment pour un des plus ſavans hommes de ſon tems, tant en Grec qu'en Latin, & il réüſſiſſoit également en proſe & en vers. Voici les monumens qu'il laiſſa de ſon érudition, au rapport de Philippe de Bergame. Un Poëme Heroïque, intitulé *Sforciade.* Des Satires en vers Heroïques. Six Livres d'amuſemens ſerieux & comiques, en vers. Des Odes & des Elegies en Grec & en Latin. Des Hiſtoires convivales en proſe. Un Traité de la pieté. Un autre de la morale, en proſe auſſi. Des Lettres Grecques & Latines, ſoixante Oraiſons, ou, Harangues, quelques Traductions de Platon, d'Hippocrate & de Plutarque.

La

de ſon tems. Il fut aux Conciles de Baſle & de Florence.

La mauvaise Langue de Philelphe lui faisoit perdre tous ses amis. Elle le brouilla avec Ambroise, dont on vient de parler; avec *Leonard Justinien*, Noble de Venise; avec Francisco Barbaro, aussi Noble Venitien, avec le fameux Guarin de Verone, avec Charles & Leonard Aretins. On apprend de Philippe de Bergame qu'il y avoit une grande émulation entre Philelphe & Charles Aretin, par rapport aux belles Lettres. A l'égard de Leonard on ne sait pas la date de leurs brouilleries. Parmi les Lettres de Leonard Aretin, il y en a une à Philelphe, où il montre qu'ils étoient bons amis. Au reste, pour le dire en passant, les Lettres de Leonard sont pleines d'esprit & de savoir. On y trouve des traits fort curieux de l'Histoire ancienne & moderne. Leon. Aret. Ep. L. VI. Ep. XI.

Philelphe mourut pauvre en 1481. âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Philippe de Bergame lui rend ce témoignage qu'il méprisa toujours beaucoup les richesses. Ce qui ne s'accorde gueres avec l'inclination au vol que Pogge lui attribuë.

INVECTIVES

Selon Pogge Laurent Valle n'épar-

contre Laurent Valle.

gnoit ni les vivans ni les morts, ni les Anciens ni les Modernes. Il trouvoit des fautes, & des défauts dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, sans excepter les *Varrons*, les *Virgiles*, les *Cicerons*, les *Tite Lives*, les *Sallustes*, les *Lactances*. Pogge ne lui pardonnoit pas d'avoir mis Quintilien au dessus de Ciceron. Laurent Valle trouvoit que S. Jerôme avoit mal traduit plusieurs endroits de la Bible, & que S. Augustin avoit erré sur le Destin, sur la Trinité & sur la Providence.

Non content d'attaquer l'érudition de Laurent Valle, Pogge attaque sa doctrine, & le représente comme un Hérétique à brûler. Il parloit de la clôture des filles avec une licence qui émût terriblement la bile de Pogge. *Celui qui a le premier inventé les Convens de Réligieuses*, disoit Valle, *a introduit une coûtume abominable, & qui doit être releguée aux extrémitez du Monde. Les Courtisannes & les femmes publiques sont plus utiles au Genre humain que ces prétendües saintes filles, que la superstition a condamnées à une Virginité perpetuelle.*

Ce que dit ici Laurent Valle, de l'institution même, paroît fort outré,

&

bien contraire aux sentimens de l'Antiquité. Mais il se trouvoit en ce tems-là des Docteurs Orthodoxes, qui ne parloient pas avec moins de force & de liberté des abus de ces Monasteres, & des désordres qui s'y commettoient. Otez-en néanmoins l'abus, & la contrainte des voeux, qui souvent ne sont que des amorces au vice, il n'y avoit rien de plus utile, que ces lieux bien reglez, où des filles & des veuves retirées des vanitez du monde, ou mal partagées du côté des biens de la fortune, peuvent trouver une honnête retraite pour s'appliquer plus tranquillement au service divin & à la pratique de la vertu & de la pieté.

Le Pogge raconte que Laurent Valle étant à Naples eut beaucoup de peine d'échapper le fagot pour avoir avancé quelques propositions erronées, sur la Trinité & sur quelques autres sujets. L'affaire ayant été portée au Tribunal de l'Inquisition, Valle fut mis en prison, déclaré Hérétique, &, comme tel, condamné au feu, mais le Roi Alfonse ayant intercedé pour lui, il en fut quitte pour le fouët qui lui fut donné dans le Convent des Dominicains.

 Il

Il n'y a rien de moins Chrétien, plutôt de plus inhumain, que les leries & les insultes de Pogge en rap tant ce fait, qu'il prétend avoir é notorieté publique. Laurent Valle tracta ses erreurs, & le Pape lui do même un emploi de Lecteur ou de fesseur à Rome.

p. 220. On trouve ici une particularité curieuse de la vie de Laurent V C'est qu'ayant été ordonné Evêq Pavie, avant l'âge & sans dispens quitta de lui même la mitre, & la posa, en attendant, dans le Palais E copal, où elle étoit encore. Pogge noit ce fait de *François* Evêque de vie. Je rapporterai ses paroles en tin, qui sont fort embrouillées. *non horruisti, belua impudentissima, tatis meminisse, qui olim Papiæ p coactus, ut non redderes pecunias creditas, falsum Chirographum scripsisses, accusatus, convictus, dam tus, ante tempus legitimum, absque dispensatione Episcopus factus es. Ma profecto dignitas, id ætatis adolescen tantam dignitatem assequi sua vir potuisse. Sed cum tibi invito ea dign esset concessa, credo ne à Pontifice cul*

*, mitram albam, eo quo accepe-
lis in Episcopi curia deposuisti, quæ
sque hoc tempus suspensa pendet; ad
lam & detestandam sceleris nominis-
tui sempiternam famam. Eam quo-
Historiam olim Franciscus Episcopus
iensis quo cum erat mihi summa fa-
iaritas & antiqua consuetudo, cùm
ondum nossem, singulatim ridens
ravit. Quid illa Neapolitana tabula-
corruptio? Nonne te nequissimum
ilem ac perfidiosissimum, non prædo-
, sed furunculum esse convicit? Re-
sco, recordare quæso, vel saltem
commonente, cum ob nummos à merca-
creditos tabulas abrasisti, & pro
um pecuniæ numero alterum subdi-
Quo facto in carcerem conjectum Re-
enignitas secundi Episcopatus laude
voit.*

ur avoir une idée générale de ces
ctives de Pogge contre Laurent
, il en faut donner à peu près le
Laurent avoit traité Pogge d'igno-
en toute Science, de déclamateur,
uffon, en un mot d'homme sans
mérite. Prétendant avoir trouvé
ité de fautes dans ses Lettres, il
écrit contre lui une Satire très-

ſanglante. Quelques airs de mépris que ſe donne Pogge il n'en fut pas moins irrité, que Junon du Jugement de Pâris. *Manet alta mente repoſtum.* Dans ſa premiere Invective Pogge décerne à Laurent Valle le Triomphe de la *Satiſe.* Dans la ſeconde il l'envoye ſur un Char de Triomphe aux enfers, en qualité d'Hérétique. Dans la troiſième il le repréſente de retour des enfers plus méchant que jamais à la tête d'une armée de Menſonges contre lui. Dans le reſte il invective à pleines voiles.

Au reſte je ſouſcris volontiers au ſentiment de *Henri Bebel*, ſur ces *Invectives*; c'eſt qu'il ne faut juger ni de Pogge ni de Laurent Valle, par ce qu'ils
p. 84. diſent l'un contre l'autre. *Licet nimis acerbè inſectetur Laurentium Vallam hominem doctiſſimum, non tamen mihi perſuadet, quicquam eſſe diminuendum de illius exiſtimatione. Non enim ego Poggium ob id laudandum cenſeo, quòd ſcripſerit contra Vallam, & quidem copioſè atque diſertiſſimè, nec quemquam probo, qui maledicentia pugnat, id enim proprium eſt meretricum & ſcurrarum in triviis & tabernis contra quoſque latrantium. Ideo Poggium æmulatione vel injuria exaſpe-*

*[illegible], existimo male sensisse de Valla, [illegible] fidem ei adhibendam censeo, cum [illegible]scripserit contra inimicum. Nec item Lau-[illegible] Vallam aut probo, aut audio [illegible]tra Poggium fulminantem atque re-[illegible]tem, nemo enim satis idoneus est [illegible] contra inimicum suum, imò pejus [illegible] sapientes de eo qui detrahit, [illegible] & maledixit, quàm de eo, qui [illegible] illas detractiones. Cùm igitur [illegible] in se invicem fuerint grassati per [illegible] contumeliæ & maledicentiæ, [illegible] eloquentiam tantam & eruditio-[illegible] quærit, neutrum ex alterius scriptis [illegible], & cùm ambo fuerint disertissimi, [illegible] tamen & elaborata oratione [illegible] præstare duco. Cæterùm copia, [illegible], facilitate, naturali & spon-[illegible] nascenti eloquentia, jucunditateque [illegible] longissime præcellere Valla Poggium, non est ambiguum. Poggii ita-que eloquentiam probo, quanquam negli-[illegible] esse existimo minimè.*

Puisqu'on a parlé de Bebelius, il est [illegible] de remarquer que c'est lui qui a [illegible] l'édition de Basle des Oeuvres de Pogge de 1538. Ce Savant, qui étoit Professeur en Belles Lettres à Tubingue, ayant trouvé le Traité de Pogge de

 la

la misere de la condition humaine dans le cabinet de Leonard Dur Abbé d'Abdelberg, & Général de l'Ordre des Religieux de Prémontré, il le joignit aux autres Oeuvres du Florentin. Ce fut sans doute la lecture de ce Traité qui engagea Bebel à faire un très-beau Poëme Latin sur le même sujet. Cet Auteur, qui florissoit sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième sous Maximilien, a fait beaucoup d'honneur à sa Patrie *. Vossius, qui n'en parle que comme d'un Historien & d'un Humaniste, n'avoit pas apparemment vû ses Poësies, puis qu'il n'en a point fait mention dans son Traité des Poëtes Latins, quoi qu'il ne méritât pas moins d'y entrer que François Philelphe. On a de lui des Elégies, des Odes, des Satires, des Epigrammes, des Epitaphes, & des Hymnes.

## DE LA VIE CHAMPETRE.

Pogge s'étant retiré à la Campagne sur ses vieux jours en représente les avantages & les délices avec beaucoup d'esprit

* C'étoit Justingen, village de la Souabe.

dans une Lettre qu'il écrit à Cosme Medicis, qui s'y retiroit souvent même, comme dans un port con- les orages de la ville *. Voici à près à quoi se reduit ce qu'il en (a).

La Campagne a de tout tems été le me des honnêtes gens de toute con- n & de tout caractère, & l'Agri- ure a passé chez les Anciens pour des plus nobles occupations des mes. Xenophon † nous apprend Cyrus (b) faisoit gloire d'avoir fait même son beau Jardin de Sardes, & té ses arbres dont l'arrangement fai- l'admiration de Lysandre. Seneque t la même chose de Scipion l'Afri- in Liv. I. Let. XXVI. Il n'y a sonne qui n'ait ouï parler des Jar- d'Epicure dont le même Auteur s fait une si agreable descrip- (c); Un Poëte de ce tems-là dit Mecenas cultivoit les Muses dans Jardin,

(a) p. 295.

(b) Il s'agit de Cyrus le jeune.

(c) Senec. *Ep.* XXI.

Ma-

Voyez la Preface du beau Poëme *Des Jar-*, De Hortis, du Pere Rapin.

Voyez l'Oeconomie de Xenophon. p. 656. rouve là aussi l'éloge de la vie rustique.

** Majus erat potuisse, tamen nec velle Triumphos;*
*Major res magnis abstinuisse fuit.*
*Maluit umbrosam quercum, Nymphasque cadentes,*
*Paucaque pomosi jugera culta soli.*
*Pieridas, Phœbumque colens in mollibus hortis,*
*Sederat argutas garrulus inter aves.*

On a parlé ailleurs du plaisir que trouvoit Diocletien dans cet exercice après sa retraite.

Le tumulte des villes & l'embarras des affaires en rend le sejour fâcheux, & sur tout à un certain âge où il semble que le repos & la tranquillité devroient être la recompense des travaux de la jeunesse. Il est vrai que l'avarice & l'ambition sont flattées dans les villes, par les emplois publics qu'on y peut exercer, mais les seuls exemples de Demosthene & de Ciceron, que l'Eloquence fit perir, nous apprennent que la Fortune y vend quelquefois bien cher ses faveurs (a). Les naufrages de la Fortune sont encore moins à craindre que ceux auxquels l'innocence est expo-
sée

(a) Juvenal. Sat. X. 119. 130.

* Voyez les Notes de Mr. le Clerc sur ces vers d'Albinovanus. *Eleg.* II. p. 120. 121. & le *Mecenas* de Jean Henri Meibomius Cap. XXVIII.

sée dans la Ville ; au lieu que si elle trouve quelque part un asyle, dans le Monde, c'est constamment à la Campagne. Il falloit que Ciceron en fût bien persuadé, puis qu'entre les raisons dont il se sert pour défendre Roscius Amerinus qu'on accusoit d'avoir tué son Pere, il allegue la vie retirée, que ce Romain menoit à la Campagne *. La difference qu'il y a entre la Ville & la Campagne, c'est qu'à la Ville on fait les affaires des autres, & l'on vit pour autrui ; au lieu qu'à la Campagne on fait ses propres affaires, on y vit pour soi. Ce n'est pas qu'à la Campagne on ne puisse servir le public, & être utile à ses amis. On peut même le faire avec d'autant plus de succès qu'on le fait avec plus de choix, & moins de distraction. On n'y est pas surtout si souvent exposé au chagrin de s'employer inutilement pour un grand nombre de gens qui ne vous recompensent de vos soins & de vos bonnes

* *In urbe luxuries creatur: ex luxuriâ exsistat avaritia necesse est; ex avaritiâ erumpat audacia: inde omnia scelera ac maleficia gignuntur. Vita autem hæc rustica quam tu agrestem vocas, parsimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est:* Cic. pro Roscio Amerino: Cap. 27.

nes intentions que par des reproches. La ſimplicité & la frugalité de la vie champêtre n'en ſont pas les moindres agrémens. Dans les Villes il faut de la contrainte, du ceremonial, une propreté recherchée, du luxe, on y depenſe ſon bien en habits, en équipages, en ameublemens, en repas, & tout cela le plus ſouvent ſans aucun plaiſir, & ſans aucune liberté.

Ce n'eſt pas ſous un dais ſuperbe,
Que logent les Jeux & les Ris,
J'aime un repas ſervi ſur l'herbe,
Dont la propreté fait le prix;
C'eſt là que le front ſe deride.
Loin de moi la joye inſipide
Qu'on vante à la table des Grands;
La foule qui les environne
Loin de l'augmenter l'empoiſonne,
Leurs Spectateurs ſont leurs Tyrans.

C'eſt ainſi que Mr. l'Abbé Pellegrin * a paraphraſé ces trois vers d'Horace.

*Mundaque parvo ſub lare pauperum*

Can-

* Sa Traduction en Vers des Oeuvres d'Horace a paru à Paris en 1715.

*Cœna sine aulæis & Ostro*
*Sollicitam explicuere frontem* (a).

(a) Horat. Lib. III. Od. XXIX.

Quoique Pogge aimât la Campagne & l'Agriculture, il n'étoit pourtant pas d'humeur à s'y donner beaucoup de peine, trouvant sa main plus propre à manier la plume que la beche. Il ne m'appartient pas, disoit-il, d'imiter les Fabius, les Cincinnatus qu'on tiroit de la charruë pour gouverner l'Empire, ni Scipion qui cultivoit lui-même ses champs dans son Exil de Literne.

Si les Modernes n'ont pas autant relevé l'Agriculture que les Anciens, ils ne l'ont pas negligée. Il est même vraisemblable qu'ils y ont fait plus de progrès. Il y a eu d'excellens Poëtes qui a l'imitation de Virgile ont chanté les louanges de la vie champêtre, & ont prescrit les regles de l'Agriculture. La description que fait Ausone de sa petite metairie est une jolie piece (b). Il faut dire la même chose du Poëme d'Ange Politien, intitulé *Rustique* (c). Ces Auteurs ont de beaucoup été surpassez dans ce genre d'écrire par le Pere Rapin, dont on peut dire que le Poëme (d) n'est de gueres inferieur aux Georgiques de Vir-

(b) Auson. *Villa.* p. m. 303.
(c) Ang. Polit. Op. p. 548.
(d) Ren. Rapini *Hortorum* L. IV. Ultraj. 1672.

Virgile. La *Maison Rustique* du Pere Vanier (a) n'a pas moins de beautez que les *Jardins* du Pere Rapin. Le plan du Pere Vanier est plus étendu; il embrasse toute l'œconomie de la Campagne; au lieu que son confrere s'étoit borné aux Jardins & aux Fleurs. Il y a de très-bonnes pieces sur cette matiere, parmi les Poësies de Santeuil; sur tout sa description de Versailles adressée à la Quintinie. Il ne faut pas oublier la charmante Epître de Mr. Despreaux à son Jardinier.

a) Jacobi anieri ædium usticum utetiæ. 707.

## DES DIVERSES DESTINÉES DE ROME, DE L'EMPIRE ROMAIN ET DE L'ITALIE.

Rome, dont on peut dire qu'elle a été le fleau non seulement de l'Italie, mais de tout l'Univers, s'est vuë souvent elle-même la victime des vicissitudes humaines. Pendant qu'elle eût des Rois, à peine étoit-il permis aux Citoyens de faire paroître du merite & de la vertu. Brutus fut contraint de contrefaire l'insensé. Dès qu'ils eurent recouvré leur liberté, ce ne fut que factions, que Ligues, que conjurations que re-

vol-

du peuple, que guerres entre les
ns & les Senateurs. Elle n'avoit
oins à craindre au dehors. On sait
lles extremitez elle fut reduite par
aulois. Il s'en fallut peu que les
ans de Pyrrhus ne missent aux Eutrop.
cet orgueilleux Empire. Il eût L. II.
iné par les Cimbres sans la valeur c. 11.
arius. Hannibal étoit maître du
ole sans les délices de Capouë, qui,
e parle un Historien *, ne fut
oins fatale à ce grand Général,
Cannes le fut aux Romains. Les
s de l'Asie penserent être fatales à
ainqueurs; Rome commençoit à
ir venale †. Jugurtha s'en préva-
our corrompre le Senat & les Con-
& il présagea même que Rome
oit bientôt sa liberté, si elle trou-
un acheteur. La confédération Epitom.
Peuples d'Italie mit l'Empire Ro- Liv. 67.
à deux doigts de sa ruine ‡. Rome
perir par les fureurs de Marius &
de

*apuam Annibali Cannas fuisse.* Liv. XXIII.

*rbem venalem & mature perituram si empto-
venerit.* Salluft. *Bell. Jugurth.* p. 93.

*ellum Sociale sive Marsicum.* Vell. Paterc.

de Sylla, & ensuite par la conjuration de Catilina. Elle n'eut pas moins à souffrir par les guerres de Cesar & de Pompée & par les Triumvirs, dont l'Ambition opprimoit la République, sous prétexte de la défendre. Auguste lui rendit la paix & la liberté. Mais cet Empire qu'il avoit rendu si florissant,* n'éprouva jamais les destinées plus contraires que sous quelques monstres d'Empereurs qui lui succederent. Constantin lui-même jetta les fondemens † de la ruine de l'Empire Romain en érigeant en Grece une nouvelle Rome ‡. Il fallut créer plusieurs Empereurs, c'est-à-dire, le plus souvent, plusieurs Tyrans, un seul n'étant pas capable de soûtenir le poids d'un si vaste gouvernement. L'Empereur Diocletien avoit si bien fortifié les frontieres de l'Empire, qu'il étoit inaccessible aux Barbares. Mais Constantin leur en ouvrit l'en-

* Auguste disoit qu'il avoit trouvé la ville de briques, & qu'il l'avoit renduë de marbre.

† *Rerum hactenus pereuntium internecioni principium & semina præbuit.* Zozim. L. II.

‡ *Urbem nominis sui ad tantum fastigium evehere molitus est, ut Romæ æmulam faceret.* Eutrop. L. X. c. 8.

rée en dégarnissant de Soldats tou-
es places qui pouvoient la leur fer-
; en donnant la paix aux Goths
& recevant dans le sein de son Em-
les Sarmates chassez de leur païs. *Cellarius Hist. Univ. Sec. IV. p. 9. 10.*
adius & Honorius successeurs du
Theodose livrerent l'Empire aux
angers par leur propre foiblesse &
la perfidie de leurs Gouverneurs.
me fut prise & saccagée cinq fois.
par les Gots, sous Alaric, 2. par
Huns sous Attila, 3. par les Van-
s sous Genseric, 4. par les Scythes
Odoacer par lequel finit le nom
mpereur à Rome dans la personne
ugustule, & enfin 5. par *Totila* Roi
Goths le dernier & le plus cruel de
. Après suivit l'inondation des Lom-
ds, qui regnerent en Italie jusqu'à
Roi de France & Charlemagne
fils qui les en chasserent. L'Italie
aussi infestée par les Maures, &
me elle-même ne put échapper à
fureur. Ils en pillerent toutes les
iliques, & entre autres celle de S. Pogg. p. 126.
rre. Ce qui engagea Leon IV. à
e enclore le Vatican de bonnes mu- *Pagi Breviar. Pontif. Leo IV. Tom. II. p. 66.*
les, dans le neuviéme siécle. Au
me siécle l'Italie fut en proye aux

factions de Berenger & de Gui, qui s'en disputoient l'Empire, le premier soutenu par les Milanois & l'autre par les Romains, pendant que les Sarrasins & les Hongrois profitoient de ces guerres intestines (a). L'Italie fut ainsi gouvernée par des Tyrans jusqu'à Othon I. qui releva l'Empire Romain de sa decadence au dixième siècle. Rien ne contribua davantage à la ruine de Rome & de l'Italie que les schismes & les factions des Antipapes qui ne faisoient nulle difficulté de mettre tout à feu & à sang pour satisfaire leur ambition. On croit que Leon IX. fut le premier, qui entreprit de prendre les armes pour se défendre comme il fit vers le milieu de l'onzième siècle. Depuis ce tems-là Rome n'eut pas moins à souffrir sous la domination des Papes que sous celle des Barbares & des Tyrans.

(a) *Cellarius Hist. Univ. Sec. IX. p.* 103.

Après avoir parlé de Rome, de l'Empire Romain & de l'Italie en général Pogge entre dans un plus grand détail, & raconte les diverses destinées des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Toscane, de Venise, du Milanois, & des autres endroits de l'Italie.

DES

INES ET DES ANTI-
UES DE ROME.

Pogg. p. 133.

mme tel que Pogge, qui avoit
é pendant cinquante ans, &
rs étoit aussi amoureux d'An-
'il l'étoit, devoit bien con-
es de cette Capitale. Il est
us croyable là-dessus qu'ayant
avec un travail infatigable
e & dans ses dehors, souvent
des ronces & des épines, tou-
criptions de ces Antiquitez,
donné un Recueil au Pu-
mme il le dit lui même. Plu-
ageurs nous ayant fait la des-
s Antiquitez de Rome, cha-
son goût & son caractère, les
seront pas fâchez de con-
fron-

*tatem communem diligenter omnia*
*(sive inscriptiones) nonnulla vero in-*
*r rubos latentia ex tenebris eruta, ut*
*ad verbum integra expressi, ut si, (quod*
*us,) ea Romani everterent, saltem ti-*
*memoria.* Pogg. p. 134. Au reste
i n'a point fait mention de cette pie-
. Elle pourroit se trouver dans quel-
de l'Italie & meriteroit d'être re-

fronter ce qu'en dit Pogge ave Relations pour voir les changeme le tems peut avoir apportez à ce numens de l'Antiquité, & les vertes que l'on a faites depuis. tant plus que je n'ai point re que le savant *Pitiscus* ait jamais Pogge dans son Dictionaire de quitez Romaines.

Pogge & Antonio Lusco s'éta dans un endroit de la Roche, a *Tarpeïenne* *, d'où l'on peut vo que toute la ville de Rome, poient à en contempler les Ant
„ O! s'écria Antonio Lusco,
„ Capitole † est different de ce
„ chanté Virgile. Il étoit d'o
„ fois, il est aujourd'hui tout
„ ronces & d'épines.

(a) Æneid. VIII. 348. *Aurea nunc, olim sylvestribus horrida du*

A ce vers de Virgile Pogge pose un autre de sa façon, par où roit bien qu'il n'étoit pas Poëte on l'a remarqué ailleurs (b).

(b) Part. I. p. 82.

* Voyez-en la description dans le *Voya lie* de M. Misson. T. II. p. 234.

† Le Capitole d'apresent est un bâtime veau élevé sur les ruines de l'ancien. *ub. suprà.* p. 228.

*Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribusque referta.*

Marius, continue Antonio, étant fugitif en Afrique s'assit sur les ruïnes de Carthage, & comparant sa propre destinée à celle de cette fameuse ville qui avoit fait trembler l'Empire Romain, il ne savoit lequel des deux spectacles meritoit le plus d'admiration & d'étonnement *. ...ur moi, disoit Antonio, je ne trou... dans l'Histoire aucun exemple de fa...lité qui soit comparable à la malheu...se destinée de Rome, dont Tite Li...a dit, que c'étoit moins une ville ...'une grande partie du Ciel, & dont ... peut dire à present, que ce n'est ...us que le cadavre d'un Geant tout cor...mpu & tout rongé. Il n'est pas sur...enant que la fortune exerce son in...nstance sur les Peuples & sur les Em...res. Ils sont en quelque sorte de son ...partement, & ils ont été livrez à son

* Quelle vanité à Marius de se comparer à ...rthage, lui qui n'étoit qu'un simple particulier, ...bscure naissance, élevé par une faction & chas... ...ar une autre !

son aveugle domination. Mais elle
voit au moins respecter tant de be
édifices, que l'immortalité sembl
s'être consacrez *. Que sont deve
ces Temples, ces Portiques, ces Th
mes, ces Théatres, ces Aqued
ces Ports, ces Palais? C'est à cette
casion que Pogge entreprend l'é
meration des restes de l'ancienne R
me.

P. 133. 1. Il y avoit de son tems au Capi
le un double rang de voutes où l'on
voit bâti de nouveaux édifices qui
voient alors de magasin à sel. Il par
soit par l'inscription qui étoit fort
gée du sel, que ces voutes étoient l'
vrage du Consul *Quintus Luctatius*
*tullus* qui fut tué par la faction de
rius †.

2. Un tombeau ‡ construit par o
du Senat au pied du Capitole pou

* Cette pensée a plus de brillant que de
la ruine des Empires entraîne celle des plus
bes monumens de leur splendeur.

† M. Pitiscus n'a point parlé de cette Ant
té qui peut-être ne subsistoit plus quand il a
Rome.

‡ Voyez l'inscription de ce Sepulchre:
*Lexic. Antiq. Rom.* au mot *Sepulchrum.*

famille de C. Publicius Edile du Peuple, contemporain de Caton.

3. Un Pont de pierre pour passer en l'Isle du Tibre, bâti du tems du Consul *Marcus Lepidus* Triumvir, & construit par *Lucius Fabricius*, dont il porte le nom *.

4. Un Arc de Triomphe de marbre de Tivoli au pied du Mont Aventin bâti par ordre du Sénat sous le Consulat de *Publius Lentulus Scipio* contemporain de Ciceron †.

5. Un Temple appellé *Cimbrum* parce que Marius le fit bâtir des dépouilles qu'il avoit remportées sur les Cimbres. On y voyoit encore les trophées érigez à Marius pour cette victoire ‡.

6. Le célèbre *Pantheon* ⊥ ouvrage, à ce

* Voyez-en l'inscription dans *Pitiscus* : au mot *Pons*. On l'appelle aujourd'hui *di quatro capi*.

† On croit que cet Arc de Triomphe fut érigé en l'honneur d'Horatius Cocles. *Pitisc.* au mot *Arcus*.

‡ Je n'en trouve aucune mention dans Pitiscus. Ces trophées ne sont plus dans cet endroit-là au rapport de Dom Bernard de Montfaucon, qui au reste nie que le *Cimbrum* fut un Temple. *Diar. Ital.* p. 108. 109. 110.

⊥ *Pitiscus* au mot *Pantheon*, & Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 297.

çe qu'on prétend, d'Agrippa gendre d'Auguste, où est aujourd'hui l'Eglise de Ste. *Marie la Rotonde*, où le culte des Dieux a fait place à celui des Saints. Ce changement arriva au septième siècle sous Boniface IV. qui en demanda la permission à l'Empereur Phocas.

7. Une Pyramide à la porte d'Hostie, élevée dans le mur où est le Tombeau ou le Mausolée de *Caius Cestius* *, l'un des Septemvirs qui presidoient aux Repas, aux Jeux, & aux Sacrifices du tems de Ciceron.

8. Un Arc de Triomphe d'Auguste entre le Palais & le Tibre, aussi ouvrage d'Agrippa, où paroit le nom de cet Empereur.

9. Trois voutes & une colomne du Temple de la Paix bâti par Vespasien, où

* On a corrigé cet endroit fort fautif sur le Dictionaire des Antiquitez Rom. du célèbre Pitiscus au mot *Pyramis* C. Cestii. En voici l'Inscription, sur laquelle on pourra corriger les fautes d'impression qui se trouvent dans l'Edition de Basle des Oeuvres de Pogge.

OPVS. ABSOLVTVM. EX
TESTAMENTO. DIEBVS.
CCCXXX. ARBITRATV.
PONTI. P. F. CLAMELAE.
HAEREDIS. ET. PONTHI. L.

où furent portées les dépouilles du Temple de Jerusalem *.

10. Une partie de la muraille du Temple de Remus & de Romulus †. On a bâti dans cet endroit l'Eglise de S. Cosme & S. Damien.

11. Près de là les Galeries du Temple d'Antonin & de Faustine sa femme, où étoit alors l'Eglise de S. Laurent.

12. Quelques vestiges du Temple de Castor & de Pollux où s'assembloit autrefois le Senat, & où est aujourd'hui l'Eglise de S. *Marie la neuve*.

13. Le Temple de Vesta sur le bord du Tibre: C'est l'Eglise de S. Etienne.

14. Une partie du Temple de Minerve où étoit alors le Couvent des Dominicains; on y voyoit du tems de Pogge des mazures d'une Galerie d'où l'on tiroit des pierres pour faire de la chaux.

15. Auprès de cette Galerie on trouva

* Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 177.

† Il faut que cette piece ne subsistât plus du tems de Pitiscus, puisqu'on trouve de la difficulté à marquer précisément la place de ce Temple. Voyez Dom Bernard de Montfaucon. p. 176.

ya en foüiſſant la terre pour faire un Jardin, la ſtatuë de Minerve dont la tête étoit plus grande qu'aucune tête de Statuë qui fût à Rome. Comme tout le monde accouroit à ce ſpectacle, le maître du Jardin ennuyé de ce concours fit enterrer la Statuë.

16. Le Temple de la Concorde au pied du Capitole conſacré par le Dictateur *Furius Camillus* après avoir appaiſé le Peuple Romain qui s'étoit ſoûlevé. Il étoit preſque en ſon entier quand Pogge vint à Rome. Il en reſte encore quelques colomnes.

17. Le Temple de Saturne où les Romains avoient autrefois leur Threſor public (a). Il n'y en a plus de veſtiges, mais on croit que c'eſt le lieu où étoit le Palais d'Adrien.

(a) *Ærarium.*

18. Une Galerie du Temple de Mercure ſur le Mont Aventin où eſt l'Egliſe de S. Michel.

19. Le Temple d'Apollon où eſt la Baſilique de S. Pierre.

20. On voyoit du tems de Pogge au pied de la *Roche Tarpeïenne*, un très-ancien Temple bâti de marbre de Tivoli en dôme. Les Romains l'appelloient alors S. *Michel à la balance*.

21. Il

21. Il ne restoit plus que le nom du Temple de *Junon Lucine*. On y avoit bâti l'Eglise de S. *Lucine*.

22. Il n'y avoit rien autrefois de plus magnifique que les *Thermes* *, ou bains publics bâtis par Diocletien †. On en voyoit encore avec admiration les precieux restes. On y a bâti plusieurs Eglises & Monasteres. Des Thermes ou bains publics.

23. Il restoit aussi beaucoup de beaux monumens des bains de Constantin aussi bien que de ceux d'Alexandre Severe & de Domitien.

24. On peut croire qu'il y a eu autrefois à Rome autant d'Arcs de Triomphe que d'Empereurs ‡ & de Généraux qui avoient remporté des victoires & fait des conquêtes signalées. Il y en avoit sept presque entiers du tems de Pogge, savoir ceux de Severo, de Tite, de Vespasien, & de Constantin. On Arcs de Triomphe.

* C'étoit des bains chauds, comme le désigne le mot *Therme* en Grec.

† Cet Empereur employa quarante mille Chrétiens à les bâtir. *Pitisc. Lexic. Ant. Rom.* Pogge en avoit trouvé cent-quarante mille dans les Actes des Martyrs. p. 136.

‡ Dans l'ancienne Rome on ne distinguoit pas ces deux Titres. Les Généraux s'appelloient Empereurs.

On y voyoit une partie de celui de * Trajan, & les vestiges de quelques autres dont on peut voir la description dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus (a).

(a) Au mot *Arcus*.

Des Aqueducs ou Conduits d'eau.

(b) Pogg. Op. p. 138.

25. Jules Frontin (b) qui avoit la direction des Aqueducs de Rome sous l'Empire de *Nerva*, en a fait un Traité dont Pogge † trouva le Manuscrit dans l'Abbaye du Mont Cassin. Cet Auteur en comptoit neuf de son tems & il en comparoit la beauté à celle des Pyramides d'Egypte. Il ne subsistoit du tems de Pogge qu'un seul de ces anciens Aqueducs. On y voyoit les restes de celui que fit faire l'Empereur Claude qui étoit le plus magnifique de tous.

26. Il y avoit à Rome quantité de Théatres & d'Amphithéatres qui servoient à célébrer les Jeux publics. Le plus magnifique de tous étoit celui de Vespasien nommé le *Colisée*. Pogge prétend que cet Amphithéatre a été presque entierement détruit, par la *sottise*

* Voyez sur cet Arc de Triomphe le *Voyage* de feu Mr Burnet Evêque de Salisburi & celui de Mr. Misson. T. II. p. 234.

† Voyez ci-dessus p. 23. dans la Vie de Pogge où on parle de ses decouvertes.

*tise des Romains*, comme il parle, de sorte que celui d'aujourd'hui doit être un édifice moderne. On voyoit une partie d'un autre Amphithéatre attribué à Jules Cesar entre la Roche Tarpeïenne & le Tibre, où se tenoit alors le marché.

27. Le Mausolée que fit construire Auguste entre la voye Flaminiene & le Tibre a été la sepulture des Empereurs jusques à Adrien qui fit bâtir un autre Mausolée * au delà du Tibre vis-à-vis de celui d'Auguste. Des Tombeaux & des Mausolées.

28. Pogge parle aussi des Colonnes de Trajan & d'Antonin, si célèbres parmi les Voyageurs. Elles ont été mieux connuës par les soins que quelques Papes ont pris de les relever de leurs ruines. Il paroît que Pogge, sans doute pour n'avoir pû lire l'Inscription, étoit dans l'erreur du Vulgaire qui a pris la Colonne de Marc Aurele Antonin appellée *Cochlis* pour celle d'Antonin le pieux son pere. C'est une remarque qu'on peut voir dans le Dictionaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus

* Pitiscus donne la description de l'un & de l'autre, aux mots *Mausoleum* & *Moles Adriani*.

tiscus qui avoit vu lui-même à Rome cette Colonne où il est fait mention de la guerre de Germanie, ce qui ne peut convenir qu'à Marc Aurele.

29. On voyoit encore dans son entier le superbe tombeau de *Quinta Cæcilia* fille de *Metellus* appellé le *Cretois*, & femme du Général *Crassus*. Pogge dit que dans la suite il avoit été en partie détruit, c'est-à-dire sans doute enseveli sous des ruines, puisque Pitiscus témoigne qu'il l'a vu tout entier. Je ne trouve dans ce Savant aucune mention d'un tombeau dont parle Pogge. C'est celui de *M. Antonius Antius Lupus*; il étoit entier de son tems. C'est apparemment tout ce qui se trouvoit alors d'Antiquitez à Rome. Depuis on en a déterré & decouvert (a) un grand nombre, sur tout sous le Pontificat de Leon X. qui en étoit fort amateur. Il avoit sans doute pris ce gout de *Laurent de Medicis* son pere.

(a) Voya- de Bur- t. p. o.

## LETTRES DE POGGE.

Il y a parmi les Lettres de Pogge des traits remarquables, soit par rapport à l'Histoire, soit par rapport aux sentimens.

ia. Celle qu'il écrivit de Constance
eonard Aretin tient de l'un & de
tre; Non seulement sa rélation est
forme aux Actes, & à l'Histoire,
on y voit des sentimens de modé-
n, & même des mouvemens d'ad-
ation & d'affection qu'on n'atten-
t pas du Secretaire d'un Pape, à
rd d'un Hérétique aussi odieux que
voit été Jerôme de Prague, sur
par rapport au siége de Rome. On
regarder cette Lettre comme l'O-
funebre de Jerôme de Prague, &
me un éloge d'autant moins suspect
part d'une main d'ailleurs très-
olique. C'est un contraste assez
de voir d'un côté, Pogge ju-
ement Valle digne du feu pour
ques spéculations creuses, & de le
de l'autre lamenter du supplice
homme qui avoit sappé les fonde-
s de l'Eglise Romaine, & faire son
logie autant qu'il le peut sans s'ex-
r au même sort que son Héros:
nard Aretin sentit bien que son bon
en avoit trop dit & il l'en censura
t doucement dans une Lettre qu'il
écrivit là-dessus. *J'ai reçu*, lui Aret. Ep.
t-il, *votre Lettre sur le supplice de* L. IV.
*J*[illegible] *Je-* Ep. IX.

*Jerôme de Prague & j'en goûte beaucoup l'élegance ; mais vous en dites plus de bien que je ne voudrois. Il est vrai que de tems en tems vous apportez quelques correctifs à votre Jugement. Mais, au milieu de tout cela il regne un caractere d'affectation trop marqué ; Il me semble, qu'on doit écrire avec plus de précaution sur ces sortes de matieres.*

Cette Lettre a été imprimée plusieurs fois en Latin en divers Recueils. On la trouve en François dans l'Histoire des Martyrs de la Réformation. Il y en a des extraits dans l'Histoire du Concile de Constance.

Comme cette Lettre est très-digne d'attention, on la donnera ici toute entiere. On y voit avec plaisir que l'équité naturelle ne laisse pas de se faire jour au travers des plus grands préjugez, & que quels que soient les sentimens des hommes sur la Religion, on doit toûjours rendre justice à leurs vertus, à leurs lumieres, à leurs talens & à toutes leurs bonnes qualitez.

LET-

LETTRE DE POGGE A LEONARD ARETIN, *sur le supplice de* JEROME DE PRAGUE. Pogg. Op. p. 301.

„ J'ai écrit des bains (a) à Nicolo & „ j'espere que vous aurez vu cette Lettre. Peu de jours après mon retour „ à Constance (b), on commença à „ examiner l'affaire de Jerôme que „ l'on fait passer pour hérétique dans „ le public (c). Je veux vous faire la „ relation de cette affaire; tant à cause de son importance, qu'à cause de „ la Doctrine & de l'éloquence de cet „ homme. J'avoue que je n'ai jamais „ entendu personne qui dans la défense „ d'une cause criminelle approchât davantage de cette éloquence des Anciens que nous admirons tous les jours. „ Rien n'étoit plus admirable que la „ beauté de son discours, la force de „ ses raisons, la grandeur de son courage, la hardiesse & l'intrepidité de „ son visage, & de sa contenance, en „ répondant à ses adversaires. C'est „ dommage qu'un si beau Genie se „ soit écarté de la foi; Si toutefois „ ce qu'on en dit est veritable. Car il

(a) De Bade.

(b) Où se tenoit le Concile.

(c) *Quem hæreticum ferunt & quidem publicè.*

„ ne m'appartient pas de juger
„ affaire de si haute consequenc
„ je m'en rapporte à ceux qui p
„ pour en savoir plus que moi.

„ Ne vous attendez pourta
„ qu'à la maniere des Orateurs j
„ rapporte en détail, tout ce q
„ passé là-dessus. Ce seroit une
„ de trop longue haleine. Je m'a
„ rai à ce qui s'y passa de plus
„ rable, seulement pour vous d
„ quelque idée de la Doctrine
„ Personnage. Quand on eut p
„ contre lui plusieurs Articles p
„ quels on prétendoit le conv
„ d'Heresie (a), & qu'il fut en
„ jugé tel, on resolut de l'appell
„ entendre ses réponses. (b) Ayan
„ paru on lui ordonna de répond
„ Articles proposez contre lui.
„ refusa long-tems disant, qu'il
„ loit plaider sa cause avant que
„ pondre aux calomnies de ses
„ mis (c). Mais comme on ne v
„ pas le lui permettre il parla e
„ termes, au milieu de l'Assemblé

„ Quelle injustice! vous m'av
„ nu pendant trois cens quarante j
„ aux fers en diverses prisons, dans

„

(a) *Quibus arguebatur heresis.*

(b) Le 23. Mai 1416.

(c) *Maledictis.*

(d) C'étoit une Congregation generale.

» dure, dans la puanteur, & dans la disette de toutes choses. Pendant ce tems-là, vous avez toujours écouté mes ennemis, & vous ne voulez pas m'entendre seulement une heure? Je ne m'étonne pas que leur ayant donné une si longue & si favorable audience, ils ayent eu le tems de vous persuader que je suis un héretique, un ennemi de la foi, un persecuteur des Ecclesiastiques, & un scelerat. C'est dans cette prévention que vous m'avez jugé sans m'entendre & que vous refusez encore de m'écouter. Cependant vous êtes des hommes & non pas des Dieux, mortels comme vous êtes vous pouvez errer, vous tromper vous-mêmes, & vous laisser seduire par les autres. On dit que toute la lumiere & toute la sagesse est rassemblée dans ce Concile. Vous devez donc bien prendre garde de ne rien faire à la legere, & de ne commettre aucune injustice. Je sai bien qu'on veut me condamner à la mort; mais au fond je ne suis qu'un homme de fort peu d'importance (a), tôt ou tard il faut mourir. Ce que j'en dis n'est donc pas tant pour moi-même, que pour

(a) *Homuncio.*

„ vous. Il seroit fort indigne de la sa-
„ gesse de tant de grands hommes de
„ rien decerner d'injuste contre moi;
„ & de donner par là un exemple d'une
„ conséquence bien plus dangereuse que
„ ne le peut être ma mort.

„ Pendant qu'il parloit avec tant de
„ force & de grace, il se fit parmi le
„ peuple un si grand tumulte * qu'il
„ ne pouvoit plus être entendu. On
„ résolut donc qu'il répondroit aux Ar-
„ ticles proposez contre lui, & puis
„ qu'il auroit toute liberté de parler.
„ On lui lût tous les Articles l'un après
„ l'autre; & quand on l'interrogeoit
„ sur chacun, il n'est pas croyable avec
„ quelle dexterité & quelle finesse il
„ répondoit †, & de quels argumens il
„ se servoit pour appuyer ses sentimens.
„ Jamais il n'avança la moindre chose
„ qui fût indigne d'un homme de bien;
„ de sorte que si ses sentimens sur la foi
„ étoient conformes à ses paroles, il
„ n'y

* On ne dit pas si c'étoit contre Jerôme ou en sa faveur, l'un & l'autre peut être vrai.

† *Quam callidè.* Ce qui fait voir que Pogge ne prend pas ce mot en mauvaise part, c'est, qu'au lieu d'argumens & de raisons dont il dit que Jerôme se servoit, il l'auroit accusé de Sophismes.

» n'y avoit pas le moindre sujet d'ac-
» cusation, bien loin de le condamner à
» la mort *. Il soûtenoit hautement
» que tout ce qu'on alleguoit contre
» lui étoit faux & controuvé par ses
» ennemis. Quand on lui lût, *qu'il de-
» chiroit le Siege Apostolique par ses me-
» disances, qu'il s'étoit attaqué au Pape
» lui-même, qu'il étoit ennemi des Cardi-
» naux, persecuteur des Prelats, &
» l'adversaire de tout le Clergé Chrétien*;
» il se leva & d'une voix plaintive il
» s'écria en étendant ses mains; De
» quel côté me tournerai-je, mes Pe-
» res, de qui implorerai-je le secours,
» & qui prendrai-je à témoin de mon
» innocence? Sera-ce vous? Mais mes
» persecuteurs ont entierement aliené
» de moi vos esprits en disant que je
» suis moi-même le persecuteur de mes
» Juges. Ils se sont bien imaginé que
» si leurs autres accusations n'avoient
» pas assez de poids pour me faire con-
» damner, ils auroient un moyen in-
» faillible de m'opprimer & de vous
» ani-

* *Ut si in fide sentiebat quod verbis profitebatur, nulla in eum, nedum mortis causa inveniri justa posset, sed nequidem levissima offensionis.*

„ animer contre moi en me représentant faussement comme l'ennemi de vous tous. Si donc vous voulez les croire il n'y a rien à esperer pour moi.

„ Il les piquoit souvent par des railleries sanglantes, ou même quelquefois il les forçoit de rire dans un sujet si triste, en donnant un tour ridicule à leurs objections. Quand on lui demanda quel étoit son sentiment sur le sujet du Sacrement (a). *Naturellement*, répondit-il, *c'est du pain, pendant & après la consecration, c'est le vrai corps de Christ* *. Il répondoit de même Catholiquement, sur les autres Articles (b). Quelques-uns lui ayant reproché d'avoir dit qu'*après la consecration le pain demeuroit pain. Oui*, dit-il, *celui qui est demeuré chez le Boulanger*. Il dit à un Dominicain qui s'emportoit contre lui, *tais-toi hypocrite*, & à un autre qui affirmoit avec serment ce qu'il avoit avancé, *c'est*, dit-il, *là le meilleur moyen de tromper*. Il y avoit

„ là

(a) De l'Eucharistie.

(b) *Et reliqua secundum fidem.*

* *Natura panem, in consecratione & post, verum Christi corpus.*

„ là une de ses principales parties qu'il
„ ne traita jamais que *d'âne & de chien.*
„ Mais l'affaire n'ayant pu être termi-
„ née ce jour-là à cause du grand nom-
„ bre des accusations & de leur impor-
„ tance, on la remit à un autre jour. Au 26.
„ Ce jour-là les autres Articles lûs Mai.
„ & prouvez par témoins, Jerôme
„ pria l'Assemblée de lui donner au-
„ dience. L'ayant obtenue non sans
„ opposition, il commença par de-
„ mander à Dieu la grace de si bien
„ conduire son esprit & sa langue qu'il
„ n'avançât rien qui ne tournât au sa-
„ lut de son ame *, & parla ainsi: *Je*
„ *n'ignore pas, ô savante troupe* (a), (a) *Doctissimi viri.*
„ *qu'il y a eu plusieurs excellens hom-*
„ *mes qui opprimez par de faux témoi-*
„ *gnages ont été traitez d'une maniere*
„ *indigne de leurs vertus, & condam-*
„ *nez par des Jugemens très-iniques.* Il
„ commença par l'exemple de Socra-
„ te injustement condamné par ses
„ Concitoyens & préferant la mort à
„ une retractation de mauvaise foi,
„ quoi

* *Primum à Deo exorsus deprecatus est, eam sibi dari mentem, eam dicendi facultatem qua in commodum ac salutem animæ suæ vertent.*

„ quoi qu'il n'eût tenu qu'à lui d'écha-
„ per le dernier supplice. Il allegua
„ ensuite la captivité de Platon (a), les
„ maux que souffrirent *Anaxagoras* (b),
„ & *Zenon* (c), l'exil de *Rutilius* (d), de
„ *Boëce* (e) & de quelques autres.

„ Ensuite passant aux exemples des
„ Hébreux, il représenta que Moyse
„ avoit été souvent calomnié par le
„ peuple, comme s'il eût été un Im-
„ posteur; que Joseph avoit été ven-
„ du par la jalousie de ses freres, &
„ ensuite mis en prison sur de faux rap-
„ ports. Qu'Esaïe, Daniel, & pres-
„ que tous les Prophetes avoient été
„ injustement persecutez. Il n'oublia
„ pas

(a) Ce Philosophe fut vendu par ordre de Denys le Tyran. *Diog. Laert.* III. 19.

(b) Quelques-uns disent qu'il fut exilé. D'autres qu'on le fit mourir sous prétexte d'impieté. *Diog. Laert.* L. II. 12.

(c) Plutarque rapporte que Zenon s'arracha la Langue & la cracha au visage d'un Tyran qui vouloit lui arracher un Secret. PLUT. *Moral.* p. 505.

(d) C'étoit l'oncle de Ciceron. Il fut banni de Rome du tems de Sylla qui l'ayant voulu faire rappeller il ne voulut pas retourner. CICER. *de Nat. Deor.* III. 32.

(e) Consul Romain dans le sixième siècle. Théoderic lui fit couper la tête sur quelques soupçons,

„ pas l'exemple de Susanne. Après
„ ces exemples tirez de l'Ancien Tes-
„ tament, il passa à ceux du Nou-
„ veau. Il leur représenta les injus-
„ tes supplices de Jean Baptiste, de
„ J. C. & de la plûpart des Apôtres
„ mis à mort comme des impies &
„ des seditieux. *C'est*, disoit-il, *une*
„ *chose indigne qu'un Prêtre soit in-*
„ *justement condamné par un Prêtre,*
„ *mais le comble de l'iniquité, c'est*
„ *qu'il le soit par le Conseil, & par le*
„ *College des Prêtres.*

„ Comme toute l'affaire rouloit sur
„ les témoins, il soûtint qu'on ne de-
„ voit ajouter aucune foi à leur dé-
„ position, parce qu'ils n'avoient rien
„ avancé que de faux, & qu'ils ne
„ l'avoient fait que par haine & par
„ envie. Il exposa les raisons de cet-
„ te haine avec tant de vrai-semblan-
„ ce que peu s'en fallut qu'il ne per-
„ suadât, & si ce n'eût pas été une
„ affaire de Religion, il eût été ren-
„ voyé absous, tant on étoit touché
„ de compassion. Pour l'émouvoir
„ davantage il ajoutoit qu'il étoit ve-
„ nu de son bon gré au Concile pour

„ se justifier, & que ce n'étoit pas la „ demarche d'un homme qui se seroit „ senti coupable. D'ailleurs par le „ compte qu'il rendoit de sa vie & de „ ses études, il paroissoit qu'il avoit „ employé son tems dans l'exercice de „ la Vertu, & dans des travaux utiles „ & pieux. A l'égard de ses senti- „ mens il fit voir que de tout tems „ les plus savans hommes avoient eu „ des opinions differentes sur la Reli- „ gion, qu'ils en avoient disputé, „ non pour combattre la Verité, mais „ pour l'éclaircir, que S. Augustin, „ & S. Jerôme n'avoient pas toujours „ été de même avis sans que pour cela „ on les eût accusez d'héresie.

„ Comme on s'attendoit, ou, qu'il „ se justifieroit, ou qu'il se retracte- „ roit, il déclara qu'il ne vouloit faire „ ni l'un ni l'autre, non le premier, „ parce qu'il ne se sentoit coupable „ d'aucune erreur, non le second, par- „ ce que ce n'étoit pas à lui à retrac- „ ter les fausses accusations de ses en- „ nemis. Il se jetta même sur les „ louanges de *Jean Hus* qui avoit dé- „ ja été brûlé, l'appellant un hom-

„ me

» me juste, & saint, indigne d'une » telle mort, & déclara qu'il étoit » prêt à souffrir avec constance tou- » te sorte de supplices. Qu'il ai- » moit mieux céder à la violence de » ses ennemis, & à l'impudence de » ses accusateurs que de mentir com- » me eux ; sachant bien d'ailleurs » qu'ils en rendroient compte un jour » à celui qui ne peut être trompé. » Toute l'Assemblée étoit penetrée de » douleur ; On desiroit ardemment de » sauver un si excellent homme, s'il » eût voulu rentrer en lui-même (a). » Mais ferme dans sa résolution il sem- » bloit ne respirer que la mort. Il se » remit encore sur les louanges de Jean » Hus, qui, comme il le disoit, n'a- » voit rien fait contre l'Eglise de Dieu, » en blâmant les abus du Clergé, l'or- » gueuil, le faste, & la pompe des » Prélats. *Comme les revenus de l'E-* » *glise sont principalement destinez à* » *l'entretien des pauvres, aux œuvres de* » *l'hospitalité, à la fabrique & à la* » *reparation des Eglises, cet homme pieux,* » disoit-il, *ne pouvoit souffrir, qu'on* » *les consumât en débauches avec des* » *fem-*

(a) *Si bona mens fuisset.*

„ *femmes, en festins, en chiens, en*
„ *chevaux, en ameublemens, en super-*
„ *bes habits & en d'autres dépenses in-*
„ *dignes du Christianisme.*

„ Il avoit une telle presence d'esprit,
„ & une telle fermeté que quoi qu'on
„ l'interrompît par mille clameurs, &
„ qu'on le harcelât sans cesse, il ne de-
„ meuroit jamais sans replique, & fai-
„ soit taire ou rougir ses aggresseurs.
„ On admiroit sa mémoire qui ne lui
„ rendit jamais un mauvais office quoi
„ qu'il eût été trois cens quarante
„ jours dans un cu de basse fosse, sans
„ pouvoir lire, ni même voir la lu-
„ miere, sans compter des inquietu-
„ des & des agitations d'esprit qui au-
„ roient fait perdre la mémoire à tout
„ autre. Cependant il allegua pour
„ soûtenir ses sentimens un si grand
„ nombre d'autoritez des Docteurs de
„ l'Eglise, qu'à peine peut-on conce-
„ voir qu'il eût pu les rassembler dans
„ cet espace de tems quand même il
„ auroit joui d'une parfaite tranquil-
„ lité. Il avoit une voix mâle, agréa-
„ ble, distincte & sonore. Son geste
„ étoit tout propre à exciter la com-

„ pas-

„ passion quoi qu'il n'en souhaitât au-
„ cune. En un mot, à voir son in-
„ trepidité, vous l'eussiez pris pour un
„ autre Caton. O homme vraîment
„ digne d'une mémoire immortelle!
„ S'il a eu des sentimens contraires à
„ ceux de l'Eglise, je ne le loue pas
„ en cela; mais j'admire son savoir
„ prodigieux, & son éloquence. Je
„ crains que la Nature ne lui ait fait ces
„ presens, pour sa perte (a).

„ Comme on lui donna deux jours
„ de terme pour se repentir, plusieurs
„ personnes, & entre autres le Car-
„ dinal de Florence, allerent le voir
„ pour tâcher de le ramener. Mais
„ ayant perseveré dans ses erreurs, il
„ fut condamné au feu par le Concile.
„ Il marcha au supplice avec un visa-
„ ge gai, & avec plus d'intrepidité,
„ que jamais aucun Stoïcien n'en fit
„ paroître. Quand il fut au lieu du
„ suplice il quitta lui-même ses habits
„ & se jettant à genoux, il baisa * le
„ po-

(a) *In pestem.*

* *Veneratus*, témoignant par-là la joye qu'il avoit de souffrir pour une bonne cause, & sa soûmission aux ordres de Dieu.

„ poteau auquel il devoit être at
„ ché. On le lia d'abord tout enchaî
„ & tout nud avec des cordes mouill
„ Ensuite on mit tout autour de
„ de gros morceaux de bois entre
„ lez de paille. Le feu ayant pri
„ se mit à chanter un hymne qu'il
„ discontinua pas, malgré la flam
„ & la fumée. Comme le Bour
„ approchoit le feu par derriere
„ qu'il ne le vit, avancez lui dit-il
„ courage, & mettez le feu en
„ sence. Si je l'avois craint, je
„ pas venu ici, pouvant bien l'
„ Ainsi perit cet homme dont
„ peut assez admirer le merite (a)
„ été témoin de cette fin & j'
„ consideré tous les actes. Qu'il
„ eu de la mauvaise foi ou de l'op
„ treté, je n'en sai rien, mais j
„ on ne vit mort plus philosophiq
„ Je vous ai fait là un long recit
„ J'ai cru ne pouvoir pas mieux
„ fiter de mon loisir qu'en raço
„ une Histoire aussi semblable à c
„ de l'Antiquité. *Mutius Scevola*
„ vit pas brûler son bras avec plu
„ constance que celui-ci tout son co

(a) *Vir praeter fidem egregius.*

(b) *Longam cantilenam narravi.*

„ & Socrate ne prit pas le poiſon avec „ plus d'allegreſſe. Mais cela ſuffit. „ Pardonnez-moi ma longueur. Un „ tel ſujet demanderoit encore une „ plus ample narration.

La prudence ne permet pas de fai-e le Prophete, & d'entreprendre de rédire l'avenir, à cauſe de l'incertitu-e des choſes humaines, mais elle peut e-preſſentir juſqu'à un degré de certi-ude qui paſſe la conjecture. Quand 'évenement répond à cette eſpèce de rophetie, quelque fâcheux qu'il puiſ-e être, l'amour propre nous en conſo-e aiſément par le plaiſir ſecret d'avoir leviné. C'eſt la diſpoſition où ſe ſentit ogge lorſque l'armée Allemande fut attuë par les Huſſites en 1431. com-ne il le témoigne dans une Lettre à ulien Cardinal de S. Ange, Legat en llemagne, & Chef de cette infortu-ée Croiſade. Il ſe moque fort plaiſam-nent de ce Cardinal, ſur ce que n'ayant û réuſſir à reduire les Huſſites par les rmes il vouloit convoquer contre eux n Concile (a). „ On dit que vous aſ-„ ſemblez un Concile & qu'il y vient „ beaucoup de monde. C'eſt un effet „ de p. 310.

(a) Le Concile de Baſle.

„ de votre prudence, d'avoir recours
„ aux Conseils des Prêtres, les armes
„ vous ayant fait faux bond. La pureté
„ de leur vie & leur zele pour la foi
„ donne lieu de tout esperer de ces
„ gens-là. Ce sont de vrais tonneaux
„ de vin (a). Il semble qu'ils ne soient
„ nez que pour boire, manger & dormir.
„ Autrefois la Nation Germanique
„ étoit fort belliqueuse; aujourd'hui
„ au lieu des armes elle a choisi
„ le vin, & la crapule. Le vin est la
„ la mesure de leurs forces. Quand ils
„ manquent de vin le courage leur
„ manque. Je ne doute point que la
„ disette de vin n'ait plus contribué à
„ une fuite si honteuse, que la crainte
„ des ennemis que vous n'avez pas même
„ vûs. Vous croyiez remporter la
„ victoire par la sobrieté, jugeant des
„ autres par vous-même. Mais si vous
„ entreprenez une nouvelle expedition,
„ vous trouverez, je m'assure, que
„ pour bien combattre, il faut fournir
„ du vin copieusement. On dit
„ que le Poëte Ennius n'entreprenoit
„ jamais de faire l'Histoire d'une guerre
„ qu'après avoir bien bû. Mais il
„ faut

(a) *Vasa vinaria.*

„ faut bien plus de vin pour manier les „ armes que pour en écrire. Le vin „ ne sera pas moins utile au Concile „ qu'il l'eût été à la guerre. Je vous „ conseille de leur mettre dans la bou- „ che quelque morceau qu'ils ne puis- „ sent pas avaler aisément *.

Après ces plaisanteries Pogge reprend son serieux. Il dit à Julien qu'il a écrit au Cardinal Angelotto † une Lettre dont il souhaite qu'il ait la communication, pour le détourner d'assembler un Concile. La raison en est qu'Eugene III. ne le souhaitoit pas, parce qu'il n'attendoit rien que de sinistre de cette Assemblée, où le Duc de Milan vouloit le faire deposer, comme il fit.

On peut être docile sans déferer aveu- p. 317.
glément aux Conseils de ses amis. Et même lorsque leurs avis sont mal fondez ou qu'on les donne à mauvaise intention, il faut les écouter à l'exemple de ce Lacedemonien qui savoit bon gré à ceux qui médisoient de lui, parce que leur malignité pouvoit servir à le corri-

* *Injice faucibus aliquam offulam quam non facile degglutiant.*

† Il sera parlé de ce Cardinal dans la troisième partie de cet Ouvrage.

riger. Quoiqu'il n'y ait rien de si bea[u] que la docilité, il ne faut pourtant pa[s] abandonner sa cause. Un honnête hom[-] me peut toujours se relever d'une cen[-] sure mal appliquée, pourvû qu'il le fa[s-] se avec moderation, & sans user d'au[-] cune recrimination injurieuse. C'e[st] ce que fait Pogge dans une Lettre à u[n] certain Moine qui le blâmoit d'avo[ir] dit qu'il y avoit peu d'honnêtes gen[s] parmi eux. Il prouve & fortifie sa the[-] se par des reflexions qui ne leur font pa[s] honneur, sur tout aux Moines Men[-] diants dont il peint vivement les dé[-] bauches, les crimes & l'hypocrisie, comme en en ayant été souvent témoi[n] oculaire.

p. 326. Pogge en use de même dans une Lettre à *Gregoire Coriario* Protonotaire Apo[s-] tolique. Ce Venitien prétendant que le mot de *Faction* ne se prenoit qu'en mau[-] vaise part, avoit blâmé Pogge d'avoir dit dans son Traité de la Noblesse qu'il y avoit des factions à Venise. Pour justi[-] fier son expression il allegue l'autorité de Tite Live qui par des *Factions* n'en[-] tend pas des seditions, mais des partis differents qui ayant tous pour but le bien de la République, se trouvent

par-

partagez de sentiment sur la maniere de le procurer, & employent des moyens differens pour arriver à ce but. Il regarde le mot de Faction comme ceux d'*Heresie* & de *Secte*, qui originairement se prennent en bonne & en mauvaise part. Il s'appuye encore de l'autorité de Pompeïus Festus qui dit qu'autrefois ces mots, *Faction*, *Factieux*, se prenoient en bonne part. *Factio & Factiosus initio honesta vocabula erant*. On apprend dans cette Lettre que le mot François, *Gentilhomme*, est d'origine Venitienne. Elle est datée de 1440.

*Gentiles homines, ut vestro verbo utar.*

Les meilleurs amis se brouillent quelquefois pour des sujets qui leur sont indifferens. Le parallele de Cesar & de Scipion brouilla ensemble Pogge & Jean Guarin de Verone, qui étoient intimes amis. Pogge ayant mis Scipion au-dessus de César dans une de ses Lettres, Guarin s'échauffa si fort en faveur de Cesar, qu'il écrivit contre son ami, une piece si pleine d'invectives qu'il semble qu'il eût moins pris à tâche de défendre Cesar que d'offenser son ami. On n'a point cette piece de Guarin. On donnera ici le précis d'une des deux Lettres de Pogge sur ce sujet;

p. 356.

l'une à Scipion de Ferrare, où il donne à Scipion l'Africain la préference sur Cesar; l'autre à Francisco Barbaro où il répond à Guarin.

Plutarque a donné un grand prejugé en faveur de Cesar en le comparant à Alexandre le Grand. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a fait le parallele de ces deux Héros que par rapport aux vertus militaires. On ne peut pas savoir quel a été le jugement de Tite Live touchant Cesar parce que les Livres de cet Historien, qui regardent ce tems-là, sont perdus. Mais ayant regardé Scipion comme le plus grand Capitaine & comme le plus honnête homme, non seulement de son tems, mais des siecles passez, on peut juger par là qu'il ne le trouvoit pas inferieur à Alexandre & à Cesar. On ne sauroit ôter à Cesar la gloire d'avoir été un grand Conquerant, mais il faut convenir en même tems, que c'étoit un très-mauvais Citoyen, puis qu'il trahit sa patrie en la rendant son Esclave de Maîtresse du Monde qu'elle étoit, & en se servant pour la perdre des forces qu'elle lui avoit commises. C'est ce qu'on ne sauroit dire de Scipion: joignant à la valeur tou-

es autres vertus il rapportoit toutes
ctions au salut de la République:
effet il la sauva dans une des plus
leuses conjonctures, où elle se soit
is trouvée. Mais on fera mieux ce
lele par le détail de la vie & des
rs de l'un & de l'autre, tant par
ort à la guerre que par rapport à la
, en commençant dès leur ado-
nce. Celle de Cesar commença
les infamies que la pudeur ne per-
pas d'exprimer; & qui le rendi-
le jouet de ses Soldats *. Il fit mê-
noître d'abord un esprit inquiet &
ant qui donnoit de l'ombrage aux
ains. Ce qui fit dire au Dictateur
que ce jeune homme deviendroit
e de la République; & qu'il y
en lui plus d'un Marius. Il passa
le de son adolescence sans acquerir
coup de gloire.

ge dissimule ici plusieurs en-
honorables à la jeunesse de Cesar.
réputation souffrit quelque attein-
Bithynie, la conquête de Mityle-
ui procura la couronne † de Ci-
toyen.

llias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem. p.
Plutarque, vie de Cesar. Suet. Cæsar.
a couronne de Citoyen étoit une des prin-

 cipa-

toyen. Sa conduite noble & ...
heroïque envers des Pirates qui ...
rent dans l'Ile de Pharmacuse, ...
des beaux endroits de sa vie. Il ...
la encore en Cilicie avant son ...
Rome (a).

(a) Plutarque, Suetone.

Quand il eut appris la mort d...
son mortel ennemi, il retourna ...
me dans l'esperance de brouill...
l'âge de trente-trois ans * étan...
tour d'Espagne où il avoit été ...
Questeur †, il voulut soulever ...
patrie les Colonies Latines qui ...
doient le droit de Bourgeoisie ...

cipales qu'on donnoit au Vainqueur. ... noit par un Citoyen à un Citoyen q... signalé au service de la République. Sue... apprend que ce fut le Preteur Termus q... na à Cesar. On n'en donnoit point ... queurs dans les Guerres Civiles.

* Pogge saute ici de 22. ans, qu'av... quand il revint à Rome, à 33. Pendant ... ce de tems Cesar fit bien des choses ... bles, qu'on peut voir dans Suetone, da... que & dans Velleïus Paterculus.

† Les Questeurs accompagnoient les ... suls dans les Provinces & fournissoient ... les provisions necessaires à l'Armée & ... vaux. Ils rendoient aussi la Justice dans le... ces, ce que ne faisoient pas les Questi... Ville qui avoient beaucoup moins d'aut...

ne *. Quand il fut Edile † il conspira avec Crassus pour attaquer le Senat ; & pour assassiner ceux des Senateurs qui ne seroient pas dans ses interêts. Le coup manqua par la foiblesse ou par la repentance de Crassus qui ne se trouva pas au jour marqué. Pendant qu'il exerça cette charge il gagna les bonnes graces du Peuple, par ses liberalitez, par les beaux édifices dont il orna la Ville, & par les Jeux & les Spectacles qu'il donnoit, ensorte qu'il y faisoit tout ce qu'il vouloit. Il osa bien rétablir les Trophées de Marius sur Jugurtha, sur les Cimbres, & sur les Teutons, que Sylla avoit fait détruire ; & rappeller les Proscrits. Pogge devoit ajoûter que si cette entreprise plut à la populace, elle rendit Cesar fort suspect d'aspirer à la Tyrannie. On assembla là-dessus le Senat où un des plus illustres Senateurs dit tout haut : *Ce n'est plus par des mines secretes, c'est par une batterie ouverte que Ce-*

* C'étoit le plus grand des droits que pussent avoir ceux qui n'étoient pas Romains.

† L'Edile étoit un Magistrat qui pourvoyoit aux provisions necessaires dans la Ville, & qui avoit soin des Temples. Cette charge se donnoit après la Questure.

*Cesar attaque la République* *. Peu de tems après on vit encore une preuve de son grand credit. Il emporta par les suffrages du Peuple la charge de *Souverain Pontife* †, sur deux redoutables Concurrens qui lui étoient de beaucoup superieurs, en âge & en dignité. Il ambitionnoit tellement cette charge qu'allant à l'Assemblée où l'Election se devoit faire il baisa sa mere & lui dit les larmes aux yeux qu'il ne reviendroit pas à Rome s'il n'obtenoit pas le Pontificat.

Pendant sa Preture ‡ il fut extremement soupçonné d'avoir trempé secretement dans la conjuration de Catilina. Au moins fut-il le seul d'avis d'épargner les conjurez que le Senat vouloit punir du dernier supplice ⊥. Il lui en auroit cou-

* Plut. Cæs. Je suis la version de l'Abbé Tallemant.

† Les Souverains Pontifes s'élisoient alors par le Peuple. Voyez leurs fonctions & leur autorité dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus.

‡ Les Preteurs étoient tirez du Senat & on les appelloit Collegues des Consuls. Leur Jurisdiction étoit d'une très-grande étenduë. Voyez l'Auteur allegué ci-dessus.

⊥ Il fit un si beau discours là-dessus que la plûpart revinrent de leur avis, & le sien l'auroit empor-

coûté la vie ſans le ſecours de Curion qui le couvrit de ſa robe, & ſans le conſeil que donna Ciceron de les laiſſer aller.

Pogge omet ici pluſieurs particularitez entre la Preture de Ceſar & ſon Conſulat, qui découvrent bien le caractere qu'il veut donner à ce Conquerant. Il fut chaſſé du Senat pour avoir ſoutenu Cæcilius Metellus Tribun * du Peuple qui brouilloit à Rome. Cependant malgré cette excluſion il ne laiſſoit pas d'exercer ſa charge, & d'aller dans la Ville avec ſes Licteurs †, & les ornemens de ſa Magiſtrature. Mais comme il y avoit des gens qui le menaçoient de le tuer, s'il continuoit, il prit le parti de ſe retirer chez lui pour y vivre comme particulier. Quelque tems après ſa moderation le fit rappeller dans le Senat

porté ſans Caton qui tint bon pour le ſupplice des coupables. Voyez ce fait bien developpé dans Plutarque & la note de Caſaubon ſur Suetone.

* Les Tribuns du Peuple étoient des Officiers élûs pour empêcher le Senat & les Conſuls d'abuſer de leur autorité.

† Les Licteurs étoient des eſpeces de Sergens ou Valets de Ville qui marchoient avec des faiſſeaux de verges & des haches devant les Conſuls & les premiers Magiſtrats, pour leur faire faire place & pour reprimer le Peuple.

pat, & rétablir dans sa dignité : mais son éloignement paroissant necessaire à cause de ses projets ambitieux, on l'envoya en Espagne, où par ses conquêtes & par les bons ordres qu'il y donna il rendit des services importants à la République. Plutarque nous apprend qu'en passant les Alpes, il entra dans une bicoque où le peuple paroissoit fort miserable. Ceux qui l'accompagnoient, lui ayant demandé s'il n'y avoit pas quelque Magistrature à briguer dans ce petit endroit il répondit fort serieusement qu'il aimeroit mieux être là le premier que le second dans Rome. Au retour d'Espagne il demanda les honneurs du Triomphe & le Consulat. On lui refusa le premier, mais il obtint le dernier (a). Son Consulat fut extremement Tyrannique. Sa premiere demarche eut à la verité une fort belle apparence ; ce fut de reconcilier Crassus & Pompée : Mais il ne le fit au fond, comme Plutarque l'a remarqué, que pour réünir en lui toute leur autorité. Il s'empara en effet seul de toutes les affaires, & réduisit Bibulus son Collegue à se renfermer dans sa maison sans se mêler de rien. De là vient que le Peuple disoit en riant,

(a) Il avoit alors 43. ans.

*tel-*

*telle chose s'est passée sous le Consulat de Jules & de Cesar*; & non de Jules Cesar & de Bibulus: C'est sur le même sujet qu'on fit cette Pasquinade:

*Non Bibulo quidquam nuper, sed Cesare factum est:*
*Nam Bibulo fieri Consule nil memini.*

Ne pouvant plus souffrir les oppositions continuelles de Caton, il fit chasser ce grand homme du Senat, & le fit mettre en prison, malgré la veneration que les Senateurs & le Peuple avoient pour lui *. On raconte un bon mot d'un Senateur (a) que Cesar reprenoit d'avoir quitté le Senat pour suivre Caton en prison. *J'aimerois mieux*, dit-il, *être en prison avec Caton que d'être ici avec Cesar*. Quoique Clodius eut violé la femme de Cesar, il se joignit à lui pour perdre Ciceron. Il ôta tellement, toute liberté au Senat, en y tenant toujours des gens armez, qu'il étoit le plus souvent desert, parce que personne n'y étoit en sûreté. Un Sena-

(a) Marcus Petreïus.

* Plutarque nous apprend qu'il le fit ensuite relâcher de lui-même.

(a) Conrius.

nateur (a) s'en étant plaint un jour hautement, Cesar lui demanda pourquoi donc il y venoit? *C'est*, dit-il, *parce qu'étant fort agé le peu de vie qui me reste ne merite pas tant de précaution.*

Autant que Pogge prend plaisir à s'étendre sur les endroits desavantageux à Cesar, autant est-il serré sur ceux qui lui ont acquis le plus de gloire. Il passe sur ses conquêtes dans les Gaules, en Allemagne, chez les Belges & en Angleterre avec la même rapidité que ce Heros les faisoit. Toutes ces grandes qualitez dont Plutarque a fait une peinture si admirable; sa liberalité envers son armée, son air gracieux & insinuant, ses manieres nobles & engageantes qui lui gagnoient le cœur des Soldats & qui les faisoit combattre en desesperez dans les occasions les plus périlleuses; sa clemence, son desinteressement; sa generosité envers ses ennemis; sa moderation dans la victoire; tout cela, selon lui, ne sont que de fausses vertus. Il compare sa clemence à celle des voleurs, qui n'ôtent pas la vie après avoir ôté le bien: sa liberalité n'étoit que le fruit de ses brigandages, de ses pilleries, & de ses sacrileges; & il ne faisoit largesse

que

que du bien d'autrui *. C'eſt moins à ſa valeur jointe à ſa bonté qu'il attribuë l'affection de ſes Soldats, qu'à je ne ſai quelle ferocité contagieuſe, & aux fureurs de ſon ambition, qui le rendoit ſouple & ingenieux dans l'art de gagner les cœurs.

Si Pogge n'a pas tout à fait le courage de conteſter à Ceſar la gloire de ſes conquêtes en faveur de la République, les guerres inteſtines ouvrent une ample carriere à ſa mauvaiſe humeur. Il regarde Ceſar non ſeulement comme un traître, mais comme un parricide qui par un prodige d'ambition a trempé ſes mains dans le ſang de ſa mere, c'eſt-à-dire, de ſa patrie: † & même ſans compter l'injuſtice, l'infidelité, & la cruauté de Ceſar dans ces guerres, il prétend qu'il ne s'en tira pas fort glorieuſement, & que ſa fortune eut plus de

* Il amaſſa des ſommes immenſes dans les Gaules; & en étant de retour, il s'empara du Threſor public.

† Suetone nous apprend que Ceſar avoit ſans ceſſe dans la bouche ces paroles d'Euripide: *Qu'il n'eſt permis de faire des injuſtices que pour regner, & qu'en toute autre choſe, il faut être religieux obſervateur des Loix.*

(a) Voyez sa comparaison dans Plutarque.

de part que sa valeur aux conquêtes qu'il fit en Espagne (a). La victoire de Pharsale fut un effet de l'imprudence & de la lacheté de Pompée. Sa passion pour Cleopatre lui fit entreprendre mal à propos la guerre en Egypte d'où il se retira moins en vainqueur qu'en fugitif. Il vainquit Pharnace, presque sans coup ferir. De là son mot au retour de cette expedition: *Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu*. Ce fut pourtant après ces victoires si extenuées par Pogge que Cesar obtint la Dictature perpetuelle qui lui donnoit dans Rome une autorité Souveraine qu'il n'étoit pas d'humeur à quitter comme le fit Sylla. Il est surprenant que Pogge ait omis deux particularitez fort favorables à sa cause. La premiere, c'est que Cesar non content de la qualité de Dictateur, voulut se faire declarer Roi, & qu'il s'étoit fait un diadême. Marc Antoine voulut lui-même le couronner, mais comme il n'y avoit que peu de gens qui applaudissent à une entreprise si odieuse à la République, il inventa ce stratageme pour la faire réüssir hors de Rome. Il resolut d'aller contre les Parthes sous prétexte de venger les Romains de la defaite & de la mort

mort du Général Crassus. En même tems ses amis publierent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par le Roi des Romains. La seconde particularité omise par Pogge, c'est que les ennemis de Cesar, ou plutôt les partisans zelez de la République, se servirent de ce prétexte pour se defaire de lui. Tout le monde sait les circonstances de cet assassinat. Si Cesar fut un Tyran, comme le prétend Pogge, il eut le sort des Tyrans.

*Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci*
*Descendunt Reges & siccâ morte Tyranni* (a).

(a) Juvenal. Sat. X. vers. 113.

„ On voit peu d'Usurpateurs & de Tyrans mourir de leur mort naturelle *.

Voici dans Scipion † un Heros d'un tout autre caractere que Cesar. Il signala sa premiere jeunesse par de belles actions sans en ternir l'éclat par des mœurs dereglées. Personne n'accorda jamais mieux l'ardeur & la vivacité de la jeunesse avec la gravité, la temperance, l'in-

* C'est la traduction du Pere Tarteron.

† C'est *Publius Scipion*, dit l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion qui fut vaincu par Annibal.

l'integrité, la modération, & le flegme de la vieillesse. Dès l'âge de dix-sept ans il signala sa valeur dans la premiere guerre de Carthage qui fut si funeste aux Romains. Son Pére qui fut blessé dans la bataille, se trouvant envelopé d'un gros d'ennemis alloit perdre la liberté ou la vie. Le fils, sans s'allarmer du nombre, court à son secours l'épée à la main, écarte les ennemis & le tire d'entre leurs mains *. Cette defaite de Scipion le pere fut suivie de la fameuse journée de Cannes †, qui auroit été le tombeau de la République Romaine sans l'intrepidité du jeune Scipion, à qui on defera le commandement des restes de l'armée avec *Appius Claudius*. Scipion ayant appris qu'il y avoit chez *Quintus Cæcilius Metellus* des Officiers Romains qui déliberoient entre eux d'abandonner l'Italie, s'en alla plein d'une noble fureur dans cette maison, & tirant son épée les menaça de les égorger tous s'ils ne juroient, comme il fit lui même, de verser jusqu'à la

* Cette action se passa sur le *Tesin* riviere du *Pavesan*.

† Ville du Royaume de Naples.

derniere goute de leur sang pour le
it de la République. Animez par un
grand exemple, & honteux de leur
)eté, ils s'engagerent tous par ser-
nt à sacrifier leur vie au salut de la
rie, elle fut en effet sauvée par cet-
eule action *.

Ce ne fut que le commencement des
ons Heroïques de Scipion. Son Pe-
& son Oncle avoient été tuez en
agne; l'armée Romaine y avoit été
ée en pieces; la consternation étoit
rande dans Rome que personne n'o-
entreprendre d'aller secourir cette
vince si importante aux Romains. (a)
pion n'ayant que vingt-quatre ans se
senta pour aller venger la mort des
pions & restituer à sa patrie une con-
te qu'elle alloit perdre. Il y fut en-
é sous le titre de Proconsul & avec
assez petite armée; il reconquit
te l'Espagne & defit les Carthagi-
s en plusieurs batailles rangées: mais
distingua sur tout dans cette occa-
n par la victoire qu'il remporta sur
lui-

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 18.

* Cette action est admirablement décrite par l'Abbé de Vertot, *Hist. des Revol. de la Rep.* ., L. VIII. p. 319.

lui-même. Il prit un ſoin partic
de l'honneur des femmes & des
On lui amena un jour une jeune
ſonniere d'une beauté raviſſante. A
appris qu'elle étoit accordée à un
ne Prince de Celtiberie, il fit
auſſi-tôt auprès de lui ce Prince
parens de la fille, & tint ce diſcours
Tit. Liv. ub. ſupr. c. 50. Prince. *Quand j'aurois diſpoſé de*
*fille je n'aurois rien fait, qu'on p*
*pardonner à mon âge; mais comme*
*prens que vous l'aimez & qu'elle vo*
*promiſe, je vous la rends dans le*
*état que ſi elle n'étoit point ſortie d*
*les mains de ſes parens, afin qu'elle*
*puiſſe faire un don digne de vous &*
*moi, & à condition que vous ſerez*
*du Peuple Romain.* Pogge omet
bel exemple du deſintereſſement d
pion dans cette rencontre; les p
de cette Dame ayant deſtiné une g
ſomme d'argent pour la racheter, ils
rent inſtamment Scipion de l'acce
comme un témoignage de leur re
noiſſance & non comme une ran
Il fit mettre cette ſomme à ſes pie
ſe tournant vers le Prince, *ajoutez*
dit-il, *cette ſomme à la dot qu'on*
*donner à votre Epouſe.* C'eſt ainſi

Scipion faisoit autant de conquêtes par sa clemence & par sa générosité que par ses armes. Au retour d'une expedition si glorieuse il fut fait Consul pour la premiere fois alors, toûjours attentif aux interêts de la Patrie, il resolut presque malgré le Senat d'aller en Afrique pour obliger Annibal à quitter l'Italie. Il remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois, il vainquit Annibal qui depuis quinze ans avoit toujours vaincu les Romains, & l'obligea à faire la paix sous des conditions dures & honteuses. Cette victoire fut suivie des honneurs du triomphe qu'il reçut à Rome, où il fut surnommé l'Africain (a). C'est le premier des Generaux Romains qui ait porté le nom d'une Province conquise. Il alla ensuite en Asie pour soutenir son frere *, & y subjugua *Antiochus le Grand*.

(a) Tit. Liv. L. XXX. c. 45.

Scipion ne se montra pas moins grand pendant la paix que pendant la guerre. L'Histoire a beaucoup vanté sa pieté envers les Dieux. On rapporte que quand il étoit à Rome il ne manquoit pas un seul jour, d'aller avant le lever de l'Au-

* *Lucius Scipion* surnommé *l'Asiatique*.

l'Aurore, s'enfermer pendant plusieurs heures dans le Temple de Jupiter comme pour le consulter (a). Que ce fût superstition, ou imposture, cette conduite donnoit beaucoup de poids à ses sentimens & de relief à ses actions dans l'esprit du Peuple. Il eut toûjours un zele & un amour à toute épreuve pour sa patrie. Il étoit d'ailleurs affable & populaire ; sa magnanimité étoit accompagnée d'une douceur qui lui gagnoit tous les cœurs (b). Il ne fit pas moins éclater sa modestie que ses autres vertus, par le refus des honneurs extraordinaires que le Senat lui voulut decerner, en érigeant à sa gloire des Statues au Capitole, dans la Tribune aux Harangues, dans le lieu où se tenoient les Assemblées du Peuple Romain qu'on appelloit *Comices*, & même jusques dans la *Chapelle de Jupiter* *: il refusa encore les offres qu'on lui fit d'être Consul & Dictateur perpetuel. Toutes ces vertus lui avoient donné une autorité presque absolue dans Rome. Elle parut d'une

(a) Aul. Gell. Noct. Attic. L. VII. c. 1.

(b) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 19.

* *Cella Jovis.* Valere Maxime nous apprend que Scipion l'Africain y avoit une Statue, qui apparemment y fut mise en son absence.

de maniere éclatante à cette occa-
n. Les Tribuns du Peuple l'assigne-
t un jour pour rendre compte de
lque somme d'argent qu'on l'accu-
d'avoir reçue d'Antiochus pour lui
curer la paix avec les Romains, sous
conditions favorables. Etant venu
our marqué avec sa couronne triom-
le sur la tête: *Messieurs*, dit-il, *c'est*
*reil jour que j'ai triomphé d'Annibal,*
*ue je vous ai donné en même tems la*
*& la victoire. Il est juste d'en aller*
*re graces aux Dieux. Allons au Ca-*
*le & laissons là les Chicaneurs.* Il fut
-tôt suivi de tout le Peuple, des
valiers, & du Senat. Les Tribuns
eurerent seuls bien confus: Quel-
Historiens disent même qu'ils sui-
nt aussi. Tite Live a jugé que Sci-
acquit autant de gloire par ces
ques de l'estime publique que lors-
l entra triomphant dans Rome (a).
faire ne fut pourtant pas finie, Sci-
ayant encore été tiré en cause pour
ême sujet, produisit lui-même ses
ptes: mais comme les Tribuns
loient qu'on les lût, & qu'on les
dans l'Archive du Thresor public,
s dechira de ses propres mains en
S 3 pre-

(a) Liv. XXXVIII. c. 51.

présence du Senat, trouvant indig[ne]
qu'après avoir sauvé la République o[n]
se mefiât de lui, & que ses enne[mis]
cherchassent dans leurs chicanes d[es]
prétextes de le détruire. L'action ét[oit]
hardie & je ne sai s'il n'y avoit pas pl[us]
d'orgueuil que de magnanimité. Il po[u-]
voit bien y avoir de la jalousie dans l[a]
recherche des Tribuns *; mais en ob[li-]
geant Scipion à rendre compte ils n[e]
faisoient rien que de conforme aux Lo[ix]
les plus grands Conquerants & les pl[us]
illustres restaurateurs de la Républiq[ue]
n'en avoient point été dispensés: [si]
l'Africain se sentoit innocent de pecul[at]
il me semble qu'il y eût eu plus de gra[n-]
deur à s'assujettir aux Loix, qu'à donner
en les violant, un exemple que son me[-]
rite extraordinaire & sa grande autori[-]
té, rendoit doublement dangereux.

**Reflexion de l'Auteur.**

Scipion le sentit bien lui-même. Crai[-]
gnan[t]

* Le Senat blâma hautement les Tribuns d'a-
voit voulu signaler leur zele aux dépens du Li-
berateur de la Patrie. Il faut pourtant en excep-
ter le genereux SEMPRONIUS GRACCHUS
qui quoiqu'ennemi de Scipion ne voulut pas en-
trer dans ce complot d'ingratitude, & harangu[a]
fortement le Peuple & les Tribuns en faveur d[e]
Scipion. Tit. Liv. L. XXXVIII. C. 53.

gnant que Rome ne fût la victime des factions qui se formoient à son occasion, il prit le parti de la retraite. Seneque a regardé cet exil * volontaire de Scipion, comme le plus bel endroit de sa vie. *Je l'estime plus*, disoit-il, *par sa moderation & par son amour pour la patrie que par toutes ses conquêtes. Il n'y avoit plus de milieu. Il falloit bannir de Rome ou Scipion ou la Liberté. Il choisit genereusement le premier parti, plus admirable quand il quitte sa Patrie que quand il la défend.* Le sentiment le plus général est qu'il mourut au lieu de sa retraite, où Seneque croyoit avoir vu son tombeau. † Tite Live dit la même chose, mais il ajoute qu'il avoit un Mausolée & des statues à Rome. Il est surprenant qu'on ne sache point en quelle année mourut un si grand Heros. Epist. 86.

DES-

* Il se retira à *Linterne* ancienne ville de la Campanie, dont Seneque a fait la description.

† Quand on a travaillé à ce morceau, on n'avoit pas encore vu la belle *Histoire des Revolutions de la Republique Romaine, par Monsieur l'Abbé de Vertot.* C'est une des plus engageantes lectures qu'on puisse faire.

'ogg. Op. . 297.

## DESCRIPTION DES BAINS DE BADE.

Pogge étant au Concile de Constance alla aux bains de Bade pour y rétablir sa santé. Il fait une agréable peinture de ces bains dans une Lettre qu'il écrivit de là à son ami Nicolas Nicoli. Quoiqu'ils soient connus, sur tout en Allemagne, on ne sera peut-être pas fâché de savoir l'état où ils étoient au commencement du XV. Siècle. Ils étoient dans un village (a) situé sur une riviére qui se jette dans le Rhin à environ 500. pas de Bade. Au milieu du Village il y avoit une très-grande place entourée de bâtiments magnifiques dont chacun avoit son bain particulier. Il y avoit en tout 30. bains entre lesquels il y en avoit deux publics, où le Peuple de l'un & de l'autre sexe se baignoit tout à découvert. Celui des femmes n'étoit séparé de celui des hommes que par une espece de chaussée qui ne déroboit point la vuë, & n'empêchoit point la communication. Pogge dit qu'en voyant tant de nuditez, il croyoit être aux Jeux *Floraux* de Rome, dont

(a) *Thurgum.*

*Ovi-*

*le* (a), & après lui *Lactance* (b), ont si bien représenté la licence, éfronterie.

y avoit un peu plus de bienséance, honnêteté dans les bains des parti- :rs. Les femmes y étoient separées iommes par une cloison de planche 'on avoit pratiqué plusieurs fenêtres : faciliter la conversation, & le merce, qui pour l'ordinaire étoit : jusqu'au libertinage. Comme au is de ces bains il y avoit des prome- s d'où l'on pouvoit voir tout ce qui issoit, Pogge se donnoit souvent le il de les visiter tous. Il lui sembloit s qu'on l'avoit transporté dans la Ré- lique de Platon, où tout devoit commun. J'admirois, disoit-il, la olicité, la facilité, & l'indulgence eurs mœurs. Quelque liberté qu'on lonne tout est pris en bonne part, ersonne n'y entend finesse. La Ja- ie n'est pas moins releguée de ces x que la Modestie, & les maris y les meilleures gens du monde.

'ogge n'oublie aucun des divertisse- is que l'on prenoit à Bade pendant Bains, comme la Musique, la Danse, Collations, les Promenades, & tou-

(a) Ovid. Fast. L. V. vers. 327.

(b) Lact. p. m. 84.

tes sortes de Jeux, où l'innocence, & la pudeur étoient souvent blessées impunément. En un mot, si le bonheur consistoit dans la volupté, il prétend qu'il ne manquoit rien là pour la rendre complète. La joye y étoit un devoir, la tristesse une espéce de crime, tout n'y respiroit que l'enjoüement. La variété des amusemens & la diversité des caractères y conspiroient à l'envi à en chasser le sérieux, & l'ennui. Il y a beaucoup d'apparence que la joye, & le plaisir contribuoient autant à la santé que la vertu des eaux, quoi que Pogge l'exalte infiniment. Il leur en attribue sur tout une merveilleuse contre la stérilité.

On eût dit que c'étoit un rendez-vous général que la Volupté donnoit tous les ans, à ses partisans. Aussi plusieurs gens y venoient-ils, moins pour prendre les bains, que pour profiter de cette occasion de se divertir. La santé n'étoit que le prétexte, le plaisir étoit le veritable motif, & le privilége des bains étoit le voile de quantitez d'intrigues qui n'auroient pû réüssir en d'autres occasions. Il sembloit même que les Ecclesiastiques Seculiers, & Réguliers n'al-

n'allassent là que pour se dédommager des austéritez de leur état, en portant la licence plus loin que les autres. On en voyoit qui se baignoient avec les femmes, vêtus, & coiffez d'une maniére efféminée, sans aucun respect pour leur caractere.

Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'est que parmi une si grande multitude de gens de toutes sortes, il ne se trouvoit jamais un *Rabat-joye* ni un *Trouble-fête*. On y vivoit dans une parfaite union. On n'y entendoit parler ni de querelles, ni de batteries, & on n'y disputoit que de politesse. La médisance y étoit inconnue aussi bien que la jalousie. C'est un plaisir (dit Pogge,) de voir ces bonnes gens, vivre au jour la journée, dans une tranquilité profonde, sans avarice, & sans ambition *. En cela bien differens de nous autres Italiens qui nous rendons misérables toute notre vie, par notre humeur inquiete, & notre insatiable avidité, de biens, & de gloire.

MAXI-

* Il faut qu'il y ait beaucoup de Rhetorique, & d'exagération dans cette peinture, ou que les mœurs ayant bien changé depuis 300. ans.

## MAXIMES SUR DIVERS SUJETS TIRE'ES EN PARTIE DES OEUVRES DE POGGE.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Quand nos maux sont sans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre déja d'elle-même assez rigoureuse envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les disgraces (a).

(a) Pogg. Op. De miser. hum. p. 90. Edit. Basil.

Les Societez se renouvellent tous les jours. De nouveaux venus remplissent les brêches que font la mort, l'absence, & l'éloignement. Il y a pourtant des Sociétez qui ne se retrouvent point. Pour former une Societé dont on puisse être content, il faut un assemblage de qualitez qui sont répanduës dans le monde; mais qui souvent ne se trouvent réunies qu'une fois en la vie.

Que sont devenus, disoit là-dessus Pogge (b), que sont devenus *les Collutius Salutatus*, *les Laurents de Medicis*, *les Nicolas Nicoli*, *les Robert Rufus* &c. Il n'y a personne qui ne puisse faire les mêmes regrets.

(b) Baluz. Miscell. T. III. p. 250.

Il

Il n'y a rien de plus facile que de flatter, rien de plus rare que de pouvoir donner une louange légitime (a). Lucien disoit que la nature l'avoit formé aussi capable de louer que de blâmer, mais que les vices des hommes lui avoient tellement fait oublier le talent de la loüange qu'il ne savoit plus que blâmer, & medire.

(a) Pogg. De infelic. Princip. p. 305.

Si l'on met en parallele les maux que les louanges & la satyre peuvent causer dans le monde, les louanges en auront la meilleure part. Il peut arriver qu'on se corrige par la satyre, mais il n'arrive presque jamais que la louange ne gâte pas.

La mort est naturellement un objet lugubre. Mais la plûpart des hommes font un si mauvais usage de la vie, tant par rapport à eux-mêmes, que par rapport à la Société, qu'il y a lieu de douter, quand ils meurent, s'il n'y a pas plus de gain, que de perte à leur mort (b).

(a) Orat. funebr. Laur. de Medicis. p. 278.

Il ne doit point y avoir de perte plus sensible que celle des amis. Nos peres, & nos enfans sont tels que la nature nous les a donnez, quelquefois bons, mais souvent si mauvais que quand on les perd, il n'y a point de vertu plus aisée

à

à pratiquer que la ſoumiſſion à la Providence. Nos amis ſont de notre choix, & tellement notre ouvrage qu'il ſemble que la mort en nous les ôtant nous ôte à nous-mêmes. On trouve réünis dans un veritable ami tous les caractères, & les bons offices qu'on peut attendre d'un Pere, d'un Frere, en un mot de tout ce qui nous intereſſe, ce qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaiſir dans la vie.

Ibid. p 343. La mort ne doit paroître fâcheuſe qu'à ceux dont la vie a reſſemblé à la mort (a).

(a) Baluz. Miſcell. T. III. p. 252.

Les Loix ne ſont que des remedes palliatifs. Elles n'ôtent point la ſource du mal, elles ne font qu'en arrêter le cours, & en ſuſpendre la cauſe. Ce ſont des digues à la verité fort neceſſaires, mais elles ne tiennent pas contre une grande inondation.

C'eſt en vain qu'on déclame contre les préjugez, on ne les arrachera jamais de l'eſprit & du cœur. Il eſt auſſi malaiſé de guérir un homme de ſes préjugez que de le guérir de la bile, du flegme, ou du ſang qui domine dans ſon tempérament. C'eſt là la ſource ordinaire des prejugez. Quand le tempe-

perament n'en fourniroit pas, l'éducation y mettroit bon ordre. Pour n'avoir point de préjugez il nous faudroit pour maîtres, & pour précepteurs des Anges, ou des hommes tombez des nuës, ou qui n'eussent jamais eu aucun commerce avec la Nature, & la Societé humaine. Ceux qui se plaignent le plus tragiquement des préjugez y sont souvent eux-mêmes les plus sujets. Personne ne leur à fait plus rude guerre que *Des Cartes*, mais son systême en est un assemblage. Le Genre humain est un malade incurable. Il faut se borner à prendre soin de ce qui donne encore quelque signe de vie, & quelque espoir de convalescence.

Il en est à peu près de la corruption humaine comme du mouvement dans la nature. Il se conserve toujours dans la nature un certain degré de mouvement qui ne change que par les différentes déterminations. Il en est de même de la corruption du Genre humain. Dire que le monde va toujours en empirant, c'est une déclamation qui n'est pas à l'épreuve d'un examen Historique de tous les siècles. Ce sont des plaintes tragiques qui peuvent être écoutées dans les

les grandes irruptions de la méchan[...]
humaine; sur tout quand on les e[...]
me en aussi beaux vers que l'a fait [...]
race (a).

(a) Livre III. Ode VI.

Il n'est rien qui ne se démente:
La Vertu même se détruit;
Le Vice seul dure, & s'augmente,
Et chaque Age nous en instruit.
A peine à nos peres coupables
Nos ayeux sont-ils comparables:
En crimes nous les passons tous;
Et ceux qui de nous doivent naître
Par leurs forfaits feront connoître
Qu'on peut aller plus loin que nous.

C'est la paraphrase que Mr. l'A[...]
Pellegrin a fait de ces quatre vers d'[...]
race:

*Damnosa quid non imminuit Dies?*
*Ætas parentum pejor avis tulit*
*Nos nequiores, mox daturos*
*Progeniem vitiosiorem.*

Tous ces grands mots de *Fortune*[...]
*Sort*, d'*Etoile*, de *Destinée*, de *Fa*[...]
*té* ont été d'abord inventez par l'Ig[...]
rance humaine. Les hommes ne p[...]
vant rendre raison de certains év[...]

mens ont imité les Philosophes qui ont l'art de cacher leur ignorance; sur certains secrets de la Nature, sous les beaux mots de *Sympathie*, & *d'Antipathie*. Tout de même dans la Morale, plutôt que d'avouer son ignorance, on a cherché dans l'*Etoile*, & dans la *Destinée* la cause vague de mille événemens qui arrivent par des ressorts secrets, où le *Hazard*, & l'Etoile n'ont nulle part. Ensuite les Poëtes, & les Orateurs ont adopté ces mêmes causes chimériques, pour donner du merveilleux à leurs Ouvrages, & l'Histoire même destinée à déveloper les raisons, & les motifs des actions des hommes n'a pû échaper à ce langage trompeur. Enfin la méchanceté humaine s'y est refugiée comme dans un azyle sacré pour se mettre à couvert du blâme inseparable de la mauvaise conduite. Les hommes ont attribué leurs foiblesses, leurs fautes, leurs mauvais succès, leurs crimes, leurs forfaits, & toutes les productions de leur méchanceté, à des causes mysterieuses, pour leur concilier du respect. La medisance, & l'envie, d'autre côté, ont voulu diminuer sous ces noms la gloire des vertus, des belles actions, & des heu-

reux succès des grands hommes. On se console de ne les pouvoir atteindre à la faveur du *Destin*, & de *l'Etoile* qui favorise l'un, & traverse l'autre aveuglément.

C'est une vanité bien mal entenduë que de ne pas vouloir renoncer à certains titres, & à certaines apparences, pour avoir les choses mêmes. Les Empereurs Romains en renonçant au titre de *Roi* rendirent leur puissance plus absolue que ne l'avoit été celle des Rois même. Rien ne rendit *Auguste* plus maître dans Rome que le desir qu'il montra de se vouloir décharger des affaires de l'Empire.

Les malheurs & les mauvais succès de la plûpart des hommes ne viennent pas tant de ce qu'ils manquent de pouvoir, de lumiéres, & de liberté; que de ce qu'ils ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes, pour bien user de leur liberté, de leurs lumiéres, & de leur pouvoir. Remplis de faste, & d'ostentation ils ont rarement sur eux-mêmes cet Empire délicat qui consiste à ne pas toujours montrer tout ce que l'on peut, & tout ce que l'on sait. Quand en effet

on

le pouvoir en main, il est beau, grand quelquefois d'agir comme on étoit foible, de reserver l'exer- de son pouvoir pour la necessité; savoir s'élever au dessus du com- en se confondant avec lui par con- ndance, & par une suppression este de sa supériorité.

a vraye liberté c'est d'être maître exercice de sa liberté. Ce n'est pas libre que de vouloir toujours se ser- e sa liberté; c'est en être l'esclave.

*arc Aurèle Antonin* avoit raison de que la Cour étoit sa Marâtre, & hilosophie sa mere. Il n'y a point ais plus sterile en bonnes choses, lus fécond en riens que la Cour. ore y vend-on ces riens bien cher. ut s'y contraindre, dissimuler, flat- & mentir. Un honnête homme eroit tout son bien pour se rache- le cette cruelle necessité.

y a une misére imperceptible at- ée à la Nature humaine, c'est que ne saurions presque jamais arriver n de grand qui n'ait sa source dans

quelqu'endroit humiliant. La plûpart de ceux qui réussissent en quelque genre que ce soit ont presque toujours quelque chose de dérangé dans l'imagination. Les grands traits de l'Eloquence, & les coups hardis du pinceau sont des espéces d'accès. L'Heroïsme lui-même est aux confins de la Folie. La plûpart des grands Conquérants sont des *Orestes*, & des *Atrées*. La fureur est leur Genie.

Il ne faut pas que les Auteurs, même les plus originaux, se flatent de l'être tout-à-fait. Nos idées & nos connoissances sont acquises, ou s'il y en a qui naissent avec nous, il faut que l'éducation, la lecture, l'instruction, l'experience & la reflexion les dévelopent. Il y a dans notre tête un magasin ramassé de divers endroits, plus ou moins grand, selon les divers caracteres & la differente éducation des hommes. Comme chaque idée n'a point son étiquette, l'amour propre se prévaut des mauvais offices de notre memoire pour nous donner la gloire de l'invention. Notre esprit subsiste imperceptiblement du bien d'autrui, & il se repaît du plaisir secret de le regarder comme son propre bien,

ien, comme il le devient en effet, quand on l'a legitimement acquis. Il y a cette difference entre les Auteurs originaux & les plagiaires, c'est que les pensées & les ouvrages des premiers sont des conquêtes de leur esprit, au lieu que ceux des autres sont des larcins secrets, dont ils sont redevables à leur memoire ou à leur plume.

* C'est un plaisir commun de faire plaisir à ses amis; C'en est un plus rare & plus délicat de faire plaisir à ceux que nous n'aimons pas, & dont nous ne sommes pas aimez.

Tout est à vendre hormis le bon esprit, & je croi que s'il étoit à vendre, il ne trouveroit point d'acheteurs, tant il y a peu de gens qui se connoissent à cette marchandise.

Ciceron disoit, que ceux qui composent sans communiquer leurs ouvrages au Public, ou au moins à leurs amis, ressemblent aux gourmands, qui T. VIII. p. 3170.

* Cette Maxime est en Latin dans le Menagiana, T. IV, p. 222. On y a seulement ajouté la fin.

qui mangent ſeuls leurs bons morceaux.

Ibid. p. 3217. Le même Ancien diſoit qu'il n'aimoit point à écrire des choſes, que les ignorans n'entendent pas & dont les Savans ne ſe ſoucient gueres. Un Sermon rempli d'érudition de cabinet eſt un mauvais Sermon. Le peuple n'y entre point parce qu'il n'y entend rien, ou s'il admire, c'eſt préciſement parce qu'il n'entend pas. Les Savans d'autre côté qui vont au Sermon dans une autre vuë, trouvent cela très-mal placé. Ils aiment à puiſer dans les ſources & non dans une érudition poſtiche.

Maxime de Tyr Philoſophe Platonicien diſoit qu'un homme pieux eſt ami de la Divinité, & qu'un ſuperſtitieux en eſt comme l'adulateur.

Il n'y a rien de plus dangereux que de donner entrée dans ſon eſprit à une ſeule abſurdité. C'eſt une hydre à cent têtes. A lire la plupart des Livres ſpéculatifs, ſur tout des Livres de Syſteme, & en particulier certains Syſtemes de Théologie, on diroit que l'Eſprit humain

main est fait au rebours de la Raison, que l'absurdité est sa nature, & la Raison ses écarts.

Il faut goûter de la Philosophie, mais il ne faut pas s'en gorger. C'est un bon mot d'Ennius.

Quand on compare les progrès de la Philosophie depuis qu'on a commencé à philosopher on trouve bien que les Modernes ont l'esprit plus philosophique que ne l'avoient les Anciens, qu'ils ont plus avancé dans l'Art de raisonner, qu'ils se font des Systêmes mieux liez; mais on ne trouve pas qu'ils ayent fait plus de progrès dans la connoissance des causes naturelles de toutes choses & dans la solution des grandes difficultez. Dès le tems de Chrysippe, qu'Aulugelle qualifie de Prince de la Philosophie Stoïcienne, il y avoit des gens qui nioient une Providence, à cause du mélange de biens & de maux qui se trouve dans le Monde, & qui soutenoient qu'il pourroit n'y avoir eu que des biens, sans aucuns maux de quelque espece que ce soit. Chrysippe, qui tenoit pour la Providence, traitoit ce langage d'imperti-

tinence *. *On ne connoîtroit point*, di-
soit-il, *la Justice, s'il n'y avoit de l'in-
justice; ni la Verité sans le mensonge*, &
ainsi du reste. Cela ne satisfait point.
Nous nous passerions bien des plaisirs
& des connoissances que peut donner
l'opposition du bien & du mal, mais
nous ne saurions nous passer d'être heu-
reux, & nous le serions s'il n'y avoit
point d'injustices, point de fraudes, point
de douleurs &c. Il faut donc chercher
quelque autre raison, pour justifier la
Providence, sur le sujet du mal moral
& du mal physique, & on ne l'a pas
encore trouvée, au moins dans la Philo-
sophie. Chrysippe disoit à l'égard des
douleurs ou des maux physiques, que
le dessein de l'Auteur de la Nature n'a-
voit pas été que les hommes fussent su-
jets aux douleurs & aux maladies, mais
que cela étoit arrivé en conséquence
des Loix qu'il avoit établies dans la natu-
re. Les *Mallebranches* & les *Theodicées*
n'ont pas été plus avant là-dessus que
Chrysippe, mais ils ne satisferont point
les *Bayles* de notre Siècle. Ils répon-
dront que l'Etre tout puissant, tout sage,
&

* *Nihil imperitius, nihil insubidius.* Agell. VI. 1.

& tout bon pouvoit établir des Loix qui n'entraînassent aucun mal après elles. Il vaut donc mieux nous taire & nous humilier dans le sentiment de notre ignorance, & des étroites bornes de notre Esprit, que de hazarder des réponses qui attirent des objections plus embarassantes que celle à laquelle on prétend répondre.

Il y a de la justice à donner à un pauvre qui est homme de bien, mais l'humanité veut qu'on donne aussi aux pauvres les plus indignes, & à ceux même qui n'ont de l'homme que la figure. Il se présenta un jour à Herode celebre Philosophe d'Athenes, un pauvre en habit de Philosophe, avec une longue barbe & un manteau déguenillé, coureur de profession, franc vaurien, pilier de cabarets & d'autres lieux semblables. Herode lui fit donner de l'argent pour avoir du pain pendant un mois. *Tel qu'il est*, dit-il, *ne laissons pas de lui donner quelque chose, parce que nous sommes hommes, & non parce qu'il l'est* *.

Mu-

* *Demus huic aliquid æris, cuicuimodi est; tanquam homines, non tanquam homini.* Agell. L. IX. C. 2.

*Musonius* autre Philosophe plus ancien qu'Herode Atticus donna un jour mille écus à un gueux qui faisoit aussi le Philosophe, & à peu près du même caractere que le précedent. Comme on representoit à Musonius que c'étoit un fripon & un garnement qui ne meritoit pas qu'on lui donnât rien de bon; *C'est pour cela*, dit-il en riant, *qu'il ne merite que de l'argent* †.

On n'aime pas la retraite interieure parce qu'elle donne à l'amour propre un spectacle trop desagréable. C'est ce que Plutarque a exprimé admirablement en ces mots. *La plûpart des gens n'ont pas le courage de rentrer en eux-mêmes pour examiner leur propre conduite; c'est pour eux un objet trop mortifiant. L'ame toute pleine de vices a horreur d'elle-même, & saisie de frayeur de ce qu'elle y voit elle s'échappe au dehors & se jette sur les défauts d'autrui, nourrissant ainsi sa propre corruption.*

On peut dire de l'amitié, ce qu'un bel

† ἄξιος ἂν ἐστιν ἀργυρίου. Agel. ub. sup.

bel Esprit de nos jours a dit de l'amour; c'est qu'elle ressemble aux Esprits; tout le monde en parle, & personne n'en a jamais vû. On s'est de tout tems piqué d'être ami; mais les exemples d'une amitié à toute épreuve sont très-rares. Chilon l'un des sept Sages de Grece fut agité en mourant d'un grand scrupule de conscience. C'est qu'ayant à juger un de ses amis, & convaincu en secret qu'il meritoit la mort, il persuada à ses Collegues d'absoudre le criminel, préférant l'amitié à la justice. Le Philosophe Periclès auroit levé son scrupule, car il soutenoit qu'en toutes choses, excepté la Religion, l'amitié devoit prévaloir à la justice; *Jusqu'aux Autels*, disoit-il. Ciceron * juge, que quand il s'agit de conserver la vie & la reputation d'un ami, on peut se relâcher de la rigueur des Loix en sa faveur, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'interêt de la Patrie, à qui il faut sacrifier l'amitié, & qu'il n'en réjaillisse pas sur nous un trop grand deshonneur *.

Agell. L. I. C. 3.

* *Contra patriam arma pro amico sumenda non sunt.* Cic. de Amic. T. X. Opp. p. 4143.

peur *. Theophraste avoit fait un Traité de l'Amitié qui est perdu, & que Ciceron avoit bien lû. Ce Philosophe disoit, que dans ces occasions il faut peser & calculer. Que si pour procurer un grand avantage à un ami, il n'en coûtoit qu'une legere atteinte à notre réputation, l'amitié le devoit emporter sur l'amour propre; mais que toutes choses égales la réputation doit aller devant l'amitié.

C'étoit un bon mot que celui du Philosophe Musonius. Quand un Philosophe, disoit-il, enseigne la Vertu, & parle contre le Vice, si son Auditoire lui applaudit de la voix ou du geste, il faut compter que c'est un charlatan & non un Philosophe qui parle. L'esprit n'a pas la liberté d'admirer quand le cœur est touché de la honte & de l'horreur du vice. D'ailleurs les paroles ne sont pas l'effet naturel de l'admiration, c'est plutôt le silence.

Jamais la fortune ne nous est plus favorable que quand elle se demasque, &

* *Modo ne summa turpitudo sequatur.* Ibid.

ce qu'elle découvre sa propre inconstance. Il y a des disgraces qui vaudroient mieux que la plus éclatante prosperité, si les hommes connoissoient le prix de la liberté. C'est par ce motif que Pogge consoloit *Cosme de Medicis* de son exil à Venise.

Il entre quelquefois dans l'ame des plus méchants hommes des scrupules qui semblent n'y naître qu'en dérision de la Vertu. Tibere remplissoit Rome de massacres pendant qu'il défendoit severement de violer la sepulture des morts.

FIN *de la seconde Partie & du Tome I.*



# OGGIANA,

OU

VIE, LE CARACTERE, LES
ENTENCES, ET LES BONS MOTS

DE

# OGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

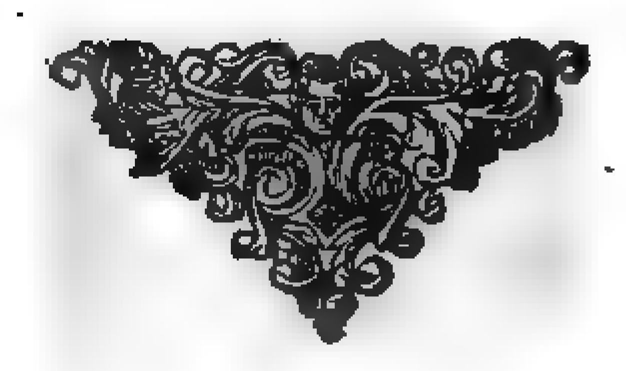
DE LA

PUBLIQUE DE FLORENCE,

ET

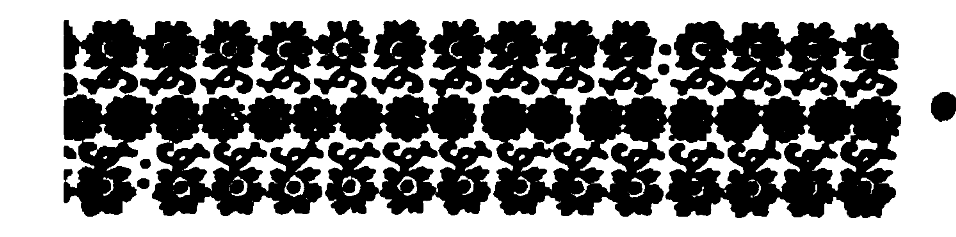
n SUPLEMENT de diverses
Pieces importantes.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.
MDCCXX.





# AVIS

## R CET ABREGE' DE L'HIS-TOIRE DE FLORENCE.

N avoit résolu d'abord de ne marquer que les principaux traits de istoire Florentine de Pog- mais après l'avoir luë tou- ntiére on a crû faire plai- au Public de l'abreger en ur de ceux qui n'aiment le Latin, ou qui ne sont d'humeur de lire l'original bout à l'autre. On y a it les éclaircissemens qu'on

a pû trouver dans *Leonard Aretin*, dans *Nicolas Machiavel*, Citoyen & Secretaire de Florence, & dans les Notes de M. *Recanati* qui a consulté plusieurs Historiens de Florence peu connus hors de l'Italie. On a pris plaisir à confronter les divers caractéres de ces trois Historiens de Florence. Leonard Aretin a plus de détails, son stile est plus simple, & plus naturel, il tient plus du Journal que de l'Histoire. Pogge s'étend davantage, son stile est plus soutenu, il fait parler ses personnages, à la maniére de *Tite Live* & de *Saluste*. Machiavel écrit en Politique, déve-

velope les évenemens avec beaucoup de pénétration, mais souvent il soupçonne, & il devine à l'imitation de *Tacite*, dont il n'a pourtant pas suivi le stile *concis*, & *serré*. A l'égard de Monsieur *Recanati*, en bon Venitien, il prend, dans ses notes, le parti de sa Patrie, quand il arrive à Pogge de décharger sa bile contre elle, comme il fait souvent.

Les guerres que se font les Villes, & les petits Etats sont en petit, ce que sont en grand les guerres des Nations entiéres. On y voit mêmes intrigues, mêmes stratagêmes, mêmes passions, mêmes ca-

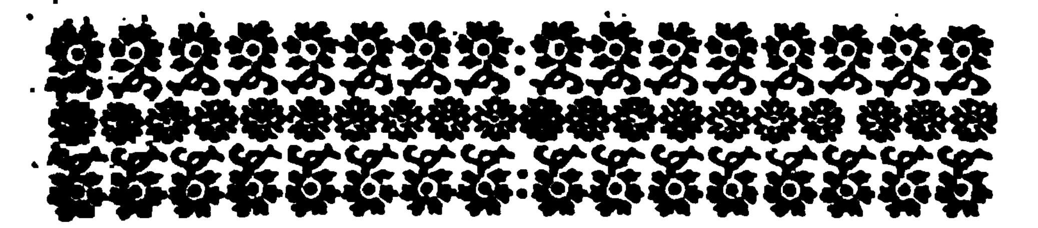
racteres, mêmes révolutions en un mot des événemens tout semblables. La raison en est bien claire, c'est qu'on y voit l'Homme par tout, blanc, ou noir, selon le climat, habillé, & armé differemment, selon les divers usages des Nations, plus feroce, ou plus doux, plus brutal, ou plus civilisé suivant le caractere des siècles, mais toujours l'Homme, quant à l'intérieur. On y trouve encore les mêmes exemples, ou de valeur, & de fidélité, ou de lâcheté, d'inconstance, & de perfidie. Les guerres y sont conduites, pour la plûpart, comme les nôtres, suivant

vant l'interêt, l'ambition, & quelquefois les intrigues galantes des Généraux, qui ont l'art de pousser, ou de prolonger une guerre, de reculer, ou d'avancer une paix, au gré de ces passions. On y est surpris, & confus de se voir la dupe des apparences, en découvrant que souvent ces grands événemens qui occupent tout l'Univers, sont amenez, par les plus petites causes, & par les ressorts les moins importans en eux-mêmes. Mais sur tout on est frappé d'admiration à la vuë de ce qu'on appelle vulgairement le sort des armes, & l'inconstance de la fortune,

mais qu'on doit appeller la conduite ſecrete, & profonde, les reſſorts impénétrables de l'Arbitre ſouverain de l'Univers. On a cru que le Lecteur ne ſeroit pas fâché de voir la preuve de cette reflexion dans cet Abrégé, où l'on a réduit en deux les huit Livres de Pogge.



HIS-



# POGGIANA.

TROISIEME PARTIE,

*Histoire abregée de l'Origine, du Gouvernement & des Guerres de la République de* FLORENCE, *tirée de l'Histoire de* LEONARD ARETIN, *de* POGGE, *& d'autres Auteurs.*

## *LIVRE PREMIER.*

LEs Historiens ne manquent gueres de donner une origine fort ancienne aux Peuples & aux Etats dont ils font l'Histoire. Ceux qui ont écrit celle de Florence ont pû faire remonter fort haut Origine de Florence.

haut l'origine de cette Ville, sans avoir recours à la chimere, puis qu'il est certain qu'elle fut bâtie avant l'Empire d'Auguste. Leonard Aretin & Pogge prétendent, sur l'autorité de Ciceron, que c'est une de ces Colonies, que le Dictateur Sylla établit à *Fiesole* *, au voisinage de Florence (a). *Hi sunt homines ex iis Coloniis quas Fesulis Sylla constituit.* Mais comme dans cet endroit de Ciceron, il n'est point parlé de Florence, & que d'ailleurs il paroît par l'Histoire (b) que la Colonie de Fiesole fut venduë & *subbastée* par Sylla lui-même, *Ange Politien* (c) a reculé l'origine de Florence quelques années plus bas, sous le Triumvirat de César, d'Antoine & de Lepidus, environ quarante ans avant l'Ere Chrétienne, fondé sur un passage de Jules Frontin †. C'est le sentiment qu'embrasse Mr. Recanati.

(a) *Cic. contr. Catil. II.* 9.

(b) *Flor. III.* 21.

(c) *L. I. Ep. ad Petr. Medic.* 2.

Son Gouvernement.

Florence s'étoit beaucoup accruë en Citoyens & en richesses sous la domination des Romains lors qu'elle fut prise &

* Fiesole Ville du Florentin à quelques milles de Florence.

† *Jul. Front. de agror. mensur. Pogg. Hist. Florent. p.* 2.

& ruinée par *Totila* Roi des Goths vers le milieu du sixième siècle. Elle fut reprise & reparée par Charlemagne environ trois cens ans après. Ayant acquis de nouvelles forces sous cet Empereur, elle se fit une forme de Gouvernement, qui consista d'abord en deux Consuls & en cent Senateurs. Les Florentins eurent beaucoup de guerres à essuier de la part de leurs voisins jaloux de leur aggrandissement, jusqu'à ce qu'Othon I. étendit considerablement leurs limites environ quarante ans après leur rétablissement. Mais se trouvant opprimez sous les Empereurs qui succederent à Othon I. ils résolurent sur la fin de l'onzième siècle de reprendre leur liberté, sous la protection de Gregoire VII. dont ils tenoient le parti contre l'Empereur Henri IV. * ne pensant pas que par

(a) Cani tanam.
(b) Savina.
(c) Vexil. giole.

* Mr. Recanati reprend ici fort mal à propos Pogge dans sa note, quand il dit qu'il s'agit non de l'Empereur Henri IV. mais de l'Empereur Henri III. Ce dernier mourut en 1053. avant l'élection de Gregoire VII. qui n'arriva qu'en 1073. *Struvius Syntagm. Hist. Germanica Diss. XV.* Cet habile homme ne se trompe pas moins quand il dit que l'Empereur Henri III. étoit Henri IV. Roi de France. Celui qui regnoit alors en France étoit Henri I. qui mourut en 1060. & laissa

par là, ils ne faisoient que changer d'esclavage.

Les conquêtes qu'ils firent sur leurs voisins ayant rendu leur Ville & plus puissante & plus peuplée, ils la partagerent en quatre Tribus, & puis en six, dont chacune avoit son Consul. Cependant comme la Justice étoit mal administrée par ces Magistrats, & que tout se faisoit par la faveur & par la brigue, ils appellerent des Magistrats de dehors, qu'ils nommoient *Podestats* *, dont le prèmier fut un Milanois. Peu de tems après le Peuple se trouvant opprimé par la Noblesse, on créa un *Capitaine* (a) avec douze des plus notables, qu'ils appelloient *Seigneurs* (b), & vingt *Gonfaloniers* (c), dont chacun avoit son drapeau sous lequel il assembloit le Peuple. Ce Gouvernement ne réussit pas mieux que les autres. La Ville fut remplie de Factions & de Guerres intestines, de meurtres, de pillage, & de proscriptions de Citoyens. Il fallut donc avoir recours à une autre forme de

(a) *Capitaneum.*

(b) *Seniores.*

(c) *Vexilliferos.*

pour Successeur son fils Philippe I. Tout le monde sait quand a regné Henri IV.

* *Potestas.* Cela se pratiquoit en plusieurs Villes d'Italie. *Pogg. Hist. Flor.* p. 4. 5.

de Gouvernement. On créa ſur la fin du treizième ſiècle ſix Magiſtrats ſous le nom de *Prieurs des Arts*, ou, des Métiers, ou, *Prieurs de la Liberté* (a). Cet ordre duroit encore du tems de Pogge, qui mourut dans cette Charge, comme on l'a vu ailleurs (b), mais on y fit de tems en tems divers changemens, qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici. Il y a parmi les Anecdotes des PP. Dom Martene & Dom Durant (c) une Lettre de l'Empereur Robert aux Prieurs des Arts de Florence, avec cette Inſcription: *Honorabilibus & circumſpectis viris Prioribus Artium & Vexillifero Juſtitiæ Populi & communis Florentiæ, nec non decem Officialibus Baliæ dicti communis noſtris & ſacri Imperii fidelibus prædilectis.* La Lettre eſt datée de Heidelberg du 14. Juillet 1407. L'Empereur leur promet du ſecours contre le Duc de Milan, comme en effet il leur en donna la même année.

(a) *Priores Artium aut Libertatis.*

(b) Part. I. p. 51.

(c) T. I. p. 1668.

Il eſt mal aiſé qu'un petit Etat populaire ſe puiſſe ſoûtenir long-tems contre des ennemis puiſſans. La liberté dont les peuples ſont ſi jaloux leur eſt ſouvent funeſte, parce qu'il n'eſt pas facile de prendre de bons conſeils lors que

tout le monde veut dominer, ou lors que plusieurs Maîtres ne sont pas d'accord. Les Florentins fatiguez de guerres où souvent ils n'avoient pas le dessus, resolurent dans le treizième siècle d'appeller Charles Duc de Calabre fils de Robert Roi de Sicile pour les commander en chef pendant dix ans. Après les avoir gouvernez quelques années, il fit place, on ne dit pas comment, à Gaultier Duc d'Athenes, qu'ils chasserent au bout d'un an, à cause de sa tyrannie, pour reprendre leur liberté.

En 1343.

Guerre de Florence avec l'Archevêque de Milan.

Les choses étoient en cet état, lors que les Florentins affoiblis par des Guerres & des Factions, furent attaquez par Jean Viscomti * Archevêque de Milan. Ce Prélat puissant & ambitieux s'étoit emparé de plusieurs Places, & entre autres de Bologne qu'il acheta à beaux deniers comptans, pour être plus à portée

En 1350.

* Les Historiens ne sont pas bien d'accord si Viscomti est un nom de famille ou de dignité. C'est ainsi que s'appellerent pendant long tems les Princes ou Ducs de Milan. *Viscomti* signifie *Vicomte*, ou qui tient la place du Comte. Les Empereurs & les Archevêques de Milan avoient le droit de les élire, quoique quelquefois le Peuple les élût. *Recan. Hist. Flor. p.* 1. *not.*

tée de se rendre maître de la Toscane, divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins. On prétend que ces deux Factions, dont la premiere étoit pour les Papes & l'autre pour les Empereurs se formerent au commencement du douzième siècle sous l'Empereur Conrad III. Quoiqu'il en soit, comme l'Archevêque tenoit pour les Gibelins, qui étoient en grand nombre dans la Toscane, il crut pouvoir réussir par leur moyen à attaquer Florence où dominoit le parti des Guelphes, qui en avoit chassé les Gibelins. Il prit pour prétexte que les Florentins avoient sollicité Bologne à se revolter contre lui. Il assembla donc ses troupes Gibelines à Bologne & mit à leur tête Jean Aulege * Viscomti, ennemi juré des Florentins. Un si grand appareil jetta l'allarme & la consternation dans toute la ville. D'un côté l'ennemi avoit déja mis tout à feu & à sang jusques à leurs portes, de l'autre les Citoyens effrayez du danger, menaçoient d'un soûlevement. Cependant on vint à bout de les appaiser, & tout le monde d'un commun accord se mit en p. 9.

* Il passoit pour le fils de cet Archevêque. p. 12.

en état de se bien défendre. On leva des troupes, on amassa de l'argent & on pratiqua du secours de toutes parts. Ce qui se fit d'abord avec un si prompt & si merveilleux succès que les Florentins jetterent la terreur parmi les ennemis, & réduisirent le Duc de Milan à chercher du secours. Il envoya deux fois inutilement des Ambassadeurs à Pise pour engager cette République à se déclarer contre les Florentins. Les *Gambacurta* qui dominoient à Pise, se trouvant de la faction des Guelphes, détournerent les Pisans de se joindre au Duc de Milan par deux raisons ; l'une qu'il ne cherchoit leur amitié que pour devenir leur Tyran, l'autre que leur commerce ne permettoit pas, qu'ils rompissent avec la République de Florence. Cependant les Milanois réduits aux dernieres extremitez furent honteusement repoussez, d'une petite place appellée *Scarparia*, après lui avoir donné trois assauts consecutifs pendant deux mois. En 1351. pag. 20. Cette place fut défendue par la valeur de *Jean* & de *Sylvestre de Medicis*, qui en recompense furent faits Chevaliers. L'Archevêque de Milan au desespoir d'un si mauvais succès, mais ne pouvant

vant se résoudre à abandonner un dessein qui lui tenoit au cœur, fatigua ses Sujets de tant d'impôts extraordinaires pour lever une nouvelle armée, que la plûpart des Nobles & des Negotiants deserterent. Cet Archevêque fit à cette occasion une action qui n'est pas plus digne d'un Prince que d'un Prelat. Un Gentilhomme de ses amis, lui conseillant de renoncer à la guerre de Florence plûtôt que de charger ses Sujets, il s'en mit tellement en colere, qu'il fit couper la tête à celui qui lui avoit donné un conseil si salutaire. En 1352. p. 21.

Les Florentins & leurs Alliez * de leur côté ne s'endormoient pas. Ils envoyerent une Ambassade à Charles IV. Roi de Boheme & désigné Empereur pour lui demander du secours. Cette nouvelle obligea le Duc à faire la paix avec les Florentins par l'entremise de Gambacurta. Mais peu de tems après se trouvant appuïé des Genois il se preparoit à recommencer la Guerre, lors que ses projets ambitieux furent arrêtez par En 1353. p. 22. 23.

* C'étoit ceux de Sienne, d'Arezzo & de Perouse. Les Pisans étoient neutres & même ils se joignirent au Duc de Milan dans la suite.

par sa mort *, qui arriva fort à propos pour Florence. Il laissa le Gouvernement de ses Etats à trois de ses neveux, *Maffée*, *Bernabo*, & *Galeasse*.

Guerre de Florence avec Bernabo Visconti de Milan & les Pisans.

Depuis la mort de l'Archevêque la République de Florence après avoir goûté pendant quelques années les douceurs de la paix (a), fut attaquée par *Bernabo*, qui marchant sur les traces de son oncle, portoit une envie secrete à la prosperité des Florentins, qu'il regardoit comme un obstacle à celles des Gibelins. Les Pisans de leur côté, animez par ce Prince, ne cessoient de chercher querelle aux Florentins leurs anciens amis. Ils leur firent tant de chicanes sur le sujet du commerce qu'ils les obligerent à en établir ailleurs le siége (b). Après s'être inquieté mutuellement par plusieurs voyes indirectes on en vint à une guerre ouverte. Les Florentins se rendirent maîtres d'abord d'un grand nombre de villes des Pisans, sous la conduite du Général *Boniface Loup* de Parme, à qui ils ôterent depuis le commandement par une espece d'*Ostracisme* pour le donner à Rodolphe de

(a) En 1360. p. 25.

(b) En 1362. p. 26.

* Il mourut de la peste en 1354. p. 24.

de Varane *, qui se rendit maître du port de Pise. On prétend que ce Général auroit pu prendre la Ville même sans le commerce des femmes avec qui il perdoit son tems, & les occasions d'agir. Le soin de la guerre fut donc donné à *Pierre Farnese*, qui remporta une victoire considerable sur les Pisans †. Ce Général étant mort de la peste, on mit par reconnoissance en sa place *Regnier* son frere, qui ne fit pas la guerre avec le même succès.

Ceux de Pise reprirent le dessus sous ce Général. Ils avoient pris à leur solde trois mille Anglois, qui joints avec d'autres troupes faisoient un assez bon Corps d'armée: avec ce renfort ils pillerent tout le territoire de *Pistoye* ‡, s'approcherent d'un mille de Florence, mettant le feu partout sur leur passage; Quand ils eurent passé l'*Arno* (a), ils prirent la ville d'*Empoli* située sur cette riviere entre Pise & Florence, & s'en re-

(a) Riviere qui baigne Florence.

* Il est souvent parlé de ce Général dans les bons mots de Pogge.

† Il mourut de la peste en 1362. On lui érigea une statue équestre. p. 27.

‡ Ville du Florentin à quelques milles de Florence.

retournerent à Pise avec quantité de prisonniers & un grand butin. Les Pisans voulant profiter de leur avantage, renvoyerent une armée contre les Florentins, qui furent défaits dans un combat où leur Général fut pris prisonnier. On mit en sa place *Rodolphe Malatesta* dont la fidelité fut suspecte dans la suite. Cet échec obligea les Florentins à rappeller un grand nombre de leurs Citoyens qui avoient été bannis dans des seditions; Leur retour fut fort avantageux à la République. *Bondelmont* Chef des bannis remporta une victoire sur les Pisans & sur les Anglois; mais ils furent vangez l'année suivante par Jean *Augut* Général Anglois.

En 1364.

p. 30.

Victoire des Florentins sur les Pisans. En 1364.

Cependant Bernabo envoya trois mille hommes de renfort aux Pisans qui pourtant faisoient semblant de vouloir faire la paix pour endormir Florence. En effet Urbain V. envoya un Légat à Florence pour en traiter; Mais les propositions des Pisans parurent si déraisonnables, qu'il ne fut rien conclu, de sorte qu'il falut reprendre les armes. On se battit une partie de cette année avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Enfin il y eut un com-

combat décisif où les Florentins remporterent une victoire signalée, les Pisans y furent entierement defaits après une action de trois heures, sous le commandement de *Mannus Donat* Florentin. On croit que si les Florentins eussent voulu profiter de leur victoire ils auroient pû se rendre maîtres de Pise, mais l'incertitude des armes jointe à la crainte qu'on avoit que Bernabo ne fournît de nouveaux secours aux Pisans, engagea les plus prudens à écouter des propositions de paix: Elle fut conclue vers le mois de Septembre de cette année, sous des conditions assez avantageuses aux Florentins (a).

p. 33.

(a) 1364.

p. 34.

Le Patriarche d'Aquilée inquiete les Florentins de concert avec l'Empereur, le Pape, & Bernabo.

Bientôt après il leur survint un nouvel orage de la part de la Ville de Lucques* où étoit alors l'Empereur Charles IV. Ce Prince allant à Rome pour se faire couronner avoit laissé le commandement de Lucques à *Nicolas* Patriarche d'Aquilée, son frere. Comme l'Empereur avoit grand besoin d'argent, le Patriarche s'avisa d'un expedient assez étrange pour lui en faire trou-

* Capitale de la petite République de Lucques sur le Serchio à quelques milles de Pise.

trouver. Il alla à main armée attaquer à l'improviste les Florentins & leur déclara la guerre de la part de l'Empereur ; On ne dit pas sous quel prétexte, mais la veritable raison étoit de les forcer à racheter la paix par une bonne somme d'argent ; ce qui lui réüssit. Mais les Florentins ne furent pas quittes pour cela des persécutions du Patriarche : ne pouvant plus après la paix les attaquer au nom de l'Empereur, il le fit au nom du Pape ; Il avoit d'autant plus de facilité à inquieter les Florentins, qu'il étoit maître de *San Miniato* petite ville du Florentin entre Pise & Florence, qui s'étoit renduë à l'Empereur, & y avoit reçû ses troupes en garnison. C'est ce qui obligea les Florentins à assieger cette place qui leur appartenoit, afin d'éloigner de leurs frontieres des Ennemis si redoutables. Le Pape de son côté donnoit du secours aux assiegez par le moyen de son Légat qui demeuroit à Lucques & qui disoit avoir ordre de l'Empereur de secourir San Miniato. Bernabo se joignit à cette Ligue sous ce même prétexte, quoi qu'on fût convenu de part & d'autre dans le Traité de paix, que les

An. 1368. p. 36.

Les Florentins assiegent San Miniato & prenent cette place.

les Visconti n'exerceroient aucune hostilité contre la Toscane, ni les Florentins contre le Milanois.

Pour se tirer d'un si grand embarras, les Florentins prirent le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Pape, avec qui ils firent un Traité contre le Milanois: Ceux de Bologne, de Lucques, de Pise, de Padoue, de Mantoue, & de Ferrare, s'y joignirent. Cependant les assiegeans ayant livré combat aux Anglois qui étoient hors de la place, furent battus. Les vainqueurs allerent aussi-tôt du côté de Florence, faisant mine de vouloir l'assieger, pour obliger les Florentins à lever le siège de San Miniato; Cette place fut enfin prise par stratageme. Les Florentins, n'ayant plus rien à craindre pour eux, envoyerent de leurs troupes au secours du Pape, contre Bernabo, qui voyant son païs en proye à leurs hostilitez, fut obligé de faire la paix.

*Traité des Florentins avec le Pape & avec plusieurs villes d'Italie contre le Milanois.*

*En 1370. p. 40.*

Urbain V. mourut la même année: Gregoire XI. son Successeur renouvella la confédération avec les Florentins & leurs Alliez. Bernabo craignant de succomber sous une si puissante Ligue envoya des Ambassadeurs à Avignon pour

*Treve entre le Pape & Bernabo.*

pour demander la paix, à quelque prix que ce fût... On lui accorda une treve dont il fut d'autant plus content, qu'il ne doutoit point que le Pape pour occuper ses troupes ne les envoyât contre les Florentins qui se croyoient en sureté de ce côté-là. Il ne se trompa pas dans ses vuës. Les troupes du Pape allerent ravager le Païs des Florentins d'ailleurs pressez par la famine, pen-
1375. p. 42. 43. dant que son Légat * leur coupoit les vivres de tous côtez, quoi qu'il promît en public de leur en envoyer. Mais la prudence des Florentins trompa l'attente du Légat, en gagnant par argent le Général Augut, qui commandoit les troupes que le Cardinal avoit envoyées sous main dans le Florentin.

Cruautez & perfidies du Legat de Gregoire XI. envers les Florentins.

Ce Général ayant été commandé secretement pour surprendre *Prato* petite ville entre Pistoye & Florence découvrit toute l'intrigue aux Florentins, & les traîtres furent severement punis. Pendant ce tems-là les troupes du Pape desolant tout le païs précisement dans le tems de la moisson, réduisoient Floren-

* C'étoit Guillaume de Noüillet, François, Cardinal de S. Ange.

rence à la derniere disette. C'est ce qui engagea les Florentins à s'addresser au Légat lui-même par des Ambassadeurs, pour lui en faire des plaintes. Ils en eurent pour toute reponse, que c'étoit des troupes congediées, qu'il n'avoit plus aucune autorité sur elles, que le Général Augut n'agissoit pas par ses ordres, & qu'il ne s'opposoit pas à ce qu'ils prissent les mesures qu'ils jugeroient à propos, pour leur conservation. Ils porterent cette reponse au Général, qui se regardant comme libre, se joignit encore plus fortement d'interêt avec les Florentins; Mais le Légat qui ne savoit point qu'Augut avoit été gagné, fut bien surpris d'apprendre, que prenant à la lettre le congé simulé qu'il lui avoit donné, il avoit cessé ses hostilitez dans le Florentin. Il lui récrivit donc pour l'engager à reprendre l'expedition dont il avoit été chargé contre Florence; mais ce fut inutilement; Augut mecontent des Légats & des autres Agents du Pape, & trouvant mieux son compte à servir les Florentins, avoit déja pris son parti. Ceux-ci instruits par Augut ne pouvoient plus douter que le Pape n'eût juré leur perte; Gregoire

1375. p. 46.

Les Florentins déclarent la guerre au Pape.

re XI. comptoit même si fort là-dessus, que par son ordre le Legat avoit envoyé secretement un Ingenieur à Florence, pour y construire une Forteresse. On assembla donc un grand Conseil fortifié des plus notables de la Ville pour déliberer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une situation aussi épineuse. Après plusieurs déliberations
p. 48. 49. un * homme d'autorité & d'ailleurs fort éloquent, conclut à déclarer la guerre à Gregoire XI. non comme au Pape, mais comme à un Tyran, qui vouloit
p. 51. 52. les engloutir; & à faire alliance avec Bernabo, non comme avec un Prince à qui l'on put se fier, mais comme avec un ennemi du Pape & de ses Ministres, & qui d'ailleurs étoit las de la domination des François † en Italie. Cet avis ayant été suivi presqu'unanimement on créa un Octovirat ‡ pour avoir la conduite de la guerre avec un pouvoir illimité. On fit en même tems une alliance avec Ber-

* Aloyse Aldobrandin Gonfalonier.

† Le Pape étant à Avignon, n'envoyoit presque que des François, pour Légats & pour Gouverneurs des places.

‡ C'est ce qu'ils appellent *Officiales di Balia*, ou *Otto Santi.* Recan. not. p. 52.

Bernabo, qui promit quatre mille hommes pour joindre ces troupes à celles des Florentins & de leurs autres Alliez.

Au bruit de cette Ligue contre le Pape plusieurs des Villes où il y avoit garnison reprirent leur premiere liberté, se créant elles-mêmes des Commandans, comme, *Castelli*, *Viterbe*, *Montefiascone*, *Foligno*, *Perouse*, toutes Villes de l'Etat Ecclesiastique. Leur exemple fut suivi de celui de plusieurs autres. Les Villes de *Gubio*, de *Spolete*, de *Todi*, de *Forli*, d'*Ascoli* secouerent le joug du Pape, & massacrerent leurs garnisons. Comme Bologne, place fort importante au Pape par rapport aux Florentins, ne s'étoit pas encore rendue, Gregoire prit à sa solde dix mille Bretons * qu'il envoya en Italie pour retenir les Bolonois dans son obeïssance. Ces troupes avoient à leur tête le Cardinal Robert de Geneve, qui depuis fut Pape sous le nom de Clement V. On les représente d'une fierté, qui n'auroit pas été soufferte dans celles d'Alexan- p. 53.

* La paix étant faite alors entre la France & l'Angleterre il y avoit beaucoup de troupes licentiées.

Rodomontade des troupes Bretonnes. p. 54.

d'Alexandre, & de Cesar. Comm demandoit aux Generaux s'ils espero entrer dans Florence, ils répondi superbement, qu'ils entreroient par où entre le Soleil: Cependant l'Hi re marque, qu'aprés avoir passé les pes ils ne mirent pas même le pied le Florentin. Bologne s'étoit déja levée contre le Pape & avoit rep liberté par le secours des Florenti C'est ce qui obligea le Pape, pre dépouillé de tout ce qu'il possedoi Italie, à rechercher la paix avec les rentins, & à leur envoyer des An sadeurs pour en traiter. Mais apr voir été amusez par de longs dela furent obligez de s'en retourner à gnon sans rien faire. Le Pape fut t ment irrité de ce mépris qu'il res de mettre Florence à l'interdit † cita les Florentins à comparoître de son Tribunal pour rendre raison de

Le Pape excommunie les Florentins.

* Une Relation porte même que les nois mirent en prison le Cardinal Légat & q suite ils le chasserent ignominieusement, lui avoir confisqué tout son bien. *Vit. Gre* Baluz. T. 1. p. 435.

† Voyez dans l'Histoire de Pogge p. 5 formalitez que le Pape observoit alors avant de mettre un Etat à l'interdit.

conduite. Ils envoyerent donc à Avignon trois Ambassadeurs pour défendre la cause de la République, ce qu'ils firent avec beaucoup de vigueur.

Harangue des Deputez de Florence au Pape.

Le dessein qu'on a d'abreger ne permet pas de mettre ici en son entier le Discours que fit le Chef de l'Ambassade (a) au Pape en présence des Cardinaux & de tout le Peuple. Il est d'une grande beauté. On en donnera le precis *. Il dit d'abord 1. qu'il ne défendroit pas la cause de sa Patrie par son discours avec moins d'avantage, qu'elle avoit défendu elle-même sa liberté par sa prudence & par sa valeur, s'il ne parloit pas devant un Juge déja prévenu, & si ceux qui l'écoutoient faisoient moins d'attention à leurs interêts & à leurs préjugez qu'à ses raisons. 2. Qu'on ne devoit pas être surpris que les Florentins fussent jaloux d'une liberté dont ils jouïssoient depuis quatre cens ans, puis qu'il n'y a point de guerres plus

(a) Il s'apelloit Donato Barbadoro.

* On ne doit pas croire que ce soit le Discours même de l'Orateur, puis que Leonard Aretin lui en met un tout autre dans la bouche, quoi qu'ils tendent tous deux au même but. Celui de Leonard Aretin est fort, mais plus moderé que celui de Pogge.

plus justes que celles qu'on entrep
pour défendre ou pour recouvrer l
berté de sa Patrie, & qu'au reste
loin d'avoir été les aggresseurs ils 
pris les armes qu'à la derniere extr
té & poussés par des hostilitez in
& par tous les excès de la plus i
portable Tyrannie. Il raconte à 
occasion la cruelle perfidie du Ca
de Saint Ange Légat de Bologne
pendant qu'il promettoit d'envoye
bled aux Florentins extremement 
sez de la famine, non content d
fendre secretement de leur en fo
détacha ses troupes pour fourrage
leurs grains, dans l'esperance de l
duire par la faim. 3. Que comm
soûlevemens dont le Pape se plai
& tous les malheurs de l'Italie 
noient que de la faute de ses Lég
de ses autres Officiers, à qui il r
che avec beaucoup de force & de 
cité leurs cruautez plus que barb
leur ambition effrenée, & leur in
ble avarice, c'étoit ces Ministre
en devoient porter la peine & n
Florentins & les autres Peuples q
voient été mis dans une necessit
dispensable de secouer un joug

ne pouvoient plus supporter. 4. Que c'étoit au Pape & à ses Légats une ingratitude & une infidélité manifeste d'opprimer une République qui avoit été toujours si fidele au siege de Rome & aux Papes, & qui les avoient si courageusement & si constamment soûtenus contre plusieurs Empereurs *. *C'est donc à vous, ô S. Pere,* conclut-il en s'adressant au Pape, *c'est à vous à reprimer les fureurs de cupidité & d'ambition de votre Légat, à éteindre le feu qu'il a allumé, à prendre en main la cause de vos enfans & à vous souvenir de nos bienfaits envers vos Prédecesseurs. Pour nous qui combattons pour notre Patrie, pour nos enfans, pour notre vie, & pour notre liberté, on ne sauroit nous reprocher justement aucun crime. Que si malgré notre innocence vous lancez vos anathemes contre nous nous tâcherons de les supporter en patience, & nous aurons notre recours à celui qui n'abandonne jamais ceux*

* On peut lire avec plaisir & avec fruit l'Histoire abregée que fait Leonard Aretin des grands services que la République de Florence avoit rendu à divers Papes contre Frederic I. Henri son fils, Frederic II. Mainfroi Roi de Sicile, Louïs de Baviere &c. Liv. VIII. p. 183.

*ceux qui esperent en lui & qui est le Protecteur des innocens opprimez.*

Ce Discours fit des impressions bien differentes dans les esprits. Quelques-uns, sur tout les Italiens, fondoient en larmes au recit des miseres de Florence & de toute l'Italie. Les autres, principalement les François, irritez de la liberté de l'Orateur animoient le Pape contre les Florentins. Enfin le Pape * après avoir répondu foiblement aux griefs des Florentins, & à leur Apologie, déclara qu'il étoit résolu de les pousser par les voyes de la justice, sur quoi Donat se
Pag. 63. tournant vers un Crucifix qui étoit là, *J'en appelle à vous*, dit-il, *Seigneur, qui êtes le Juste Juge, je vous prens à temoin de notre innocence, & je suis persuadé que vous la vangerez au dernier jour.* Quelques jours après la sentence d'excommunication fut publiée. On interdit le feu & l'eau † aux Florentins. On livra leur Etat & leurs biens au premier occupant, leurs personnes furent condamnées à l'esclavage. Ceux qui étoient

* On peut voir sa reponse dans Leonard Aretin Liv. VIII. 184. 185.

† Ce sont les paroles de l'Auteur.

étoient à Avignon en furent chassez, aussi bien que tous ceux qui negocioient ailleurs.

Le Pape fait assieger Bologne inutilement.

Cependant les Florentins ne demeuroient pas dans l'inaction. Comme ils savoient que le dessein du Légat étoit d'assieger Bologne, ils y envoyerent un promt secours sous le commandement de *Rodolphe Varane de Cammert* qu'ils avoient repris à leur service. Ce Général qui connoissoit la légereté des Bolonois, & leur penchant à la sedition, content de faire faire quelques sorties demeura constamment dans la place, malgré les défis que lui faisoit le Légat d'en sortir *. D'autre côté les Florentins firent si bien fortifier & garder leurs frontieres que le Légat desesperant d'y pénétrer fut obligé de se retirer en quartier d'hyver à *Cesene* ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne, où par sa permission ses troupes Bretonnes exercerent de si grandes cruautés & commirent de si horribles insolences que les habitans ne pouvant plus supporter leur Ty-

Perfidie du Legat envers les Cesenois.

* Voyez là-dessus un mot de ce Général dans les bons mots de Pogge. Part. IV. de cette piece.

Tyrannie en taillerent en pieces le plus grand nombre & chasserent les autres. Le Legat pour se venger d'une violence dont il ne devoit se prendre qu'à lui, usa de la plus cruelle trahison du monde. Afin d'obliger les habitans de Cesene à mettre bas les armes, il leur jura qu'il pardonnoit tout le passé, en rejettant même la faute sur ses Soldats. Ils ne furent pas plûtôt desarmez qu'il y fit rentrer des troupes Angloises qui firent de cette malheureuse ville un fleuve de sang. On n'épargna ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans au berceau & à la mammelle, ni les vieillards, ni même les Religieuses. Les Temples & les Autels furent des Asyles inutiles, & il n'échapa que ceux que la fuite put derober à la fureur du Soldat. Comme il étoit impossible que les Florentins soutinssent seuls, un si furieux orage, ils envoyerent des Ambassadeurs à *Charles V*. Roi de France, à *Louis* Roi de Hongrie, & à *Jeanne* Reine de Sicile pour implorer leurs secours. Ils continuerent l'Octovirat dans son autorité, & le Général Rodolphe Varane dans le commandement de

de leur armée *. Pendant ces entrefaites Gregoire XI. étant venu rétablir le Siege Pontifical à Rome, les Florentins lui envoyerent de nouveau des Ambassadeurs pour lui demander la paix. Il ne voulut pas y entendre d'abord, mais dans la suite, il leur envoya deux Moines, moins dans la vuë de negocier une bonne paix, que d'exciter quelque sedition dans la Ville par leurs offres specieuses, & leurs discours artificieux. Les Florentins n'en furent pas la dupe. Comme les Moines ne leur faisoient aucune proposition, ils les renvoyerent en les assurant qu'ils étoient tous disposez à une paix équitable. En 1376.

Le Pape irrité du mauvais succès de cette tentavive redoubla ses hostilitez contre les Florentins. Après avoir repris & brûlé Bolsene †, qui avoit secoué le joug l'année précedente, il envoya contre eux, *Raimond* son neveu avec une partie de son armée, qui prit sa route par la campagne maritime de Sienne. Cet Officier tint pendant long-tems assie-

Hostilitez du Pape contre les Florentins.

* Ce Général se rangea l'année suivante dans le parti du Pape. On en a parlé ailleurs.

† Ville de l'Etat de l'Eglise sur le Lac Bolseno.

affiegée la Ville de Groffete place forte du Sienois ; mais ayant appris que le Général Augut venoit au fecours de cette place, il fut obligé de lever le fiege.

Les Florentins cependant envoyerent pour la troifième fois des Ambaffadeurs pour traiter de la paix avec Gregoire XI. Mais comme ils l'en virent entierement éloigné, ils prirent de nouvelles mefures contre lui. Ils avoient jufqu'alors religieufement obfervé l'interdit, & prêfque pendant un an il n'y avoit point eu d'exercices facrez dans
1377. le Florentin. Mais enfin refolus de n'a-
. 73. 74. voir plus d'égard à cette injufte excommunication, ils ordonnerent de célebrer par tout le fervice Divin. Cette vigueur leur réuffit. Le Pape defefperant de les réduire tourna enfin fes penfées du côté de la paix. Il leur envoya pour en traiter l'Évêque d'Urbin, & leur propofa même Bernabo leur allié pour Médiateur. Quoique cette Médiation fut juftement fufpecte aux Florentins parce que Bernabo avoit été leur ennemi, ils ne laifferent pas de l'accepter dans l'extrême befoin qu'ils avoient d'une promte paix. Le rendez-vous fut à Sarfane ville de la Ligurie qui appartenoit

à

à Bernabo. Le Cardinal d'Amboise s'y trouva comme Legat du Pape, aussi bien que les Ambassadeurs du Roi de France, de la Reine de Sicile, & des Venitiens, sans compter ceux de Florence. Bernabo proposa d'abord des conditions si dures pour les Florentins, qu'ils avoient une repugnance infinie à les accepter, lorsque la nouvelle de la mort de Gregoire XI. (a) les tira d'embarras & leur donna la paix sans traité. Urbain VI. son successeur leva leur excommunication, & les reconcilia avec l'Eglise, moyennant une bonne somme d'argent. Mais leurs discordes civiles ne leur permirent pas de jouïr des fruits de cette paix *. Et même dès l'année suivante ils eurent à soûtenir une espece de guerre contre des Bandits qui s'étoient attroupez au nombre de six mille dans l'Ombrie & dans la Marche d'Ancone, entre lesquels étoit *Charles* fils de Berna-

(a) En 1378. p. 75.

Urbain VI. leve l'excommunication des Florentins, après la mort de Gregoire XI. p. 79.

* Cette guerre intestine arriva par la jalousie des Grands contre l'Octovirat qui n'étoit presque composé que de personnes du Peuple, & par la fureur du Peuple à soutenir ses Magistrats. On peut voir la description de ces guerres intestines dans Leonard Aretin, Hist. Flor. L. IX. p. 190. 191.

nabo & *Antoine de la Scala* qui avoient été bannis l'un de Milan, l'autre de Verone. Cette armée de brigands avoit infesté les terres de Perouse, de Sienne, de Cortone, & le Florentin. Ce fut pour se délivrer de ces brigandages que ceux de Bologne, de Luques, de Perouse, de Sienne, & les Florentins firent alliance avec *Jean Galeasse* Visconti de Milan qui fit bientôt après à ces derniers une cruelle guerre dont on va raconter l'occasion.

1385. p. 79. 80.

Jean Galeasse Visconti de Milan fait emprisonner Bernabo.

Ce fut l'ambition de Jean Galeasse * qui troubla le repos dont jouïssoit alors l'Italie & en particulier la République de Florence. Ce Prince aussi fourbe qu'ambitieux, cacha pendant quelque tems ses projets Tyranniques sous le voile de la dévotion & de la retraite. Regardant Bernabo son oncle, avec qui il gouvernoit le Milanois, comme un obstacle à la fortune qu'il méditoit, il résolut de se defaire d'un si fâcheux rival. Mais afin de mieux couvrir son jeu il épousa la fille de Bernabo, & se retira avec elle à Pavie †. Lorsqu'il crut avoir amené son des-

1386. p. 84.

* On l'appelloit aussi Comte de Vertus.
† A vingt milles de Milan.

dessein à maturité, il invita son Oncle à le venir voir dans quelque endroit voisin de Milan où il feignoit de s'être rendu pour accomplir un voeu qu'il avoit fait à la Vierge. Bernabo ne se doutant de rien y alla avec deux de ses fils & une nombreuse escorte. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit entouré d'un gros de Cavalerie qui l'emmena prisonnier avec un de ses fils. On prétend que Galeasse fit empoisonner Bernabo dans la suite. Si cela est, un Tyran perit par les mains d'un autre Tyran. Galeasse pour appaiser le peuple lui fit present de tous les biens de Bernabo & de ses fils qui s'étoient exilez eux mêmes.

Se voyant Maître du Milanois il ne pensa plus qu'à pousser plus loin ses conquêtes. Il pratiqua fort bien la détestable maxime que pour regner, il faut semer la division. Les Seigneurs de Padoüe (a) & de Verone * étoient en parfaite intelligence : mais il les brouilla tellement qu'ils en vinrent à une guerre ouverte dont il profita pour les opprimer. Antoine de la Scala se re-

(a) François Cataria.

* Antoine de la Scala. On parlera des Princes de la Scala dans la quartième partie de cet Ouvrage.

refugia à Venise avec sa femme & ses enfans. *François Carraria* fut mis en prison à *Ast*, qui relevoit alors du Milanois.

Guerres entre les Florentins & les Siennois.

De tous les Etats d'Italie il n'y en avoit point qui amorçât davantage la cupidité de Galeasse, que la Toscane & la République de Florence. En attendant l'occasion de s'en rendre maître, il endormoit les Florentins par mille marques d'amitié. Il leur donna *Jean Maria* son fils aîné à tenir sur les fonts du baptême. La guerre, qui s'alluma entre les Florentins & les Siennois à l'occasion de quelques places qu'ils avoient prises les uns sur les autres, sembloit être une ouverture favorable pour les desseins de Galeasse; les Siennois qui se trouvoient trop foibles
1387. p. 88. pour resister aux Florentins ayant imploré son secours, & l'ayant fait arbitre de la paix & de la guerre. Mais les Siennois & les Florentins firent bientôt la paix par l'entremise des Bolonois
1389. p. 89. & des Pisans; de sorte qu'il fallut que Galeasse cherchât un autre prétexte pour attaquer les Florentins. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver un. Les derniers avoient favorisé l'évasion de François Carraria & lui avoient donné re-

retraite dans leur Ville. Galeasse regardant cette demarche comme une rupture chassa tous les Florentins de ses Etats comme des espions & des traîtres qui favorisoient ses ennemis. Les Florentins au contraire publierent un Edit par lequel ils offroient retraite & des privileges à tous les Milanois, qui voudroient s'établir chez eux. Ces brouilleries n'aboutirent pourtant à aucun éclat, parce qu'elles furent assoupies par la prudence de *Pierre Gambacurta* qui commandoit à Pise.

Guerres des Florentins avec Jean Galeasse.

Mais il étoit impossible que Galeasse demeurât en repos. Malgré la paix qui venoit d'être conclue, il s'empara de Perouse, détacha les Siennois du parti des Florentins, & fit irruption dans la campagne de *Monte Pulciano* *. Ces entreprises & beaucoup d'autres donnant de l'ombrage aux Florentins, il fut résolu d'une commune voix de resister à ce torrent, avant qu'il grossît davantage †. On crea aussi-tôt dix Magistrats à qui l'on donna la souveraine administration de la guerre. Ils le-

* Par son Général Jean Actius Ubaldin.
† Par le conseil de Jean Riccius Jurisconsulte.

leverent une armée avec une diligence prodigieuse. En même tems les Florentins envoyerent des Ambassadeurs à Charles VI. Roi de France pour lui demander du secours. Cependant Galeasse continuoit ses hostilités, & n'épargnoit ni tromperies, ni stratagêmes, ni argent pour corrompre les amis des Florentins. Il publioit dans le monde qu'ils étoient les auteurs de la guerre, qu'ils l'avoient voulu faire empoisonner *, qu'ils avoient soulevé ses fils contre lui †, que leur Orateur (a) l'avoit traduit dans un discours public comme un fourbe & un perfide. Il écrivit aussi aux Florentins que c'étoit malgré lui qu'il leur déclaroit la guerre ‡, & qu'il n'avoit rien plus desiré que de vivre en bonne intelligence avec eux. Il fit en même tems tout ce qu'il put, mais inutilement, pour débaucher les Pi-

(a) Riccius.

* Ce n'étoit pas les Florentins, mais Antoine de la Scala qui avoit fait préparer un poison pour jetter dans le puits de Galeasse, comme l'avoua l'empoisonneur à qui l'on donna la question.

† Il avoit deux fils au service des Florentins. *p. 95. not.*

‡ On peut voir cette déclaration de guerre dans Leonard Aretin, & la reponse des Florentins. L. X. fin.

Pisans. Les Florentins non contens de se tenir sur la défensive envoyerent le Général Augut avec six mille hommes dans la Gaule citerieure *, pour y mettre tout à feu & à sang. D'autre côté, 1390. p. 96.
ils détacherent des troupes contre le Général Ubaldin, qui étoit dans le païs des Siennois sous prétexte de les soutenir; mais dans le fond pour trouver moyen de s'approcher de Florence. Quoique les Florentins n'eussent dans leur parti que les Boulonois & ceux de Cortone, ils ne laissérent pas de faire peur à Galeasse, ce qui l'obligea de donner ordre à Ubaldin de les presser si vigoureusement dans leur propre païs que forcés de se rendre, ils abandonnassent le dessein de porter la guerre dans la Gaule citerieure, pendant que les Siennois de leur côté feroient des courses aux environs. Cependant les Florentins reçurent un renfort considérable par la reddition de Monte Pulciano Ville dans le Siennois, & par consequent à portée de les incommoder beaucoup. Ubaldin pour executer ses ordres ravageoit le Florentin, & me-

* Galeasse l'avoit presque toute usurpée.

même s'empara par surprise de plusieurs places importantes par rapport à ses vuës. Ce Général, qui a passé pour un des plus grands Capitaines de son tems, mourut occupé au siége de quelcune de ces places. Pendant que les Generaux Milanois inquiétoient ainsi les Florentins, Augut leur Général de son côté faisoit ailleurs des progrès considerables. D'autre part François de Carraria recouvra par le secours des Florentins Padoue, dont Galeasse avoit depouillé son Pere: Verone avoit aussi secoué le joug, mais les factions qui s'éleverent dans la Ville donnerent à Galeasse occasion de la reprendre.

Etienne de Baviere arrive en Italie au secours des Florentins.

Voyez Leonard Aretin. L. X. 211. 212. 214. En 1390. p. 102.

L'arrivée d'*Etienne* Duc de Baviere que les Florentins avoient appellé à leur secours releva beaucoup leurs esperances. Ce fut pour eux un si grand coup de partie que Galeasse fut contraint de quitter la Toscane pour venir défendre son propre païs; mais ces heureux commencemens furent mal soûtenus. Le Bavarois agissoit fort mollement, & on l'accusa même d'intelligence avec l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il s'en retourna en Allemagne, laissant en Italie Henri Comte de Montfort à qui

qui l'on confia la garde de Padoue. Les Florentins avoient alors trois armées sur pié. François de Carraria occupoit tout le territoire de Verone. Augut étoit dans le cœur du Milanois, où il fatiguoit extremement l'ennemi, non seulement par des courses, mais en lui enlevant quantité de places, & le provoquant sans cesse au combat, pendant que *Louïs de Capouë* réduisoit les Siennois aux dernieres extremitez. On apprit en ce tems-là que les Ambassadeurs qui étoient allez en France n'avoient pas réüssi auprès de Charles VI. Ce Prince leur ayant proposé de reconnoître Clement VII. (a) & de les rendre tributaires, ils aimerent mieux soûtenir seuls le poids d'une guerre très-onereuse que de manquer de foi à Urbain VI. & de vendre leur liberté. Leur negociation n'eût pourtant pas été tout-à-fait inutile sans la mauvaise conduite de *Jaques* Comte d'*Armagnac*. Ce Seigneur qui avoit une bonne armée dans la province de Narbonne, ne demandoit pas mieux que de l'occuper. Il s'engagea à passer les Alpes à la tête de ses troupes pour les joindre à celles d'Augut contre Galeasse. Quand on eut la nouvel-

(a) Concurrent d'Urbain VI.

Le Comte d'Armagnac est batu par les Milanois.

velle de ce Traité à Florence on envoya Augut dans la Gaule citerieure avec son armée pour être plus à portée de se joindre à celle d'Armagnac. Augut ayant passé l'*Adige* campa dans le Vicentin où il prit plusieurs places sans grande opposition. De là, il alla camper dans le païs de Bergame où il ne perdoit aucune occasion d'agir contre l'ennemi. D'ailleurs les troupes Florentines agissoient avec vigueur. Celles qui étoient à Volterra faisoient des courses continuelles sur la côte maritime de Sienne, pendant que d'un autre côté on reprit dans le Casentin une place (a) qui s'étoit revoltée l'année précédente.

(a) Regiolus sur l'Arne.

Leonard Aretin L. X. p. 216.

Augut connoissant le naturel bouillant des François, avoit instamment prié le Comte d'Armagnac de ne hazarder aucune action avant leur jonction. Mais ce jeune Seigneur ne fut pas plûtôt entré dans le païs ennemi qu'il crut devoir se signaler par quelque action d'éclat sans attendre Augut. Après avoir pris d'abord plusieurs Forts autour d'Alexandrie de la Paille qui étoit au Milanois, il entreprit le Siege de cette place, sans savoir quel monde il y avoit dedans & sans

Sur la fin de Juillet de 1391. p. 108.

sans être soûtenu par aucune Cavalerie. Il avoit même eu l'imprudence de laisser à l'écart les chevaux fatiguez du chemin & des courses qu'il leur avoit fait faire en arrivant. Le Général *Vermio* qui en étoit instruit avoit fait entrer secretement dans la place quelques regimens de Cavalerie pour fondre sur les assiegeants. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Le Siege ne fut pas plûtôt formé que la Cavalerie sortant de la ville avec impetuosité s'empara d'abord des chevaux qui furent trouvez sans Cavaliers. Après cette capture on attaqua l'Infanterie de front & par derriere. Quoi que le combat fût inégal, il ne laissa pas de durer long tems avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Mais les François accablez de lassitude & de chaleur, & tout couverts de blessures furent obligez de ceder la victoire. Le malheureux Armagnac y fut legerement blessé, mais ayant été conduit dans la place il y mourut, quelques-uns disent de poison, plus vraisemblablement de chaud, de lassitude, & de desespoir du mauvais succès de sa témérité. p. 108.

Galeasse enflé de cette victoire impre- Victoire d'Augut

Général Florentin sur Galeasse.

prevuë alla en diligence attaquer Augut qui s'étoit retiré vers Cremone au bruit de la défaite des François. Les Milanois camperent à un mille des Florentins. Il y avoit entre les deux armées un grand pré au milieu duquel couloit un ruisseau tout bordé de hayes d'où les ennemis ne cessoient de defier les Florentins. Mais Augut, voyant bien que la ruse étoit alors plus de saison que la force, défendit à ses gens de sortir de leurs tranchées, & laissa pendant long-tems aller & venir en confusion & comme à la debandade les ennemis qui par des reproches sanglants tâchoient inutilement de l'attirer au combat. Ce manége dura quatre jours, enfin le cinquiéme jugeant bien qu'ils reviendroient encore l'insulter avec aussi peu de précaution que les jours précédens, il mit ses gens en ordre de bataille; Les ennemis ne manquerent pas de venir avec leurs rodomontades ordinaires; mais il fondit sur eux si à propos, qu'il les mit en deroute, & les poursuivit jusques dans leur camp. Il y en eut grand nombre de tuez, seize cens Cavaliers furent pris prisonniers, avec plusieurs de leurs Officiers.

Ce-

Cependant August étoit réduit à de grandes extremitez. D'un côté la retraite étoit difficile, parce que l'ennemi avoit coupé les chemins de toutes parts. De l'autre il falloit repasser l'Oglio, ce qu'il ne pouvoit faire sans exposer son armée à un très-grand danger. De sorte qu'il ne pouvoit ni se retirer sans peril, ni demeurer là plus longtems parce qu'il manquoit de vivres. Il prit donc le parti de défier les ennemis au combat. Pour les y animer davantage, il fit mettre sur de grands arbres les étendarts qu'il avoit remporté sur eux. En même tems il faisoit entendre nuit & jour les tambours & les trompetes, comme si l'armée eût été en présence. Et afin d'amuser l'ennemi au pillage il laissa dans le camp beaucoup de bagage, comme des hardes, des sacs pleins de paille, & autres amorces au butin. Après ces précautions il leva le camp la nuit, & alla gagner l'Oglio sans courir aucun risque. Comme il craignoit d'être poursuivi, il fortifia son arrieregarde de ce qu'il avoit de meilleure Cavalerie. Une partie de l'armée avoit déja passé le fleuve, lorsque les ennemis arriverent. Le Géné-

Belle retraite d'August.

ral avoit posté sur le bord de la riviere quatre cens Arbalêtiers à cheval pour les bien recevoir. Enfin l'arrieregarde, après avoir soûtenu un assez long combat, passa le fleuve & rejoignit le reste de l'armée. Augut ayant heureusement passé le *Menzo*, alla camper sur les bords de l'Adige où il courut risque d'être submergé la nuit, parce que l'ennemi avoit rompu les digues de cette riviere. Il perdit une grande partie de son armée par cette inondation.

Quand il fut hors du païs ennemi il pensa à retablir son armée afin de la mettre en état de chasser l'ennemi des places qu'il occupoit en deça du Pô; & en même tems de faire des courses dans le Plaisantin, pour affoiblir de plus en plus Galeasse & le réduire à faire la paix. Pour y réüssir il fit construire sur ce fleuve un grand pont à *Borgo-forte*, afin d'être en état de secourir le Duc de Mantouë qui avoit quitté le parti de Galeasse pour prendre celui des Florentins *. Cependant Galeasse résolut de

* Galeasse voulant se défaire de sa sœur, qui avoit épousé François de Gonzague Duc de Mantoue, avertit ce Prince de se deffier de sa femme, lui faisant croire qu'elle étoit sollicitée à le tuer par Char-

de son côté de presser si vivement les Florentins qu'ils fussent contraints eux-mêmes à en venir à un accommodement; C'est dans cette vuë qu'il assembla son armée à Lucques pour faire une irruption dans le Florentin, & porter l'allarme jusqu'aux portes de Florence. Après avoir fait ces préparatifs il fit parler de paix aux Florentins par le Doge de Genes, qui étoit dans ses interêts. Les Florentins, les Boulonois, & les autres Confederez resolurent donc d'envoyer des Ambassadeurs à Genes pour traiter de la paix. Mais comme chacun de son côté esperoit de l'avoir meilleure les armes à la main, on agissoit de part & d'autre avec plus de vigueur que jamais. Les Florentins voyant l'appareil que Galeasse faisoit contre eux à Lucques, firent venir Angut avec son armée. Ce Général campa d'abord à *San Miniato*, petite ville de l'Etat de Flo-

Charles Viscomti son frere. Pour l'en mieux persuader il supposa des Lettres de Charles à sa sœur, & les fit mettre dans le lit de Gonzague qui ne doutant point de la sincerité de l'avis de Galeasse, fit mourir sa femme. Gonzague ayant su depuis l'insigne fourberie de Galeasse l'abandonna pour s'en venger.

Florence sur l'Arno pour observer les mouvemens des ennemis, qui étoient dans le Pisan, attendant quelque renfort des Siennois. Le Général Milanois voyant que cette attente étoit inutile, s'avança lui-même sur les terres des Siennois, & après s'être fortifié de leurs troupes, il s'approcha de San Miniato. Dès qu'Augut eut appris la marche des Milanois il alla du côté de *Poggibonzi* fortteresse de la Toscane près de la riviere d'*Elsa*, à quelques milles de Sienne, afin de leur couper le chemin de Florence. Ce Général se voyant renforcé par des troupes qu'on lui envoyoit de Florence, garnit bien toutes les places par où les ennemis pouvoient passer. Cependant le Milanois ayant appris qu'Augut avoit reçû un renfort de dix-mille hommes s'en retourna à Lucques avec son armée parce qu'elle perissoit de faim. Augut la poursuivit, en tailla une bonne partie en pieces, & prit quantité de prisonniers entre lesquels il y avoit plusieurs Officiers de marque. Après avoir remporté sur eux plusieurs avantages, les jours suivans, il s'en retourna à San-Miniato & en fortifia si bien toutes les avenuës qu'il étoit diffi-

Autre [v]ictoire [d']Augut [su]r le Mi[la]nois.

difficile aux ennemis d'y pouvoir penetrer.

Galeasse confus & desesperé de tant de mauvais succès, ordonna à son Général d'aller avec son armée, investir les chemins de Pise à Florence, afin d'obliger les Florentins à faire la paix par le besoin qu'ils avoient du port de Pise pour leur commerce. Il s'en alla donc aux environs de Spolete, s'attendant qu'Augut viendroit l'y attaquer; Mais le Florentin aima mieux garder un poste qui lui étoit avantageux que de hazarder un combat dans une conjoncture aussi décisive; de sorte que le Milanois las d'obseder des chemins sans rien faire, offrit aux Pisans de se retirer de leurs frontieres, pourvû qu'ils n'envoyassent rien par mer à Florence: ce que Gambacurta promit pour quinze jours. Quand les Florentins lui en p. 117. firent des reproches il répondit, qu'il l'avoit autant fait pour leur avantage que pour celui de Pise, puisque par là il avoit éloigné l'ennemi du voisinage des uns & des autres.

Pendant qu'on traitoit de la paix à Genes, les Genois amis de Galeasse firent bien paroître leur partialité, en mettant des

On trai[te] de la pai[x] à Genes.

des vaisseaux en mer pour enlever tout ce qui pouvoit appartenir aux Florentins. Ceux-ci de leur côté firent équiper des Galeres, pour se mettre à couvert de ces insultes maritimes qu'ils repousserent fort vigoureusement. En même tems ils envoyerent six cens Chevaux auprès de Pise pour la sureté de ce qui leur venoit par terre sur des mulets: mais le Milanois en ayant eu avis leur dressa une embuscade de deux mille chevaux, battit la Cavalerie Florentine, prit près de cinq cens mulets chargez de marchandises & de provisions, & remporta un très grand butin. *Louis de Capouë* Général Florentin apprenant que les Siennois se divertissoient de cette avanture, alla pour s'en venger, jusques aux portes de Sienne, mettre tout au pillage dans leur païs. D'autre côté le Prince de Cortone * allié des Florentins désoloit tout le Perousin, avec une petite armée qu'il avoit levée lui-même dans cette vuë. C'est par ces hostilitez reciproques qu'on se préparoit à faire la paix qui fut enfin concluë en 1392. par l'en-

La paix est concluë à Genes. 1392. Leon. Aret. L. X. fin. *Pogg.118.*

* Petite Ville du Florentin entre le Perousin & Arezzo.

l'entremise du Grand Maître de Rhode, Legat du Pape, par le Doge de Venise comme particulier ; Le peuple de Genes y entra aussi par honneur. Les conditions furent entr'autres : 1. Que Padouë seroit renduë à François de Carraria, fils de François de Carraria que Galeasse tenoit en prison, à condition pourtant que le fils payeroit aux Milanois une certaine somme d'argent par an pendant l'espace de cinquante ans. A l'égard de la liberté du Pere on la fit esperer, mais on la laissa à la discretion de Galeasse. 2. Que tous les proscrits pendant la guerre rentreroient dans leur patrie, avec le consentement néanmoins de leurs Citoyens. 3. Qu'on rendroit de part & d'autre les places qui avoient été prises pendant la guerre. 4. Que Galeasse n'envoyeroit point de troupes dans la Toscane, à moins qu'elles n'y fussent appellées par les Siennois ou par les Perousins en cas qu'ils fussent opprimez par les Florentins, ou par leurs Alliez. 5. On convint de part & d'autre qu'on ne congedieroit pas toutes les troupes à la fois, mais peu à peu, de peur qu'il ne s'en formât des societez de brigands & que chacun en retien-

droit

droit ce qu'il jugeroit necessaire pour sa sûreté, & de même des Generaux & des Officiers. Lors qu'on parla de choisir des garants de ce Traité un des Plenipotentiaires (a) de Florence tirant son Epée, *Voila* dit-il, *le garant; nous avons éprouvé les uns & les autres ce qu'il sait faire.*

(a) Thomas Gui.

Parole Genereuse d'un des Plenipotentiaires de Florence.

Florence jouïssoit à peine de la paix au dehors qu'elle se vit agitée par des troubles intestins qui ne purent être appaisez que par des executions sanglantes, des proscriptions, & d'autres peines. Mais elle n'avoit pas moins de sujets d'inquietude au dehors; la conduite artificieuse & les sourdes menées de Galeasse donnoient toujours de grands soupçons aux Florentins *. On étoit convenu, comme on l'a dit, de ne congedier que peu à peu les Officiers & les troupes pour éviter les brigandages. Cependant quelques Officiers de Galeasse s'étant attroupez avec quelque Cavalerie allerent demander passage à Boulogne & à Ferrare avec menace de

Intrigues & hostilitez de Galeasse contre les Florentins.

1393.

fo

* Cette année (1393.) mourut le Général Augus regretté de tout le monde, on lui fit des obseques magnifiques. Les premiers de la ville porterent son cercueil qui étoit enrichi d'or & de pierreries. Le Peuple lui érigea une Statuë. Pogg. p. 123.

se de faire par force si on le leur refusoit (a). Cette demarche paroissant fort suspecte les Bolonois (b) ne voulurent point leur accorder le passage, craignant de recevoir des espions dans leur Ville. Les Florentins de leur côté envoyerent du secours aux Bolonois pour les mettre à couvert d'insulte. Cependant ces Cavaliers gagnerent la Toscane par le Parmesan. Ils allerent de là dans le Siennois & puis dans la Marche d'Ancone, où s'étant fortifiez ils revinrent en Toscane, menaçant les Villes de les piller, si elles ne leur payoient une rançon. Ce qui augmentoit encore les soupçons contre Galeasse, c'est que nonobstant la paix on remarquoit toûjours dans les Sienois un esprit d'hostilité. D'ailleurs les Ambassadeurs des Florentins, qui avoient été arrêtez à *Alexandrie de la Paille*, étoient traitez depuis la paix avec plus de dureté qu'auparavant. On ne mettoit point non plus en liberté François Carrare comme Galeasse l'avoit fait esperer. Tant de violents indices obligerent les Florentins à renouveller alliance avec les Bolonois, les Princes de Ferrare, de Mantoue, de Padoue, de Ravenne, de Fayence, d'Imo-

(a) *Ann. L. XI. p. 221.*

(b) On ne dit point ce que fit Ferrare.

d'Imola, auxquels se joignirent les Seigneurs de Forli, & de Malatesta.

Assassinat de Gambacurta Gouverneur de Pise.

Les ombrages contre Galeasse augmentérent beaucoup par l'indigne assassinat de Pierre Gambacurta Gouverneur ou plûtôt Seigneur de Pise (a). Il avoit pour Secretaire & pour confident de ses plus secretes affaires un certain *Jaques Appien* devoué à Galeasse & mortel ennemi des Florentins. Cet homme qui aspiroit à la domination de Pise s'y étoit fait un grand parti, surtout parmi les Gibelins. Mais comme Gambacurta étoit fort aimé à cause de sa douceur & de son esprit pacifique, Appien ne trouvoit point d'autre moyen de satisfaire son ambition qu'en le faisant mourir, non content de l'avoir assassiné en traître, & massacré deux de ses fils avec plusieurs de ses amis. Après ce detestable coup il chassa les Guelphes de la Ville, pour être plus en état d'en usurper la domination. Dans le tumulte que causa cette horrible action, les marchandises & tous les effets des Florentins furent pillez par le peuple de Pise, malgré l'alliance qu'il y avoit entre eux. On ne douta point à Florence que cet assassinat ne partît de la tê-

(a) *Leon. Ar. L. XI.* 223. 224. Pogg. 122.

tête de Galeasse pour avoir à Pise un homme tout à sa dévotion. Et en effet Appien n'agissoit que par les vuës de Galeasse, même depuis son élevation.

Ce Prince toûjours plein d'ambition & de vastes projets ne rouloit dans sa tête que les moyens de les executer. Comme il avoit usurpé plusieurs Païs & plusieurs Villes sur l'Eglise & sur l'Empire, il chercha pour se maintenir dans leur possession la protection de l'Empereur Wencesslas. Connoissant l'avarice de ce Prince il lui envoya une Ambassade avec de riches présens lui demander le titre de Duc & plusieurs Villes qui fussent attachées au Duché. Ce qu'il obtint moyennant la somme de cent mille écus d'or, malgré les Electeurs qui mirent l'alienation du Milanois entre les causes de la déposition de cet Empereur (a).

Galeasse est fait Duc par l'Empereur Wencesslas. 1396. p. 124.

L'aggrandissement de Galeasse augmenta encore son avidité. (b) Comme il souhaitoit passionément de s'emparer de Mantoue qui étoit dans le cœur de ses Etats, il voyoit avec beaucoup de jalousie l'alliance que le Prince de Mantoue avoit faite avec la République de Florence & les autres Confederez. Aussi

(a) Il fut deposé à Francfort en 1400.

(b) p. 124.

n'oublia-t-il rien pour l'en degager. De plus il se donna mille mouvemens pour rompre une confederation qui mettoit un si grand obstacle à ses desseins. Il avoit renforcé les troupes de Perouse, de Sienne, de Pise pour mettre ces Villes en état d'agir en sa faveur à la premiere occasion. Les Florentins pour se tenir prêts à tout évenement créerent un Decemvirat, & leverent des troupes dont ils donnerent le commandement à un Capitaine François que Gregoire XI. avoit amené avec lui d'Avignon (a). Ils firent en même tems une alliance avec la France, à condition que ce qui se prendroit dans la Toscane appartiendroit aux Confederez, & que le Roi seroit mis en possession de ce qui seroit conquis dans le reste de l'Italie. Cependant Galeasse envoya cinq mille hommes à Pise pour soutenir Jaques Appien contre quelques Seigneurs qui avoient levé de la Cavalerie pour tenir les Pisans en bride. Ces étincelles d'incendie furent éteintes par la prudence des Florentins. Mais comme les troupes que le Duc de Milan avoit autour de Pise avoient passé dans le Luquois, les Florentins craignant qu'el-

(a) Bernard de Serre d'Aquitaine. p. 125.

*Montis Sonidarii Comites.* p. 126.

qu'elles ne s'emparassent de *Pistoye* dans leur voisinage, envoyerent Bernard leur Général aux environs de cette place pour la défendre en cas d'attaque, lui faisant quitter le poste qu'il occupoit à San Miniato qui manqua d'être pris par trahison.

Le Duc de Milan n'ayant pu gagner le Mantouan ni par prieres ni par promesses se resolut enfin à assieger Mantouë par terre & par mer. Afin d'empêcher les Florentins de la secourir, il assembla dans le Sienois quatorze mille chevaux, qui sans aucune déclaration de guerre pilloient & brûloient impitoyablement les Florentins jusques aux portes de Florence. *Alberic* qui commandoit cette Cavalerie tint pendant deux jours le siege devant la petite ville de *Segni* de l'Etat de l'Eglise à quelques milles de Florence, & en fut repoussé avec perte. Les femmes firent merveille dans cette occasion, soûtenant avec un courage intrepide leurs maris accablez de fatigue, & couverts de blessures. Au bout de quatre jours ces incendiaires se retirerent à Sienne faute de vivres. Les Florentins pour se venger de cette irruption inopinée se jette-

Galeasse assiege Mantouë, & y est défait avec son armée. 1397. p. 127.

 rent

rent avec fureur sur les terres des Siennois & leur prirent plusieurs places importantes comme *Volterre* & *Grosseto*. Galeasse voyant que ses troupes ne faisoient que s'affoiblir dans la Toscane les rappella pour le siege de Mantouë. On a parlé ailleurs d'un Pont, que les Florentins avoient fait faire à grands frais sur le Pô pour pouvoir secourir cette ville, le Duc entreprit de le brûler par le moyen de quantité de bateaux pleins de sarments & d'autres matieres combustibles, mais la diligence & l'intrepidité de *Charles Malatesta* que les Florentins y envoyerent avec quatre mille chevaux, sauva le Pont, non sans que ce Général y courût risque de la vie. Le Duc de Milan ne se rebuta pas de ce mauvais succès. Il fit assieger le Pont dans toutes les formes, en élevant des travaux dans la riviere sur des navires chargez d'hommes, d'armes & de machines de guerre comme devant une ville; Ces navires à tours furent fort bien reçus des Mantouans qui se battirent comme des Lions. Le combat fut furieux parce que de part & d'autre il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant point de lieu à la retraite.

Voyez le recit de cette action *Pogg. Hist. Flor.* p. 129. 130.

En-

Enfin après une action de plusieurs heures la victoire demeura aux Mantouans à qui les Venitiens avoient fourni un secours de trentes galeres.

Galeasse plus confus que rebuté de cet affront rassembla comme il pût ses troupes pour presser le siege de la Ville. Charles de Malatesta de son côté étant allé attaquer le Général *Vermius* qui commandoit l'armée de terre en deça du Pô, le batit à plate couture, fit plus de six milles prisonniers, & enleva toutes les munitions de guerre. Alberic qui commandoit l'armée navale fut un peu plus heureux, mais ne se trouvant pas soûtenu il fut obligé de lever le siege. Il sembloit que Galeasse dût penser à la paix après une deroute si générale. Les Florentins eux-mêmes y paroissoient disposez ; les Venitiens les y sollicitoient même fortement, craignant que si dans la suite ils venoient à avoir du dessous l'orage ne tombât sur eux. On envoya donc de part & d'autre des Ambassadeurs à Venise pour en traiter par la médiation de cette République. Mais comme le Duc de Milan ne faisoit que tergiverser, les Venitiens s'unirent avec les Florentins & leurs Alliez à con-

1398. p. 134. Treve de Galeasse avec les Florentins & les Venitiens. Ce Duc est fait maître de Pise.

dition que les premiers feroient les arbitres de la paix & de la guerre. Le Duc intimidé par une si puissante confederation fit une treve de dix ans, à condition de rendre les places qu'il avoit prises dans le Mantouan.

Pendant la treve le Duc fit une acquisition qui relevoit considerablement ses forces. Jaques Appien étant mort, Gerard son fils qui lui succeda dans le gouvernement de Pise, craignant de ne s'y pouvoir soûtenir mit cette Ville & toutes ses dependances entre les mains du Duc, moyennant une somme d'argent & quelques places qu'il laissoit à la disposition de Gerard. Comme les Florentins avoient fait tous leurs efforts pour détourner un coup qui ne pouvoit que leur être fatal, le Duc envoya aussi-tôt, comme par maniere d'insulte, leur notifier qu'il étoit maître de Pise, leur promettant néanmoins de vivre en paix avec eux. Mais ses cabales & les hostilitez qu'il exerçoit dans leur voisinage témoignoient tout le contraire. On eut avis à Florence qu'il meditoit de se rendre maître absolu de Sienne. D'ailleurs les Perousins à qui les Florentins avoient refusé du secours contre

1399. p. 136. 137.

Aret. L. XI. p. 236. 237.

Bo-

Boniface IX. qui redemandoit Perouse comme appartenant à l'Eglise, furent obligez d'avoir recours au Duc pour conserver leur liberté. L'amitié des Bolonois paroissoit fort refroidie par les espérances dont Galeasse les amusoit. On ne pouvoit non plus guere compter sur les Lucquois que le voisinage de Pise faisoit pencher pour le Duc.

Comme il n'y avoit plus lieu de douter des mauvais desseins de Galeasse, la République assembla un grand Conseil pour déliberer s'il falloit se préparer à la guerre ou dissimuler pendant quelque tems & chercher d'autres voyes de conjurer l'orage. Après plusieurs consultations on suivit l'avis du Général *Renoud* aussi bon Orateur que grand Capitaine. Après avoir representé avec beaucoup de prudence & de liberté les defauts du Gouvernement des Florentins qui négligeoient les plus grands personnages de l'Etat pour suivre le sentiment de la populace, & remarqué la faute qu'on avoit faite en rejettant l'alliance des Pisans & des Perousins, il conclut à envoyer des Ambassadeurs aux Venitiens pour leur représenter tout ce que faisoit le Duc contre la tre-

toute extraordinaire, Ces Fana
Aret. L. XII. p. 238. 239. Pogg. L. III. p. 136. allerent à Florence & s'emparere
lement de l'esprit des Florentin
peine pensoient-ils à la guerre p
que Galeasse s'en moquoit. Il ne s
rien de memorable le reste de l'a

L'année suivante *Jean Bent*
ayant eu le Gouvernement de B
par le moyen de Galeasse, les Flo
l'en envoyerent aussi-tôt feliciter
proposerent en même tems de fa
liance avec eux. Il ne rejetta
propositions, mais il differa d'y
dre de peur d'offenser Galeasse
secours duquel il avoit eu le co
dement de Bologne. Ce Duc s
fioit tous les jours considerablem
étoit maître de Sienne. de Pe

gagea à créer un Decemvirat, & à lever de nouvelles troupes pour resister aux forces du Duc. L'Empereur Wenceslas fut déposé cette année & *Robert de Baviere* fut mis en sa place. Les Florentins jugerent à propos de lui demander du secours contre Galeasse, & de l'inviter à reprendre des Villes que ce Duc avoit usurpées sur l'Empire, & que son Prédecesseur n'avoit pas été en droit d'aliener, lui offrant d'ailleurs autant d'argent qu'il voudroit. Robert n'avoit garde de refuser une alliance dont il pouvoit tirer de si grands avantages. Il vint donc l'année suivante avec quinze mille hommes en Italie *. A son arrivée il campa dans le Bressan où François Carrare le vint joindre avec trois mille chevaux Florentins †.

1400.

L'Empereur Robert vient au secours des Florentins contre Galeasse & est battu.

Le Duc voyant de si terribles préparatifs, leva promptement une armée de quinze mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, & l'envoya contre

* Il en avoit promis vingt mille.

† On compta d'abord à Robert deux cens mille écus d'or qui furent amassez en une nuit à Florence toute épuisée qu'elle paroissoit par des guerres continuelles, & on lui en promit deux cens mille autres quatre mois après.

tre Robert. Quoiqu'elle fût inferieure à celle des Allemands joints aux Italiens, elle fut pourtant victorieuse dès le premier choc. Les Allemands marchants sans ordre & sans discipline furent enveloppez par un Corps de troupes Milanoises, & repoussez dans leur Camp avec grande perte. Un coup si imprévu jetta tellement l'épouvante dans l'armée Allemande que si le Duc avoit eu là toutes ses troupes il ne seroit pas resté un Soldat à Robert. Depuis cette defaite on pensa moins au combat qu'à la retraite: l'Electeur de Cologne & le Duc d'Autriche abandonnerent l'Empereur pour s'en aller chez eux avec leur monde; l'Empereur de son côté, se voyant affoibli par la desertion de ces Princes, se retira dans le Trentin d'où François Carrare le fit revenir avec cinq mille hommes seulement. Son retour remit un peu les Florentins déja fort consternez de sa defaite. Ils l'envoyerent prier de demeurer en Italie pour tenir en bride le Duc que sa victoire avoit rendu plus fier & plus entreprenant que jamais. Mais les demandes excessives que faisoit Robert mirent les Florentins dans de nouveaux

em-

embarras. Il exigeoit d'eux des sommes exorbitantes, & il ne vouloit point demeurer en Italie si on ne faisoit une alliance avec le Pape & avec les Venitiens. Les Florentins promirent l'un & l'autre. Cependant l'Empereur content d'avoir passé l'hyver à Padoue avec ses troupes, s'en retourna au Printems de l'année suivante. 1402. p. 144.

Galeasse se trouvant plus en état d'agir par la retraite de l'Empereur tenta de détacher les Venitiens du parti des Florentins, & envoya des Ambassadeurs à Venise dans cette vuë. Ils n'oublierent rien pour leur rendre cette République suspecte; Mais il trouva dans les Venitiens plus de fidelité & de fermeté qu'il ne s'attendoit. Il alla ensuite attaquer Bologne qui par précaution avoit rocherché l'alliance des Florentins. Comme il étoit superieur en force il s'en rendit maître après un combat opiniâtre & y fit bâtir une forteresse. Cette victoire fut très-funeste aux Florentins, plusieurs de leurs voisins s'en étant prevalus pour les abandonner & même pour les attaquer en divers endroits. Dans cette extremité ils s'adresserent à Boniface IX. sur qui Galeasse avoit

Galeasse se rend maître de Bologne. p. 145. 150.

1402. p. 150.

avoit usurpé plusieurs villes comme Perouse & Boulogne. Ce Duc ne meditoit rien moins que l'Empire de l'Italie. Il avoit déja fait faire une couronne & tous les autres ornemens Royaux qu'il tenoit tout prêts à *Marignan* où il avoit fait bâtir une maison de plaisance; Mais une mort inopinée délivra les Florentins de leurs allarmes & convainquit Galeasse de la vanité des esperances humaines *. Il partagea ses Etats entre ses trois fils. Il donna le Milanois, Boulogne, Sienne, Perouse & Assise à Jean Marie l'aîné avec le titre de Duc; Pavie, Verone, Vicence avec quelques petites Villes à Philippe Marie; & Pise à Gabriel son fils naturel qu'il avoit legitimé †. L'Historien represente Galeasse comme un Prince magnanime, liberal, d'une magnificence Royale, amateur des Savans & des grands hommes, mais d'une ambition dé-

Mort de Jean Galeasse, Jean Marie son fils aîné prend sa place.

* Il mourut de la peste au mois de Septembre de 1402. âgé de 55. ans. p. 153.

† Voyez là-dessus une Lettre que Lucio Collucio Salutato Chancelier de Florence en écrivit au Roi de France. *Baluz. Miscel.* T. IV. p. 516. Ce Collucio étoit un des grands hommes de son tems, soit par son savoir, soit par sa prudence & sa valeur.

demesurée & dont la fidelité n'avoit point d'autre regle que ses interêts. Dès que la mort de Galeasse fut annoncée à Florence, on en fit pendant plusieurs jours de grandes rejouïssances, on donna des jeux & des spectacles publics. Cependant les Ambassadeurs de Florence ignorant cette mort avoient fait alliance avec le Pape qui devoit fournir cinq mille hommes & les Florentins six; pour lui aider à recouvrer ses places. Il avoit déja envoyé *Thomasel* son frere dans le Perousin où par le secours des Florentins & des bannis de Perouse il avoit déja repris plusieurs places. Et même s'il eût eu plus de vigueur & de courage il auroit pu prendre la Capitale. Mais le Duc Jean Marie y ayant envoyé trois mille hommes il eut une telle frayeur qu'il se retira honteusement à Todi.

Les Florentins font alliance avec le Pape.

Cependant les Florentins n'étoient pas sans inquietude & sans occupation. La Cavalerie Milanoise, qui étoit restée à Sienne & à Pise, faisoit des courses perpetuelles dans leur païs, comme de leur côté ils en faisoient avec beaucoup de succès. Dans la crainte que cette petite guerre n'en allumât une plus

plus grande, on créa des Décemvirs, & on resolut de transporter la guerre de Toscane dans la Romagne dont Galeasse avoit usurpé la plus grande partie. Pour cet effet Boniface envoya Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache * dans le Bolonois † avec une bonne armée pour assieger Boulogne. Charles Malatesta l'un des plus grands Capitaines de son tems commandoit cette armée. Etant arrivé près de Boulogne, après avoir fait des courses dans le Parmesan, le Légat ne jugea pas à propos qu'on se hâtât de mettre le siège devant cette ville, parce qu'il esperoit l'avoir par trahison. En attendant il fit marcher l'armée du côté de Milan où il trouva au dedans & au dehors des brouilleries favorables à ses desseins. Il y avoit dans Milan deux violentes factions qui donnerent occasion à plusieurs Villes de se soûlever contre le Duc, comme Cremone, Plaisance, Bresse, Bergame. Dans cette fâcheuse situation Jean Marie ne se croyant pas en état de soûtenir une guer-

Les Florentins portent la guerre dans la Romagne.

1403. p. 156.

Jean Marie fait la paix avec le Pape à l'insu des Florentins.

* C'est celui qui depuis fut Pape sous le nom de Jean XXIII.

† La Boulogne faisoit autrefois partie de la Romagne.

guerre contre le Pape, fit la paix avec lui en rendant les places de l'Etat Ecclesiastique. On n'eut aucun égard aux Florentins dans ce Traité & même il se fit à leur insu. En même tems Bologne & Perouse se rendirent au Legat.

Les Florentins se plaignirent au Pape de ce que, contre les conventions, on avoit traité avec le Duc de Milan, non seulement sans leur en faire aucune part, mais sans aucun menagement pour leurs interêts. Le Pape qui avoit recouvré ses places ne se mit pas beaucoup en peine de leurs plaintes, ni de sa parole, & rappella son Legat. Cette infidelité de Boniface ne fit pas perdre courage aux Florentins. Profitant de la foiblesse du Duc dont les Etats étoient mis en pieces par la revolte de plusieurs Villes * & par les fureurs des Guelphes & des Gibelins † ils envoyerent douze cens chevaux ravager le Milanois, & four-

Courses des Florentins dans le Milanois.

* Comme Alexandrie de la Paille, Côme, Verceil, Novarre, Pavie, Plaisance & Verone qui rentra sous la domination des Scaligers. p. 159. 160.

† Les bouchers vendoient publiquement au marché la chair des Gibelins.

fournirent du secours à *Petro Rosso* qui s'étoit emparé de Parme.

Mort de Jean Marie. Philippe Marie prend sa place & fait la paix avec les Florentins.

1403. p. 160.

Cependant le Duc Jean Marie fut assassiné, par ses propres domestiques à qui sa Tyrannie étoit devenuë insupportable. On nous représente ce jeune Duc comme un homme cruel jusqu'à la fureur; Il avoit fait empoisonner sa mere, & rempli Milan de massacres. Il exposoit lui-même les objets de sa haine à être déchirez par les chiens. Philippe Marie succeda à son frere & recouvra la plûpart des places que ce dernier avoit perduës. Ayant ensuite fait la paix avec les Florentins, il leur donna le tems de raccommoder leurs affaires. Ils reprirent plusieurs places occupées par des Tyrans, & firent la paix avec les Sienois. *Gabriel Marie*, fils de Galeas, à qui son Pere avoit donné Pise pour son partage, ne pouvant s'y soûtenir la leur vendit deux cens mille écus d'or par le conseil de *Jean Bouricaut* qui commandoit à Genes pour le Roi de France *. Mais cette acquisition fut

* Le Roi de France avoit résolu de prendre Gabriel en sa protection, mais il en fut sans doute detourné par la Lettre de Collutatio dont on vient de parler. *Baluz. ub. supr.*

it la source d'une guerre qui dura plus 1404.
un an entre la République de Flo- 1405.
nce & celle de Pise. Les Pisans ce- p. 163.
ndant ayant repris la Citadelle de Pi-
par la lâcheté de la garnison Floren-
ie envoyerent à Florence pour traiter
la paix. Mais leurs propositions pa-
rent si déraisonnables aux Florentins Guerre
l'ils ne penserent plus qu'à la guerre des Flo-
in de se mettre une bonne fois en paisi- rentins
e possession d'une Ville qui les avoit avec les
souvent traversez * depuis plusieurs Pisans.
ècles, & qui d'ailleurs étoit si fort à
ur bienseance pour leur commerce.

Ils envoyerent donc dans le Pisan
ne armée de douze mille hommes sous
e commandement de *Bertold des Ur-
us* Comte de *Soanne*. Ce Général prit
'abord quelques places avec assez de
uccès. Mais il demeura six mois au
ège d'une Forteresse (a) dont la prise (a) Vico.
toit nécessaire pour avoir Pise. Cette
'orteresse fut enfin emportée avec plu-
eurs places de ses dependances, après
n siège d'environ un an †. La ville de
Pi-

* Voyez l'Histoire de ces hostilités *Hist. Pogg.*
. 176 not.

† Elle fut prise en 1406. p. 173.

Pise étoit alors dechirée par des factions. Quoiqu'après la mort tragique de Gambacurta, la plûpart des Guelphes en eussent été chassez, il en restoit encore suffisamment pour mettre la ville en combustion par l'opposition des Gibelins. Ils prirent neanmoins les uns & les autres la resolution de s'unir pour leur défense commune; les bannis rentrerent dans leur patrie; Mais ils se trouverent mal d'avoir rappellé *Jean Gambacurta*, qui nonobstant la réunion des deux partis fit mourir les principaux de la faction Gibeline, & s'empara du Gouvernement.

Les Pisans ayant fait inutilement des propositions de paix, il fallut se préparer à soûtenir le siège. Ils commencerent cette guerre sous de malheureux auspices. On leur enleva d'abord une Galere qui venoit de Sicile chargée de grain. Deux de leurs Généraux furent batus en deux combats consecutifs. On leur coupa les vivres par mer & par terre afin de les réduire par la famine. Après ces précautions on entreprit le
1406. siège dans les formes. Les Pisans assie-
p. 169. gez par mer & par terre & sans esperance de pouvoir faire entrer ni secours

ni

de munitions de bouche furent obligez d'implorer des secours étrangers. Ils envoyerent des Ambassadeurs à Ladislas Roi de Naples pour lui offrir leur Ville, s'il vouloit venir à leur secours. Ce Prince ayant répondu qu'il n'étoit pas disposé à rompre avec les Florentins en faveur de Pise, ils eurent recours au Roi de France, & firent au Duc de Bourgogne Cousin germain de ce Monarque les mêmes offres qu'ils avoient faites à Ladislas. Le Roi de France les accepta & fit aussi-tôt savoir aux Florentins que Pise étant à lui, ils eussent à mettre bas les armes, & à s'abstenir de toute hostilité. Les Florentins répondirent que Pise étoit à eux, qu'ils l'avoient bien payée, que les Pisans n'avoient point été en droit de la vendre, & qu'ils croyoient le Roi trop équitable pour vouloir s'emparer du bien d'autrui. On poussoit cependant le siège avec vigueur, malgré les menaces que faisoit l'Envoyé du Duc de Bourgogne au Général Florentin s'il ne se retiroit de devant la place *.

Ce-

* Cet Envoyé pressant avec trop de hauteur le Général de lever le siège fut jetté dans la riviere d'Arno.

la famine & la mortalité contraig
Gambacurta à promettre de se
sous des conditions qui lui fure
avantageuses, les Florentins
mieux être maîtres de la Ville enc
assez bon état que de la posseder
comme elle l'auroit été en peu d

Les Florentins s'unissent avec les Sienois contre Ladislas Roi de Sicile. 1408. p. 178.

Cette conquête ayant rendu le
rentins redoutables à leurs Voisi
jouïrent pendant deux ans d'un
fonde paix. Elle fut troublée pa
goire XII. à cette occasion. C
ne voulant pas tenir la parole qu'
donnée de ceder le Pontificat, s'
necessaire pour la paix de l'Egli
abandonné de ses Cardinaux (a)

(a) A l

s'en tirer il rechercha l'amitié de Ladislas Roi de Naples qui comme lui avoit interêt à empêcher qu'il ne se tînt un Concile Général parce qu'il craignoit d'y être dépouillé de son Royaume en faveur de Louïs d'Anjou. Ladislas * fit donc demander passage aux Florentins pour aller tirer Gregoire XII. de Lucques qui y souffroit une espece de captivité, les amusant de l'espoir d'une alliance qui leur seroit avantageuse. Les Florentins répondirent qu'ils lui envertoient des Ambassadeurs pour mieux savoir ses intentions. Quand ils furent arrivez à Rome le Roi voulut d'abord exiger des Florentins qu'ils fissent sortir les Cardinaux de Pise & qu'ils ne souffrissent pas qu'on y tînt un Concile, & leur proposa de faire alliance avec lui; Les Florentins refuserent l'un & l'autre parce qu'ils voyoient bien qu'une des conditions seroit que le Pape gardât les places de l'Etat Ecclesiastique qu'il possedoit, & que d'ailleurs ils esperoient de trouver leur compte à la tenue du Concile. Ladislas irrité de ce refus les me-

* Il étoit alors maître de Rome & de plusieurs places de l'Eglise.

menaça d'envoyer huit mille hommes, mettre tout à feu & à sang dans le Florentin. Il leur tint parole. Il alla lui-même avec une armée dans le Sienois pour être plus à portée de fondre sur eux. Les Florentins de leur côté envoyerent à Sienne pour affermir les Sienois dans leur amitié & leur offrir du secours contre Ladislas, qui étoit déja fort près de leur Capitale. Ayant trouvé les Sienois dans les dispositions où ils les souhaitoient, les Ambassadeurs de l'une & de l'autre République allerent trouver Ladislas pour lui demander la paix. Ils le rencontrerent à *Acquapendente* sur la *Paglia* dans le Sienois, mais ils n'en tirerent d'autre réponse, sinon qu'il étoit venu non comme ennemi, mais comme ami, pour regler certaines choses qui regardoient la paix de l'Italie, & qu'il leur enverroit ses Ambassadeurs pour leur expliquer plus amplement ses intentions. Les Ambassadeurs de Florence & de Sienne s'en retournerent bien persuadez qu'il ne vouloit que les amuser par une réponse si vague, & qu'il ne proposoit de leur envoyer separement des Ambassadeurs qu'afin de les
p. 183. diviser pour se rendre maître des uns & des autres.

En

En effet l'Ambassadeur qui alla à Sienne fit tout ce qu'il put pour détacher les Siennois des Florentins en rappellant toutes les inimitiez passées, & en leur donnant mille ombrages pour l'avenir. Les Sienois répondirent avec beaucoup de fermeté qu'il seroit également indigne & du Roi d'attaquer des gens qui n'avoient jamais recherché que son amitié, & d'eux de manquer de foi à leurs Voisins & Alliez. Celui qui alla à Florence tint un autre langage; Il se plaignit entre autres 1. Que par le secours des Florentins, les exilez de Perouse incommodoient tellement la Marche d'Ancone qu'il lui étoit impossible de lever les impôts que le Pape lui avoit cedez *. 2. Que les Florentins s'étoient unis avec le Legat de Bologne son ennemi †. 3. Qu'ils avoient accordé la Ville de Pise aux Cardinaux pour y tenir un Concile contre Gregoire XII. qui étoit le Pape légiti-

1409. p. 184.

* Le Pape avoit donné à Ladislas six mille écus d'or à prendre sur la Marche d'Ancone pour l'engager dans son parti contre le Concile de Pise.

† Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

time *. Enfin il leur proposa de faire alliance avec le Roi. Après avoir refuté ces plaintes ou plûtot ces chicanes, les Florentins répondirent qu'il ne leur étoit pas permis de traiter avec personne que du consentement de leurs Alliez, beaucoup moins encore de le faire avec un Prince qui exerçoit des hostilitez dans le païs de leurs amis. Qu'il n'avoit donc qu'à se retirer avec son armée & qu'alors ils seroient tout disposés à traiter avec lui sous des conditions raisonnables.

**Ladislas s'en retourne à Naples après avoir pillé le Florentin.** 1409. p. 188.

Ladislas en fureur de cette réponse s'approcha de Sienne pour tâcher d'exciter quelque sedition dans la ville. Mais n'y voyant aucune disposition il s'alla jetter dans le Florentin. Il mit le siege devant Arezzo, & en fut repoussé honteusement. Il s'avança de là dans le territoire de Cortone (a) ; mais desesperant de prendre cette place, il se contenta de piller la campagne avec tant de fureur †, que les habitans d'ailleurs las de la domination de leur Commandant ou

(a) A cinq milles d'Arezzo.

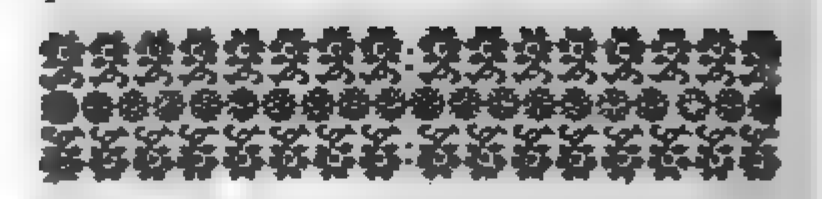
* Pierre de Lune étoit son concurrent sous le nom de Benoît XIII.

† On l'appelloit à cause de cela le Roi *Gâte-champ*, *Guastagrano*.

ou plûtot de leur Tyran se rendirent à discretion. Il s'empara ensuite de Perouse où il fut reçu avec beaucoup de joye, & ayant laissé une partie de son armée pour garder les places qu'il avoit conquises il s'en retourna à Naples.



HIS-



# HISTOIRE DE FLORENCE.

## LIVRE SECOND.

Concile de Pise, où Ladislas est déposé.

PEndant que ces choses se passoient Gregoire XII. & Benoît XIII. furent déposez au Concile de Pise, & Alexandre V. * fut élu Pape & reconnu de toute la Chrétienté horsmis des Rois d'Arragon & de Castille, qui tenoient pour Benoît XIII. Ladislas avoit bien prevû que ce Concile lui seroit fatal. Il y fut depouillé de son Royaume, en faveur de Louïs d'Anjou son competiteur,

* Pierre Philargi de *Candia* Bourg du Milanois, Cardinal des douze Apôtres.

teur. Ce dernier pour se maintenir contre Ladislas fit alliance avec les Sienois, avec le Legat de Bologne, & avec les Florentins par le secours desquels Ladislas fut chassé de Rome & de tout l'Etat Ecclesiastique. Pendant ce tems-là, mourut Alexandre V. à Bologne, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par le Legat qui lui succeda au Pontificat * sous le nom de Jean XXIII. On ne pouvoit faire une élection plus desagreable à Ladislas. Jean XXIII. étoit son mortel ennemi, & soûtenoit Louïs d'Anjou de tout son pouvoir. Comme d'ailleurs il redoutoit les forces des Florentins, il rechercha leur alliance, leur offrant de les dedommager des pertes † qu'ils avoient faites sur la mer de Genes, & de leur rendre Cortone. La Ville fut fort partagée sur ces propositions qui paroissoient suspectes aux plus éclairez. Cependant comme on étoit las de tant de guerres consecutives la paix fut acceptée, à condition qu'elle ne porteroit aucun préjudice ni au Pape,

Ladislas est chassé de Rome 1410. p. 191.

Les Florentins font la paix avec Ladislas.

* Balthasar Cossa Cardinal de S. Eustache.

† Ils y avoient perdu soixante mille écus d'or.

pe, ni à Louïs d'Anjou *, non plus qu'à leurs autres Alliez, & que Ladislas n'entreprendroit rien contre Rome, ni contre l'Etat Ecclesiastique.

Les deux Rois cependant chercherent l'occasion de décider leurs prétentions par les armes. Louïs campa à *Ceperano* † sur les confins de l'Etat Ecclesiastique, & Ladislas à Ponte Corvo ‡, les deux armées n'étant separées que par la riviere de Gariglian. Les troupes du Pape qui tenoit pour Louïs ayant passé la riviere, attaquerent Ladislas qui fut vaincu & mis en fuite après un long & furieux combat. L'affaire étoit entierement décidée pour Louïs, si les Généraux du Pape (a) avoient voulu profiter de leur victoire. Mais comme ils ne demandoient qu'à prolonger la guerre ils aimerent mieux s'amuser à piller que de poursuivre l'ennemi ⊥. Le Pape voyant bien que ses Gé-

1411. p. 193. Il est vaincu par les troupes de Louïs d'Anjou & par celles du Pape.

(a) Sforce & Paul des Ursins.

* Il étoit à Prato dans le Florentin.

† Autrement Fregelles aux extremités de la Campanie.

‡ Bourg de la Terre de Labour sur le Gariglian.

⊥ Ladislas disoit lui-même que le premier jour il auroit pu perdre & la vie & le Royaume; le second son Royaume, mais non la vie ; mais que le troisième il ne perdroit ni l'un ni l'autre.

Généraux ne vouloient pas pousser à bout Ladislas, prit la résolution de faire la paix avec lui en lui laissant le Royaume de Naples & de Sicile. Mais cette paix ne dura pas long tems. Ladislas dès l'année suivante entra triomphant dans Rome, & en chassa le Pape qui se retira au Fauxbourg de Florence, n'osant pas entrer dans la Ville où Ladislas avoit des partisans *.

La premiere chose que fit Ladislas dès qu'il fut Maître de Rome, fut d'y dépouiller les Marchands Florentins qui y negocioient malgré la parole qu'il avoit donnée à ces Marchands de les prendre sous sa protection. Nonobstant cette perfidie, les Florentins ne laisserent pas d'accepter le renouvellement d'alliance qu'il leur proposa, pour les endormir. Mais la mort qui le surprit à Naples ne lui laissa pas le tems de jouïr de cette supercherie. Ce fut une grande délivrance pour toute l'Italie & en particulier pour Florence qui depuis ce tems-

Ladis[las] rompt l[a] paix qu'[il] avoit fai[te] avec le Pape, & se rend maître [de] Rome. Sa mort 1414. p. 196.

* L'Histoire dit que Jean XXIII. ne fut pas fâché d'apprendre que Ladislas étoit au voisinage de Rome, afin d'avoir un prétexte de ne pas tenir la parole qu'il avoit donnée d'aller au Concile de Constance p. 194.

tems-là vécut en paix pendant pl
années.

Philippe Marie fait alliance avec les Florentins & la viole bientôt.

Cependant Philippe Marie D
Milan appuyé par le Pape Martin
qui avoit été élu au Concile de
tance, après l'abdication de Gr
XII. & la deposition de Benoît
& de Jean XXIII. †. recouvr
sieurs places qu'on avoit enlevée
pere & à son frere. Mais il ne
pas borner là ses conquêtes. Il
prit celle de Genes à la faveur d
tions qui divisoient cette Ville;
comme il craignoit qu'elle ne f
1419. courue par les Florentins il reso
p. 202. renouveller alliance avec eux. C
les Florentins accepterent à con
qu'il n'avanceroit point dans la T
ne ni dans le païs de Modene a
de *Pontremole* ‡, ni vers Boulog
dela du fleuve *Crustulo* ‡ & qu'il

* C'étoit le Cardinal Otton de Colo
en 1417.

† M. Recanati se trompe fort quand il di
que Jean XXIII. abdiqua volontairement.

‡ Place aux confins des Etats de Gene
Parme. Elle étoit autrefois du Duché de
depuis elle a été à la Toscane.

‡ Il prend sa source d'une Fontaine d
Apennin & tombe dans le Pô du côté de B

roit point d'alliance à leur préjudice. Après ce Traité il s'avança vers Genes, qui fatiguée de guerres intestines aima mieux se rendre à un étranger que de perir par les mains de ses propres Citoyens. 1422. ibid.

Martin V. au retour du Concile de Constance étoit allé passer plusieurs mois * à Florence. Cette Ville enorgueillie d'une prosperité de quelques années témoigna un profond mépris pour le Pape & souffroit même que les enfans l'insultassent dans les ruës †. Ce qui l'offensa le plus c'est que les Florentins tenoient le parti du Général *Braccio* qui par leur secours lui avoit enlevé plusieurs Villes ‡. Pour se vanger il engagea le Duc de Milan à rompre le Traité qu'il avoit fait avec les Florentins, & à se joindre au Legat de Bologne contre leurs conventions. Il fit encore diverses infractions qu'il seroit trop long de rapporter en détail.

Mépris des Florentins pour Martin V.

Le Duc de Milan rompt avec les Florentins.

1423. p. 204. Aret. ibid. 260.

Les

* Leonard Aretin dit deux ans. *Rer. Italic. Hist.* p. 259.

† Ils chantoient, *le Pape Martin ne vaut pas un quadrain.* Leonard Aretin *ubi supr.*

‡ Il fit en uite la paix avec ce Général par l'entremise des Florentins & s'en alla à Rome.

Embarras des Florentins au sujet de la Ville de Forli.

Les Florentins se trouverent encore dans un nouvel embarras par un petit incident qui devint dans la suite une affaire importante. *Forli* (a) Ville de l'Etat Ecclesiastique avoit été occupée par *George Ordelafe* qui la gouvernoit en Souverain. George étant venu à mourir laissa cette Ville entre les mains d'un fils en bas âge & de sa veuve, nommée *Lucrece*, fille du Prince d'Imola *. Celle-ci ne se fiant pas aux habitans de Forli à cause de *Catherine* sa belle-sœur, qui lui en disputoit le Gouvernement, s'étoit mise sous la protection des Florentins. Catherine de son côté se mit sous celle du Duc, qui ne demandant pas mieux qu'une si belle occasion de se rendre maître de Forli, envoya des troupes dans le Boulonnois pour être plus à portée de s'en emparer. Les Florentins surpris d'une démarche si suspecte écrivirent au Légat de Bologne pour le prier de faire retirer ces troupes que le Duc ne pouvoit avoir fait avancer jusques là sans violer le Traité de paix & sans quelque mauvais dessein. Cependant

(a) Dans la Romagne.

p. 204.

p. 206.

* Aussi Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

pendant ceux qui étoient dans le parti de Catherine se revolterent contre Lucrece, la mirent en prison *, & firent entrer les troupes du Duc dans Forli. Les Florentins resolus de se vanger de cette infraction envoyerent six cens chevaux à Forlimpopoli † où Lucrece s'étoit refugiée, & écrivirent au Duc de rappeller ses troupes & de rendre la Ville à Lucrece. Il le promit à condition qu'on pourvoiroit à la sureté de ceux qui lui avoient livré la place. Les Florentins cependant envoyerent à Martin V. lui faire des plaintes du Duc & de son Légat, & lui offrir du secours pour reprendre Forli comme étant de l'Etat de l'Eglise. Le Pape qui avoit le cœur ulceré contre les Florentins, & qui favorisoit le Duc, s'excusa d'entrer dans cette affaire sur ce qu'il étoit occupé contre Braccio, qui, comme on l'a dit, lui retenoit plusieurs Villes. Il rappella neanmoins son Légat de Bologne ‡ & envoya en sa place *Gabriel Con-*

* Elle en échappa & se retira à quelques lieues de là.

† C'étoit autrefois une Ville Episcopale. Aujourd'hui ce n'est qu'un petit Bourg de l'Etat de l'Eglise dans la Romagne.

‡ Alphonse Cardinal de S. Eustache.

le Duc de retirer sa Cavalerie
voisinage. Les Florentins rej
une proposition qui les engageo
infidélité envers leur pupille (a),

(a) Fils de Lucrece.

Les Florentins ne gardent plus de mesures avec le Duc de Milan.

Pendant que le Duc rompoit
ment la paix avec les Florentins
faisoit proposer en public les mo
l'affermir. Les Florentins de le
écoutoient ces propositions, mo
opinion de sa bonne foi que pour
pas à se reprocher une rupture d
Ils lui envoyerent donc des Am
deurs à sa requisition pour trait
lui une alliance dont le Pape &
nitiens seroient les arbitres, co

* Il succeda à Martin dans le Ponti

faisoit mine de l'avoir projetté. Quand ils furent arrivez à Lodi (a), le Duc leur défendit d'approcher plus près de Milan & d'attendre là ses Ambassadeurs, sous prétexte qu'il y avoit quelque indice de peste à Florence. Mais les Ambassadeurs répondirent avec vigueur qu'ils n'avoient pas ordre de s'addresser à d'autres qu'au Duc lui-même, qu'ils n'apportoient pas la peste mais la paix, & que si on ne vouloit pas y entendre, il falloit décider leurs démelez par les armes. S'en étant retournez sans réponse à Florence on y prit la resolution de ne plus garder de mesures avec le Duc. Ce qu'ils faisoient avec d'autant plus de confiance que Braccio leur avoit promis trois mille chevaux de renfort.

(a) A vingt milles de Milan.

Le Pape refuse de s'unir aux Florentins.

Martin V. craignant que le Duc ne pût soutenir tout le poids de cette guerre, envoya *Antonio Lusco* * à Milan pour engager Philippe à renouveller la paix avec les Florentins. Le Prince de Ferrare de son côté les fit assurer que le Duc desiroit sincerement la paix, & que s'ils vouloient envoyer des Minis-

tres

* Secretaire du Pape, & Collegue de Pogge, qui en parle souvent dans ses Oeuvres.

tres pour en traiter, elle pourroit se conclure à la satisfaction des uns & des autres. Mais le Duc persistant à demander la sûreté de ceux qui l'avoient mis en possession de Forli, & les Florentins prétendant qu'il falloit remettre l'affaire à la discretion de Lucrece & de son fils ; on se retira sans convenir de rien. Cependant les troupes du Duc faisoient des courses dans la Romagne & y avoient même pris la ville d'Imola par trahison. C'est ce qui engagea les Florentins à députer de nouveau au Pape pour le porter à réprimer les entreprises du Duc & à reprendre les places qu'il lui venoit d'enlever ; Mais ils n'en purent tirer d'autre réponse que celle qu'il leur avoit faite la premiere fois. Il rappella même son Légat *, à la sollicitation du Duc parce que ce
p. 213. Légat craignant pour Bologne après la
214. prise de Forli & d'Imola avoit traité secretement avec les Florentins.

Charles Malatesta

Les Florentins voyant l'inutilité de leurs tentatives pour la paix mirent Char-

* Il envoya pour Légat à Bologne Louis Alaman Savoyard, Archevêque d'Arles, qui fut depuis Cardinal.

Charles Malatesta à la tête de leur armée avec ordre d'aller camper près de Forli pour observer si par le moyen de quelque sedition excitée dans la Ville il ne pourroit pas s'en rendre maître. Comme ils avoient aussi dessein d'enlever Genes au Duc de Milan avec le secours des exilez de cette République, ils firent entrer dans le port de Genes vingt-quatre Galeres commandées par *Henri Alphonse* frere du Roi d'Arragon dans l'esperance qu'il arriveroit quelque tumulte dans la Ville en faveur des Citoyens bannis. Mais la haine invetérée des Genois pour les Catalans * empêcha le succès de cette entreprise qui n'aboutit qu'à faire des courses sur mer tout le reste de l'été.

Général Florentin assiége Forli, où il est batu & pris prisonnier. p. 215. 216.

Charles Malatesta assiegeoit cependant la Ville de Forli où le Duc avoit envoyé un renfort de quatre mille hommes sous le commandement d'*Ange de Pergola* †. Ce Général assiegea en passant la Ville de Zagonora dont Lucrece avoit donné le commandement au Com-

1424. p. 217.

* Voyez les raisons de cette inimitié, *Hist. Flor. Pogg.* p. 216. note.

† Petite place entre Sienne & Florence.

Comte d'Alberic son allié. Alberic ne se sentant pas en état de soûtenir le siège demanda du secours à Malatesta, qui y vint avec son armée pour le faire lever. Malatesta battit d'abord les ennemis, mais au lieu de les poursuivre il les laissa rallier, fut defait dans un second combat, & pris prisonnier avec plusieurs des Chefs & une grande partie de son armée*. Pour se relever de cette perte il fallut en lever une nouvelle dont le commandement fut donné à Nicolao Piccinino † qui avoit servi en qualité de Colonel sous Braccio. Ce nouveau Général commença sa Campagne sous de mauvais presages, mais qui pourtant tournerent à l'avantage des Florentins. Il fut envelopé dans la Toscane par un gros de Païsans & de Mon-

* On a dit de Charles Malatesta que ce fut un des plus grands & un des plus malheureux Capitaines de son tems. Il fut mené prisonnier à Philippe Marie qui lui fit un accueil très-favorable, lui donna sa liberté, le combla de presens & empêcha qu'Ange de Pergola ne prît Rimini dont Charles étoit Seigneur p. 218.

† Il commandoit sous le jeune Othon fils du grand Braccio dont on a déja parlé qui avoit été tué dans un combat quelque tems auparavant. p. 219. Voyez aussi *Philipp. Bergam.* Fol. 373.

Montagnards qui tuerent le jeune *Oddo Braccio* sous qui il commandoit & l'emmenerent lui-même prisonnier à Fayence. Le Gouverneur de cette Ville, qui étoit Milanois *, prit depuis le parti des Florentins par le Conseil de *Piccinino* † & de Malatesta. Piccinino, ayant recouvré sa liberté, fut fait Général en Chef de l'armée des Florentins. Après la mort de Braccio ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape pour lui renouveller les instances qu'ils lui avoient faites de reprendre ses places, l'obstacle qu'il avoit allegué étant levé par la mort de ce Général. Ils le prioient en même tems de ne pas favoriser le Duc à leur préjudice, & d'ordonner à son Légat de ne se pas liguer avec lui contre leur République. Cette Ambassade n'ayant pas eu un meilleur succès que les autres, il fallut chercher des amis ailleurs.

Negociations d'alliance entre les Florentins & les Venitiens.

Ils envoyerent aux Venitiens pour leur

* *Guidantonius Manfredus Mediolanensis*. p. 219.

† Ce Général étoit fils d'un Boucher au rapport d'Æneas Sylvius. Comment. in Dict & Fact. Alph. Regis Lib. I. p. 9. *Piccininum lanionis filium, quasi regem nostra ætas venerata est. Des illi rei militaris peritiam. At inter homines, qui vel fugere vel capi, quam mori malunt.*

leur représenter de quelle consequence étoient pour eux-mêmes les entreprises d'un Prince ambitieux qui ne respiroit que l'Empire d'Italie. Les Venitiens ayant envoyé des Ambassadeurs au Milanois à leur sollicitation, ils n'en tirerent que des réponses vagues & ambigues. Les Florentins envoyerent en même tems des Ambassadeurs à l'Empereur Sigismond pour lui exposer les violences & les infidélitez du Duc à leur egard, & l'inviter à venir se faire couronner en Italie, lui offrant pour cela de l'argent & des troupes.

Recq. p. 223.

Les Florentins sont battus.

Pendant toutes ces negociations Ange de Pergola ravageoit la Toscane & la Romagne & y prenoit plusieurs places importantes. Cette année se passa en diverses escarmouches, où l'avantage fut assez balancé pendant longtems. Mais enfin les Florentins succomberent, moins par le nombre que par une embuscade qui leur fut dressée près de Fayence où ils furent défaits en bataille rangée.

Piccinino quitte le service des Florentins, pour

L'année suivante ne fut pas plus heureuse. Au bruit de la défaite des Florentins plusieurs Villes embrasserent le parti de Philippe. Piccinino leur Géné-

néral se rangea lui-même sous les enseignes du Milanois attiré par ses promesses & rebuté par le peu de bonne foi qu'il trouvoit dans les Decemvirs de Florence. Dans cette extremité il fallut encore avoir une fois recours au Pape pour le prier de se rendre arbitre de la paix. Ils envoyerent aussi aux Venitiens qui ouvrant enfin les yeux à leurs propres interêts écouterent leurs propositions. Rien ne les y détermina davantage que l'arrivée de François de Carmagnole * à Venise. Ce Général avoit quitté le service du Duc de Milan pour passer dans celui des Venitiens. Comme il avoit reçu plusieurs mecontentemens de Philippe qui même l'avoit voulu faire empoisonner à Trevise †, il ne manqua pas l'occasion de s'en venger, en animant les Venitiens contre lui comme contre leur plus mortel ennemi. Ils firent donc déclarer au Duc qu'ils étoient resolus à lui faire la guerre,

entrer dans celui du Duc de Milan.

1425.

p. 224.

p. 226. 228.

Les Venitiens traitent avec les Florentins, à la sollicitation de Carmagnole.

* Voyez l'Histoire de ce Général dans Philippe de Bergame. De Porcher il devint le plus grand Général de son tems. Bergam. 372. 373. Pogg. 229.

† Autrement Trevigni, Ville de l'Etat de Venise.

re, s'il ne desarmoit & s'il ne se contenoit dans ses frontieres qu'il avoit beaucoup étendues par leur secours. Pendant ce tems la paix se conclut entre les Venitiens & les Florentins, auxquels se joignirent *Amedée* * Duc de Savoye; & la République de Sienne. Les Florentins donnerent le commandement de leurs troupes à *Nicolas de Tolentin*; & les Venitiens celui des leurs à Carmagnole.

Carmagnole assiege Bresse, & la prend. 1426.

Ce dernier commença la Campagne par une entreprise considerable. Ce fut l'attaque de la Ville de Bresse place très-bien fortifiée. Une partie de cette Ville étoit occupée par les Guelphes, & l'autre par les Gibelins. Ce fut à la faveur des premiers que Carmagnole y entra pendant la nuit avec une partie de son armée, & que s'étant rendu maître du quartier des Guelphes il s'y fortifia si bien qu'on ne put l'en chasser. D'autre côté pour donner de l'occupation au Duc, le Prince de Ferrare ravageoit le Parmesan. Si l'attaque fut des plus vigoureuses, la défense ne le fut

* Il fut depuis élu Pape au Concile de Basle sous le nom de Felix V.

fut pas moins. Enfin la place fut emportée après un siège de huit mois. Cette conquête étoit difficile à garder, parce que Philippe empêchoit de toutes parts qu'on ne fît entrer des vivres dans la Ville. On prétend même qu'elle auroit pû facilement être reprise, sans la division des Généraux, qui donna le tems à Carmagnole de prendre quantité de places dans le Bressan, & autour du Lac de *Garde* d'où il faisoit entrer des munitions de bouche à Bresse. De leur côté les Florentins, n'étant plus inquietez par les troupes Milanoises, eurent le tems de recouvrer plusieurs de leurs places, & de reparer une partie de leurs pertes.

Le Pape negotie la paix entre le Milanois & les Florentins.

Le Pape avoit prolongé la guerre autant qu'il avoit pû dans l'esperance que les Florentins se rendroient à lui, en haine du Duc de Milan, & fatiguez de la guerre; Mais quand il vit l'inferiorité du Duc de Milan, il écrivit aux uns & aux autres pour les exhorter à s'accommoder. Les y trouvant disposez il envoya le Cardinal de S. Croix *, Evêque

* Nicolas Albergoti: voyez son Oraison funebre dans les Oeuvres de Pogge p. 261. & sa Vie dans la premiere partie de cet Ouvrage, p. 68.

que de Bologne, aux Venitiens pour les prendre arbitres de cette paix. Ce Prelat alla aussi à Milan, où ayant trouvé le Duc disposé à une reconciliation, il assembla à Ferrare les Ambassadeurs de chaque parti, & y conclut une paix solemnelle. Bresse, Cremone, & Bergame que les Florentins possedoient avant la guerre furent cedées aux Venitiens, avec leurs territoires, & le Duc de Savoye garda ce qu'il avoit conquis. Le Duc de Milan à la sollicitation du Cardinal avoit acquiescé aux conditions de la paix; mais il parut par la suite qu'il ne l'avoit fait que malgré lui, & de mauvaise foi. En effet, lorsque Carmagnole alla de la part des Venitiens prendre possession des Villes qui leur étoient tombées en partage, il n'y en eut aucune qui lui en voulût donner les Clefs. Le Légat s'en étant retourné à Rome fort irrité de la perfidie du Duc, ce dernier recommença la guerre tout de nouveau. Il prit à sa Solde les troupes que les Venitiens avoient congediées, & les détacha contre le Païs de Mantoue, qu'elles ravagerent impitoyablement.

Le Milanois recommence la guerre contre les Venitiens & les Florentins.

Les Venitiens & les Florentins obligez

gez à reprendre les armes, leverent en diligence une nouvelle armée ; & envoyerent saccager le Milanois. Le Duc de son côté faisoit mettre tout à feu & à sang dans le Bressan. Il avoit d'ailleurs sur le Pô, une Flote qui s'empara de plusieurs places maritimes & entr'autres, de Cazal *. Ces conquêtes furent arrêtées par la valeur de François Bembo qui commandoit la Flote Venitienne. Cet Amiral obligea les ennemis à lever le siège de devant Versel †, ouvrit les passages du Pô qu'ils avoient fermez, & donna la chasse à la Flotte Milanoise. Carmagnole de son côté résolut d'assieger Cremone afin d'être plus à portée de reprendre les places du Bressan. Après avoir emporté la Forteresse de *Binasco* sur l'Oglio pour faciliter le transport des vivres, des munitions de guerre & de toutes les choses necessaires à un siège ; il alla camper sur le bord du Pô à six milles de Cremone. Ces progrès obligerent le Duc à sortir enfin pour la premiere fois de sa retrai-

Carmagnole assiege Cremone inutilement.

* Cazal maggiore dans le Cremonois.

† Place forte sur le Pô, dans le Duché de Modene.

[illegible] *, où il avoit été renfermé ju-qu'alors, ne faisant la guerre que pa-ses Generaux †. Il résolut de march-vers Cremone, & campa avec une a-mée de vingt mille hommes de bonn-troupes, à trois milles de l'armée Ve-nitienne. Le combat fut long & la vi-ctoire si bien disputée, qu'elle ne de-meura à personne; les armées furen-obligées de se retirer par pure lassitud-

[illegible]

Cependant le Duc de Savoye, & l-Marquis de Montferrat profitoient d-l'absence de Philippe pour piller ju-ques aux portes de Milan. C'est ce qu-l'obligea à retourner dans son païs ave-le peu de troupes qui lui restoit. Car-magnole d'autre côté desesperant de prendre Cremone, attaqua Cazal, avec le secours de la Flotte Venitienne. Fran-çois Sforce ayant inutilement poursui-vi l'armée des Venitiens s'en alla re-prendre Binasco. Mais s'étant aussi-tôt retiré dans le Camp, Carmagnole re-prit cette place & fit jetter la Garnison dans

* Il étoit retiré dans une ville appellée *Abbia*. p. 245.

† On ne remarque pas non plus que ses Pré-decesseurs ayent agi par eux-mêmes dans ces guerres.

ns le fleuve ayant appris que Sforce
a avoit usé de même. De là Carma-
nole alla mettre le siège devant Cazal
ont la Garnison se rendit sans défense
l'insu de son Commandant. Après
lusieurs hostilitez on en vint à un com-
at décisif, où les Venitiens remporte-
ent une victoire si complette qu'on ne
outoit point que si Carmagnole eût
oulu la poursuivre, le Duc n'eût été
tierement depouillé de ses Etats. Mais
e Général, dont la fidélité commençoit
chanceler, fit tant par ses lenteurs af-
ectées qu'il donna le tems à Philippe
e rétablir son armée. Au lieu de pren-
re Cremone & d'aller droit à Milan,
omme il le pouvoit alors, il amusa ses
oupes aux places du Bressan, & à des
ourses qui ne servoient qu'à les fati-
uer, sans incommoder beaucoup l'en-
emi.

Carmagnole prend Cazal, il bat les troupes Milanoises.

p. 249.

Le Duc commençoit à se défier de
es forces; il n'avoit pû lever assez de
nonde pour resister à tant d'ennemis;
a plûpart de ses meilleurs Généraux
toient morts; les secours qu'il pou-
oit avoir d'ailleurs ne venoient que
entement. Toutes ces raisons lui firent
echercher sécretement l'entremise du

Le Pape negocie la paix entre le Milanois, les Venitiens & les Florentins.

se rendirent les Ambassadeurs d
1428. p. 252. parti. La Paix fut concluë à c
que le Duc rendroit aux Flore
qu'il avoit à eux, & que Bre
Bressan demeureroient aux V
avec ce qu'ils avoient pris dans
monois, aussi bien que Berg
tout son territoire jusques à l
d'Adde.

Guerres de Lucques avec les Florentins.

Il n'eût tenu qu'aux Flore
joüir des avantages de cette
demeurant en repos. Mais de
lons qui ne cherchoient qu'à p
eau trouble les engagerent d
nouvelle guerre à cette occasio
Lucquois avoient été d'abord
dans cette guerre. Les Flore
voient même fait quelques de

seroit superieur, rejetta les offres des Florentins, & envoya du secours à Philippe dans l'esperance d'affermir sa domination par un si puissant appui. Les Florentins & les Venitiens en furent si indignez qu'ils ne voulurent pas que les Lucquois fussent compris dans la paix qui se fit ensuite. Après la paix *Nicolao Forte-Braccio* * Colonel dans les troupes de Florence, soit de son propre mouvement, soit animé par le peuple Florentin, se mit à la tête de quelques troupes licentiées pour aller ravager le païs de Lucques. Paul de Guinis se voyant ainsi attaqué à l'improviste, envoya des Deputez pour en faire des plaintes aux Florentins, & leur demander leur amitié, ou qu'au moins ils ne donnassent point de secours au Colonel, supposant qu'il n'agissoit pas par leurs ordres. Les Florentins répondirent qu'ils n'avoient point d'engagement avec eux, n'ayant pas été compris dans la paix, que le Colonel les avoit attaquez de son propre mouvement, mais qu'ils n'étoient pas d'humeur

* Il étoit neveu du grand Braccio dont on a parlé ailleurs.

meur à s'attirer pour l'amour d'eux l'inimitié d'un homme armé & qui d'ailleurs étoit de leurs amis. Le Lucquois comprenant le sens de cette réponse envoya inutilement implorer le secours du Milanois & des Venitiens. Cependant le Colonel faisant de grands progrès dans le Lucquois, écrivit aux Florentins qu'il ne tiendroit qu'à eux de se rendre maîtres de Lucques, s'ils vouloient lui envoyer quelque secours. Le Duc de Milan de son côté, soit pour gagner davantage leur amitié, soit pour les engager dans une nouvelle guerre, leur offrit de la Cavalerie & les autres secours dont ils auroient besoin. Si les Florentins avoient des raisons plausibles pour entreprendre cette guerre, il y en avoit de plus fortes encore de vivre en paix avec une République à qui celle de Florence avoit de grandes obligations & qui ne s'étoit attiré la guerre par aucune hostilité *. Après
1429. avoir long-tems balancé ces raisons on
p. 266. se détermina pour la guerre.

On

* On ne pouvoit pas imputer l'entreprise de Paul de Guinis à la République qui le regardoit elle-même comme un Tyran.

On écrivit aussi tôt à Nicolas Forte-Braccio de faire par autorité publique une guerre qu'il avoit faite jusqu'alors de son propre mouvement, & on lui envoya de la Cavalerie & de l'Infanterie pour le soutenir. Les Florentins envoyerent en même tems des Ambassadeurs au Pape, au Duc de Milan, aux Venitiens & à leurs Alliez pour leur rendre raison de cette entreprise. Le Duc de Milan fut le seul qui la loua & qui offrit de la favoriser. Le Lucquois destitué de forces & de secours pour se tenir contre un si puissant ennemi, tâcha d'engager dans son parti les Sienois à qui Florence étoit déja fort suspecte. Avant que de se déclarer, les Sienois envoyerent aux Florentins pour les détourner de cette guerre en leur représentant que peut-être pourroient-ils être contraints à secourir Lucques. Les Florentins répondirent qu'ils avoient eu de bonnes raisons de faire la guerre à Paul de Guinis parce qu'il avoit secouru le Duc de Milan *. D'ailleurs ils

Les Florentins envoyent des Ambassadeurs au Pape & à leurs alliez pour leur exposer les raisons de cette guerre.

Les Sienois se joignent à ceux de Lucques contre les Florentins.

* Voyez l'Apologie de cette Guerre dans la quatrième Lettre du cinquième Livre des Lettres d'Aretin.

attaquez par les Florentins. La
ſe des Venitiens fut qu'étant alli
Florentins ils ne pouvoient pas pr
tre du ſecours contre eux aux S
Quoique les Florentins euſſent
aux Sienois de ne point rompr
eux, & que les Venitiens leur
refuſé du ſecours en cas d'attaque,
moins gagnez par l'argent & p
promeſſes des Lucquois ils pri
1430. reſolution de leur envoyer du
p. 268. dont ils donnerent le commande
*Antonio Petruccio* ennemi part
des Florentins. Ce Général p
reſte de cette année à lever des
& à chercher des amis. Il fit
auprès du Duc de Milan qu'il

voulût rompre avec les Florentins. Avant que ce ſecours fût arrivé les Généraux Florentins avoient mis le ſiège devant Lucques & l'auroit aiſément emportée ſans leur negligence & leur ſécurité cauſée par le mépris qu'ils faiſoient de l'ennemi. Ceux de Lucques s'étant apperçus du peu d'ordre qu'il y avoit parmi les aſſiegez firent une ſortie ſi à propos qu'ils mirent en fuite un des Généraux Florentins. La défaite auroit été entiere ſi l'autre Général étant venu à ſon ſecours n'eût fait rentrer les aſſiegez dans la ville. Les deux Généraux deſeſperant du ſuccès du ſiège réſolurent d'attaquer la ville d'une autre maniere par le conſeil d'un des habiles Ingenieurs de ce tems-là (a), en y faiſant déborder les eaux de la riviere de *Serchia* dont elle eſt baignée par le moyen d'un grand foſſé & de pluſieurs ruiſſeaux qui ſe rendoient dans la place par divers endroits. Mais les aſſiegez rendirent cette tentative inutile en élevant vis-à-vis, des terraſſes & des digues qui repouſſoient l'eau du côté des aſſiégeants. Ils en furent tellement incommodez qu'il falut abandonner le ſiège. Les Lucquois ſortis de la ville,

(a) Philippo Brunelleſco.

ruinerent les travaux de l'armée Florentine, reprirent plusieurs de leurs places & allerent ravager le Florentin.

Le Duc de Milan donne secretement du secours à Lucques.

Pendant ce tems-là les Ambassadeurs de Venise & de Florence étoient à Milan pour empêcher le Duc de rien entreprendre en faveur de Lucques. Ce Prince inconstant & dissimulé promit aux Florentins & aux Venitiens de demeurer ferme dans l'alliance qu'il avoit faite avec eux & pour les en mieux persuader il fit mine de congedier les Officiers qu'il avoit encore à ses gages. Il engagea secretement le Général François Sforce à lui demander la permission d'aller dans le Royaume de Naples contre le Roi Alphonse qui se disposoit à faire la guerre au Milanois. Ce Général pour mieux jouer son rôle après avoir reçu du Duc une bonne somme d'argent pour lever du monde, s'en alla à Parme où feignant d'attendre ses gens, il engagea les Officiers que le Duc avoit fait semblant de congedier à le suivre sous prétexte de la guerre de Naples. Quand il eut assemblé une assez bonne armée, au lieu de prendre le chemin de Naples il prit celui de Lucques. (a) Un autre Général fort ennemi des Flo-

(a) *Antonio Pontadera.*

Florentins, avoit déja pris les devants avec huit cens chevaux du Duc & s'étoit emparé de la plûpart des Forts que Forte-Braccio avoit pris sur les Lucquois. Nicolas Forte-Braccio étant venu à la rencontre de Sforce pour lui livrer combat, le batit & reprit aisément ce que les Florentins avoient de places dans l'Etat de Lucques. Cependant François Sforce rebuté de l'avarice & de l'ingratitude de Paul de Guinis qui lui avoit refusé de l'argent, sollicité d'ailleurs par les Florentins à l'abandonner, se joignit par la permission du Duc avec les Sienois pour se defaire de lui. Il y avoit d'ailleurs dans l'armée Florentine des gens qui par des Lettres supposées animoient François Sforce & Paul de Guinis l'un contre l'autre en leur faisant à tous deux de fausses confidences. Ce qui fit resoudre François Sforce de concert avec les Sienois à porter ceux de Lucques à se revolter contre Paul de Guinis comme contre un Tyran. L'intrigue réussit à souhait. Petruccio Général Sienois entra avec des Soldats dans la Forteresse sous prétexte de quelque négociation, prit le

**Paul de Guinis, Gouverneur de Lucques, en est chassé par les Sienois.**

Tyran dans son lit & le fit conduire à Milan.

Les Florentins remettent le Siège devant Lucques. p. 274.

Les Lucquois ayant recouvré leur liberté envoyerent à Florence pour demander la paix à cette République. Mais les Florentins la leur refuserent avec beaucoup de fierté, se flattant de pouvoir aisément se rendre Maitres de Lucques par la retraite de François Sforce. Ils allerent donc assieger cette Ville qui pressée par la famine n'auroit pas pu resister long-tems sans les intrigues du Duc de Milan. Afin de n'être pas accusé d'infidélité il engagea sourdement les Genois à prendre Lucques en leur protection, & à envoyer une Ambassade aux Florentins pour les porter à lever le siège de devant une Ville qui leur étoit alliée. Les Ambassadeurs de Genes furent reçus avec beaucoup de hauteur par les Florentins. On les traita d'esclaves du Duc de Milan, & pour toute réponse on leur demanda s'ils avoient eu ordre de leur Maître de faire cette démarche. Ils se retirerent fort irritez, menaçant de faire connoître bientôt s'ils étoient esclaves ou libres. En effet aussi-tôt après leur retour les Genois

Les Genois secourent Lucques.

nois envoyerent Nicolao Piccinino Général du Duc de Milan au ſecours de Lucques.

Les Venitiens cependant apprenant les infractions du Duc envoyerent des Ambaſſadeurs à Milan pour lui en faire leurs plaintes. Il répondit avec ſon artifice ordinaire qu'il n'avoit point de part au ſecours que les Genois avoient envoyé à Lucques, & que bien qu'ils fuſſent ſous ſa domination ils avoient pourtant ſelon leurs conventions la liberté d'aſſiſter leurs amis, comme perſonne ne pouvoit non plus empêcher les Venitiens de ſecourir les Florentins. Quoique cette réponſe ne ſatisfît pas les Venitiens, ils firent ſemblant de s'en contenter juſqu'à la premiere occaſion d'en témoigner leur reſſentiment. Cependant les Florentins continuoient le ſiège de Lucques avec tant d'incommodité, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon *, que la plûpart déſertoient. Piccinino d'autre côté qui étoit campé ſur les bords de la Serchia attendoit l'occaſion de pouvoir paſſer la riviere pour ſecourir la place. Les Florentins eux-mêmes

* C'étoit au cœur de l'hyver.

Piccinino fait lever le siège de Lucques & bat les Florentins.

(a) Caraffer.

mes la lui fournirent. Piccinino avoit sur le bord de la riviere des bêtes de somme chargées de bled qu'il destinoit aux assiegez extremement pressez de la faim. Un des Officiers (a) Florentins qui connoissoit tous les endroits gueables passa la riviere amorcé par l'esperance de ce butin. Piccinino sans perdre de tems ayant fait passer toute sa Cavalerie par le même endroit attaqua l'armée Florentine qui étoit en desordre, la battit dos & ventre, mit en fuite tous les Officiers, & fit lever le siège*. On n'attribua pas tant cette deroute à la surprise qu'à la discorde des Généraux qui sacrifierent l'armée à leurs jalousies particulieres. Les fuiards qui s'étoient retirez à Pise y répandirent une si grande consternation, que si Piccinino y fût allé sur le champ, il auroit pu se rendre Maître de la Ville sans coup ferir, & piller de là tout le Florentin. C'étoit l'avis des Genois, mais ce Général n'en ayant point d'ordre du Duc de Milan se contenta de pourvoir à la sureté de Lucques & de la garantir d'un nouveau siège.

Ce

* Le Général de cette armée s'appelloit *Guidantonio Feretrano*, Comte d'Urbin. p. 276.

Ce desastre ne fit pas perdre courage aux Florentins qui donnerent tous les ordres necessaires pour lever une nouvelle armée. Cependant comme ils avoient lieu de craindre que les Sienois ne donnassent du secours à Lucques, ils leur envoyerent des Ambassadeurs pour tâcher de les en détourner. Mais les Sienois s'étoient déja liguez avec Philippe, avec les Genois, & avec Loüis Prince de Piombino * qui par les conseils de Martin V. s'étoit détaché des Florentins ses Tuteurs & ses bienfaiteurs. La mort de ce Pape qui étoit ennemi des Florentins étant arrivée dans ces entrefaites releva beaucoup leurs esperances, comme d'autre côté les Venitiens furent fort encouragez par l'élection d'Eugene IV. leur compatriote. En effet il ne fut pas plutôt sur le siège Pontifical qu'il déclara qu'il regarderoit comme ses ennemis ceux qui troubleroient la paix de l'Italie. Il envoya même le Légat de Bologne à Sienne dont il avoit été Evêque, pour détourner les Sienois de prendre les armes. Ce-

Mort de Martin V. & élection d'Eugene IV.

* Piombino est une Principauté entre le Pisan & le Sienois sur la côte de Toscane.

Les Florentins recommencent le siège de Lucques par le secours du Pape.

Cependant il accorda aux Florentins un secours de mille chevaux * qui les mit en état de recommencer le siège de Lucques pendant que les Genois infestoient le port de Pise.

Les Florentins renouvellent alliance avec les Venitiens.

Comme le Duc de Milan ne respiroit toujours que la guerre malgré l'inclination que le Pape témoignoit pour la paix, les Florentins renouvellerent alliance avec les Venitiens, & s'associerent le *Prince de Montferrat* & *Roland Pallavicin*. Ils ordonnerent en même tems à Carmagnole de porter la guerre dans le Milanois avec l'armée qu'il avoit dans le Bressan; mais ce Général surpris dans une embuscade par les troupes du Tolentin & de François Sforce, fut mis en deroute & contraint à se retirer du côté de Cremone avec le reste de son armée. Piccinino d'un autre côté laissant les places qu'il avoit conquises dans l'Etat de Lucques s'alla jetter dans le Pisan pour porter la terreur chez les Florentins. De là il alla camper aux environs de Volterra † où il prit

Carmagnole est battu par le Milanois.

* Ils étoient commandez par Michelet Cutiniola.

† Ville de la Toscane dans le Pisan.

prit plusieurs places, pendant que les Sienois faisoient des courses dans la Toscane.

Cependant Carmagnole pressoit vivement le siège de Cremone, & les troupes du Duc étoient fort affoiblies par la desertion de Nicolas Tolentin, qui avoit pris parti chez les Florentins. Il fallut donc rappeller Piccinino de la Toscane pour venir au secours du Milanois. Jamais la Fortune ne se montra plus riante aux Florentins. Les Venitiens leurs Alliez avoient une grosse armée sur pied, & une belle Flotte en mer. D'autre côté *Alberic* Comte de *Cumi* que les Sienois avoient envoyé contre la Toscane, fut battu par *Michelet*, & ensuite rappellé par Philippe à qui il étoit extremement suspect. Cette prosperité fut néanmoins troublée par la desertion d'un de leurs Généraux (a) qui s'empara de *Città di Castello* *, & par la trahison de Carmagnole qui laissa battre par trois fois la Flotte Venitienne faute de la venir secourir. Jamais combats ne furent plus opiniâtres ni plus san-

Il assiège Cremone.

(a) Forte Braccio.

* Ville de l'Etat de l'Eglise au couchant de la Toscane.

ſanglans que les deux qui ſe donnerent pendant deux jours conſecutifs. De ſoixante vaiſſeaux qu'avoient les Venitiens il n'en échapa que cinq, tout le reſte tomba entre les mains de l'ennemi. On en conduiſit trente des plus grands à Pavie où Philippe ſe repaiſſoit avec plaiſir d'un ſpectacle d'autant plus agréable que les Venitiens lui étoient de beaucoup ſuperieurs & en nombre & dans l'art de la Marine.

La Flotte Venitienne eſt batuë.

Les Venitiens ſans perdre courage équippent en diligence une nouvelle Flotte qu'ils envoyent contre les Genois pour ſe venger du ſecours qu'ils avoient donné au Duc ſur le Pô. Cette Flotte ne fut pas plutôt à portée qu'elle livra combat à celle de Genes que commandoit François Spinola. La victoire fut long-tems diſputée, mais elle ſe déclara enfin pour les Venitiens, ſur tout par le ſecours des vaiſſeaux Florentins. Cependant le Général Michelet agiſſoit avec ſuccès dans la Toſcane. Il reprit pour les Florentins pluſieurs places de Volterra & du Piſan ſur le chemin de Florence, pendant qu'un autre de leurs Généraux faiſoit des courſes ſur leurs Voiſins aux environs de Lucques.

La Flotte de Genes eſt battuë par celle des Venitiens.

Il

Il n'en étoit pas de même dans le Milanois. Le perfide Carmagnole laissoit échaper toutes les occasions d'y avancer les affaires des Venitiens. Il eût infailliblement pris Cremone, s'il eût voulu faire avancer son armée pour soûtenir les Soldats Venitiens qui en avoient déja escaladé une partie. D'autre côté Piccinino Général Milanois, après avoir pillé le Montferrat allié des Florentins, prit aux Venitiens quelques places sur le Pô à la barbe de Carmagnole qui ne daigna pas les secourir. Les Venitiens furent long-tems obligez de dissimuler ses trahisons de peur qu'il ne leur fit encore plus de mal. Enfin on tint contre lui un Conseil de deux cens personnes qui délibererent pendant huit mois avec un secret admirable sur la peine qui lui devoit être infligée. Quand la résolution fut prise on le manda à Venise sous prétexte de negocier la paix. Dès qu'il fut proche de la Ville la Noblesse alla au devant de lui & le conduisit en pompe au Palais du Duc. Toute la journée se passa en complimens & en honnêtetez reciproques. Mais le soir quand ceux qui l'accompagnoient se furent retirez, on le mit en prison

Perfidie de Carmagnole & son supplice.

1432. P. 292.

où on lui donna la question, & ayant été convaincu par ses propres Lettres & par la deposition des Ministres de sa perfidies il eut la tête coupée dans la place publique. Ainsi perit un des plus grands Généraux de son tems.

On avoit commencé à traiter de la paix, mais le supplice de Carmagnole fit prendre aux Venitiens la resolution de continuer la guerre. On en donna la conduite au Duc de Mantoüe & à deux ou trois Senateurs. La maladie de Piccinino, qui avoit été blessé d'une fléche empoisonnée, recula beaucoup les affaires du Duc, les Venitiens s'en étant prévalus pour recouvrer les places que Carmagnole avoit laissé prendre. On n'agissoit pas avec moins de succès dans le Florentin. Le Général Tolentin, qui étoit rentré dans le service de Florence, s'étant joint à Michelet ils reprirent dans le Pisan & dans le Sienois les places qu'ils y avoient perdues. Ils allerent ensuite attaquer du côté de Volterra un gros corps de Cavalerie que Philippe y avoit envoyé pour se jetter dans le Florentin. Cette armée fut défaite en bataille rangée.

Les Milanois batus près de Volterra.

L'Empe-

L'Empereur Sigismond arriva cette an-

...e en Italie pour se faire couronner ...me selon la coûtume de ce tems-là. ...résence de ce Prince donna pendant ...que tems de l'inquietude aux Flo-...ins qu'il n'aimoit pas. Sollicité par Duc de Milan & par les Sienois il ...it faire des courses dans le Floren-...aux Hongrois, aux Bohemiens & Allemands qu'il avoit amenez avec mais ils furent dissipez sans peine les Florentins. Après que l'Empe-... eut quitté le voisinage de Luc-..., les Florentins allerent mettre tout ... & à sang dans le Sienois, pendant les Venitiens faisoient dans le Mi-...is des conquêtes qui obligerent le ... à rechercher la paix par l'entre-... du Ferrarois. Elle fut concluë à ...rare d'une maniere avantageuse pour Florentins. Cependant le Duc de ...an incapable de vivre en repos enle-... Pape toute la Marche d'Ancone, ...nant d'en avoir ordre du Concile Basle. Dans ce même tems les Ro-...ins s'étant revoltez contre Eugene ... à la sollicitation du Duc, il fut ...ligé de s'enfuir de Rome deguisé en ...nedictin, & se retira à Florence. De ...il alla à Bologne & à Ferrare où il

...reut Sigismond arrive en Italie & inquiete les Florentins. 1432. p. 295.

Le Duc de Milan fait la paix avec les Florentins. 1433. p. 301.

Le Pape chassé de Rome fuit à Florence.

pe y envoya ses troupes avec

Les Florentins battus devant Bologne.

Venitiens & des Florentins p
couvrer. Ces derniers dans ce
ſion furent battus par le Gé
cinino. Le Général Tolenti
mené priſonnier à Milan ap
défendu vaillamment. La R
de Genes laſſe de la dominatio
nique du Duc avoit auſſi ſecou

Le Duc de Milan viole la paix avec les Florentins. 1436. p. 304

Le Duc, après avoir fait des ef
tiles pour la recouvrer, envoy
no contre les Florentins ſans
cun égard à une paix qui ne f
d'être concluë. Ce Général po
couvrir ſon jeu faiſoit ſemblan
quitté le parti de Philippe,
dans le Royaume de Naples a
d'Alphonſe, ſur lequel le Du

* que Piccinino defefperant d'en approcher fe retira du côté de Lucques, il paffa l'hyver fort mal à fon aife. ...nnée fuivante il alla à Parme afin 1437. ... rétablir fon armée qui avoit beau...up fouffert, & d'y faire provifion de ...res pour fecourir Lucques. Cette ...lle étoit fi vivement preffée par les ...orentins qu'elle alloit fe rendre lorf...e Piccinino arriva dans le Lucquois. ...ependant comme il ne pût approcher ...la Ville il alla mettre le fiège devant ...rga † où il fut entierement defait ...rès un combat fort opiniâtre.

Piccinino battu devant Barga.

...Cependant le Duc de Milan avoit ...mporté plufieurs avantages confidera...s fur les Venitiens. Piccinino leur ...oit enlevé plufieurs places dans le ...rgamasque & il tenoit le fiège devant ...capitale de ce Païs ‡. C'eft ce qui ...ligea les Florentins à envoyer Fran...s Sforce à leur fecours. Il alla fe pof-

Siège de Bergame.

* Riviere de la Tofcane qui baigne la Ville ... Florence.

† Petite Ville du Florentin fur la riviere de ...rchio.

‡ Bergame, Ville de l'Etat de Venife à quel...ues milles de Milan.

de, & sur tout de Cavalerie,
tiens lui envoyerent cinq cens
pour le mettre en état de mieu
à l'ennemi.

Il y a une chose remarquabl
guerres d'Italie; C'est qu'on
voit jamais compter sur la f
Généraux, parce que dès le
mécontentement ils se livreie
offrant, & trahissoient ind
leurs Maîtres. On l'a vu da
dans *Piccinino*, dans *Rodolph*
dans *Carmagnole*, & dans *Fran*
*ce*, qui, comme on l'a dit, avoi
Duc de Milan pour servir le
tins. Il étoit alors actuellemen
de des Venitiens, mais comm
foient de le payer, parce qu'

de quelque convention avec le Duc, ils alienerent tellement l'esprit de ce Général qu'il pensoit à reprendre les interêts de son premier Maître. On prétend même que les Venitiens lui avoient déja donné son congé. Comme la perte d'un tel Général étoit d'une fâcheuse importance, sur tout s'il prenoit le parti du Milanois, les Florentins envoyerent le Grand *Cosme de Medicis* à Venise, où il étoit fort consideré *, pour tâcher de reconcilier Sforce avec les Venitiens. N'ayant pas réussi dans cette Ambassade il s'en alla à Ferrare où Eugene IV. ténoit son Concile.

François Sforce quitte le parti des Venitiens.

Quoique les Florentins & les Venitiens fussent alliez, il ne laissoit pas pourtant de survenir entre eux bien des sujets de méfiance. Jaloux de l'aggrandissement les uns des autres ils se traversoient sans cesse tout autant qu'ils pouvoient le faire sans blesser les bienseances de leur conféderation. Les Venitiens

Les Florentins font la paix avec le Milanois.

* Il avoit été relégué pendant trois ans de Florence à Venise où il s'étoit acquis l'amitié de cette République. Voyez la Lettre de consolation que lui en écrit Pogge, & celle qu'il lui écrivit pour le feliciter de son rappel. Elles ne sont point dattées. *Pogg. Op.* p. 312. 339.

néral à leur secours. Les Fl
d'ailleurs étoient las de faire d
res au profit de leurs voisins s
acquerir pour eux-mêmes: La c
te de Lucques pour laquelle ils
fait tant de préparatifs, de d
& de pertes leur avoit manqué
intrigues des Venitiens. Piccini
dans la Romagne Florentine où
pris * *Oriolo*, & d'où il se pr
de passer en Toscane. Dans cett
tion ils ne crurent pas devoir
les propositions de paix qui leur
faites par l'entremise de Sforce;
réconciliation avec le Duc de
sous des conditions fort avant
Les Lucquois furent renferme
cette paix; Le Duc d'ailleurs ay

cane, la tranquillité y paroissoit entierement rétablie. Mais l'inconstance & l'infidelité ordinaire du Duc de Milan trompa de si belles esperances, comme on le verra bientôt.

Piccinino ayant quitté la Toscane alla faire des conquêtes ailleurs. Il prit *Ravenne*, *Forli*, *Imola*, *Bologne*, contre la parole qu'il avoit donnée au Pape de le rendre maître de cette derniere Ville. Pendant qu'il faisoit ces acquisitions, & qu'il ravageoit tout le Cremonois, le Duc de Mantoue quitta le parti des Venitiens qu'il accusoit de l'avoir voulu empoisonner, & se rangea dans celui du Duc de Milan. Gatta qui fut mis en la place du Duc de Mantoüe enlevoit à Piccinino toutes ses conquêtes au delà du Pô. Mais ce dernier étant allé repasser le Pô à grandes journées reprit d'abord Cazal qui appartenoit alors aux Venitiens. S'étant joint au Duc de Mantoüe, ils allerent dans le Bressan où la crainte de perdre leur moisson obligea la plûpart des Villes à se rendre. Cependant Gatta s'étoit avancé du côté de Bresse où il étoit à craindre qu'il n'arrivât quelque revolte par les factions des Guelphes & des

Hostilitez du Milanois contre les Venitiens. p. 312. 314.

foient de grands progrès dans le
nois, Gatta refolut de les alle
quer. Le combat dura tout le j
ne fut interrompu que par la n
qu'on pût favoir de quel côté au
l'avantage. Cependant les Venitie
rent fur le Pô une Flotte de cent
te vaiffeaux pour entrer dans le
touan, & obliger le Duc à venir
dre fon propre païs. Ils en don
le commandement à *Pierre de*
qui avoit battu la Flotte Genoif

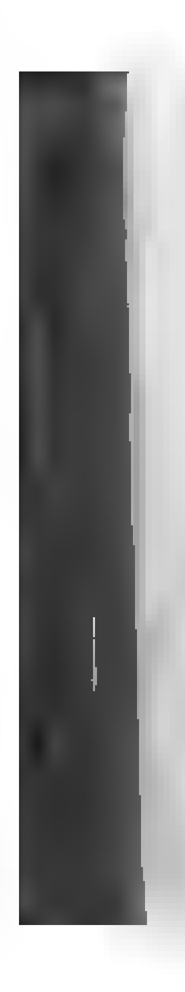
Combat entre les Milanois & les Venitiens.

Comme Piccinino fe difpofoit
mer le fiège de Verone pour f
celui de Breffe, Gatta ayant m
ne garnifon dans cette derniere
alla par des chemins impraticab
fecours de Verone, & fit quitter

lanois profitant de l'absence de Gatta, alla mettre le siège devant Bresse. Les assiegez firent d'abord une sortie qui mit de ce côté-là les assiegeants en deroute, après en avoir fait un grand carnage. Piccinino outré de les voir rentrer victorieux dans leur Ville, pressa le siège avec une telle vigueur que les Citoyens desesperant de leur salut parloient déja de capituler; Mais *Francisco Barbaro* releva tellement leur courage par ses discours, par sa valeur, & par sa bonne conduite, que tout le monde promit de perir plutôt sous les ruines de la Ville que de la rendre. Il posta du monde dans tous les lieux exposez à quelque insulte; Ceux dont la fidélité pouvoit être suspecte, il les mit adroitement dans les endroits de la Ville où il n'y avoit point à craindre de trahison. Il prenoit d'ailleurs un soin particulier des malades, & faisoit enterrer les morts aux dépens du Public. Il se donna pendant plusieurs jours divers combats sanglants entre les assiegeants & les assiegez qui se battoient de dessus les ruines de leurs tours & de leurs murailles. Les femmes

Siège de Bresse.

Vaillance des femmes de Bresse.



avoir effuyé mille travaux pend
jour, on paffoit la nuit à réparer
les ennemis avoient détruit, &
ver des remparts qui tinffent lieu
railles. Pour furcroît de mifer
pefte étoit dans la Ville, & on y
quoit d'eau, l'ennemi en ayant d
né le cours. Piccinino voyant l'i
té de fes efforts contre des gens
pouvoient être rebutez ni par l
vaux, ni par la pefte, ni par la
ne, ni par le carnage de leurs Ci
réfolut d'entrer dans la Ville ave
te fon armée par la ruine d'une
Après un combat furieux Pic
fut contraint de fe retirer avec
pour aller attaquer la Ville par u

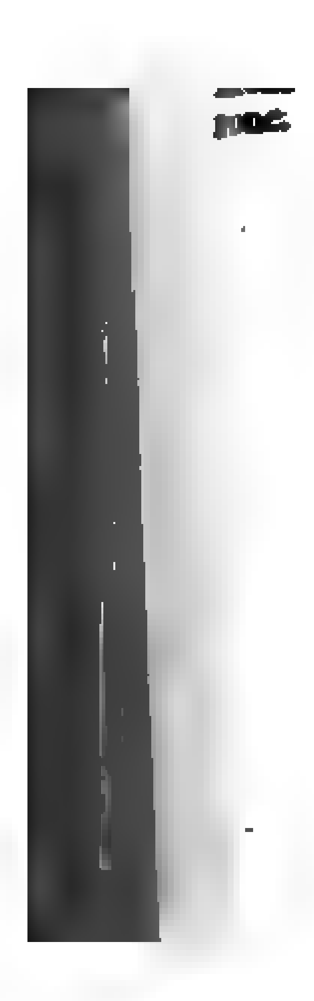
tant de vigueur de la part des assiegez, que desesperant d'en venir à bout & craignant d'ailleurs la révolte de l'armée lasse d'être la victime de son opiniâtreté, il fallut qu'il levât enfin le siège au mois de Decembre, se contentant de laisser quelque Cavalerie dans les places qu'il avoit prises, afin d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville. Il prit encore dans cette vuë d'autres precautions qui furent rendues inutiles par la merveilleuse industrie des Vénitiens, qui en coupant & forêts * & montagnes, trouverent moyen de faire transporter sur le Lac de Garde des vaisseaux chargez de grain pour ravitailler Bresse.

Piccinin leve le siège de Bresse.

Quoique cette campagne eût été avantageuse aux Vénitiens ils ne s'endormirent pas pour la suivante. Le Duc de Milan leur étoit superieur en forces, & ils ne doutoient point qu'au printems il ne vînt attaquer *Verone* ou *Vicence*, comme il le fit en effet. C'est ce qui leur fit prendre la résolution d'avoir re-

* Voyez la description de ce transport. *Pogge, Hist. Florent.* p. 327. 328. L'Invention en étoit duë à un Ingenieur de Crete nommé *Jarbole.*





nee. pût la secourir. Mais à peine le
étoit-il formé, que l'arrivée de c
néral l'obligea de se retirer avec s
mée, content d'avoir pris des m
pour lui couper tous les passages d
place.

Sforce après avoir repris sans
coup de peine la plûpart des pla
Veronois & du Vicentin s'alla c
sur les bords de l'Adige pour ê
état de fournir des vivres à Bress
trêmement pressée de la faim, au
que de la peste. Piccinino ne
geoit rien pour empêcher qu'e
fût secouruë. Il batit même une
Escadre que les Venitiens avoie
le Lac de Garde pour envoyer
vres à cette Ville. Mais cette F

à l'extremité du Lac qui regarde le Trentin. Après plusieurs Escarmouches on en vint enfin à un combat décisif où Piccinino fut défait, & mis en fuite *.

Il est battu par les Venitiens.

Le Général Milanois voyant qu'il ne pouvoit tenir contre Sforce, quitta le Lac & s'en alla à Verone dont il se rendit maître par la trahison des habitans. Sforce étoit alors dans le Trentin occupé à reprendre des places qui s'étoient revoltées. Dès qu'il eut appris que Piccinino s'étoit emparé de Verone, il alla en diligence avec son armée pour la recouvrer, traversant avec une fatigue incroyable des montagnes toutes couvertes de neige; son arrivée repandit la joye dans la forteresse qui tenoit encore. Cependant les ennemis sortirent de la Ville pour lui livrer combat. Piccinino fut battu encore une fois, & obligé de se retirer la nuit avec le Duc de Mantouë. Sforce après avoir recouvré Verone s'en retourna sur le Lac de Garde, & y fit équiper une Flot-

Il prend Verone.

Sforce la recouvre, après avoir battu Piccinino.

* Quelques Historiens disent, qu'afin qu'il ne fût pas pris prisonnier un Soldat l'emporta sur ses épaules dans un sac comme si c'eût été des hardes. p. 334.

voient grand besoin, ayant un
table ennemi dans la personne d
*Vitteleschi*, Cardinal, Légat d
rence, & favori du Pape.

Perfidie du Cardinal Vitteleschi Légat de Florence à l'égard des Florentins.

Les Florentins avoient donn
Prélat vingt mille écus d'or, à
tion que passant l'Apennin av
troupes il iroit les secourir eux
Venitiens, contre Philippe Marie
au lieu de faire cet usage de leur a
il l'employa à assieger Foligno *.
Florentins s'en étant plaints au
s'attirerent l'indignation du Ca
qui d'ailleurs en vouloit à Fr
Sforce parce qu'il l'avoit chassé
Marche d'Ancone. Il traita donc
su du Pape avec le Duc de M
condition qu'il envoyeroit Pic

en état de se défendre; On découvrit par des Lettres interceptées que son dessein étoit de faire mourir Eugene IV. & de se faire élire Pape après avoir dompté les Florentins; mais ces derniers prévinrent ses mauvais desseins: Un jour qu'il étoit sorti de la Ville il fut arrêté & reçut même un coup dont il mourut peu de jours après. Cependant Piccinino entra dans le Florentin avec quantité de proscrits de cette République, qui lui servoient de Conseil contre leur Patrie. Les Florentins avoient alors peu de troupes & ils étoient si pressez de la faim que si le Général Milanois avoit voulu profiter de l'occasion qu'il avoit de leur couper les vivres au lieu de s'amuser à piller, il auroit pû se rendre maître de la Ville, sans beaucoup de peine. Mais l'alliance qu'ils firent avec le Pape, aussi bien que les Venitiens, contre le Duc de Milan mit les uns & les autres en état de lui resister.

Ce Cardinal meurt prisonnier.

Les Florentins s'allient avec le Pape contre le Milanois.

La mort de Vitelleschi donna beaucoup d'inquietude à Piccinino parce qu'il avoit compté sur les troupes de ce Cardinal. Il ne se sentoit pas assez fort avec les siennes, & il avoit honte de reculer. Il prit donc le parti d'aller

Florentins de se renforcer. I
pes du Pape commandées pa
Archevêque de Florence, a
dans l'Aretin où elles furent j
celles des Florentins. D'au
François Sforce ayant passé l
reprit toutes les places que l
avoit conquises sur les Venitie
porta plusieurs avantages sur l'

Après la jonction des trou
rentines & de celles du Pape o
de marcher contre Piccinino q
rendu maître de Perouse & qui
soit à assieger plusieurs autre
L'armée Florentine campa d
*Borgo di San Sepulcro* ‡, où Pic
vint joindre à grandes journé

; étant en présence, on se battit
ems avec un avantage à peu près
mais la Cavalerie de Piccinino
plié, toute son armée fut defaite ;
rit lui-même la fuite. Ce Géné-
si honteux & si mortifié de cet-
aite qu'il voulut par deux fois se
son épée au travers du corps, &
oit fait s'il n'en avoit été empê-
r son fils qui ne le quittoit point.
retourna à Milan où il avoit été
lé plusieurs fois par le Duc dont
ires alloient en decadence. Pic-
disoit lui-même que c'en étoit
Philippe si les Florentins avoient
les Officiers & les Soldats vété-
u'ils avoient pris prisonniers, au
les renvoyer, comme ils firent.
cette victoire, l'armée marcha
e Casentin, & en reprit toutes
ces. Le Comte de Poppi fut assie-
ns sa propre ville & obligé de se
, trop heureux d'avoir obtenu la
la liberté après une si insigne tra-
*. Piccinino cependant leva
promp-

Piccinino battu par les troupes du Pape & des Florentins, s'en retourne à Milan.

e fut le dernier d'une famille très-noble
ancienne qui avoit fleuri en Italie pendant
ns. p. 350. 351.

(a) Dans le Veronois.

roit sans rien faire à *Peschiera*
sé par des esperances de paix. I
eut appris les progrès inopinez
cinino il rassembla au plus vîte
pes dispersées en diverses villes
verner.

Le Duc de Milan traite avec Alfonse Roi de Naples.

Pendant ce temps-là le Duc
lan pour faire diversion traita a
fonse Roi de Naples pour l'e
reprendre dans la Pouille plusie
ces que son Pere y avoit posse
qui appartenoient alors à Sforc
rant qu'il viendroit les défendre.
se n'eut garde de manquer cet
sion ; mais Philippe n'en pro
Sforce aima mieux perdre ses
Villes que de diminuer ses trou
les aller secourir. Il marcha

inino avec treize mille ſeulement.
oiqu'il s'y fût ſi bien fortifié qu'on
pouvoit l'attaquer ſans grand dan-
, Sforce ne laiſſa pas de lui livrer
bat; mais comme il perdoit beau-
de monde, parce que l'ennemi
t rendu les chemins impraticables il
mieux faire une retraite honora-
que de hazarder ſon armée, con-
d'avoir forcé les retranchemens de
inino, & de l'avoir réduit à la ne-
té de combattre. Une action de
vigueur donna une telle reputa-
à Sforce qu'on ſe rendoit à lui de
es parts. Il étoit occupé au ſiège
e place * importante dans le Berga-
que, lorſqu'ayant reçu la nouvelle
e treve concluë entre le Duc &
Venitiens, il leva le ſiège & mit bas
armes. Ce fut un grand plaiſir de
ces deux Généraux s'embraſſer
dialement & ſe féliciter l'un l'autre
eur bravoure, après s'être battus
tant d'animoſité.

Combat entre les Milanois & les Venitiens.

Belle retraite de Sforce.

* *Martinengo.*

Treve ſuivie de la paix.

a paix ſuivit de près la treve. Cha-
rentra en poſſeſſion de ce qu'il avoit
u, les Genois furent compris dans
ance, & François Sforce eut Cré-
e, le Cremonois & *Pontremo-*

François Sforce épouse la fille du Duc de Milan, & est trahi par son beau-pere.

*le* *, pour la dot de *Blanche* fille du Duc de Milan qu'il épousa aussi-tôt après la paix. Il n'y eut que le Pape qui ne trouva pas son compte à ce Traité quoiqu'il y eût ses Légats; Il se plaignit hautement de ce qu'on ne lui avoit pas rendu Bologne & les autres Villes de la Romagne, & il s'en prenoit à Sforce qui avoit été l'arbitre de cette paix. On prétend neanmoins que Sforce fit ce qu'il put pour faire avoir Bo-
1443. logne à Eugene IV. mais que Philippe
p. 359. qui ne demandoit pas mieux que d'avoir une occasion de brouiller, n'y voulut jamais consentir. Quoiqu'il en soit, Sforce s'en alla avec sa nouvelle épouse dans la Marche d'Ancone dont il possedoit une grande partie, ne s'attendant pas, aprés une paix si solemnelle, d'y être poursuivi par les intrigues de Philippe son beau-pere.

Ce Duc, à qui son gendre étoit suspect parce qu'il favorisoit les Venitiens, fit
1444. proposer au Pape de l'en chasser, lui offrant pour cela des troupes & de l'argent. Le Pape irrité contre Sforce de ce

* Petite Ville dans la Toscane sur les confins de Genes & de Parme.

ce qu'il n'avoit pas eu Bologne, à ce qu'il prétendoit par la faute de ce Général, n'eut pas de peine à se resoudre à faire éclater son ressentiment. Pour en venir à bout il s'allia avec le Duc, & avec Alfonse Roi de Naples qui craignoit que Sforce ne vînt reprendre les places qui lui avoient été enlevées l'année precedente. Alfonse vint dans la Marche d'Ancone, en chassa Sforce, & la restitua au Pape. Eugene non content de cette acquisition méditoit la guerre contre les Florentins qu'il accusoit d'avoir donné du secours à Sforce contre lui. Il sembloit pourtant qu'ils dussent être quittes de leurs allarmes par la mort d'Eugene IV. arrivée en 1446. & par celle de Philippe Duc de Milan en 1447. mais ils trouverent dans le Roi de Naples un ennemi auquel ils ne s'attendoient pas.

Sforce est chassé de la Marche d'Ancone par le Roi de Naples.

Mort d'Eugene IV. & du Duc de Milan.

Ce Prince qui étoit à Tivoli *, avoit été en suspens après l'élection de Nicolas V. s'il se retireroit, ou s'il pousseroit le projet d'Eugene contre les Florentins. Dans cette situation deux Sie-

Alfonse attaque les Florentins par le Siennois. 1447. p. 69.

* Ville de la Campagne de Rome à seize milles de cette Capitale.

Sienois * mécontens, l'étant allé trouver lui persuaderent d'attaquer Florence par Sienne, dont ils s'engageoient à le rendre maître. Il arriva en même tems que le Général *Simonette* quitta le parti des Florentins pour prendre celui du Roi, ce qui redoubloit ses esperances. Elles furent pourtant vaines; les Sienois lui refuserent l'entrée de leur Ville, laissant seulement à son armée la liberté de prendre des vivres dans le Païs, pour aller ensuite piller le Florentin. Les Florentins se voyant ainsi attaquez à l'improviste prirent toutes les mesures nécessaires pour se défendre. Ils leverent en diligence des troupes pour garder leurs frontieres du côté des Sienois & appellerent à leur secours *Frederic* Comte d'Urbin leur ami & leur allié, qui vint promptement avec mille chevaux & huit cens fantassins. Alfonse ne fit autre chose cette année que de prendre quelques places de peu d'importance sur le Florentin, & se retira en quartier d'hiver à *Piombino* place † que

*Re-*

* L'un d'eux étoit Antonio Petruccio, ennemi des Florentins.

† Place maritime entre le Sienois & le Pisan, sous la protection des Florentins.

*Renaud des Urfins* qui y commandoit avoit très-bien munie de toutes choſes par le ſecours des Florentins qui y avoient envoyé des troupes par mer & par terre. Après avoir paſſé tout l'été à ce ſiège, il fut enfin obligé de le lever, & de s'en retourner à Naples avec les foibles reſtes de ſon armée. L'année ſuivante par l'entremiſe de Nicolas V. on fit une paix qui ne dura pas longtems. 1448. 1450. p. 366.

Le Duc de Milan étant mort ſans enfans, & les Milanois ayant recouvré leur liberté, ils ne penſoient qu'à vivre en repos, lorſqu'ils furent attaquez par les Venitiens qui jugerent l'occaſion favorable pour s'emparer de la Gaule Ciſalpine. Ils y avoient déja pris Plaiſance & Lodi, par le moyen des Guelphes qui leur livrerent ces villes. Dans cette extremité les Milanois appellerent à leur ſecours François Sforce qui étoit dans leur voiſinage. Ce Général mit d'abord le ſiège devant Plaiſance où les Venitiens avoient mis une forte garniſon & fait bâtir deux Citadelles. Il la prit en un ſeul combat dans lequel il manqua d'être tué parce que ſon cheval étant tombé ſous lui il étoit accablé

Sforce prend Plaiſance ſur les Venitiens.

de pierres & de fleches. Ensuite ayant passé l'Adde il batit & mit en deroute l'armée des Vénitiens devant *Caravaggio* *. Après cette victoire il se disposoit à prendre Bresse que les Vénitiens n'étoient plus en état de secourir. Mais les Milanois eux-mêmes craignant que Sforce devenu trop puissant ne les opprimât, empêcherent secretement qu'il ne fit cette conquête. La mesintelligence s'étant mise entre eux & leur Général, les Vénitiens en profitent pour traiter avec lui. Ils lui promirent, outre la Ville de Lodi, treize mille écus d'or par mois pendant trois ans, & trois mille hommes de Cavalerie s'il vouloit se déclarer contre les Milanois. Sforce toujours inconstant accepta le parti, & s'étant mis à la tête de ses troupes il alla former le siége de Pavie †, esperant d'en venir aisément à bout parce que cette place étoit déja extremement pressée de la faim. Mais les Venitiens aimerent mieux se liguer avec les Milanois contre Sforce, que de lui laisser fai-

Sforce reprend le parti des Venitiens. Les Milanois & les Venitiens se liguent contre lui.

* Bourg du Milanois célèbre par cette victoire.
† Pavie Capitale du Pavese à quelques milles de Milan.

faire une conquête de cette importance.

Une si puissante Ligue auroit réduit en fumée les projets ambitieux de Sforce sans le secours de *Cosme de Médicis* l'un des plus grands Capitaines, & une des meilleures têtes de son tems. Encouragé par un tel appui, il continua le siège de Pavie & prit enfin cette Ville par composition. Cette conquête le rendit maître de tout le Milanois. Il s'en mit en possession, & prit le nom de Duc de Milan. Les Vénitiens allarmez d'un voisinage si redoutable résolurent de faire alliance avec le Roi de Naples & avec les Florentins, s'ils vouloient y entrer, afin de chasser Sforce, & de joindre le Milanois à leur Etat. Cosme de Medicis qui avoit la principale autorité à Florence, voyant bien que les Vénitiens ne recherchoient l'alliance des Florentins que pour s'aggrandir dans l'occasion à leurs depens fit répondre à l'Ambassadeur de Venise que tout étant en paix il n'étoit pas besoin de faire de nouveaux Traitez. Les Vénitiens irritez de cette réponse firent chasser par un Edit public tous les Florentins de leur Ville, & le Roi d'Arragon

Sforce prend Pavie par le secours de Cosme de Medicis, & devient Duc de Milan.

1449.

p. 369.

1450.

Les Florentins refusent de traiter avec les Venitiens.

gon en fit de même à leur sollicitation. Les Florentins ne devoient pas être surpris de cette démarche des Vénitiens puisqu'ils avoient donné du secours à Sforce, & qu'ils l'avoient felicité de sa nouvelle dignité par une Ambassade.
51. Cependant ils envoyerent des Ambassadeurs pour s'en plaindre comme d'une rupture & pour faire en même tems des propositions de paix. Mais ces Ambassadeurs ne furent pas même écoutez, sous prétexte que les Venitiens étant en alliance avec le Roi de Naples, ils ne pouvoient traiter avec personne à son insu.

Guerre entre les Florentins & les Vénitiens.

Il fallut donc se préparer à une nouvelle guerre. Pour en soûtenir le poids les Florentins par le conseil de Cosmo de Medicis dont l'avis l'emporta, renouvellerent alliance pour dix ans avec le nouveau Duc de Milan. D'autre côté les Vénitiens avoient pour Conféderez le Roi de Naples, & les Princes de Savoye, du Montferrat & de Carpi *. Le Roi d'Arragon devoit attaquer les Florentins pendant que les Princes qu'on vient de nommer agiroient

* Principauté dans le Duché de Modene.

„ auroit peut-être aucune qui fût à „ l'épreuve de la censure, & les plus „ grands bienfaits n'engageroient à „ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les motifs des services qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée, elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti. Maxime.

„ Il faut juger de l'intention d'un „ homme qui nous convie, par ce qui „ paroît, c'est de nous donner une mar- „ que d'estime, & d'amitié, & de nous „ faire honneur. Si cela n'étoit pas, „ d'où vient que la plûpart des gens sont „ si piquez, lors qu'on ne les a pas in- „ vitez. C'est qu'on regarde l'invita- „ tion des autres, comme une préfe- „ rence qui blesse l'amour propre, & „ la vanité. La même raison qui nous „ fâche de n'être pas invitez veut donc „ que nous soyons obligez de l'avoir „ été. Supposé pourtant que celui qui „ nous invite ait voulu se faire honneur „ à lui-même, n'est-ce pas un senti- „ ment qui nous honore, & dont on „ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux sen-

timens. 1. L'obligation doit être réciproque, puiſque le plaiſir & l'honneur le ſont ordiriairement. Celui qui invite ſeroit payé, s'il attachoit tant de mérite à l'honneur qu'il prétend faire, & s'il vouloit qu'on lui en fût ſi redevable. Mais c'eſt avoir d'autre côté trop bonne opinion de ſoi, que de ſe croire diſpenſé de toute obligation par le plaiſir, ou par l'honneur qu'on croit avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui ſembleroit diſpenſer de toute reconnoiſſance. C'eſt la contrainte inſéparable de certains repas. Comme il n'y a ni confiance ni liberté, il ne peut y avoir non plus de plaiſir que pour ceux qui dans un repas ne cherchent que le repas même.

On doit avoir auſſi beaucoup d'obligation à un homme qui veut bien ſe trouver dans un repas, où il n'eſſuiera que des diſcours inſipides, de mauvaiſes plaiſanteries, des vivacitez froides, des pointes, & des équivoques licentieuſes, quelquefois profanes, ou, ce qui n'eſt pas moins accablant, une gravité ſuperbe, & myſterieuſe qui change en *Senat* la ſale du feſtin.

roient contre les Milanois. Ayant donc assemblé leur armée ils allerent d'abord attaquer le Cremonois dans le tems de la moisson. Mais Sforce après avoir pris plusieurs places sur les Vénitiens & avoir passé l'Oglio avec son armée marcha contre eux dans le dessein de leur présenter le combat. Se sentant trop foibles pour l'accepter, ils s'allerent retrancher entre Bresse & Bergame dans des marais où Sforce ne pouvoit pénétrer. Après avoir pris plusieurs Villes dans le Bressan Sforce s'alla camper vis-à-vis des ennemis pour tâcher de les attirer au combat, mais il n'y eut pas moyen de les faire sortir de leurs retranchemens. *Alexandre Sforce* frere du Duc fit même dans cette Campagne une perte assez considerable. Etant parti pour aller à Lodi avec mille chevaux dans le dessein de couvrir ce païs-là, il fut surpris en chemin par une embuscade. Une partie de sa Cavalerie fut taillée en pieces ou faite prisonniere. Le reste s'échapa comme il put. Mais il se vangea bien tôt de cet affront. Ayant su que les gens qui l'avoient surpris s'étoient retirez dans des lieux marécageux, il rassembla autant de mon-

Les Vénitiens sont battus par le Milanois.

monde qu'il put, & ordonna aux gens de pied de prendre avec eux des fagots de* farment & d'arbustes pour pouvoir jetter dans le marécage. L'ayant passé pendant la nuit ils trouverent les ennemis endormis & mirent le feu dans leurs tentes. La plus grande partie fut miserablement consumée dans les flammes, & les autres s'enfuirent nuds & sans armes. Alexandre ravi d'avoir si bien pris sa revanche s'en alla rejoindre le Duc son frere.

Les Florentins attaquez par les Napolitains & par les Venitiens ont recours au Roi de France.

Cependant le jeune Ferdinand * fils d'Alfonse Roi de Naples étoit dans le Florentin avec une armée d'environ quinze mille hommes occupant plusieurs places & faisant de grands dégats par tout le païs. D'autre côté la Flote d'Alfonse faisoit des conquêtes maritimes. Les Florentins avoient de bons Généraux, mais trop peu de troupes pour pouvoir résister à l'effort des Vénitiens & des Napolitains joints ensemble, d'autant plus qu'ils ne pouvoient ti-

* Ce Prince commandoit sous Frederic Comte d'Urbin. Il faut ou que ce dernier eût changé de parti, ou que ce fût un autre qui portât les mêmes noms; C'est à celui ci que le fils de Pogge dédia l'Histoire Florentine de son pere, comme on l'a dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

tirer aucun secours du Milanois occupé à défendre son propre païs. Ils envoyerent donc des Ambassadeurs (a) à Charles VII. Roi de France pour lui demander du secours; lui offrant de leur côté de l'assister à mettre *René d'Anjou* en possession du Royaume de Naples. Cette Ambassade ne fut pas inutile. Car le Roi de France apprenant que le Duc de Savoye se disposoit à aller attaquer le Milanois envoya en diligence douze mille chevaux menacer le Duc de lui déclarer la guerre, s'il ne mettoit bas les armes.

(a) Angelo Acciajolo, & Francisco Venturio.

Le Savoyard intimidé par cette déclaration, laissa le Milanois en repos ou, au moins, ne le traversa qu'indirectement, comme il fit, en obligeant René d'Anjou à changer de route pour aller en Italie.

Palavic. L. VI. p. 316.

L'Année suivante *René d'Anjou*, & ensuite *Louïs* Dauphin de France étant entrez en Italie pour secourir le Milanois & les Florentins, les Vénitiens penserent aux moyens de terminer la guerre. Comme ils se tenoient toujours retranchez dans leurs Marais du Bressan, François Sforce les avoit inutilement provoquez au combat pendant tout l'été. Mais enfin comme ils manquoient

1453. René d'Anjou entre en Italie pour secourir les Florentins.

dans le Breßan, & sans la rigu
saison il auroit pu reprendre B
me. Les Florentins ayant de
levé une bonne armée avoient
plûpart des Villes & des Forts
avoient été enlevez par les Na

Il quitte l'Italie.

Cependant René d'Anjou quit
pour s'en retourner en France
regret du Duc de Milan. Pou
rentins, ils n'en furent pas auss
Ils avoient recouvré presque
païs, & il n'étoit pas de leur int
le Duc de Milan devînt trop p

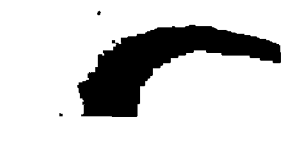
Toutes les troupes de part &
étoient en quartier d'hyver où c
piroit que la fin d'une guerre do
part étoient las. Nicolas V. p
cette disposition pour tâcher de

le Roi Alfonse en parut si éloigné, & faisoit des propositions si deraisonnables au gré des uns & des autres, que pour lors on ne put rien conclure. Un Réligieux Vénitien, nommé *Leonard Camerte*, fut plus heureux que le Pape dans cette negotiation. Les Vénitiens jugeant bien que Alfonse ne cherchoit à prolonger la guerre que pour s'aggrandir aux depens de ses voisins, envoyerent à son insû ce Moine au Duc de Milan pour sonder ses intentions sur la paix ou sur la guerre. Leonard trouva le Duc disposé à la paix; il en regla secretement avec lui les conditions par ordre des Venitiens. Quand on fut convenu de tout ils envoyerent à Milan *Paul Barbe* (a) neveu du Pape, 1454.
pour en traiter publiquement, de con- p. 382.
cert avec les Florentins qui avoient aussi un Ambassadeur à Milan. Cette paix fut concluë au mois d'Avril de 1454. à condition que chacun reprendroit ce qu'il possedoit avant la guerre & que les exilez & les prisonniers rappellez & mis en Liberté rentreroient dans leurs biens. On envoya cependant des Ambassadeurs de part & d'autre au Roi de Naples pour lui

Le Roi de Naples, le Duc de Milan, les Venitiens & les Florentins font la paix par l'entremise du Pape.



(a) Frere de Pierre Barbe qui fut depuis Pape sous le nom de Paul II.



lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Le Pape qui de son côté desiroit ardemment d'aller au devant de tout ce qui pourroit troubler une si heureuse union, envoya le Cardinal *Capranica*, à ce Monarque, pour l'engager à s'y joindre. Alfonse qui ne respiroit que la guèrre, & mécontent d'ailleurs d'avoir été négligé dans la paix, fut long tems combattu. Mais il se ren-
1455. dit enfin aux raisons & aux instances des Ambassadeurs. La paix fut donc confirmée à Naples, sous les mêmes conditions qu'à Milan, à la réserve de quelques petits changemens qu'on y fit en faveur d'Alfonse. Machiavel rapporte qu'il se réserva la liberté de faire la guerre aux Génois, à *Sigismond Malatesta*, & à *Astor* Prince de Fayence. L'évenement fit voir que cette clause n'étoit que pour laisser des semences de guerres en Italie. Le Pape entra dans cette alliance en qualité de Mediateur & d'Arbitre & il fut resolu qu'il seroit Juge des demêlez qui pourroient survenir entre les Alliez & que personne ne prendroit les armes sans son consentement *.

* Ici finit l'Histoire Florentine de Pogge qui survecut quatre ans à cette paix. On peut en voir la suite dans l'Histoire Florentine de Nicolas Machiavel.

*FIN de la III. Part. du* POGGIANA.

POG-

# POGGIANA.

## QUATRIEME PARTIE,

*Contenant les bons Mots de* POGGE *& des Hommes illuſtres de ſon tems.*

# AVIS

## r les bons mots de POGGE.

L*Es Recueils de bons mots sont d'un usage fort ancien. Il a passé des Orientaux aux Grecs, & des Grecs aux Romains. 'es César avoit fait un Livre d'*Apohegmes, *où il marquoit soigneuse-*
*nt les bons mots de Ciceron. Ce seroit chose bien curieuse de voir un* Ciceiana *de la façon de ce Heros qui ne se ingua pas moins par les belles Lettres par sa valeur.* Audio Cæsarem, cum ımina jam confecerit ἀποφθεγμάτων, uod adferatur ad eum pro meo, quod ım non sit, rejicere solere. *Comme ir a passé pour un homme judicieux de bon goût,* peracre judicium, *ces s seroient apparemment mieux choisis, ceux qu'avoit recueillis l'Affranchi de eron, dont Quintilien dit, qu'il se- à souhaiter, qu'il n'en eût pas mis*

Epist. ad Famil. L. IX. Ep. 16.

Quint. L. VI. c. 4.

*en si grand nombre, & qu'il eût fait paroître plus de jugement dans le choix, que de travail dans la compilation. Les bons mots de Ciceron devoient être fort plaisans, car il étoit grand rieur.*

*On apprend de Suetone, qu'un certain Grammairien, nommé* Caïus Melissus, *Esclave de Mécénas, avoit fait plusieurs volumes de bons mots, sous le titre de* Badineries, *ou*, Plaisanteries, *que Monsieur de la Monnoye a appellé*, le Sotisier de Melissus, *nom qu'il donne aussi aux bons mots d'*Hieroclès. *Si ces Recueils subsistoient encore, je les terminerois en* Ana, *& laisserois au peuple de Paris son* Sotisier. *Monsieur de la Monnoye ne nous apprend pas qui étoit cet Hieroclès, dont il rapporte un Conte en fort jolis vers François. M. Dacier, qui en a traduit quelques mots fort ingenus, le croit different du Philosophe, Commentateur de Pythagore, appuyé sur la difference du stile.*

Libelli ineptiarum.

Vie d'Hieroclès p. CCLVI.

*Suetone nous apprend un peu plus de nouvelles de Melissus. Voici ce qu'il en dit. C'étoit un Gentilhomme de Spolete, mais qui à cause de la mesintelligence entre son pere & sa mere, eut le malheur d'être exposé dans son enfance. Il fut*

Suet. de Illustrib. Grammat. p. 720.

*se trouva néanmoins quelcun, qui prit soin de son éducation, & qui lui ayant fait faire de bonnes études, en fit présent à Mécénas comme d'un habile Grammairien. Il porta même le nom de Mécénas & eut une grande part dans son amitié. Il entra comme Esclave chez ce favori d'Auguste, & il préféra sous un tel Maître sa condition d'Esclave à sa naissance, quoique sa mere le redemandât. Cependant Mécénas l'affranchit. Devenu Affranchi il gagna les bonnes graces d'Auguste, qui le fit son* Bibliothecaire. *A l'âge de soixante ans il se mit à composer ces Recueils de plaisanteries, dont je viens de parler,* libellos ineptiarum, qui nunc jocorum inscribuntur *. *Il mit la derniere main à cent cinq volumes ou feuilles* (libellos) *de ces plaisanteries, & y en ajoûta dans la suite plusieurs autres. Il fit un autre Ouvrage sur lequel j'alleguerai les propres paroles de Suetone de peur de me tromper.* Fecit & novum genus Togatarum †, inscripsit-que

* Le Savant Heinsius a cru que ces plaisanteries étoient tirées des Fables d'Esope. Voyez sa note sur Ovide *de Pont. L. IV. El. ult. ℣. 29.*

† *Togatæ* étoient des especes de Comedies. Voyez Suetone Neron. II.

que Trabeatas. *Je croi que pour ne pas multiplier les êtres sans necessité, comme fait ici Moreri, on peut compter que c'est ce même Melissus dont parle Ovide, comme d'un Poëte Comique.*

Musaque Turrani Tragicis innixa cothurnis,
Et tua cum socco Musa, Melisse, levis *.

*On peut juger que les bons mots de Pogge étoient à peu près du même caractère, que ceux de Melisse & d'Hieroclès, par ce qu'il en dit lui même dans sa Préface. Du tems de Martin V. élu Pape au Concile de Constance en* 1417. *quelques personnes d'esprit, entre lesquelles étoient* Pogge Florentin, Antonio Lusco, *comme lui, Secretaire de ce Pape,* Cincio *Romain, &* Razello *de Bologne, avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses & de tout le monde. Ils appelloient cet endroit* Buggiale, *ce qui en Italien signifie, un lieu de recréation, où l'on débite des fables & des bagatelles,* &

* Ovid. de Pont. El. ult. On peut voir la note de Heinsius sur cet endroit d'Ovide. On y trouvera quelques éclaircissemens sur Melissus.

*& où l'on se divertit aux dépens de qui il appartient. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes, on frondoit contre tout ce que l'on n'approuvoit pas, & on approuvoit fort peu de choses; sur tout on n'y épargnoit pas le Pape, qui pour l'ordinaire étoit mis le premier sur les rangs. C'est de cet endroit que sont sortis la plûpart des bons mots, & des rencontres qui suivent. Ils ne sont pas tous de Pogge, mais comme c'est lui qui les a tous recueillis, on a cru qu'il étoit juste de les mettre sur son compte.*

*Il a fallu au reste beaucoup de choix pour faire ce petit Recueil, parce que parmi les* Faceties *de Pogge il y a quantité d'obscenitez, d'ordures & de pauvretez; fort souvent vrai* Sotisier. *Il a tâché de faire son Apologie là-dessus, mais il se défend mal. Il est bien permis quelquefois de dire la verité en riant,*

- - - - - ridendo dicere verum
Quis vetat?

*mais il n'est jamais permis de blesser l'honnêteté & la pudeur. Je ne sai même si les habitans de* Tarente *& de* Cosenza * *pour*

 *qui*

* A facetis & humanis, sicut Lucilius à Consentinis & Tarentinis, legi cupio. *Fol. I.* Voyez Ciceron *de Fin. bon. & mal.* L. I. 32. 52.

*qui Pogge fait profession d'écrire ces Contes, tout plaisans qu'ils étoient de leur naturel, lui auroient pardonné la licence qu'il s'est donnée ici. On peut bien delasser & amuser son esprit après un grand travail, comme faisoient* Scipion (a) & Lælius, *mais il faut que les amusemens soient innocens & honnêtes, comme l'étoient les leurs.*

(a) Cicer. de Orat. l. II. p. 310.

*Pogge est d'autant plus coupable de s'être émancipé comme il a fait, que lorsqu'il ramassa ce Recueil il étoit dans un âge, où il n'y a plus que le retour involontaire à l'enfance, qui puisse faire excuser les sotises & les folies. Cependant il paroît charmé de ces Contes & il s'en applaudit dans son Invective contre Laurent Valle, qui les avoit critiquez. Il prétend même qu'ils faisoient les délices des Savans, & qu'on les lisoit avec avidité dans toute l'Europe. Ce bel Esprit nous donne ici un grand exemple de l'aveuglement des hommes sur leurs propres défauts & sur leurs propres Productions.* Antoine de Palerme *son ami, homme à bons ou à mechans mots, avoit fait un Poeme licentieux, sous le titre d'*Hermaphrodite. *Dans une Lettre que Pogge lui écrit là-dessus, il fait main basse sur*

Pogg. Op. p. 15.

*les*

*Anciens qui ont écrit des obscenitez,* *mme* Catulle, Martial *&c. sans épar-* *r même les* Platons *& les* Catons, *z qui la gravité Philosophique a quel-* *efois souffert de grandes éclipses.* Il *st* point permis à un honnête hom- *e, dit Pogge,* de badiner comme un *let*, ni à un homme d'esprit de le faire *mme* un bouffon *. *Il exhorte en mê-* *tems son ami à se corriger de ce défaut.* *insi Pogge s'est fait par avance son pro-* *à lui-même, sans attendre celui que lui* *t fait là-dessus le Grand Erasme & plu-* *urs autres, avec beaucoup de raison.*

*On trouvera sans doute que parmi ces* *ns mots, il y a bien des jeux de mots;* *ais on doit considerer que c'étoit le goût* *ce tems-là, & il n'est pas indigne d'un* *mme de Lettres, de connoître les dif-* *rens goûts de chaque siècle. D'ailleurs* *oique les bons mots, qui consistent dans* *choses mêmes, soient de beaucoup pré-* *rables à ceux qui ne roulent que sur des* *roles, ou des tours de phrase, il ne faut* *urtant pas toujours rejetter ces derniers* *avec*

* Diversa sunt genera jocandi, aliud liberum minem, aliud servum decet, aliud facetum, ud scurram.

*avec trop de chagrin. Quand un jeu de mots n'est point medité, qu'il coule de source, qu'il se dit à propos & sur le champ, qu'il n'a rien de trivial & de bas, mais qu'au contraire il a je ne sai quel air nouveau, il plaît toujours, & il plaira dans tous les siècles. Si l'on retranche les jeux de mots des bons mots des plus grands hommes, il en restera fort peu. Qu'on lise non seulement Plutarque, Diogene Laërce, Athenée, Aulugelle & les autres Anciens, mais même les Modernes qui ont fait de pareils Recueils, on y trouvera quantité de mots qui pour n'être que des pointes ne laissent pas de faire plaisir. Un bon mot qui consiste dans la chose même peut avoir de la finesse, de la force, du sel & même de la sublimité, attirer l'admiration, obliger ou offenser plus vivement, mais le jeu de mots a l'avantage de divertir. En un mot, ceux qui ne parlent que par pointes sont ridicules & méprisables; mais la délicatesse de ceux, qui n'en sauroient souffrir aucune, quelque bien placée qu'elle soit, approche beaucoup du précieux.*

*On ne peut pas dire que ces bons mots le soient tous également, s'il y en a beaucoup qui tirent d'eux-mêmes leur agrément*

*ment & leur sel, on en trouvera aussi qui ne meriteroient pas grande attention, sans le relief que leur donne le caractère de ceux qui les ont dits. Ce que dit un Pape, un Empereur, un Cardinal, un Prince, un homme illustre dans la République des Lettres, fait une toute autre impression que ce que diroit un homme du commun. Quand un bon mot est en même tems un trait d'Histoire, on fait aisément grace à ce qui peut lui manquer du côté de la force & du sel. On trouvera au reste ici une assez grande varieté. Papes, Empereurs, Rois, Princes, Ecclesiastiques, Gens de Justice, Bourgeois, Païsans, tout y vient sur les rangs.*

*On a éclairci ces bons mots autant qu'on l'a pu, par de petites notes sur les tems, les lieux & les personnes, pour donner du jour à la narration. Il a falu aussi remplir des lacunes & suppléer des circonstances, sans lesquelles le recit eût été obscur & sans nulle grace. On a corrigé quantité de grosses fautes d'impression & changé je ne sai quel tour barbare que Pogge n'avoit pas encore perdu malgré sa politesse, ou, que, peut-être, il avoit pris exprès, pour être mieux entendu des gens de son tems. On n'a pas negligé non*

*plus*

*plus de marquer dans l'occasion les bons mots des autres, quand ils ont du rapport à ceux de Pogge *. On est même entré quelquefois dans la discussion de certains faits, lors qu'ils ont paru de quelque importance. Ce Recueil auroit pu grossir davantage. Mais on ne s'est pas trouvé d'humeur à se fatiguer en voulant se delasser, pour ne pas imiter la plûpart des hommes, dont les amusemens sont de veritables travaux, & qui se font de leurs plaisirs une affaire serieuse & pénible.*

* On en a tiré, par exemple, de Plutarque, d'Aulugelle, d'Antoine de Palerme, d'Æneas Sylvius, & de quelques autres.

# RECUEIL DES BONS MOTS DE POGGE,

## Et des Hommes illustres de son tems.

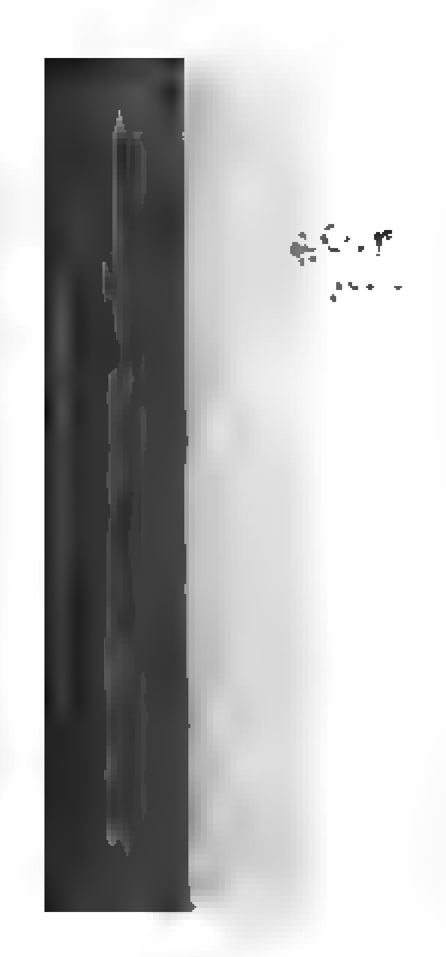
I.

ON prétend que la tête tourna à Urbain VI. après son élection au Pontificat *. Un jour que quelcun s'opiniâtroit à lui demander quelque grace qu'il ne vouloit pas accorder, *Vous avez une méchante tête*, dit-il au solliciteur. *C'est*, répondit l'autre, *ce que tout le monde dit de vous, Saint Pere.* Pogg. Op. p. 428.

Ce Pape, nommé *Bartholomée de Prignano*, étoit Archevêque de Bari avant son élection. Il agissoit envers tout le monde avec tant de hauteur, de violence & d'impetuosité qu'au rapport de Théodoric son Secretaire on le prenoit communément pour un fou. Les Car-

di-

* Il fut élu par violence à Rome en 1378. en la place de Gregoire XI.



avec les Cardinaux, pour pr
Schisme. Il traita ce Prince, p
encore par ses rares qualitez q
dignité, avec un souverain mé
jour qu'ils mangeoient ensem
gueilleux Pontife laissa si long
Prince à genoux lui présentant
qu'il fallut qu'un de ses Cardi
dit, *Saint Pere, il est tems que*
*viez.* Comme le Pape ne vou
tendre à aucune proposition d
Othon dit un jour, *vous ve*
*notre S. Pere ne sera pas* UR
*mais* TURBAIN. Cependa
mécontent qu'il étoit d'Urbai
meura toujours dans son obedienc
que la Reine son épouse s'en f
traite.

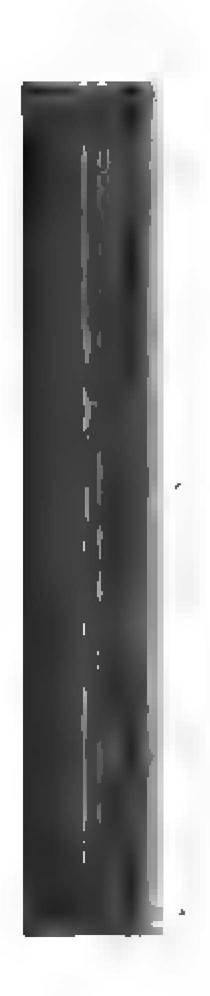
re prouva fort plaiſamment en bonne compagnie, qu'il n'y avoit rien de plus libre que cette Aſſemblée. Une certaine fille de Conſtance, diſoit-il, ſe trouva groſſe pendant le Concile. Son frere s'en étant apperçu, lui demanda, le poignard à la gorge, qui l'avoit débauchée. *C'eſt*, dit-elle, *l'ouvrage du Concile, & c'eſt de lui que je ſuis groſſe.* Cette réponſe ayant appaiſé le frere, par vénération pour la ſainte Aſſemblée ; *Que les autres*, dit-il, *demandent quel privilege ils voudront, pour moi je ne veux que celui de jouer aux autres femmes le tour qu'on a fait à ma ſœur.*

III.

Un autre faiſant peu reſpectueuſement à l'Empereur Sigiſmond des plaintes ſur le défaut de liberté à Conſtance : *Il faut bien*, répondit cet Empereur, *qu'on y ſoit bien libre, puis que vous y parlez ſi librement.*

IV.

Eugene IV. ayant fait Cardinal *Angelotto Fuſco* Romain & Evêque de Cave, un Prêtre de Rome, nommé *Laurent*, en rioit à gorge déployée. On lui demanda ce qu'il avoit à rire de ſi bon cœur. *Puiſque l'on commence*, dit-il, *à* En 1431.



à de grands malheurs. Angel
l'un & l'autre, il étoit riche
On dit même qu'il poussoit
jusqu'à *aller la nuit derober les*
*les chevêtres dans les étables de*
*& qu'ayant été une fois pris*
*par un Palfrenier, il reçut*
*rudes bastonnades.*

Auberi, Hist. des Cardin. T. II. p. 265.

Auberi veut que ce soit une
ce de Garimbert, je le veux
Quoi qu'il en soit, un jour qu
domestiques étoient sortis à
de son valet de chambre, nom
*tonel de la Roche*, qui étoit é
lui comme l'enfant de la ma
Cardinal s'endormit profonde
son lit. Le scelerat de valet de
voulant profiter de l'occasion

un râteau d'argent, dont le Cardinal se servoit lui-même pour nettoier son parc. Antonel de la Roche, ayant pris tout ce qu'il voulut dans la maison, alla tout baigné de larmes chez un neveu du Cardinal lui annoncer l'assassinat de son Oncle; Ils coururent ensemble à l'Hôtel du Cardinal, à qui ils trouverent encore quelques restes de vie. Comme le meurtrier se tenoit à une fenêtre jettant de grands cris, le Cardinal qui ne pouvoit plus parler, montra de la main cette fenêtre à son neveu, voulant lui désigner par là celui qui avoit fait le coup. *Voyez*, dit effrontément l'assassin, *il fait signe que les meurtriers sont entrez par la fenêtre.* Cependant il fut arrêté sur cet indice & ayant avoué son crime, il en reçut la juste punition. Cela arriva en 1444.

Ce Cardinal étoit un homme de fort peu de merite, & qui n'avoit l'esprit tourné qu'à la médisance. Un jour que le Pape Eugene IV. étoit à Florence, un jeune garçon de dix ans lui vint faire la reverence. Cet enfant lui fit un discours grave & spirituel, & répondit à toutes ses questions avec une justesse au dessus de son âge. *C'est l'ordinai-*

*naire*, dit là-dessus Angelotto, *que ces esprits précoces deviennent stupides, dans un âge plus avancé*. „ Il faut donc, *dit le* „ *jeune garçon au Cardinal*, que vous „ ayez été bien sage dans votre enfance.

C'est la coûtume à la Cour de Rome que quand le Pape a nommé un Cardinal, il demeure sans parler dans le Consistoire des Cardinaux jusqu'à ce que *Sa Sainteté* lui ait ouvert la bouche. On demandoit un jour au Cardinal de St. Marcel ce qui s'étoit passé dans le Consistoire. „ On a, *dit-il*, ouvert la bou- „ che au Cardinal Angelotto". *Il valoit bien mieux*, dit Pogge qui connoissoit Angelotto pour un medisant, *il valoit bien mieux, lui mettre une bonne serrure à la bouche, que de la lui ouvrir.*

V.

p. 420. La plûpart des habitans de Gayette*, gagnent leur vie par la marine. Un d'entre eux qui étoit fort pauvre se mit en mer pour amasser quelque argent, laissant à sa femme le soin de gouverner son petit ménage. Comme elle étoit jeune, jolie, & tendre, elle ne fut pas long-

* Ville Episcopale dans le Royaume de Naples où il y a un beau port.

long-tems sans se consoler de l'absence de son mari. De retour au bout de cinq ans son premier soin fut d'aller voir sa femme. Il fut agréablement surpris de trouver sa maison, toute reparée & fort agrandie. *Comment*, dit-il, *ont pû se faire ces reparations?* „ C'est, *répondit-elle*, une grace que Dieu m'a „ faite “. Le mari en remercia le Ciel. Entrant plus avant dans la maison, il voit un lit & des meubles d'une propreté au delà des facultez de l'un & de l'autre. *Ce lit & ces meubles d'où sont-ils venus?* „ De la même grace “. Pendant que le mari benissoit la bonté du Ciel envers lui, il vint un joli petit garçon, d'environ trois ans, flater sa mere. *A qui est cet enfant?* demanda le mari, *A moi*, dit la mere, *le Ciel me l'a aussi donné.* AH *pour le coup*, dit-il, *le Ciel est trop soigneux de m'avoir donné des enfans en mon absence.*

VI.

Il y avoit à Milan un Médecin qui entreprenoit de guérir les foux en un certain espace de tems. Pour y réussir il attachoit le fou jusqu'aux genoux, ou plus avant, selon le degré de folie, a un pieu dans une mare fort puante, qu'il p. 421.

*naire*, dit là-dessus Ange *esprits précoces deviennent* *un âge plus avancé.* „ Il „ *jeune garçon au Cardi* „ ayez été bien sage

C'est la coûtume me que quand le Cardinal, il Consistoire des *Sa Sainteté* lui demandoit un Marcel ce qu sistoire. „ „ che au *toit bien* *cette* soit Ang pour aller à *toit bien* Cavalier. *fort* *e poing, comment* *en faites-vous?* „

420. I *est* pour prendre des *est-ce que vous avez* „ Ce sont des chiens pou le Gibier". *Mais co vient-il par an de ce gibier* *duquel il faut tant* „ Fort peu de chose, di „ peut-être six ducats". *du cheval, des oiseaux &* *quoi monte-t-elle?* „ A cin

*fuyez-vous-en, je vous* ... *avant que le Mede-* ... *vous entendoit, il* ... *jusqu'au men-*

... du tems ... cin, ... mala- ... fort de ... pas l'inven- ... *nius Musa* son ... ordonnez à Ho- ... ers.

*Nam mihi Baias*
*vacuas Antonius, & tamen illis*
*invisum, gelida quum perluor unda*
*... dium frigus.*

Horat. Ep. L. I. Epist. XV. *init.*

J'apprends de Mr. Dacier qu'Antonius Musa avoit tué le jeune Marcellus par ses bains froids. On appelloit ceux qui se baignoient dans l'eau froide *psychrolytes*. Seneque étoit de ce nombre. Pline ne goûtoit pas cette ordonnance. *Il ne faut point douter*, dit-il, *que tous les Medecins ne trafiquent de notre vie pour acquerir de la reputation en inventant quelque chose de nouveau.*

Senec. Ep. 53. & 83.

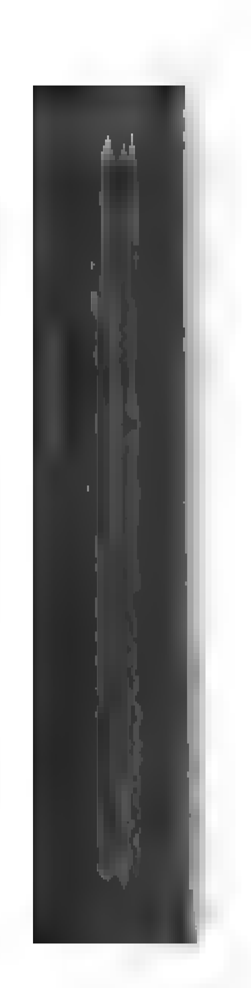
avoit dans sa cour, & le laissoit, sans manger, jusqu'à ce qu'il donnât quelques marques de Raison. Un jour on lui en amena un qu'il mit dans l'eau jusqu'aux cuisses. Quand il eût été là quinze jours, il pria le Médecin de l'en tirer, ce qu'il fit à condition qu'il ne sortiroit pas de la cour. Il vint là par hazard, un Cavalier qui avoit des oiseaux & des chiens de chasse. Comme le fou ne se souvenoit plus de ce qu'il avoit vû pendant sa démence; *Apprenez-moi, je vous prie*, dit-il au Cavalier, *sur quoi vous êtes monté, & à quel usage vous sert cette monture?* „ C'est „ un cheval pour aller à la chasse, répondit le Cavalier. *Ce que vous tenez sur le poing, comment l'appelle-t-on, & qu'en faites-vous?* „ C'est un Epervier pour prendre des perdrix“. *Et qu'est-ce que vous avez autour de vous?* „ Ce sont des chiens pour faire partir „ le Gibier“. *Mais combien vous revient-il par an de ce gibier, pour la capture duquel il faut tant de préparatifs?* „ Fort peu de chose, dit le Chasseur, „ peut-être six ducats“. *Et la dépense du cheval, des oiseaux & des chiens, à quoi monte-t-elle?* „ A cinquante“. *Hé!* dit

:t alors le fou, *fuyez-vous-en, je vous rie, au plus vîte, avant que le Medec n vienne; car s'il vous entendoit, il ous mettroit dans la mare jusqu'au menon.*

L'Histoire nous apprend que du tems e Neron, il y avoit un Medecin, ommé *Thessalus*, qui jettoit ses malaes dans de l'eau froide au plus fort de hyver. Il n'étoit pourtant pas l'inventur de ces bains. *Antonius Musa* son rédecesseur les avoit ordonnez à Horace, temoin ces vers. Horat. Ep. L. I. Epist. XV. *init.*

*Nam mihi Baias*
*Musa supervacuas Antonius, & tamen illis*
*Me facit invisum, gelida quum perluor unda*
*Per medium frigus.*

J'apprends de Mr. Dacier qu'Antoius Musa avoit tué le jeune Marcellus ar ses bains froids. On appelloit ceux ui se baignoient dans l'eau froide *psybrolytes*. Seneque étoit de ce nombre. Senec. Ep. 53. & 83. line ne goûtoit pas cette ordonnance. *l ne faut point douter*, dit-il, *que tous es Medecins ne trafiquent de notre vie pour cquerir de la reputation en inventant uelque chose de nouveau.*



fe levoit tous les jours fort tar
me fes camarades le railloient
reffe : „ J'ai, *dit-il*, tous les
„ plaidoyer à entendre entre l
„ & la Diligence. Celle-ci q
„ à me lever, pour m'occupe
„ que chofe d'utile : L'autre
„ tient qu'il fait fort bon dan
„ lit bien chaud, & que le re
„ mieux que le travail. Pendan
„ difputent ainfi je les écoute,
„ qu'elles foient d'accord ; &
„ qui fait que je fuis fi long-te

VIII.

p. 425. Il y avoit dans quelque Ville
Apoutin un Prêtre fi ignorant
fachant pas même les fêtes de
ne les annonçoit point au peupl

Rameaux, & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'olivier & de palmier, il s'apperçut qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Paroissiens. Huit jours après étant de retour il fit aussi amasser des rameaux le Samedi, & le lendemain il dit à son peuple. „ C'est aujourd'hui „ le jour des Rameaux; dans huit jours „ ce sera Pâques, cependant il faut fai- „ re pénitence toute cette semaine, & „ on ne jeûnera pas plus long-tems cet- „ te année, parce que le Carême est „ arrivé fort tard, à cause du froid & „ des mauvais chemins.

IX.

Quelques-uns des Paroissiens du même Curé furent envoyez à *Arezzo* * acheter un Crucifix de bois pour mettre dans leur Eglise. L'ouvrier auquel ils s'adresserent voyant en eux des gens stupides, qui ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes, voulut se divertir à leurs depens. Il leur demanda s'ils vouloient avoir un Crucifix vivant, ou, un Crucifix mort? Les bonnes gens ayant déliberé entre eux, répondi- Ibid.

* Ville du Florentin proche de Florence.

dirent qu'ils aimoient mieux un Crucifix vivant, parce que s'il n'agréoit pas à la Paroisse, on pourroit toujours le tuer; au lieu que si on en portoit un mort, on ne pourroit pas le faire revivre.

X.

p. 431. * Il fut élu Pape en 1389. Boniface IX.* étoit Napolitain de la Maison des *Tomacelli*. On appelle de ce nom en Italie, un certain farci fait avec du foye de cochon. Ce Pape entrant un jour à Perouse, accompagné de ses freres & de ses parens qui étoient en grand nombre; Le peuple demandoit qui étoient les gens qui le suivoient; *ce sont*, répondit-on, *des Tomacelli*. Ho ho, dit un plaisant, il falloit que ce cochon-là eût un foye bien grand pour en faire tant de *Tomacelli*.

Les Peroufins passent pour être naturellement plaisans.

XI.

Ibid. Le Curé d'un Village de Toscane avoit un chien qu'il aimoit beaucoup. Le chien étant mort le Curé l'enterra dans le cimetiere. L'Evêque qui n'ignoroit pas que le Curé étoit riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amande. Le Curé connoissoit bien le caractere de l'Evêque. Il va le trouver, avec une cin-

inquantaine de Ducats. D'abord l'Evê-
que menace le Curé de le faire mettre
n prison, comme un profane & un
mpie. „ O si vous saviez, Monsei-
„ gneur, combien ce Chien avoit d'es-
„ prit, vous conviendriez avec moi
„ qu'il méritoit bien d'être enterré a-
„ vec des hommes; Il en a marqué
„ pendant toute sa vie, mais sur tout
„ à sa mort". *Qu'a-t-il donc fait?* dit
'Evêque. „ Il a fait, *dit-il*, son Tes-
„ tament, & sachant que vous n'étiez
„ pas fort à votre aise; il vous a legué
„ ces cinquante Ducats que je vous ap-
„ porte". L'Evêque accepta le pre-
sent; approuva la sepulture; & donna
l'absolution au Prêtre.

XI.

Il y avoit à *Cingoli* Bourg dans la Marche d'Ancone, un homme fort riche, & sur tout fort pécunieux. Le Seigneur de ce lieu avide du bien d'autrui, chercha querelle au Bourgeois, le fit venir chez lui, & le menaça de le faire pendre, lui disant qu'il avoit conspiré contre lui. Le bon Bourgeois de nier le fait de toute sa force. *Oui*, dit le Seigneur, *vous cachez chez vous ceux à qui j'en veux.* Le Bourgeois voyant bien

bien qu'on en vouloit à ses Ducats, dit au Tyran qu'il n'avoit qu'à envoyer chez lui ses gens, & qu'il leur remettroit ses ennemis cachez. Il donna son argent, en disant ; *prenez, voila les prétendus ennemis de Monseigneur, qui ont été encore plus les miens.*

XII.

p. 432. Les Equivoques sont quelquefois un jeu assez plaisant. Un homme ayant perdu tout son argent au jeu pleuroit à chaudes larmes. Quelqu'un l'ayant rencontré dans cet état, lui demanda ce qu'il avoit à pleurer. *Je n'ai rien*, dit-il ; „ Puisque vous n'avez rien, pour„ quoi pleurez-vous donc "? *C'est justement parce que je n'ai rien que je pleure.* Si l'autre l'entendit, il fit au moins semblant de ne l'entendre pas, & le laissa là sans lui rien offrir.

XIII.

Ibid. Un jour de S. Etienne un Moine devoit faire le Panegyrique de ce Saint. Comme il étoit déja tard les Prêtres qui avoient faim craignant que le Prédicateur ne fût trop long, le prierent à l'oreille d'abreger. Le Religieux monte en chaire, & après un petit préambule ; *Mes freres*, dit-il, *il y a aujourd'hui*

*ı un an que je vous dis tout ce qui se dire touchant le Saint du jour. Comme 'ai pas appris qu'il ait rien fait de veau depuis, je n'ai rien non plus à ter à ce que j'en dis alors.* Là-dessus il e signe de la croix & s'en alla.

XIV.

Gregoire XII. avoit juré avant son ction de ceder le Pontificat pour miner le Schisme. Quand il fut Pa- il éluda l'execution de sa promesse mille tergiversations. *Vous verrez,* à-dessus le Cardinal de Bourdeaux, ogge, *que le Pape nous montrera le iore; comme fit cet imposteur au peu- le Bologne, qui s'étoit assemblé pour oir voler, comme il l'avoit promis.* p. 435.

XV.

Dante * *Alligeri* celebre Poëte Flo- in du XIII. siécle étoit pauvre, & t été exilé de sa patrie, ne vivoit fort maigrement à Verone aux dé- d'un Prince de la Scala (a) nommé s. Ce Prince avoit auprès de lui un e Florentin qui étoit un homme à fait méprisable & qui ne pou- voit p. 436.

(a) Autrement *Scaliger.*

* Voyez l'éloge de Dante dans Paul Jove p. 7. ns Pogge *de Infelic. Princip.*

voit servir que de jouet. Cependant La Scala le combloit de biens & laissoit Dante dans la misere. „ D'où vient, „ *dit un jour le fou à Dante*, que vous „ êtes pauvre, vous qui êtes si habile „ homme, & que je suis riche, moi, „ qui ne suis qu'un ignorant & un fou? *Je deviendrai riche*, dit-il, *quand j'aurai rencontré un homme de mon caractere, comme vous en avez trouvé un du vôtre.* Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir l'Epitaphe que Dante se fit lui-même, comme elle est dans Paul Jove.

*Jura Monarchiæ, Superos, Phlegethonta, Lacusque*
*Lustrando cecini, voluerunt fata quousque.*
*Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,*
*Auctoremque suum petiit felicior astris,*
*Hic claudor Dantes, patriis extorris ab oris;*
*Quem genuit parvi Florentia mater amoris.*

J'ai ouï dire que les Italiens ne citent jamais le Poëte Dante, sans mettre la main au chapeau. Cependant la plûpart des mots que Pogge en rapporte ne répondent gueres à cette haute reputation. Il faut pourtant les mettre ici pour faire honneur au nom de Dante.
p. 437. Un jour qu'il étoit accoudé sur l'Autel d'une

d'une Eglise de Florence, sans doute dans quelque reverie Poëtique, un fâcheux le vint interrompre. „ Quelle „ est, *lui dit Dante*, la plus grosse de „ toutes les bêtes "? *C'est l'Elephant*, dit l'importun. *Eh bien! Elephant, retirez-vous*, & ne troublez pas des méditations plus importantes que ce que vous avez à me dire.

Marot a fait à peu près le même Conte en Vers.

Oeuvres de Clement Marot. p. 373. Edit de Roüen. 1607.

Bien, laissez-moy, ce disoit une
A un Sot qui luy desplaisoit :
Ce lourdaut tousjours m'importune :
Puis j'ouïs qu'elle luy disoit,
La plus grosse beste qui soit
Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle ?
Un Elephant, Madamoiselle,
Me semble qu'on la nomme ainsi,
Pour Dieu (Elephant, ce dit-elle)
Va t'en donc, laisse moy icy.

Dante avoit une femme dont les galanteries faisoient beaucoup d'éclat. Ses amis lui reprochant souvent son indulgence, & le peu de soin qu'il avoit de sa reputation, il querelloit sa femme : Elle de pleurer, de crier à la calomnie.

Les

Les amis de Dante étant revenus à la charge, *Dites-moi, je vous prie, qui de vous ou de ma femme doit mieux savoir sa vie?* „ C'est elle, repondit-on: *Eh bien, elle soutient que vous en avez tous menti; Ne me rompez donc plus la tête.*

Le même Poëte étoit un jour à table entre les deux Seigneurs de Verone, qui s'appelloient *Canis*, c'est-à-dire, *Chien*. Les valets se divertissoient à mettre tout doucement tous les os aux pieds de Dante. Quand on se fut levé de table, tout le monde étant étonné de ne voir des os qu'en sa place; „ Il „ n'est pas surprenant, *dit-il*, que les „ *chiens* ayent mangé leurs os, pour „ moi je ne suis pas un *chien*.

Puis qu'on a eu occasion de parler des Princes de la Scala ou des Scaligers, Seigneurs de Verone, on donnera ici un Memoire curieux sur cette maison, qui m'a été communiqué par un habile Ministre de mes amis qui l'apporta de Verone à son retour d'Italie, où il étoit allé en qualité de Chapelain de Madame la Générale du Hamel, dont le mari commandoit les troupes de la République de Venise en Morée. Au reste le

Mr. Vincent, Pasteur à Berlin.

le grand Joseph Scaliger prétendoit être de cette Maison, & il y a beaucoup d'apparence qu'il en étoit, quoi qu'on le lui ait contesté.

## MÉMOIRE *touchant la Maison des* SCALIGERS.

„ Les Ancêtres des Scaligers Prin„ ces de Verone tenoient dès le 10. „ siècle un rang considérable parmi la „ Noblesse de cette Ville, mais ils „ n'avoient pas encore eu des Emplois „ distinguez.

„ Le premier de cette illustre famil„ le, qui eut quelque part au Gouver„ nement de Verone, s'appelloit *Masti„ no della Scala*. Il fut élû *Podestat* „ l'année 1260. Sa droiture, & son 1260.
„ intégrité lui gagnérent l'estime, & „ l'affection de tous les gens de bien. „ Mais quelques scélérats qui crai„ gnoient la sévérité de ce Magistrat, „ l'assassinérent dans le tems qu'il pas„ soit à son ordinaire devant la Pla„ ce qu'on nomme la *Place des Sei„ gneurs*.

„ Les Veronois ayant puni les Assas„ sins du dernier supplice, éleverent

„ *Albert Scaliger* à la charge de *Capi-*
1278. „ *taine Général.* Il l'exerça pendant
„ 22. ans avec beaucoup de prudence,
„ & de valeur. Après avoir rendu des
„ services importans à la République,
„ Albert mourut d'hydropisie le 10.
„ Septembre 1301.

1301. „ *Barthelemi Scaliger* son fils aîné
„ lui succéda dans ses emplois, mais
„ Verone n'eut pas le bonheur de le
„ posséder long tems ; il mourut au
„ mois de Mai 1303.

„ Cette mort prématurée remplit
„ les Veronois de consternation, & de
„ douleur. La perte de ce Général leur
„ étoit d'autant plus sensible qu'ils a-
„ voient espéré que par son secours ils
„ seroient à l'abri des guerres Civiles
„ qui desoloient alors l'Italie.

„ On ne trouva point de meilleur
„ moyen de reparer cette perte qu'en
„ partageant le Gouvernement de Ve-
„ rone entre les deux fils de ce Barthéle-
1304. „ mi, savoir *Alboin*, & *Canefrancesco.*
„ Alboin avoit plusieurs bonnes quali-
„ tez, mais nulle inclination pour les
„ armes. Bien different, à cet égard,
„ de Canefrancesco qui sembloit n'être
„ né que pour la guerre. Pour profiter
„ de

e cet avantage il proposa à son frére
iné de lui ceder sa part du commandement des troupes. Alboin qui ne
oupiroit qu'après le repos accepta
ette proposition. Il y consentit avec
'autant moins de peine, que son
rere n'ayant point d'enfans, cet
mploi devoit rentrer naturellement
ans sa famille.

Alors Canefrancesco se trouvant
eul à la tête des troupes marcha
roit à Vicence, qui n'étant pas en
tat de lui resister long-tems se soumit au Vainqueur. Padoue, & Tréviſe furent aussi contraintes de se rendre.

Ce Conquerant enflé du succès de
es armes, prit le surnom de *Grand*,
changeant son nom de Canefrancesco,
n celui de *Canegrande* qu'il porta
oujours dans la suite. Il méditoit
le nouvelles conquêtes, quand la
nort vint terminer ses jours le 22.
Juillet 1328. On fit ses obséques
dans Verone avec tout le deuil, &
tous les honneurs qui lui étoient dûs.
Son corps fut inhumé dans l'Eglise de Ste. Marie antique, & l'on
grava sur son tombeau en caracte-



" firent presque oublier l
" venoit de commettre.
" son Eloge dans l'Epit
" donna de graver sur son

" *Scaliger hâc nitidâ cubo Consig*
" *Urbibus optatus Latii; sine fine*
" *Ille ego sum gemina qui gentis*
" *Justitiâque meos mixtâ pietat*
" *Inclyta cui virtus, cui pax tr*
" *Inconcussa, dabunt famam per*

" Si la Domination de
" fut pas éteinte par la
" signorio, elle en fut
" trement affoiblie.

1375. " De deux de ses fils
" derent, *Barthelemi*, &

„ des étoient presque aussi fréquents
„ dans cette Maison qu'à la Porte Ot-
„ tomane.

„ La Justice Divine ne laissa pas im-
„ puni le crime d'Antoine. Sa vie fut
„ un tissu perpetuel de revers & d'in-
„ fortunes. *Jean Galeasse* Duc de Mi-
„ lan le vint attaquer avec tant de vi-
„ gueur qu'il l'obligea de prendre la 1387.
„ fuite, & de se réfugier à Venise. Pogg. Hist Flor. p. 85.

„ La mort de Galeasse arrivée peu
„ de tems après sembloit avoir terminé
„ les malheurs d'Antoine. Mais au lieu
„ d'être rappellé, comme il avoit su-
„ jet de s'y attendre, il eut encore la
„ mortification de voir qu'on lui pré-
„ fera *Guillaume Scaliger*.

„ Ce dernier fut encore plus mal-
„ heureux que son Competiteur. Dix
„ jours après son élevation l'an 1404. 1404.
„ il fut empoisonné par François de
„ Carrare Seigneur de Padoüe.

„ Ainsi finit, avec Guillaume, la
„ Domination des Seigneurs della Sca-
„ la, après avoir duré l'espace d'envi-
„ ron 144. années.

„ François de Carrare, n'ayant plus
„ de rival à craindre, s'empara du Gou-
„ vernement de Verone. Il ne jouït

„ pas long-tems du fruit de son parricide. Les Venitiens le vinrent attaquer dans Verone qui leur ouvrit les portes, pour se délivrer de cet Usurpateur. Le Duc de Milan jaloux de cette conquête la leur voulut enlever. Pour décider par les armes du sort de cette Ville qui étoit commis au pillage, on en vint aux armes. La victoire balança quelque tems; mais enfin elle se déclara pour les Seigneurs de Venise.

1405. „ Leur nouveau Gouvernement fut assez paisible jusqu'à l'an 1509. Il fut alors interrompu par l'Empereur Maximilien qui se rendit Maître de Verone, & qui la posseda jusqu'à l'an 1517. Mais enfin il fut obligé de la ceder au Senat de Venise qui la gouverne encore.

1509.

A Berlin le 16. d'Avril 1719.

Ph. Berg. Chron. p. 355. On apprend de Philippe de Bergame que Pierre Paul Verger de Capo d'Istria avoit écrit la Vie des Scaligers.

XVI.

p. 437. Un Domestique du Duc d'Orleans qui n'avoit que des inclinations basses, l'ayant

l'ayant prié un jour de le faire noble, *Je pourrois bien*, dit le Duc, *vous faire riche, mais pour* noble *cela est impossible*. Cela revient à un mot de l'Empereur Sigismond. Ce Prince ayant annobli un Docteur, celui-ci s'alla mettre au rang des Nobles, au lieu de se mettre comme à son ordinaire parmi les Docteurs. *C'est un grand fou*, dit l'Empereur, *je puis tous les jours faire mille Gentils-hommes, & dans mille ans je ne saurois faire un homme docte.* Hist. du Conc. de Const. p. 48.

XVII.

Il y a un endroit dans le Royaume de Naples fort exposé aux assassins & aux voleurs. Un Berger de cette contrée alla un jour se confesser d'avoir avalé quelques goutes de lait un jour de jeûne, comme s'il eût commis un grand crime. Le Confesseur lui ayant demandé s'il ne se sentoit point coupable d'autre péché. *Non*, dit le Berger. „ Mais, „ *dit le Confesseur*, ne vous est-il jamais arrivé de vous joindre avec vos „ camarades pour dépouiller & pour „ assassiner les passans "? *Oh!* dit-il, *cela nous est ordinaire, & nous n'en faisons point de conscience.* p. 435.

## XVIII.

En 1376. p. 435. Pendant la guerre que Gregoire XI. eut avec les Florentins ; Bologne fut assiegée par les troupes Bretonnes, que ce Pape avoit envoyées contre eux. Elles avoient à leur tête *Robert Cardinal de Geneve* qui en 1378. fut fait Pape sous le nom de Clement VII. Le Légat assiegeoit la place où s'étoit renfermé *Rodolphe Varan de Camerino* *, Général Florentin, pour la garder, & pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque sedition. Il se faisoit des sorties & il se donnoit des escarmouches. Un jour le Cardinal Légat envoya un heraut à Rodolphe lui demander pourquoi il ne sortoit pas de la place pour combattre ? *Je n'en sors pas*, lui fit-il dire, *afin que vous n'y entriez pas.*

Ce Général Florentin a passé pour un homme de prudence & de valeur, mais de son propre aveu il étoit fort inconstant. Quand on le lui reprochoit, il ne répondoit autre chose, si ce n'est, *qu'il lui étoit impossible de dormir longtems sur un même côté.*

XIX.

* Ville de l'Etat de l'Eglise dans la Marche d'Ancone.

XIX.

Dans la guerre dont on vient de parler, Rodolphe ayant quitté les Florentins pour se ranger dans le parti du Pape; il fut peint à Florence, la tête renversée, comme on y effigie les traîtres. Cependant on ne laissoit pas de traiter avec lui de la paix avec le Pape. Ayant su qu'il devoit venir chez lui des Députez de Florence à ce sujet, il se mit au lit, fit fermer les fenêtres de sa chambre, allumer du feu, & se couvrit de bonnes fourrures. Les Deputez lui ayant demandé s'il étoit malade: *Je suis*, dit-il, *tout morfondu d'avoir été si long-tems tout nud la nuit dans vos places publiques.* En 1371 P. 436.

XX.

Le même Général, voyant un jour les habitans de la Ville de Camerino se divertir à quelque combat, fut blessé legerement d'une flêche tirée contre lui sans y penser. Comme on condamnoit celui qui avoit fait le coup à lui couper la main, il commanda qu'on le laissât aller, en disant *que la sentence auroit pû être utile avant qu'il fût blessé.* Ibid.

XXI.

Lorsque Louis Duc d'Anjou alla en Ita-

Italie pour prendre possession du Royau-
1410. me de Naples dont Jeanne de Sicile
140. l'avoit fait heritier, il porta avec lui quantité de pierreries. Un jour qu'il les montroit au Général Rodolphe, ce dernier lui demanda combien on estimoit ces Joyaux, & à quoi ils servoient. „ On en fait grand cas, *dit le* „ *Duc d'Anjou*: mais cela ne rapporte „ rien". *J'aime donc mieux*, dit Rodolphe, *deux grosses pierres que j'ai chez moi, elles ne m'ont coûté que dix Florins, & elles m'en rapportent deux cens par an.* C'étoit des meules de moulin.

XXII.

141. Un habitant de Camerino étant prêt à partir pour faire, disoit-il, le tour du Monde: Vous n'avez seulement, lui dit Rodolphe, qu'à aller à *Macerata* * vous y verrez tout ce qu'on peut voir au monde; de la Terre, de l'Eau, des Côteaux, des Vallées, des Montagnes, des Plaines, des Bois, des Forêts. Vous ne verrez rien autre chose en courant tout le Monde.

C'est à peu près le même Conte qui a

* Petite Ville de l'Etat de l'Eglise proche Camerino qui est aussi du même Etat.

a été mis depuis peu en vers par un Auteur anonyme.

Voyez les *Nouvelles Litteraires*, du 25 Fevrier 1719.

## O D E.

D'où vous vient cette folle envie
De voir les païs étrangers,
Et d'aller par mille dangers
Risquer d'accourcir votre vie?
Contemplant de votre maison
La Seine en de vastes Campagnes,
Et sur les fins de l'horison
Le Ciel joint avec les Montagnes;
Croyez, sans changer de Zenit,
Que c'est où le Monde finit.

Dans un petit coin de la France
Vous le voyez en raccourci:
Ailleurs c'est de même qu'ici,
Du moins c'est peu de difference.
Partout où vous vous trouverez,
Après des travaux difficiles,
Comme où vous êtes, vous verrez
Des Fleuves, des Champs & des Villes,
Qui ne meritent pas le soin
De les aller chercher si loin.

Vous brûlez de voir l'Italie,
Et depuis long-tems entêté,
Vous nourrissez cette folie.

Pensez-vous y voir de vos yeux
Les anciens Vainqueurs de la Terre ?
Non, au lieu de ces Demi-Dieux,
Ce sont des racleurs de Guiterre,
Pour des Heros, des Arlequins,
Et pour des Brutes, des Tarquins.

Je le repete, & vous souvienne,
Que je vous l'ai prôné toujours :
Rome, l'objet de vos amours,
N'est qu'un squelette de l'ancienne ;
La fameuse & vieille Cité,
Dont à peine on voit quelque trace
De ce qu'elle a jadis été,
N'a plus que le nom & la place.
Le Tibre est son seul monument,
Qui reste & coule tristement.

Ses Arcs pompeux, ses Bains superbes,
Ses Tours, ses Cirques orgueilleux,
Et ses Aqueducs merveilleux,
Sont couverts de ronces & d'herbes.
Les blocs de marbre répandus
Dans d'épaisses touffes d'épines
Tant d'excellens monceaux perdus,
Sous les effroyables ruines,
Quand leur aspect vient vous saisir,
Font plus d'horreur que de plaisir.

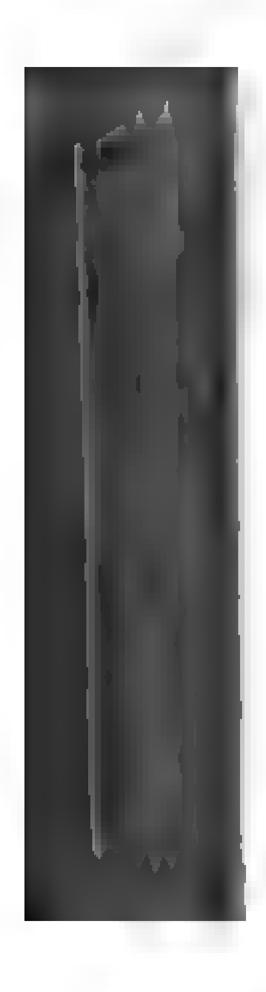
Les Châteaux de Tibur, de Bayes,
Dans les Histoires si vantez,

Ne

Ne font aujourd'hui frequentez,
Que des Hiboux & des Orfrayes.
Broffant des fentiers malaifez,
On trouve dans ces Champs funeftes,
Des troncs fecs, des canaux brifez:
Qui font les miferables reftes
Des Parcs charmans, où les Heros
Goutoient le frais & le repos.

Pour voir dans Rome triomphante,
Les Scipions & les Céfars,
J'aurois pu franchir les hafards
Qu'un pénible voyage enfante;
Pour y voir le fage Senat
Qui gouvernoit ce grand Empire;
Pour y voir la pompe & l'éclat
De l'or, du jafpe & du porphyre;
Enfin fes ornemens divers,
Depouilles de tout l'Univers.

Mais pour voir des pans de murailles
Et de pitoyables débris,
Quitter votre Epoufe, Paris,
Et l'incomparable Verfailles,
Paffer des Mers, grimper des Monts,
Que la Nature nous oppofe:
De bonne foi nous vous fommons
De nous en dire une autre caufe,
Ou de nous laiffer perdre à tous
Les fentimens qu'on a de vous.



Arrêta feul toute une Armée :
Et d'autres lieux, malgré le tem
Connus par des faits éclatants.

Sans s'embaraffer la cervelle,
Ni prendre le foin d'y rever,
Gens attitrez vous font trouver
L'ancienne Rome en la nouvell
Pompée avoit là fa maifon ;
C'eft ici qu'habitoit Sallufte ;
Là logeoit Brutus, là Pifon :
Ici fut le Palais d'Augufte ;
Et mille autres abfurditez
De ces Reveurs d'Antiquitez.

A chaque mot, chaque fadaif
De l'Antiquaire prétendu,
Je vous vois furpris, éperdu,

Tout nous passe pour verité,
Quand notre gout en est flatté.

Si la Peinture vous attache,
Rome aura pour vous de réel
Les Ouvrages de Raphaël,
De Michel Ange & du Carache.
Mais bannissant les préjugez,
Qui les élevent sur les autres,
Ces vieux Peintres si louangez,
Comparez à beaucoup des nôtres,
N'auront que l'avantage heureux
D'avoir le droit d'ainez sur eux.

Vous devorerez de la vuë
Jusqu'aux moindres traits de leurs mains;
Le nom des vieux Peintres Romains
Est un ressort qui vous remue.
Je le sai, mais que la Raison
Sur votre passion l'emporte;
Pourquoi quitter votre Maison?
De Troye est presque à votre porte,
Et l'ami Bouys, sans le vanter,
Devroit assez vous contenter.

Puisqu'enfin ni moi, ni personne
Ne pouvons arrêter vos pas,
Adieu donc, mais n'oubliez pas
Deux bons avis que je vous donne.

Pendant la paix que les Ven
rent pour dix ans avec Philipp
Milan, la guerre s'alluma entre
rentins & ce Duc. Les Venitie
tant de l'occasion lui enlever
ques places. Ce qui le contr
quitter la guerre de Florence
fendre son païs. Un Venitien
là-dessus à un Florentin: *Vous*
*vez votre Liberté.* „ Vous ne
„ pas délivrez, *dit le Florent*
„ nous vous avons rendus traît

p. 442. Vers le commencement du 15. siècle.

X X I V.

Un homme d'Ancone, gr
leur, déplorant un jour fort t
ment la décadence de l'Empire
comme si c'eût été un événem

p. 442.

„ nois qui ayant entendu raconter la
„ mort de Roland arrivée depuis envi-
„ ron sept cens ans, s'en alla tout éplo-
„ ré dire à sa femme: *Ah! quel mal-*
„ *heur! on vient de m'apprendre la mort*
„ *de Roland qui défendoit si bien les*
„ *Chrétiens.*

XXV.

Un de ces Chanteurs d'Italie qui les jours de fête récitent au peuple les actions des grands hommes, annonça un jour que le lendemain il chanteroit la mort d'*Hector*. Un homme simple qui étoit dans la foule alla la bourse à la main trouver le Chanteur, le priant instamment de ne pas faire mourir si tôt un si grand Heros. Le Chanteur differa autant de jours que la dupe eut de l'argent pour lui payer ses délais. Enfin l'argent ayant manqué, il fallut que le pauvre homme entendît, à son grand regret, raconter la mort d'Hector. Ibid.

XXVI.

Il y avoit à Florence un Gentilhomme qui avoit une fort méchante femme, & sur tout fort babillarde. Elle n'alloit jamais à confesse qu'elle ne revelât au Curé tous les pechez de son mari. Le Curé en reprenoit souvent le p. 443.

mari. Mais ce dernier étant allé aussi à Confesse au même Prêtre; *Je ne viens pas*, lui dit-il, *pour me confesser, mais pour vous dire que cela n'est pas nécessaire, parce que ma femme vous fait souvent toute ma Confession.*

XXVII.

Ibid. Un certain faineant de Florence, homme sans profession & sans bien, ayant appris qu'un Medecin avoit composé des pillules, qui lui faisoient gagner beaucoup d'argent, se mit aussi à en faire en grand nombre. Il les donnoit indifferemment pour toute sorte de maladies; c'étoit une selle à tous chevaux. Comme elles réussissoient quelquefois par hazard, il passa bien-tôt pour un grand Medecin. Un jour un homme de la Campagne qui avoit perdu son âne lui demanda s'il n'avoit point quelque remede pour le lui faire retrouver. *Oui*, dit-il, *vous n'avez qu'à avaler six de mes pillules.* Il les avale & s'en va. Etant en chemin pour s'en retourner, les pillules operoient bien fort, il falut se détourner dans un endroit marécageux, où il y avoit des roseaux. Là il apperçut son âne qui paissoit. Là-dessus ne doutant point de l'effet des pillules, il s'en

'en alla publier par tout qu'il avoit rouvé un grand Medecin, qui non seulement guerissoit les maladies, mais qui aisoit retrouver les ânes à ceux qui les avoient perdus.

XXVIII.

Antonio Lusco dont on parloit tout à l'heure étoit un homme à bons contes. Il dit un jour qu'étant allé à Sienne avec un Venitien fort simple peu accoûtumé à monter à cheval ils coucherent dans une auberge où il y avoit quantité de Cavaliers. Quand il fallut partir chacun prend son cheval sans que le bon Venitien branlât de sa place. Antoine lui ayant demandé à quoi il s'amusoit pendant que tous les autres étoient déja à cheval. „ Je suis, *dit-il*, prêt à „ partir, mais comme je ne saurois re„ connoître mon cheval entre tant d'au„ tres, j'attens que tout le monde soit „ parti, parce que celui qui restera sera „ le mien. p. 444.

XXIX.

Il y avoit à Rome un Cardinal * nommé p. 445.

* Il faut que ce soit *Thomas Brancacio* Napolitain, neveu de Jean XXIII. & à peu près de même humeur que son oncle. Ce Cardinal deshonora sa famille & sa dignité par ses mauvaises mœurs,

mé le Cardinal de Naples, homme [illegible] esprit & sans merite. Il rioit toujours [illegible] comme on peut juger, le plus souvent sans sujet. Un jour revenant d'auprès du Pape quelqu'un qui le vit rire dit à son voisin : *Vous verrez qu'il rit de la sottise du Pape d'avoir fait un [illegible] comme lui Cardinal.*

XXX.

Ibid.

Le Concile de Constance envoya en Espagne deux Moines noirs * à [illegible] XIII. pour l'obliger à renoncer au Pontificat & pour les citer devant ce Concile. Dès que cet Antipape les vit : *Voila*, dit-il, *deux corbeaux qui viennent fondre sur moi. Il n'est pas surprenant*, lui repartit un des Peres, *que des corbeaux se jettent sur un corps mort*, lui reprochant par là qu'étant condamné par le Concile, il ne devoit plus être regardé que comme un Cadavre. Comme ce même Antipape défendoit ses droits avec chaleur devant ces deux Abbez : *C'est ici*, crioit-il, *c'est ici qu'est l'Arche de Noé*, voulant dire, l'Arche de

Ce mot est rapporté dans l'*Hist. du Conc. de Const.* p. 452.

mœurs, & par ses extravagances au rapport de Ciaconius & d'Auberi.

* C'est ainsi qu'on appelle les Benedictins,

de l'Alliance. *Il est vrai*, lui dit un des Benedictins, *qu'il y avoit bien des bêtes dans l'Arche de Noé.*

XXXI.

Deux hommes allerent chez un Notaire pour faire dresser un contrat de vente; Ce Notaire qui avoit vû des formulaires de Contrat, mais qui n'en avoit jamais fait, leur demanda leurs noms. L'un dit qu'il s'appelloit *Jean*, l'autre *Philippe*. „ Ce Contrat, dit-il, „ ne seroit pas valable. Dans tous ceux „ que j'ai vus le vendeur s'appelle „ *Conrard*, & l'acheteur *Titius* ". Comme il n'en voulut pas demordre, quelque raison qu'on lui dît, il fallut que les contractans allassent chercher ailleurs un Notaire, non sans bien rire de la simplicité de celui-ci. p. 448.

XXXII.

Les Florentins envoyerent un jour à Jeanne Reine de Naples un Docteur en Droit qui n'étoit rien moins que docte, mais qui avoit grande opinion de lui & sur tout de sa bonne mine. Le premier jour l'Envoyé exposa sa Commission. La Reine lui promit audience pour le lendemain, & il ne manqua pas de s'y trouver. Comme il y avoit du Ibid.

monde dans la chambre, après quelques entretiens, il témoigna à la Reine, qu'il avoit des ordres secrets qu'il ne pouvoit lui communiquer qu'en particulier. L'ayant fait entrer dans son cabinet, il lui fit une déclaration d'amour. *Cet Article étoit-il aussi dans vos Instructions*, lui dit la Reine sans s'émouvoir, & le renvoya fort tranquillement.

XXXIII.

p. 451. On se plaignoit assez généralement dans le siècle de *Pogge* que les Papes n'élevoient aux Charges Ecclesiastiques que des ignorans, des fous, & des gens de mauvais caractère à toute sorte d'égards. *Antonio Lusco* ayant dit là-dessus que ce n'étoit pas plus le vice des Papes que des Seigneurs seculiers conta cette Histoire. Un Prince de Verone (a) avoit, dit-il, auprès de lui un Ecclesiastique, nommé *le Noble*, fort ignorant, mais bouffon, à qui il donna des benefices considerables. Ce Prince ayant envoyé un jour une Ambassade à l'Archevêque de Milan (b), le Noble s'y joignit. Le dernier ayant plû à l'Archevêque par ses discours facetieux, le Prélat dit qu'il seroit bien aise de pouvoir lui accorder quelque grace. Le Noble lui demanda

une

(a) Il s'appelloit *Canis.*

(b) C'étoit Jean Viscomti.

une Charge d'Archiprêtre qui étoit vacante. *Bon*, dit l'Archevêque en se moquant de lui, *ce n'est pas là une dignité pour un ignorant comme vous.*
„ Je fais, *dit-il*, à la mode de mon
„ païs. Car à Verone il n'y a que les
„ ignorans qui parviennent.

XXXIV.

Un Moine confessant une jeune veuve fort jolie en devint tout à coup amoureux. Comme il craignoit de succomber à la tentation, il abregeoit autant qu'il pouvoit la confession. Enfin la veuve le pria de lui imposer telle penitence qu'il voudroit. *Helas!* dit-il, *c'est vous qui me l'avez donnée.* Ibid.

XXXV.

La Ville de Perouse ayant envoyé des Députez à Urbain V. qui étoit à Avignon, ils trouverent ce Pontife malade au lit. L'Orateur de l'Ambassade lui fit un long discours, sans se mettre en peine de son indisposition & sans rien dire qui allât au fait. Quand il eût fini, le Pape leur demanda s'ils avoient quelque autre chose à proposer. Comme ils s'étoient apperçus de son ennui; *Nos ordres portent de vous déclarer que si vous ne nous accordez sur le champ ce* p. 454.

*que nous vous demandons, notre Orateur vous fera encore le même discours, avant que nous partions d'ici.* Là-dessus il leur fit donner au plus vîte leur expedition.

XXXVI.

p. 456. Deux Juifs de Venise étant allez à Bologne, l'un d'eux y mourut. L'autre voulant emporter le corps de son camarade à Venise le coupa en pièces, le fit bien embaumer, & le mit dans un tonneau. La nuit un Florentin qui étoit près du tonneau, attiré par la bonne odeur des aromates ouvrit le tonneau & trouva la viande de si bon goût qu'il en mangea tout son sou. Le lendemain le Juif voulut emporter son tonneau. Mais il fut bien surpris de le sentir si leger; Il s'en plaignit. L'affaire examinée il se trouva que le Florentin étoit devenu le Sepulchre d'un Juif.

XXXVII.

Ibid. Frideric II. avoit pour Secretaire un fort habile homme Italien, nommé *Pierre des Vignes*, dont on a un bon nombre de Lettres sous le nom de cet Empereur. Ses ennemis l'ayant calomnié auprès de son Maître, il fut assez credule & en même tems assez inhumain pour lui faire crever les yeux. On pré-

prétend qu'il s'en repentit & que même, il le fit son Chancelier. Comme Frideric avoit besoin d'argent pour pousser la guerre qu'il faisoit au Pape, Alexandre III. qui l'avoit excommunié, il consulta là-dessus Pierre des Vignes qui lui conseilla de se servir des biens de l'Eglise pour lever une armée & pour la payer. Le conseil fut goûté. Frideric, qui étoit alors à Pise, pilla tout l'or & tout l'argent des Eglises de cette Ville, & en fit une grosse somme. La capture étoit d'autant plus de haut goût que c'étoit Alexandre II. dont Alexandre III. suivoit bien les traces qui avoit enrichi la Cathedrale de ses plus beaux ornemens, & entre autres d'une ceinture d'or qui en faisoit le tour. Après cette execution Pierre des Vignes dit à son Maître. *Je me suis bien vangé du mal que vous m'avez fait. En m'ôtant la vuë vous vous êtes rendu odieux aux hommes, & en vous faisant commettre ce Sacrilege, je vous ai attiré la colere de Dieu. Vous allez voir vos affaires tourner tous les jours de mal en pis.*

Voyez là-dessus le Voyage d'Italie de Dom Mabillon. p. 186.

S'il étoit bien sûr que Dieu s'interessât beaucoup à la conservation des orne-

ornemens superflus de tant d'Eglises, on pourroit dire que Pierre des Vignes fut Prophete, car Frideric fut enfin obligé à se soumettre ignominieusement au Pape.

Je ferai une petite digression au sujet de ce célèbre Chancelier de Frideric II. 1. On voit par le récit de Pogge que *Pierre des Vignes* étoit Italien, & non Alleman, comme l'ont dit *Tritheme* & après lui quelques Modernes. Cela paroît aussi par quelques Lettres qui sont parmi celles de Pierre des Vignes & entre autres par une que lui écrivit le Chapitre de Capoue où cette Eglise le regarde comme son *enfant* aussi bien que comme son protecteur *. 2. On peut juger aussi par le témoignage de Pogge, que Pierre des Vignes étoit innocent, & que comme un autre Belisaire, il succomba sous la calomnie de ses ennemis, qui devoient être en grand nombre, sur tout en Italie, où il soutenoit vigoureusement le parti de l'Empereur contre les Papes. Il est vrai que *Matthieu de Paris* qui florissoit environ un

Ad ann. 1245.

* *Epist. Petr. de Vin.* L. III. 43. Voyez aussi la Lettre 45. du même livre où il est appellé *enfant de Capoue.*

un siècle après la mort de Pierre des Vignes, dit que celui-ci fut convaincu d'avoir voulu faire empoisonner l'Empereur par son Medecin, & qu'il fut porté à cet attentat par de grosses sommes d'argent que le Pape lui donna. Mais il semble plus naturel de s'en rapporter à Pogge sur un fait arrivé en Italie, qu'à un Auteur Anglois tel qu'étoit Matthieu de Paris. D'ailleurs il y a des Auteurs à peu près contemporains & alleguez par *Henri de Sponde* qui soutiennent que Pierre des Vignes fut la victime de la jalousie que les Courtisans de l'Empereur avoient conçuë du credit de cet habile Ministre. En effet toutes les présomptions sont pour un si grand homme qui pendant si longtems avoit défendu son Maître avec tant de courage & de fermeté. *Nemo repente fuit turpissimus*. 3. A l'égard de cette particularité que l'Empereur se repentit de son injustice & de sa cruauté, qu'il reprit Pierre des Vignes à son service, que même il lui donna un poste plus éminent, & qu'il lui témoigna plus de confiance que jamais, ou Pogge se trompe, ou tous les autres Historiens qui disent unanimement que depuis

Ad ann. 1249. 11. Voyez la Vie de Pierre des Vignes à la tête de ses Lettres.

puis 1245: qu'il lui fit crever les yeux jusqu'à 1249. qui fut le dernier de sa vie, l'Empereur le fit, pour ainsi dire, mourir à petit feu le faisant trainer ignominieusement, dans toutes les villes d'Italie afin qu'elles fussent témoin de son supplice, le livrant à la merci de ses plus mortels ennemis, ou, selon d'autres, le retenant dans une dure prison à Capoue ou à San Miniato; où l'on prétend qu'il se tua lui même de desespoir, quoique d'autres disent qu'il le fit publiquement. Je voudrois bien que le recit de Pogge sur le repentir de l'Empereur fût veritable pour l'honneur de ce Prince & pour la justification de Pierre des Vignes dans l'esprit de la posterité. Mais un seul Historien ne sauroit balancer l'autorité unanime de tous les autres, sur tout Pogge n'ayant pas vécu dans le tems, & n'alleguant point de preuves de ce qu'il avance.

## XXXVIII.

p. 457. Un Chevalier Napolitain, que Ladislas Roi de Sicile avoit fait Gouverneur de Perouse, reçut un jour deux Lettres, l'une d'un Marchand qui lui demandoit le payement de quelque dette,

te, l'autre de sa femme qui le prioit de venir bientôt la consoler de son absence. Il répondit au Marchand qu'il le payeroit dans peu. A l'égard de sa femme il lui écrivit une Lettre la plus tendre du monde, & en termes libres & même libertins. Il addressa par mégarde à sa femme la Lettre pour le Marchand, & au Marchand la Lettre pour sa femme. La femme comprit bien qu'il y avoit de la méprise, & prit en patience le chagrin que lui donnoit & la bévue & la dette de son mari. Mais le Marchand se croyant joué par une Lettre ridicule, où on lui promettoit des caresses au lieu d'argent, s'en alla tout en colere montrer cette Lettre au Roi qui n'en fit que rire. Le Marchand se croyoit moqué du Chevalier, & il le fut en effet de toute la Cour.

## XXXIX.

Du tems de *Francisco Carrario* * Prince de Padoue il y avoit dans cette Ville-là un Hermite en grande odeur de Sainteté, mais dans le fond franc hypocrite. Après avoir debauché plusieurs femmes p. 459.

* Il y en a eu deux de ce nom, le Pere & le Fils, sur la fin du 14. siècle. Pogge, *Hist. Florent.*

mes sous prétexte de les confesser, la comedie devint enfin publique. Il fut arrêté & mené devant le Prince qui fit aussi-tôt venir son Secretaire pour écrire la confession du Moine. On lui demanda les noms de toutes les femmes qu'il avoit seduites, il en nomma un bon nombre. Comme le Secretaire se divertissoit à cette énumeration il pressoit l'Hermite avec menace, de n'en omettre aucune. *Ajoutez donc*, lui dit-il, *votre femme à cette liste.* La plume tomba des mains au Secretaire, & le Duc se moqua de lui de s'être attiré cette mortification par son avidité à savoir les fautes d'autrui.

## X L.

p. 450. Pogg. *Hist. de Flor.* p. 159.

Les Factions des *Gibelins*, partisans des Empereurs, & des *Guelphes* qui étoient pour les Papes, desoloient l'Italie, & se pilloient sans quartier l'une l'autre. Un Général * s'étant emparé de Pavie par le secours de la faction Gibeline ne pilla d'abord que les Guelphes, mais après leur avoir tout pris il se jetta aussi sur les biens des Gibelins. Ceux-ci lui en

* C'étoit Frangi Canis Prince de la Scala. Voyez *Hist. Flor.* p. 160.

en ayant fait des plaintes, *il est vrai*, dit-il, *mes enfans, vous êtes Gibelins, mais les biens sont Guelphes.*

XLI.

Un Prêtre voyoit la femme d'un Berger & en eut un garçon. Quand il commença à être grand, le Prêtre le demanda au Berger pour prendre soin de son éducation. *Non non*, dit le Berger, *il faut qu'il demeure dans la maison. Je ferois bien mal le compte de mon maître si j'en usois à l'égard des agneaux qui naissent dans sa bergerie comme vous voulez que j'en use à l'égard de cet enfant.* p. 461.

XLII.

Dans un Conseil tenu à Perouse un Païsan ayant demandé quelque grace, trouva beaucoup d'opposition de la part d'un des Citoyens. Le lendemain le Païsan bien conseillé mena au Citoyen trois ânes chargez de bled. Le present fut bien reçu; & le Citoyen plaida fortement la cause du Païsan. *Voyez*, dit quelqu'un là-dessus, *comme les ânes sont éloquens.* Ibid.

XLIII.

Il y avoit à Vicence un grand usurier qui neanmoins déclamoit sans cesse contre les usuriers & prioit instamment un p. 463.

Prédicateur de grande autorité dans la Ville de ne point épargner ces gens-là. Le Prédicateur qui connoissoit l'homme ne pouvoit pas comprendre quel interêt il avoit à le presser là-dessus avec tant d'importunité lui qui faisoit profession d'usure. Il lui en demanda la raison. *C'est*, dit-il, *qu'il y a tant d'usuriers dans la Ville que je ne gagne rien; au lieu que si par vos prédications vous pouvez corriger ce vice tout le monde viendra chez moi.*

## XLIV.

p. 467. Un pauvre Batelier qui n'avoit rien gagné de tout le jour s'en retournoit tout triste chez lui, lorsque quelqu'un l'appella pour le passer dans sa barque. Le trajet se fit gayement. Mais le Batelier ayant demandé son payement, le passager protesta qu'il n'avoit pas un sol sur lui, mais qu'il lui donneroit un conseil qui lui vaudroit de l'argent. *Bon!* dit le Batelier, *ma femme & mes enfans ne vivent pas de conseil.* N'en pouvant tirer d'autre raison, il demanda enfin quel étoit donc ce conseil? *C'est*, dit-il, *de ne jamais passer personne sans vous faire payer par avance.*

XLV.

Un certain Milanois, soit par bêtise soit par ostentation, avoit écrit tous ses péchez dans un gros Livre qu'il porta à son Pere Confesseur. Le Pere qui étoit homme d'esprit effrayé de la grosseur du volume se contenta de faire quelques questions au Penitent & puis lui déclara qu'il lui donnoit l'absolution de tout ce qui étoit dans son Livre. Celui-ci lui ayant demandé quelle penitence il lui imposoit. *De lire*, dit-il, *pendant un mois ce Livre-là sept fois par jour*. Il eut beau crier à l'impossibilité, il fallut qu'il en passât par là. p. 468.

XLVI.

Il seroit à souhaiter qu'on imitât à l'égard de tous les médisans la conduite d'un Moine Augustin de Florence. Il enseignoit la jeunesse avec beaucoup de succès. Un de ses Ecoliers qui avoit fait de plus grands progrès que les autres s'attira l'envie de ses camarades. L'un d'entre eux alla trouver le Précepteur, & lui dit qu'un tel étoit un ingrat & qu'il parloit mal de son Maître. *Depuis quand le connoissez-vous*, lui dit le vénérable vieillard? *Depuis un an*, dit l'autre. „ Il faut que vous vous croyiez bien p. 470.

Il s'appelloit Louis de Marsilli.

 „ ha-

„ habile & que vous me preniez pour
„ un grand sot si vous vous imaginez
„ que depuis dix ans je ne connois pas
„ mieux le caractere & les moeurs de
„ ce jeune homme que vous qui ne le
„ connoissez que depuis un an.

XLVII.

Ibid. On demanda un jour à ce même Religieux ce que signifioient les deux pointes qui sont aux mitres des Evêques: *L'une*, dit-il, *signifie l'Ancien & l'autre le Nouveau Testament que les Evêques doivent savoir par cœur.* Mais que signifient, continua-t-on, les deux especes de courroyes qui pendent à la mitre derriere le dos. *Cela veut dire que les Evêques ne savent ni le Vieux ni le Nouveau Testament.*

XLVIII.

p. 471. Un Grand d'Espagne avoit un fils si médisant qu'il fut obligé de lui défendre de jamais ouvrir la bouche. Le Pere & le Fils se trouverent un jour ensemble au dîner du Roi & de la Reine d'Espagne. Cette Princesse qui passoit pour être fort galante croyant le jeune homme sourd aussi bien que muet pria son Pere de le lui donner pour la servir. Le Pere y consentit, le fils fut

té-

émoin des intrigues de la Reine pendant deux ans. Au bout de ce tems-là le Roi demanda au pere si son fils étoit muet de naissance, ou par quelque accident. *Ce n'est*, dit-il, *ni l'un ni l'autre, mais je lui ai défendu de parler à cause de sa mauvaise langue*. Le Roi ordonna au pere de permettre à son fils de prononcer seulement quelques mots. Le pere s'en défendit long-tems, disant qu'il pourroit en arriver du scandale. Enfin le fils eut permission de parler & se tourna vers le Roi, *Sire*, dit-il, *vous avez la plus impudique & la plus méchante de toutes les femmes*. Le Roi confus lui défendit de rien dire davantage.

XLIX.

Un François & un Genois qui avoient tous deux une tête de bœuf dans leurs armes prirent querelle là-dessus. Le François appella le Genois en duel & ce dernier accepta le défi. Comme ils étoient sur le point de se battre, le Genois demanda, quel étoit le sujet de leur démêlé. C'est, dit le François, parce que vous avez usurpé mes armes. *Vous vous trompez*, dit le Genois, *vos armes sont une tête de bœuf, les mien-* p. 473.

*ges font une tête de Vache.* Ainsi finit le combat.

L.

p. 474. Le Capitaine d'un vaisseau Anglois se voyant en danger de faire naufrage voüa à la Vierge Marie un cierge aussi grand que le mât du navire, s'il en échappoit. Quelqu'un lui representa qu'il n'y avoit pas assez de cire en Angleterre pour accomplir le vœu: *Promettons toujours*, dit-il, *si nous échappons du danger, il faudra bien que la bonne Dame se contente d'un petit cierge.*

L I.

p. 472. On citoit un jour à Venise dans un Plaidoyer la *Novelle* & la *Clementine* *. Le Juge qui étoit fort ignorant avoit chez lui deux femmes de ce nom. Il s'imagina que l'Avocat les appelloit en témoignage & le censura aigrement de citer deux concubines dans une Assemblée si grave.

L I I.

p. 476. Un Egyptien qui étoit en Italie eut un jour la curiosité d'aller entendre la Messe. On lui demanda son sentiment sur

* *Novelle* Constitutions de Justinien, *Clementine* ou Constitutions de Clement V.

sur cette cérémonie. Il en approuva tout à une chose près. *C'est*, dit-il, *qu'il n'y a point de charité, car j'ai vu là un homme qui mangeoit & buvoit tout seul sans rien donner aux autres qui devoient avoir faim & soif aussi bien que lui.*

## LIII.

Un Evêque Espagnol envoya son valet un vendredi acheter du poisson. Le valet n'en trouva point au marché, mais il apporta deux perdrix. L'Evêque lui ordonna de les mettre en broche & de les lui servir. Le valet lui représenta qu'il n'étoit pas permis de manger de la viande ce jour-là. *Ne sais-tu pas*, dit le Prélat, *que je suis Prêtre & que par consequent il me sera plus aisé de faire d'une perdrix un poisson, qu'il ne me l'est de changer le pain dans le corps de Christ.* Là-dessus il fit le signe de la croix, & ayant commandé que les perdrix devinssent poissons, il les mangea comme tels.

Ibid.

Ce mot est dans les Cent nouvelles & a été tiré de Pogge.

## LIV.

La plûpart des gens qui se divertissent des fous sont aussi fous qu'eux. Un Archevêque de Cologne avoit un fou qu'il faisoit coucher avec lui. Le Pré-

Ibid. Cyrano de Bergerac a imité ceci dans son

lat ayant un jour une Nonain à côté de lui, le fou tout étonné de sentir quatre jambes demanda à qui elles étoient. Elles sont toutes quatre à moi, dit l'Archevêque, le bouffon au même instant court dans la ruë, & crie tout haut, *venez voir un nouveau monstre; notre Archevêque en quadrupede.*

## L V.

p. 455. Le Cardinal de Bourdeaux fit autrefois ce conte à Pogge. Un Bourdelois se retira un jour chez lui, se plaignant fort d'un grand mal de jambes. La femme la lui frotta, & la lui envelopa bien. Comme il jettoit toûjours les hauts cris, on alla chercher le Medecin. Celui-ci ayant touché la jambe prétendue malade, assura qu'il n'y avoit pas le moindre mal; *C'est donc l'autre*, lui dit le Visionnaire.

## L V I.

p. 459. Quelques Freres mineurs étoient allez chez un Peintre pour faire faire le portrait de S. François d'Assise *. Ils furent tout un jour à debattre en sa présence, si on le peindroit *stigmatisé*.

* Moine fanatique du treizieme siècle, canonisé par Innocent III.

*tisé* *, ou prêchant, ou sous quelque autre attitude. Lorsqu'ils se furent retirez pour s'aller coucher, le Peintre qui crût qu'ils s'étoient moquez de lui, peignit S. François joüant de la flute. D'autres disent pendu à un gibet. Ils voulurent faire pendre le Peintre, mais il avoit gagné au pied.

## L V I I.

Il n'y a point de lieu où le jugement & la bienseance soient plus necessaires qu'en Chaire. Un Prédicateur prêchant à Tivoli contre l'adultere avec beaucoup de vehemence, s'emporta follement jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux connoître dix filles qu'une femme mariée. *Il y a*, dit quelqu'un là-dessus, *bien des gens de votre goût.* p. 433.

## L V I I I.

C'est une coûtume en Hongrie qu'après la Messe tous ceux qui ont mal aux yeux s'approchent de l'autel pour se faire verser de l'eau du calice par le Prêtre officiant, qui prononce en même tems quelques paroles de l'Ecriture en Hon- p. 460.

* Les Stigmates sont les marques des playes de notre Seigneur que les Cordeliers prétendent qu'il avoit imprimée, sur le corps de leur S. François.

Hongrois pour leur souhaitter la convalescence. Un Prêtre Florentin, qui se trouvoit en Hongrie, ayant un jour dit la Messe en presence de l'Empereur Sigismond, plusieurs gens qui avoient mal aux yeux s'approcherent du Prêtre, afin qu'il y repandît de l'eau du calice selon la coutume. Le Prêtre qui crût que les yeux ne leur pleuroient que pour avoir trop bu la veille, leur versa de l'eau & leur dit en Italien, *Mourez plutôt de l'épée que de trop boire.* L'Empereur en rit & en ayant fait le conte à table, tout le monde en rit aussi, hormis ceux qui avoient mal aux yeux.

## LIX.

p. 461. La coûtume & l'éducation mettent beaucoup de difference entre les hommes. Un homme fort riche allant en hyver à Bologne, fourré depuis la tête jusqu'aux pieds rencontra, un jour qu'il faisoit un froid horrible un pauvre Païsan qui n'avoit sur lui qu'un méchant justaucorps. Le Voyageur lui demanda s'il n'avoit pas grand froid. Non, lui dit le Païsan d'un visage fort gai. Comment cela se peut-il? je gele sous mes pelisses. *Ah*, dit le Païsan, *si comme moi vous portiez tout ce que*

*vous*

*vous avez d'habits vous n'auriez point froid.*

LX.

Il y a des exemples de ſimplicité fort ſinguliers & fort facetieux. Un Païſan de *Pergola*, petite Ville de l'Etat de l'Egliſe dans le Duché d'Urbin, eût bien voulu marier ſa fille à un de ſes voiſins. Le voiſin n'y vouloit point entendre parce qu'il la trouvoit encore trop jeune pour être mariée. *Oh*, dit le pere, *elle eſt bien nubile, car elle a déja eu trois enfans du Vicaire de notre Curé.* p. 462.

LXI.

En voici un autre exemple. Un Venitien homme fort ſimple, étoit monté à cheval pour aller à la Campagne; Il avoit derriere lui ſon valet à pied. Le cheval donna un coup de pied au valet, qui de colere prit une pierre & la jetta contre le dos de ſon maître croyant la jetter au cheval. Le maître crut, que c'étoit le cheval qui lui avoit donné un coup de pied. Cependant comme le valet ne pouvoit pas marcher fort vîte le maître le querelloit; Je ne ſaurois, dit-il, marcher plus vîte, votre cheval m'a bleſſé. Oh, dit le Venitien, ce n'eſt rien, c'eſt une bête fort p. 464.

vicieuse, elle m'a aussi donné un coup de pied dans les reins.

LXII.

p. 488. Un de ces Moines quêteurs qui vont par le païs demandant l'aumône pour *S. Antoine de Padoue*, avoit tiré une bonne quantité de bled d'un Païsan, sur la promesse qu'il lui avoit faite qu'il prospereroit cette année-là, & qu'il ne perdroit pas une de ses brebis. Le Païsan, sur la parole du Religieux laissa errer ses brebis à l'avanture, il vint un loup qui en mangea plusieurs. Le quêteur revint l'année suivante & redemanda du grain. Mais le Païsan lui en refusa & se plaignit qu'il l'avoit affronté & que le loup avoit mangé ses brebis. Oh, dit le Moine, je ne m'en étonne pas, il ne faut point vous fier au loup, c'est une méchante bête qui n'a point de parole. Elle tromperoit non seulement S. Antoine, mais notre Seigneur si elle pouvoit.

Antoine surnommé de Padoue, parce qu'il étoit Professeur en Théologie dans cette Ville & qu'il y mourut, étoit un Moine Franciscain, Originaire de Lisbonne. Il fut canonisé par Gregoire IX. dans le XIII^me. siècle. Voici le ju-

jugement que Polydore Vergile Auteur Italien faisoit des Moines de ce nom sur la fin du XV$^{me}$. siècle, & par consequent avant la Réformation. *C'est*, dit-il, *une racaille de gens qui pillent le peuple Chrétien avec autant d'impudence que d'impunité. Ils portent la lettre T. peinte sur leur poitrine, pour être reconnus Disciples de S. Antoine, & pour demander l'aumône sous ce prétexte. En certaines saisons de l'année on leur donne des porcs qu'ils menent de village en village afin qu'on les nourrisse en l'honneur de S. Antoine, à qui cet animal & plusieurs autres sont consacrez.* Polyd. Vergil. L. VII. c. VII. p. 466.

LXIII.

Un Voyageur ayant fait bonne chere dans un cabaret, l'Hôte lui demanda son payement. Le Voyageur dit qu'il n'avoit point d'argent, mais qu'au lieu de cela il lui chanteroit les plus jolies chansons du monde. Le Cabaretier répondit qu'il vouloit de l'argent & non des chansons. Mais si je vous en chante une qui vous plaise, ne la prendrez-vous pas pour argent comptant? A la bonne heure, dit l'Hôte. Il lui en chanta plusieurs qui ne lui plurent point. Enfin le Chanteur mettant la main à la bourse p. 487.

com-

comme s'il eût voulu la délier ; Pour cette fois je m'en vais vous en chanter une qui sera de votre goût. Il se mit à en chanter une qu'on appelle en Italien la Chanson du Voyageur. *Mettez la main à la bourse & payez l'Hôte.* Celle-ci vous plait-elle? *Oui*, dit l'Hôte. *Vous êtes donc payé*, dit le Voyageur, & s'en alla.

LXIV.

p. 468. Un Docteur de Milan fort ignorant s'imaginoit que les oiseaux fuyoient non au son de la voix, mais au sens des paroles que l'on prononçoit. Il eut un jour la curiosité d'accompagner un Oiseleur qui alloit prendre des oiseaux au filet. Celui-ci lui recommanda fort de ne point parler. Mais dès qu'il vit des oiseaux assemblez il crut devoir en avertir l'Oiseleur ; les oiseaux de s'envoler. L'Oiseleur le pria encore une fois de ne dire mot, & il le promit. Les oiseaux revinrent & le Docteur cria en Latin : *Voila des oiseaux.* Comme l'Oiseleur lui en faisoit des reproches, *je ne croyois pas*, dit-il, *que les oiseaux entendissent le Latin.*

LXV.

p. 473. Un homme de Perouse fort obeé s'en

s'en alloit dans la rue tout melancholique. Quelque passant lui demanda quel étoit le sujet de sa tristesse. Je dois, dit-il, & je ne saurois payer. *Bon!* lui repartit l'autre, *Laissez cette inquietude à votre Creancier.*

LXVI.

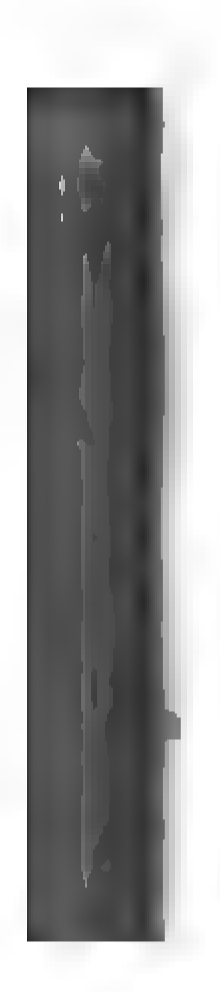
Un certain boufon connu de Pogge, p. 476. demanda à un Religieux lequel étoit le plus agréable à Dieu de dire ou de faire. Le Religieux répondit que c'étoit de faire. Il y a donc plus de merite, dit le boufon, à faire des *Patenotres* * qu'à en dire.

LXVII.

Il n'y a rien de si ordinaire que de p. 482. voir les Fanfarons de bravoure saigner du nez dans l'occasion. Lorsque l'Empereur Frederic II. mourut en Italie †, la guerre y étoit allumée de tous côtez. Un jour de bataille un Officier de distinc-

* Les *Patenotres* sont des chapelets avec lesquels on recite le *Pater*.

† Il mourut en 1250. dans la Pouille au Royaume de Naples proche de Luceria, & non à Sienne proche de Florence, comme le dit Pogge, ne pensant pas qu'il y a aussi dans la Pouille un endroit qui s'appelle Florence, ou Florenzola. *Struv. Synt. Hist. Germ.* Diss. XX.



avoit deja commencé, des Sol
verts de blessures, il se mit à n'
le pas. Il s'approcha enfin p
mais entendant les cris des deu
& voyant que le combat étoit
il s'arrêta tout-à-coup comm
été petrifié. Quelqu'un qui l'
tendu se faire tout blanc de
lui demanda pourquoi il n'
pas. *Je sens*, dit-il, *que je n*
*intrepide comme je me croyois.*

LXVIII.

p. 485. Un Tyran qui ne cherchoit
gner ses Sujets en exigeoit d
choses impossibles sous de gr
nes. Il commanda à l'un d'e
prendre à lire à un âne. L'aut
refuser demanda dix ans de ten

*à craindre, avant ce tems-là ou je rai, ou l'âne, ou mon maître mour-*

## LXIX.

n Curé annonçant au peuple la fê- l'*Epiphanie*. *Je ne sai*, dit-il, *si un homme ou une femme, mais c'est rande solemnité.* p. 486. L'Epiphanie est communément le jour des Rois.

## LXX.

y a beaucoup de gens qui pour r les apparences font commettre l'autres à leur profit des crimes ont honte de commettre eux-mê- Ibid. Un homme qui avoit besoin d'ar- alla pour en emprunter sur gage un vieux Bourgeois qui avoit fait er d'usure, mais qui feignoit d'y a- renoncé. L'emprunteur portoit gage une croix d'argent, où on ndoit qu'il y avoit un morceau du de la vraie croix. Le rusé vieillard dit qu'il ne se mêloit plus de ce ais trafic, mais qu'il avoit un pen- le fils qui pourroit lui faire son af- Il le fait conduire chez son fils on valet. A peine avoit-il fait quel- pas que le vieux usurier cria au va- *Aumoins, dites à mon fils qu'il rab- le la somme ce que pese le bois:*

 LXXI.

LXXI.

Ibid. Un Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or étant venu en Ambassade à Florence faisoit parade de plusieurs chaînes qu'il avoit à son col. Un homme d'esprit dit là-dessus : *On se contente d'une chaîne pour les autres fous, mais celui-ci en veut avoir plusieurs.*

LXXII.

Ibid. Il y a des gens qui goguenardent & profanent jusqu'au dernier soupir. Un Religieux qui étoit allé voir un homme de ce mauvais caractere au lit de la mort lui disoit entre autres choses, que Dieu avoit accoûtumé de châtier ceux qu'il aime. *Je ne m'étonne donc pas,* dit le malade, *si Dieu a si peu d'amis, puis qu'il traite si mal ceux qu'il aime* *.

LXXIII.

Ibid. Il y a de faux penitens qui semblent n'aller à confesse que pour se moquer de la Religion & du Confesseur. Quelquefois même le Confesseur & le Penitent ne valent pas mieux l'un que l'autre. On voit des Confesseurs qui absol-

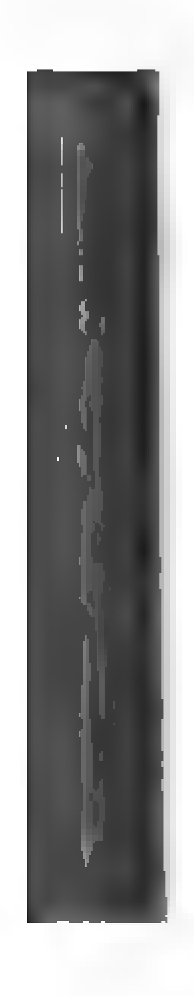
vent

* Voyez une semblable impieté dans la note sur Damon de la premiere Satyre de Despréaux au sujet de M. Cassandre.

vent leurs Penitens, dépens compensez, à l'exemple des Juges qui mettent quelquefois les plaideurs hors de cour & de procès comme si devant Dieu le péché de l'un pouvoit expier celui de l'autre. Un Pénitent alla dire un jour à son Confesseur qu'il avoit volé son voisin, mais que ce même voisin l'avoit volé aussi. Ce même homme lui dit encore: „ J'ai „ battu un homme, mais il s'est bien „ revenché ". *Hé bien*, dit le Prêtre, *l'un est compensé par l'autre.* „ J'ai en„ core à me confesser d'un grand pé„ché, dit l'Hypocrite, mais je n'au„rai jamais le courage de vous l'avouer, „ parce qu'il vous regarde de fort près ". Après avoir long tems balancé, il se rendit aux instances du Prêtre. „ J'ai, „ dit-il, abusé de votre sœur ", *Et moi*, dit le Prêtre, *plus d'une fois de votre mere. Ainsi nous voila quitte à quitte.*

## LXXIV.

On débite quelquefois au peuple des miracles qui portent avec eux leur réfutation, mais dont la singularité mérite quelque attention. Pogge témoigne qu'étant un jour à Rome au Sermon qu'un Augustin faisoit dans l'Egli- p. 479.



» lequel depuis environ quin
» avoit enterré un Citoyen
» une voix qui appelloit les
» Elle se fit entendre plusie
» tilement parce que les Mo
» trop effrayez. Mais er
» rassurez ils allerent où la
» pelloit. Le mort leur cris
» craindre, mais d'ôter la pi
» ler chercher un calice. C
» fait le mort se leva, & 
» le calice l'hostie consacrée
» prise avant sa mort, &
» ra qu'il étoit damné &
» froit des tourmens horr
» avoir connu sa mere &
» ne s'être pas confessé de

ce miracle en songe, & qu'à force de le raconter, il s'étoit persuadé qu'il étoit véritable.

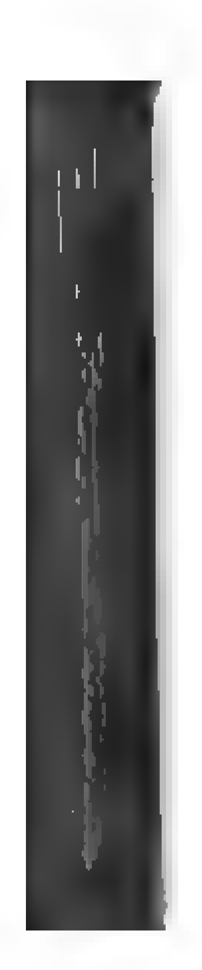
LXXV.

Il y a dans la Romagne un Bourg appellé *Pera* qui appartenoit autrefois aux Genois, & où la plûpart des Ambassadeurs Chrétiens en Turquie font aujourd'hui leur residence. Quelques Genois étant allez à Constantinople pour y negotier furent insultez par des Grecs qui tuerent les uns & blesserent les autres. Le Consul des Marchands Genois en porta des plaintes à l'Empereur des Grecs; Ce Prince pour toute punition fit raser le menton aux coupables, ce qui est une grande ignominie en ce païs-là. Le Consul se croyant insulté par une punition qu'il trouvoit legere permit aux Genois de se vanger eux-mêmes. Ils allerent donc à Constantinople & firent main basse sur plusieurs Grecs.

Ce pouvoit être Michel Paleologue ou Andronic son fils.

L'Empereur s'en plaignit au Consul qui étoit à Pera, & ce dernier promit d'en faire bonne justice. Il fit en effet amener un jour les coupables dans la place publique, comme s'il eût voulu leur faire couper la tête. Tout le mon-

p. 474.



## LXXVI.

p. 472. Du tems d'Eugene IV. i
quantité de courtisannes à la
Rome & cette Cour étoit fo
née. Un Cardinal Grec y é
avec sa longue barbe on lui
de la faire raser pour se co
l'usage. *Non non*, dit le Cardi
lot, *il faut bien qu'il y ait un*
*mi tant de chevres.*

## LXXVII.

p. 465. Un Notaire de Florence,
peu de pratique, s'avisa de cet
nerie pour gagner de l'argen
allé trouver un jeune homm
pere étoit mort, il lui dema
voit été payé d'une certaine
son pere avoit ...

„ entre les mains, il ne tient qu'à vous „ de l'acheter ". Le jeune homme achete le faux acte & fait assigner le fils du prétendu debiteur. Celui-ci soûtint qu'il paroissoit par les Livres de son Pere qui étoit Marchand, qu'il n'avoit jamais rien emprunté, & alla trouver le Notaire pour l'accuser d'avoir fait un faux acte. „ Vous n'étiez pas au monde, „ dit le Notaire, quand cette somme „ fut empruntée. Votre pere la rendit „ au bout de quelque tems & j'en ai „ chez moi la quittance ". Le jeune homme la racheta, & le Notaire par ce moyen tira de l'argent des deux côtez.

LXXVIII.

Martin V. comptoit un jour que le Légat de Bologne ayant traité de fou un Docteur qui sollicitoit quelque grace avec importunité, le Docteur demanda au Légat quand il l'avoit surpris à faire l'action d'un fou. Le Légat lui marquoit une certaine occasion où il prétendoit qu'il avoit fait une folie. *Vous vous trompez*, dit l'autre, *je n'en ai fait que quand je vous ai fait Docteur, car vous n'en étiez pas capable* *. p. 445.



* Il faut que ce soit Balthazar Cossa qui fut depuis Jean XXIII. deposé au Concile de Constance.

LXXIX.

p. 441. A trompeur trompeur & demi, dit le Proverbe. * Un Renard voyant des poules juchées avec leur Coq dans une cour tâchoit de les attirer par de belles paroles. *J'ai*, dit-il, *une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand Conseil, & ont fait entre eux une paix éternelle. Descendez*, dit-il, *celebrons de bonne amitié cette paix*. Le Coq plus fin que le Renard se dresse sur ses ergots & regarde de tous côtez. *Que regardez-vous?* dit le Renard. *Je regarde deux chiens qui s'avancent*, & le Renard de fuir à toutes jambes. *Eh*, dit le Coq, *la paix est faite entre les animaux*. *Oh*, dit le Renard, *peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle*.

LXXX.

p. 434. Un Païsan étant monté sur un châtaignier pour secouer des châtaignes tomba en descendant & se rompit une côte. *Si vous m'aviez consulté*, dit quelque mauvais plaisant qui se trouva là,

* La Fontaine a imité cette Fable, mais il a omis la repartie du Renard fugitif qui a beaucoup de sel.

*à, ce malheur ne vous seroit pas arrivé, mais mon Conseil pourra vous servir, pour l'avenir. C'est de ne descendre jamais plus vîte que vous êtes monté.*

LXXXI.

Un certain Nicolas homme savant, mais d'un esprit satyrique & d'une langue fort mal apprise, se moquoit un jour d'Eugene IV. en ces termes. „ Je „ suis le plus malheureux de tous les „ hommes; C'est aujourd'hui le regne „ de la Folie, le Pape avance tous les „ jours des sots & des fous. Je suis le „ seul pour qui il ne fait rien. C'est, „ disoit-il, sa faute, car j'ai tout le „ merite qu'il faut pour parvenir. p. 429.

LXXXII.

Un certain Abbé fort gras & d'une grosseur excessive allant un soir assez tard à Florence demanda à un Païsan, s'il entreroit bien dans la Ville. *Oui*, dit le Païsan, qui jouoit sur l'équivoque du mot *entrer*, *puis qu'un chariot de foin y entre bien.* Ibid.

LXXXIII.

On trouvera ici le caractere de bien des gens. Un Seigneur de Rome étant allé à Florence pour y entrer en possession de quelque charge tint tout un jour

les principaux de la Ville d'un païs que de lui. Il leur disoit qu'il avoit été Sénateur Romain, & leur expliquoit avec emphase tout ce qu'il prétendoit qu'on avoit jamais dit ou fait à sa gloire. Après cela il rendoit compte de son Voyage, comment il étoit parti de Rome, & par qui il avoit été accompagné à son départ, puis il disoit que la premiere journée il étoit arrivé à Sutri, & racontoit ce qu'il y avoit fait jusques aux moindres choses. Il s'étoit déja passé plusieurs heures sans que sa narration l'eût conduit à Sienne. Un des auditeurs ennuyé, comme tout le reste de la compagnie, de la longueur d'un discours si fastueux & si insipide, lui dit à l'oreille, qu'il étoit tard & que s'il ne hâtoit son Voyage pour arriver à Florence, il manqueroit l'affaire importante qui l'y avoit fait venir. Il profita de l'avis & conclut en disant, Enfin je suis arrivé à Florence.

## LXXXIV.

On infligeoit à *Terra Nova* une certaine peine à ceux qui jouoient aux dez. Un homme de la connoissance de Pogge ayant été surpris à y jouer fut mis en prison. Comme on lui demandoit

la

la cause de sa detention. *C'est*, dit-il, *notre Juge qui m'a fait mettre ici parce que j'ai joué mon argent ; Je ne sai ce qu'il m'auroit fait si j'avois joué le sien.*

LXXXV.

Quelqu'un disoit mille plaisanteries dans le Palais du Pape Eugene IV. „ Savez vous, lui dit-on, qu'on vous „ prendra pour un fou ". *J'en serois ravi*, dit-il, *c'est le seul moyen de s'avancer auprès de ceux qui gouvernent aujourd'hui.*

LXXXVI.

Un Prédicateur prêchant à Perouse, dit à ses auditeurs sur la fin de son Sermon. *Mes Freres, toutes vos femmes m'ont protesté à confesse qu'elles avoient été fideles à leurs maris, & vous de votre côté vous avez confessé que vous aviez tous connu les femmes d'autrui. Dites-moi donc, je vous prie, qui des femmes ou des maris a dit la verité.*

LXXXVII.

Le Cardinal de Bar Napolitain avoit un Hôpital à Verceil *, dont il tiroit fort peu de profit parce qu'il avoit beaucoup de malades à entretenir. Il envoya

* C'étoit Landolphe de Maramaur dont il est parlé dans le Concile de Constance.

voya un jour l'Intendant de sa maison pour en recevoir les rentes. Cet Officier voyant un nombre prodigieux de malades qui consumoient tout le revenu de son maître s'avisa de ce tour. Il se deguisa en Medecin & fit assembler tous les malades, visita leurs playes & leur déclara qu'on ne pouvoit les guerir qu'avec un onguent de graisse humaine. Il faut donc, leur dit-il, que dès aujourd'hui vous tiriez au sort entre vous à qui sera cuit dans de l'eau bouillante pour le salut de tous les autres. A ces mots tous les malades effrayez vuiderent incessamment l'Hôpital.

LXXXVIII.

On croit ordinairement que la distraction est une marque d'esprit. Cette marque est au moins bien équivoque & c'est aussi souvent une marque de stupidité. Les Païsans les plus grossiers ont leurs distractions aussi bien que les plus grands esprits. Un Païsan de Terra Nova, nommé Mancini, gagnoit sa vie à mener du bled dans les Villes du voisinage. Un jour qu'il revenoit du marché il monta sur le plus beau de ses ânes dont il savoit bien le compte. Approchant de sa maison il s'apperçut qu'il lui en

manquoit un, ne comptant pas celui qu'il montoit. Il retourne sur ses pas & court sept milles de chemin demandant son âne à tout le monde: Point de nouvelles. Il s'en retournoit fort triste de sa perte, lorsqu'étant descendu de dessus son âne, sa femme l'avertit que c'étoit là celui qu'il cherchoit.

LXXXIX.

Un autre Païsan, après avoir labouré jusqu'à midi, se mit avec sa charrue sur un âne, pour ne pas fatiguer ses bœufs à la traîner. S'appercevant que l'animal succomboit sous le poids il descend, met sa charrue sur la tête, & remonte en disant à son âne : *Tu marcheras bien à present, ce n'est pas toi qui porte la charrue, c'est moi.* La distraction est certainement une absence d'esprit, un défaut, une impolitesse dont tout homme qui veut être sociable doit se corriger soigneusement.

XC.

Il y avoit dans une Ville proche de Boulogne un *Podestat* ou autrement un Juge fort ignorant. Il vint un jour plaider devant lui deux hommes dont l'un devoit à l'autre. Le Créancier ayant demandé sa dette, le Podestat se tour-

noit

toit du côté du Débiteur & le querelloit de ce qu'il ne payoit pas ce qu'il devoit. Le Débiteur de nier la dette & le Juge de se tourner vers le Créancier & le blâmer de demander ce qui ne lui étoit pas dû. Les ayant ainsi baloter pendant long-tems au lieu de demander des preuves & des témoins, les renvoya avec ce jugement : *Vous avez*, dit-il, *tous deux perdu & gagné:*

XCI.

Un Florentin qui avoit été absent de chez lui pendant un an, trouva sa femme en couche à son retour. Le mari confus & fâché va trouver une matrone, & lui demande si une femme pouvoit porter son fruit douze mois. *Oui*, dit-elle, *si par hazard votre femme a vû un âne le jour qu'elle a conçu, elle n'accouchera qu'au bout d'un an comme font les ânesses:* Le bon mari prit cette réponse pour argent comptant & s'en retourna chez lui tout rejoui.

XCII.

Un Prédicateur prêchant le jour de la fête de St. *Christophore* *, c'est-à-dire,

* C'est St. Christophle. L'Eglise Romaine célèbre deux Saints de ce nom. L'un le 28. Juillet qui

lire, *porte-Christ*, demanda plusieurs fois à ses auditeurs qui étoit celui qui avoit eu cette gloire de porter J. C. *C'étoit un âne*, répondit quelqu'un qui s'ennuyoit de ses questions.

Un jour une grande Princesse d'Allemagne demandoit à un homme de savoir & d'esprit ce que vouloit dire l'Histoire de l'âne de Balaam dont il est parlé dans l'Ecriture, parce qu'elle trouvoit l'Histoire peu vraisemblable. *C'étoit une ânesse, Madame*, dit l'interrogé. La Princesse en rit & la question demeura là.

XCIII.

Il y a des faits qui paroissent incroyables, mais qu'on ne sauroit pourtant guere se dispenser de croire sans incivilité quand on examine le caractère des témoins qui en déposent. Ce que Pogge raconte d'un homme qui fut deux ans sans boire ni manger quoique ce soit est dans ce rang. Il s'agit d'un Prêtre de Noyon qui exerçoit à Rome la charge p. 485.

ge

qui est le jour qu'on prétend que St. Christophle fut martyrisé sous Decius; l'autre le 20. Août jour où l'on prétend aussi que St. Christophle souffrit le Martyre dans le neuvième Siècle pendant la persécution des Sarrasins. *Baronii Martyr.*

ge de *Scripteur* de la Chancelerie Apostolique sous le Pontificat d'Eugene IV. Cet homme étant allé faire un Voyage dans sa patrie y tomba malade d'une grande & longue maladie qui étoit accompagnée de symptomes singuliers. Quelques années après il retourna à Rome sous le Pontificat de Nicolas V. exercer la même charge. Là il racontoit à plusieurs graves personnages de la Cour Romaine qu'étant relevé de sa maladie il avoit été deux ans sans manger ni boire, quoiqu'il eût essaié souvent de faire l'un & l'autre. Cet homme paroissoit de fort bon sens, homme de bien, & n'avoit point du tout l'air ni d'un imposteur ni d'un possedé, comme quelques-uns le croyoient. Tout le monde couroit à lui de toutes parts pour l'interroger là-dessus & Pogge témoigne l'en avoir souvent entretenu. Il avouoit lui-même qu'il ne l'auroit jamais cru s'il ne l'avoit pas experimenté dans sa personne. Ceux qui raisonnoient le mieux là-dessus jugeoient que la même humeur melancholique qui le rongeoit lui fournissoit de la nourriture. Pogge ajoute ici qu'il avoit lu dans les Annales de France au neuvième sie-

cle

cle sous l'Empereur Lothaire & le Pape Paschal, que la même chose étoit arrivée à une fille de Toul en Lorraine, qui d'abord avoit été dix mois sans manger de pain, & ensuite trois ans sans boire ni manger, & qui étoit revenue à son premier état.

Æneas Sylvius raconte à peu près la même Histoire, mais avec quelques circonstances differentes. 1. Il dit que cet homme qui étoit Prêtre fut quatre ans sans manger, mais qu'il mangeoit pourtant un peu, quand il étoit invité chez des Evêques. 2. Que ce même homme étant à Sienne dit à *Leonard d'Imola*, qu'il s'en alloit à la Cour de Rome, qu'il y souffriroit, mais qu'il n'y périroit pas. 3. Qu'étant à Rome, il y fut en admiration & en odeur de sainteté pendant un assez long-tems, mais qu'enfin il fut mis en prison & foüetté, *parce*, dit fort bien Æneas Sylvius, *que tout ce qui tient du prodige est suspect.*

Comment. in Dict. & fact. Alfonf. p. 37. 38.

## XCIV.

Un Prédicateur prêchoit un jour sur l'Evangile de la multiplication des pains. Au lieu des cinq mille hommes que J. C. repût il n'en nomma que cinq cens. Ce-

lui qui le souffloit lui dit tout bas; il faut dire cinq mille. TAISEZ-VOUS, Sot, repartit l'Orateur, on aura encore assez de peine à en croire cinq cens.

XCV.

Quelcun demandoit un jour à Rodolphe de Camerino, dont on a parlé ailleurs, un cheval si accompli qu'il étoit impossible d'en trouver un tel dans aucune écurie; Rodolphe fit tirer de la fiente une cavalle & un étalon, & dit à cet homme: *Tenez, vous n'avez qu'à faire faire un cheval à votre fantaisie.*

XCVI.

Deux hommes avoient un procès ensemble, l'un d'entre eux donna au Juge un baril d'huile, & l'autre un cochon. Le Juge prononça pour celui qui lui avoit fait présent de l'animal. L'autre lui en ayant fait des plaintes il répondit qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile, & que cela lui avoit fait oublier sa cause.

XCVII.

Un Prédicateur, qui au lieu de parler sembloit rugir & braire, apperçût une femme qui pleuroit à son Sermon. S'imaginant qu'elle en étoit touchée il

le

fit venir chez lui pour savoir le sujet
e ses soupirs & de ses larmes dans la
uë de lui donner quelque conseil ou
uelque consolation. *Helas!* dit-elle,
*on Pere, en vous entendant il me sem-
oit reconnoître la voix d'un âne que
on mari m'avoit laissé en mourant pour
agner ma vie, & que j'ai malheureuse-
ent perdu. C'est ce qui me faisoit pleu-
r.*

XCVIII.

Il n'y a rien de plus équivoque que
s apparences de la Vertu, & souvent
en de plus inutile que le grand Savoir,
u moins par rapport aux mœurs. *Jean
André* étoit au quatorzième siècle un
es célèbres Docteurs en Droit Canon
u'il y eût en Italie. Sa femme le trou-
a un jour badinant avec la servante;
*Qu'est devenuë*, lui dit-elle, *votre Sa-
pience?* JE *l'ai donnée*, dit-il, *à cette
fille.*

Jean André vivoit sous Frederic II. Mainfroi Roi de Sardaigne fils de cet Empereur avoit remporté une victoire sur les Genois qui tenoient le parti du Pape, & fait quantité de prisonniers, entre lesquels étoient trois Légats du Pape & une grande quantité de Prélats d'Ita-

XCIX.

La jalousie est une fureur ca porter les hommes aux derniere vagances, & aux plus grands Un habitant de *Gubio* dans le d'*Urbin* en Italie, soupçonnant l té de sa femme, fit par jalou s'en éclaircir ce que l'Histoire siastique nous apprend qu'Orig fait par devotion.

C.

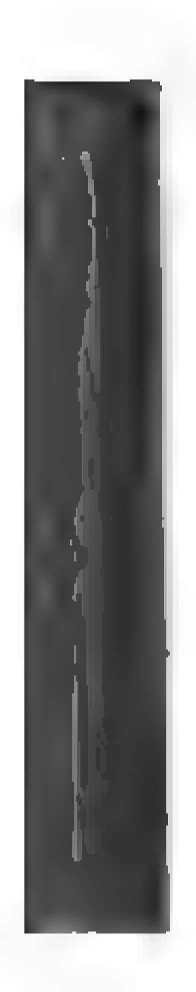
Un Curé de Florence rece offrandes de ses Paroissiens avoi tumé de dire, *Vous en recevrez autant & la Vie Eternelle.* *bien content*, repondit un vieux homme libertin, *si seulement on*

ent fastueux. Il ne marchoit jamais
ns un beau cortege, & quantité de
ievaux de main superbement harna-
iez. Le Roi de France lui demandant
ı jour si les Apôtres marchoient en si
ande pompe : *Non*, dit-il, *mais de*
*ır tems les Rois ne vivoient pas non*
*uş comme aujourd'hui, puis qu'ils*
*ɔient Bergers, & qu'ils gardoient des*
*oupeaux.*

La réponse eût mieux valu si le Car-
nal eût pris les choses de plus haut.
falloit qu'il crût le Roi bien igno-
nt, ou qu'il le fût lui-même beaucoup
ɔur ne savoir pas que du tems des Apô-
es les Rois ne vivoient rien moins
ı'en Bergers.

CII.

Quelques Religieux s'entretenoient
ı jour de l'âge & des actions de notre
eigneur, & disoient qu'il avoit com-
encé à prêcher à la fin de sa trentiè-
e année. Un ignorant de la troupe
ur demanda quelle avoit été la pré-
iere action de Jesus-Christ après a-
ɔir atteint l'âge de trente ans; Com-
e ils hesitoient là-dessus, *vous voila*
*en embarassez*, leur dit-il, *avec tout*
*ıtre savoir. Ce qu'il fit d'abord ce*



des Florentins d'Avignon. *I*
*& gaillards*, dit-il, *& il n'*
*un qui en un an n'y devienne*
autre Florentin qui vouloit
compatriotes, lui demanda
y avoit ſejourné; *ſix mois*
répondit-il. *Vous êtes bien*
dit-on, *car vous avez fait*
*ce que les autres ne font qu'en*

CIV.

Un jeune homme de Flor
amoureux d'une Dame de
d'une grande vertu. Il la ſu
toutes les Egliſes pour lui fai
pliment qu'il avoit préparé.
qu'elle prenoit de l'eau beni
l'occaſion favorable, mais e

## CV.

Un Prédicateur voulant faire entendre à ses Auditeurs que pour juger de la conversion de quelqu'un, il falloit regarder aux œuvres & non aux paroles & aux larmes, raconta cette fable.
„ Un homme prenoit des oiseaux dans
„ une voliere & les étrangloit avec ses
„ doigts. Il se blessa par quelque ac-
„ cident & il pleuroit de douleur. Un
„ des oiseaux qui s'en apperçût dit à
„ ses Camarades, *prenons courage, il a*
„ *pitié de nous.* O! dit le plus vieux
„ & le plus experimenté d'entre eux,
„ *ô mes enfans, ne regardez pas à ses yeux,*
„ *regardez à ses mains.*

## CVI.

Pendant la guerre de Gregoire XI. avec les Florentins la Marche d'Ancone, & presque toutes les Provinces de l'Etat Ecclesiastique se revolterent contre ce Pontife. Un Orateur d'Ancone étant envoyé à Florence pour remercier les Florentins de ce que par leur secours ils avoient recouvré leur liberté, se mit à declamer avec fureur contre le Pape, contre ses Ministres, & sur tout contre les Grands Seigneurs, les Ducs, les Gouverneurs des Provinces: qu'il

traitoit tous de Tyrans. Rodolphe de Camerino alors Duc de Florence, qui étoit présent, offensé de cette hardiesse demanda à l'Orateur de quelle profession il étoit. Il répondit qu'il étoit Docteur en Droit Civil, & qu'il avoit étudié les Loix pendant dix ans. *Vous auriez bien fait*, dit Rodolphe, *d'en employer un à étudier la discretion.*

CVII.

Il y avoit à Rome deux Prédicateurs, dont l'un étoit long & l'autre court. On disoit de celui qui étoit long, qu'il n'étoit pas capable d'être court, & de celui qui étoit court qu'il n'avoit pas le moyen d'être long.

CVIII.

Il n'y a point de tems plus mal employé, & cependant il n'y en a point qui se passe plus agréablement que celui où l'on fait des châteaux en Espagne. Si ce passe-tems étoit volontaire, il donneroit un grand ridicule, mais comme il ne l'est pas, c'est autant de pris sur l'ennemi. L'ennemi, c'est l'Ennui.

CIX.

Il y avoit à Rome un Moine Dominicain qui expliquoit Virgile à la Jeunesse,

nesse. Quand il rencontroit quelque mot qu'il n'entendoit pas, il faisoit accroire à ses écoliers que ce mot signifioit un certain oiseau de l'Arabie. C'est ainsi, dit Pogge, que Laurent Valle donne le change pour couvrir son ignorance. Quand il est convaincu de quelque faute il la rejette sur le Copiste.

CX.

Le Cardinal Capranica, dont on a parlé au commencement de cet Ouvrage, n'aimoit point les visites inutiles. Quand il venoit quelques Courtisans lui rendre visite sans avoir aucune affaire à lui proposer, il leur demandoit ce qu'ils vouloient, *Nous venons*, disoit-on, *vous visiter*. EH BIEN, répondoit-il en presentant le bras, *voyez donc si j'ai la fievre.*

CXI.

Ce même Cardinal sortant du Conclave où *Alfonse Borgia*, qui étoit Catalan, fut élu Pape, sous le nom de Calixte III. rencontra un mendiant qui lui demandoit l'aumône disant qu'il venoit de sortir d'entre les mains des Catalans. *C'est vous*, dit le Cardinal, *qui nous devez donner l'aumône, vous sortez d'entre les mains des Catalans, &*

*pour nous, nous y sommes actuellement.*

Ce mot n'est pas rapporté par Pogge le Pere, mais par Baptiste son fils. M. Aubert, qui le rapporte de Guimbert, son Histoire porte, dit-il, que *Calixte III. étoit de Valence* & non pas Catalan. Cet habile homme se trompe. Calixte étoit Catalan, & avoit fait ses études à Lerida, mais il avoit été Evêque de Valence.

## CXII.

Le Cardinal Capranica étoit un Prélat fort généreux. Il ne vouloit point qu'on le remerciât des bons offices qu'il rendoit. Il ne se fâchoit pas même qu'un autre s'en fit honneur quoi qu'il n'y eût point de part. Il obtint de Calixte III. que Pogge seroit confirmé dans sa charge de Secretaire. Le Président de la Chancelerie s'en fit honneur & envoya l'expedition à Pogge comme de sa propre part. Capranica le sut; *Qu'importe*, dit-il, *pourvû que Pogge soit accommodé?*

## CXIII.

Pogge étoit ennemi juré de l'avarice & des avares qu'il regardoit comme les ennemis du public & d'eux-mêmes. Un

Me-

Medecin demandant à un avare qui étoit tombé malade, ce qu'il mangeoit. *Du bœuf*, lui dit l'avare; *& pourquoi pas des poulets?* repartit le Médecin. *Ils ne conviennent pas à ma nature*, dit le Malade, *parce qu'ils sont trop chers.* Un de ses amis lui en envoya, & il en mangea avec avidité.

CXIV.

Un homme de Perouse avoit envoyé par un esclave à un de ses amis une corbeille de figues, avec une Lettre. L'esclave mangea une partie des figues en chemin. Comme la Lettre marquoit la quantité qu'il y en avoit dans la corbeille, on lui en fit des reproches, mais il jura que la Lettre avoit menti & qu'il n'étoit pas un voleur. Son maître l'envoya une autre fois avec le même présent accompagné d'une Lettre, le Valet la cacha sous une pierre, pendant qu'il mangeoit les figues, s'imaginant, qu'elle les lui avoit vû manger l'autre fois. On l'accusa encore d'avoir mangé des figues, mais il soutint que non, & que quand même il l'auroit fait, la Lettre n'auroit pas pu le voir parce qu'il l'avoit cachée. Il fallut le désabuser à bons coups de fouets.

CXV.

CXV.

p. 305. Pogge dans son *Traité du malheur des Princes* rapporte un fort bon mot que Lucien mèt dans la bouche de *Plutus* Dieu des richesses. On se plaignoit à cette Divinité de ce qu'elle ne se trouvoit presque jamais chez les honnêtes gens. *Je suis aveugle*, dit Plutus, *les bons sont rares, les mechans sont la foule, faut-il s'étonner que je me rencontre plus souvent avec eux?*

CXVI.

François Sforce, qui de simple Soldat étoit devenu un des plus grands Capitaines de son tems, avoit accoûtumé de dire que quand on avoit trois ennemis sur les bras, il falloit faire la paix avec l'un, treve avec l'autre, & attaquer le troisième *.

CXVII.

MOTS d'AULU-GELLE & de PLUTARQUE. Tous les gens de Lettres doivent chérir la memoire de Pisistrate Tyran d'Athenes qui vivoit dans la soixante-troisième Olympiade, un peu plus de deux cens ans avant la fondation de Rome, & un peu plus de cinq cens ans avant

* Ammirato, Dissert. politic. in Tacitum. L. XIII. Diss. IV.

avant J. C. C'étoit un homme d'esprit fort éloquent, bien versé dans les Sciences & dans les Disciplines qui avoient vogue en ce tems-là. Ciceron (a) nous apprend que ce fut lui qui mit dans l'état où nous les avons les Oeuvres d'Homere, que Lycurgue avoit apportées en Gréce (b). Pisistrate fut le premier qui introduisit à Athenes l'usage des Bibliotheques publiques (c). Depuis ce tems-là les Atheniens furent fort soigneux d'entretenir & d'enrichir les Bibliotheques jusqu'au tems de Xerxès qui après avoir fait brûler la Ville fit emporter tous les Livres en Perse: Ils furent ensuite renvoyez à Athenes par *Seleucus Nicator* lorsqu'il succeda à Alexandre le Grand. L'exemple de Pisistrate fut imité par *Eumenès Attalus*, Roi de Pergame qui fit une Bibliotheque de deux cens mille volumes dont Marc Antoine fit présent à la Reine Cleopatre (d). Les Ptolomées avoient beaucoup encheri sur les Bibliotheques de Pergame, puis qu'ils avoient assemblé à Alexandrie jusqu'à sept cens mille volumes. Cette Bibliotheque fut brûlée pendant la guerre de Cesar & de Pompée.

(a) De Orat. L. III. C. 34.

(b) Ælian. var. Hist. XIII. 14.

(c) Agell. VI. 17.

(d) Plut. vit. Marc. Ant. p. 943.

## CXVIII.

(a) Agel. VII. 16. (b) Attagen. (c) Asellus. (d) Plin. Liv. IX. C. 54.

Varron dans son Poëme (a) *des [illegible]* avoit fait l'énumeration de ceux que les friands de Rome faisoient venir de loin. Le *Paon* venoit du midi, le *Francolin* (b) de Phrygie, les *Grues* de l'Isle de Melos *, le *Chevreau* de l'Epire, le *Thon* de Calcedoine, la *Lamproye* d'Espagne, le *Merlus* ou le *Gabilhau* (c) de quelque endroit de Phrygie, les *Huîtres* de Tarente, le *Petoncle* de Chio †, un autre poisson à coquille nommé *Elops* (d), de Rhodes, les *Scarrot* ‡ de Cilicie, les *Noisettes* de quelque Isle de la mer *Ægée*, les *Palmes* d'Egypte, une sorte de *Gland* d'Ibere. Les Romains de ce tems-là qui cherchoient des friandises si loin, n'étoient pas du goût d'Euripide qui reduit les hommes au pain & à l'eau, comme alimens faciles à avoir & dont on ne se rebute jamais.

## CXIX.

Il faut bien se garder d'offenser ces gens qui

* Horace & Pline témoignent qu'on servoit des Grues sur les tables des Romains.

† *Pectunculus.* C'est un petit poisson à coquille dentelée. Voyez Hor. Sat. Lib. II. Sat. IV. 34.

‡ Pline le met entre les principaux poissons de mer. Liv. IX. C. 17.

qui peuvent vous aneantir ou vous immortaliser dans leurs Ouvrages tels que sont les Poëtes. Virgile avoit loué le bon terroir de *Nole* dans la Campanie. Mais les habitans de cette Ville n'ayant pas voulu lui permettre de faire conduire de leurs eaux dans sa terre, il effaça *Nola* & mit un autre mot en sa place *.

CXX.

Les mauvaises nouvelles ôtent souvent l'appetit. Pendant la guerre que le Duc de Milan eut avec les Florentins, il étoit pourvû d'un excellent Cuisinier, qu'il avoit même envoyé en France, pour apprendre son métier. Un jour que le Duc reçut quelque fâcheuse nouvelle de l'Armée, s'étant mis à table, il ne trouvoit rien de son goût. Il fit appeller le Cuisinier & le traita d'ignorant & d'empoisonneur. *Si les Florentins vous ont ôté l'appetit*, dit le Cuisinier, *ce n'est pas ma faute.*

Il y a eu dans ce siècle-là & dans le sui-

* Agell. Liv. VII. C. 20. Virg. Georg. II. 224. Ce Poëte mit *Ora* au lieu de *Nola*:
*Talem dives arat Capua, & vicina Vesevo*
Ora *jugo*.

† Voyez la description de cette guerre dans l'Histoire Florentine de Pogge sur l'an 1369. p. 36. 37. 38. 39.

suivant plusieurs Ducs de Milan, qui ont fait la guerre aux Florentins avec des succès differents. Autant qu'on en peut juger par l'Histoire, il s'agit ici, ou de *Bernabo* dont l'Armée fut batuë par les Florentins en 1369, & sur qui ils prirent *San Miniato* petite Ville de la Toscane; ou, de *Jean Galeas*, qui quelques années après fit une longue guerre aux Florentins, où il eut souvent du dessous, ou, enfin de *Philippe Galeas*, qui quoique superieur fut batu plus d'une fois par les Florentins au commencement du quinzième Siècle.

Quoiqu'il en soit, ce Cuisinier qui étoit homme à bons mots, voyant une autre fois le même Duc tout pensif à table, *je ne m'étonne pas*, dit-il, à quelqu'un qui étoit auprès de lui, *qu'il soit si reveur, il a dans la tête une chose impossible' c'est de contenter l'ambition démesurée de son favori, & la sienne propre.*

## CXXI.

*Antonio Lusco* intime ami de Pogge fut comme lui Secretaire de Martin V. Ce Pontife en faisoit tant de cas, qu'il l'employoit aux Negociations les plus importantes, comme il fit, lorsqu'il l'en-

l'envoya en 1423. à Philippe Duc de Milan, pour l'engager à faire la Paix avec les Florentins. Cet Antoine étoit d'ailleurs homme d'esprit & heureux en bons mots. Martin V. lui ayant ordonné de faire une certaine Lettre, & de la communiquer à un homme en qui le Pontife avoit beaucoup de confiance, & qui étoit aussi ami d'Antoine; il trouva son ami à table la tête échauffée d'un Vin, qui l'avoit rendu de mauvaise humeur. Il blâma aigrement la Lettre d'Antoine, & dit, qu'il la falloit faire tout autrement. „ Je „ ferai, *dit Antoine à quelqu'un*, à „ l'égard de cette Lettre, comme le „ Tailleur du Duc Jean Galeas à „ l'égard de sa robe de chambre. „ Ce Duc après avoir bien soupé trou„ vant sa robe de chambre trop étroi„ te, fit venir son Tailleur pour l'é„ largir. Le Tailleur la pendit quel„ que part sans y faire un point d'ai„ guille, & l'ayant raportée le lende„ main, le Duc la trouva fort bien. Il en sera de même de ma Lettre, dit Antoine.

## CXXI.

Un Cardinal, qui étoit à la tête des trou-

Ce doit être le

Cardinal Caprani-ca.

troupes de Boniface IX. dans la Marche d'Ancone, se trouvant dans une occasion où il falloit vaincre ou mourir, promettoit à ses Soldats, que s'ils remportoient la victoire, ceux qui seroient tuez au combat dîneroient ce jour-là même avec Dieu & avec les Anges. Ils allerent au combat avec allegresse; mais comme le Cardinal ne s'exposoit point: „ D'où vient, *lui dit un Soldat*, „ que vous ne vous mettez point en devoir de participer à „ ce repas celeste, auquel vous nous „ invitez? *C'est*, dit-il, *qu'il n'est pas tems de dîner pour moi, parce que je n'ai pas faim.*

## CXXII.

Le Patriarche de Jérusalem, qui étoit à la tête de la Chancelerie Apostolique, assembla un jour les Avocats pour quelque affaire. Il s'éleva une dispute, où ce Patriarche dit des paroles fort rudes à ces Avocats. L'un d'entre eux ayant répondu avec fermeté, le President lui dit, *Vous avez une méchante tête.* CELA *est vrai*, répondit-il; *car si nous avions une bonne tête, ce que nous voyons n'arriveroit pas.*

CXXIII.

## CXXIII.

Un Evêque d'Arezzo de la connoissance de Pogge assembla un jour ses Curez en Synode, & leur ordonna d'apporter leurs ornemens sacerdotaux, appellez en Italien *Cappe cotte*. Un pauvre Curé qui n'avoit point ces ornemens, étoit fort en peine comment il se tireroit d'affaire. Sa Servante le voyant tout chagrin, lui demanda ce qu'il avoit; „ Notre Evêque, dit-il, nous a commandé d'apporter nos chappes & nos roquets & je n'en ai point. *Bon!* dit-elle, *vous n'avez pas bien compris sa pensée, il vous a demandé les chapons cuits.* Le Prêtre la crut, porta des chapons cuits à l'Evêque, qui le reçut fort bien. *Personne*, dit-il, *n'a mieux entendu mon Mandement que celui-ci.*

*Cotto* en Italien signifie *cuit.*

## CXXIV.

L'avarice est une passion fort ingenieuse. Dans une des guerres de Philippe Bernabo avec les Florentins, ceux-ci avoient publié un Edit, par lequel ils condamnoient à mort quiconque parleroit de paix. Un Florentin qui étoit dans la place publique, fut abordé par un Frere mendiant en ces

termes, *Paix vous soit.* NE *savez-vous pas que c'est un crime capital que de parler de paix? Retirez-vous au plus vîte de peur que je ne passe pour votre complice*, dit-il, & le quitta sans lui rien donner.

## CXXV.

C'est un grand art de reprendre les fautes d'autrui avec modestie. Le Confesseur de Bernabo Vicomte de Milan surprit un jour ce Seigneur en flagrant délit avec une Courtisanne. Bernabo plein de dépit & de confusion d'avoir été pris sur le fait, demanda au Confesseur ce qu'il feroit s'il se trouvoit auprès d'une telle femme. *Je sai bien*, dit-il, *ce que je ne devrois pas faire, mais je ne sai pas ce que je ferois.*

## CXXVI.

Dans le tems de la guerre de Gregoire XII. contre les Florentins la Ville de Perouse leur envoya demander du secours contre le Pape. L'un des Orateurs commença sa harangue par ces paroles, *donnez-nous de votre huile.* Un de ses Collegues lui dit, *ce n'est pas de l'huile, ce sont des Soldats qu'il nous faut.* MAIS, dit l'Orateur, *ce sont des paroles de l'Ecriture.* BON! dit l'autre, *nous sommes les enne-*

*ennemis de l'Eglise, & vous appellez l'Ecriture Sainte à notre secours?*

CXXVII.

Les gens simples & ignorans ont quelquefois des raffinemens fort ridicules. La République de Florence avoit envoyé des Ambassadeurs en France; Ils allerent en passant saluer Bernabo Prince de Milan. Ce Seigneur leur demanda d'abord qui ils étoient. *Nous sommes, ne vous deplaise, Monseigneur, Citoyens & Ambassadeurs de Florence.* Ils furent congediez avec beaucoup de civilité. Mais ils ne furent pas plutôt arrivez à Verceil que repassant dans leur esprit ces paroles, *ne vous deplaise*, ils jugerent qu'ils n'avoient pas dû s'en servir, parce que soit que cela plût ou que cela deplûit au Duc, ils n'en étoient pas moins Citoyens & Ambassadeurs de Florence. Ils retournerent donc à Milan & déclarerent au Prince qu'ils avoient eu tort de soûmettre leur caractere à son bon plaisir. Bernabo qui d'ailleurs n'étoit pas de fort belle humeur, en rit de tout son cœur, & leur dit qu'il lui plaisoit bien qu'ils fussent Citoyens & Ambassadeurs de Florence.

CXXVIII.

Un jeune homme de Florence d'un fort petit genie disoit à un de ses amis, qu'il avoit mis à part mille florins pour voyager afin de se faire connoître dans le monde. *Vous feriez bien mieux d'en mettre à part deux mille pour n'être point connu*, lui repondit son ami.

CXXIX.

Jean Augut étoit un des plus grands Généraux de son tems, homme de tête & de main, aussi versé dans les ruses de la guerre que dans les exploits militaires. Il se trouva un jour renfermé avec l'Armée des Florentins qu'il commandoit, entre l'Armée Milanoise de beaucoup inferieure à la sienne, & la riviere de *l'Oglio* dont le passage étoit très-perilleux, à cause du voisinage de cette armée. *Jaques de Ver* * Général Milanois sachant la situation du Général Florentin, lui fit présent d'un Renard enfermé dans une cage, comme pour l'insulter de ce qu'il s'étoit laissé mettre en cage, tout fin Renard qu'il étoit. Augut reçut le present de la meilleure gra-

* Sur Jaques de Ver, voyez Philippe de Bergame, Fol 356. b.

grace du monde, & envoya dire au Milanois, que le Renard trouveroit bien un endroit pour sortir de sa cage, comme il le fit en effet, par une des belles retraites, dont l'Histoire ait jamais parlé *.

CXXX.

Il y a des gens d'avec qui l'on ne sort jamais sans être pleinement convaincu de l'existence du vuide.

CXXXI.

Qu'est-ce qu'un *Systême*? demandoit un jour une Dame. *C'est un fagot d'idées bien lié & bien arrangé*, lui répondit-on en badinant. J'ai trouvé depuis dans Aulugelle, que *Democrite* avoit pris la résolution d'enseigner la Philosophie à *Protagoras*, parce qu'il lui avoit vû arranger & lier avec art un fagot.

CXXXII.

Un Florentin connu de Pogge avoit besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq Ducats. Je vous en donnerai quinze comptants, dit-il au Maquignon, & je serai votre debiteur du reste. Le Maquignon y consentit. Quelques jours après il p. 404.



* Pogg. *Hist. Flor.* L. III. p. 110. Abregé de cette Histoire, p. 41.

alla demander ses dix Ducats. Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devrois le reste, & je ne vous le devrois plus, si je vous le payois.

CXXXIII.

p. 478. Il y avoit à Florence un si grand menteur, que jamais il n'étoit sorti une verité de sa bouche. Un homme qui le connoissoit sur ce pied-là, lui dit, *Vous mentez*, d'aussi loin qu'il le vit. *Comment mentirois-je*, repartit-il, *je n'ai pas ouvert la bouche*. Je veux dire, que dès que vous l'ouvrirez vous mentirez.

CXXXIV.

p. 480. Il y a des choses qu'un Catholique Romain ne regarderoit que comme une médisance, si c'étoit un Huguenot qui les dit. Pogge raconte que dans un tems où l'Italie étoit menacée de la peste, un Charlatan de Moine vendoit des amuletes (a) par lesquels il promettoit qu'on seroit garanti de la peste en les pendant au col; mais en même tems il défendoit de les ouvrir pendant quin-

(a) Billets ou brefs où il y avoit des paroles ou des caracteres.

quinze jours. Quand il eut fait sa moisson, il se retira. On ouvrit les billets, & on y trouva ces mots qui découvroient tout ensemble l'imposture, l'impieté & l'effronterie du Moine : *Femmes, quand vous filez, si votre fuseau vient à tomber, serrez bien le derriere en le ramassant.*

CXXXV.

Pogge nous assûre qu'un certain Romain de sa connoissance étant monté sur une muraille prêchoit à des roseaux, comme si c'eût été des hommes. Là il discouroit de l'état de la Ville & des Citoyens. Il se leva un petit vent, qui agitoit les roseaux. Le fou de Prédicateur s'imaginant que c'étoient des hommes qui lui faisoient la reverence pour le remercier de son Sermon : *Messieurs les Romains*, dit-il, *point tant de reverences, je suis le moindre d'entre vous.* Pogge dit, que cela passa en proverbe. p. 460.

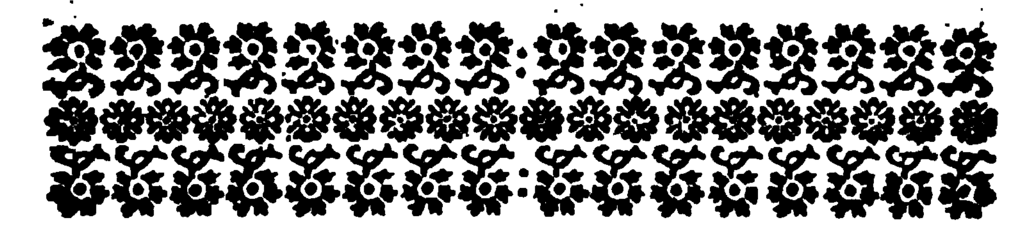
CXXXVI.

Il y a des gens qui ont le secret de trouver leur profit dans les conseils qu'ils donnent aux autres. Il y a une Ville dans la Marche d'Ancone où c'est la coûtume d'inviter son voisin, Ibid.

quand on a tué un cochon. Un Bourgeois de cette ville, qui auroit bien voulu éviter cette dépense, alla prendre conseil d'un de ses comperes, qui lui conseilla de dire qu'on lui avoit volé son cochon. Le donneur d'avis ne manqua pas d'aller lui-même la nuit enlever le cochon de son compere. Le pauvre Bourgeois qui avoit été volé, s'en alla dès le matin faire ses condoleances chez le compere, & jura ses grands Dieux, que son cochon lui avoit été volé. Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur, c'est ce que je vous avois conseillé.



AVIS



# AVIS

## SUR LES BONS MOTS

# D'ÆNEAS SYLVIUS.

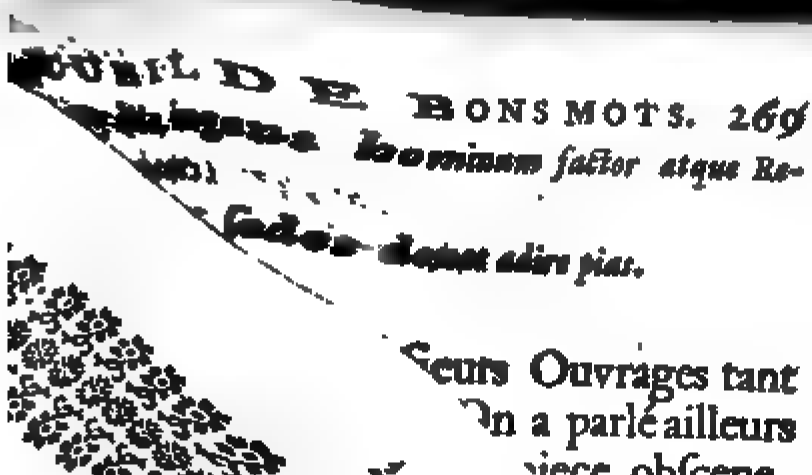
Antoine de Palerme, de l'illustre famille des Beccadelli de Bologne, fut un des premiers hommes de Lettres, & un des plus beaux esprits du quatorzième & du quinzième siècle. Il étoit Jurisconsulte de profession, mais il fut aussi Théologien, Orateur, Historien, Poëte & très-excellent Humaniste. Ses talents & ses vertus lui attirerent l'estime & les bonnes graces de plusieurs Grands Seigneurs, qui se firent honneur de son amitié. L'Empereur Sigismond lui donna, selon l'usage de ce tems-là, la couronne de Laurier, en qualité de grand Orateur & d'excellent Poëte. Philippe Marie Duc de Milan avoit

quand on a tué un cochon. U
geois de cette ville, qui a
voulu éviter cette dépens
dre conſeil d'un de ſes a
lui conſeilla de dire qu'
ſon cochon. Le don
qua pas d'aller lui-
ver le cochon de
vre Bourgeois q
alla dès le mati
chez le com
Dieux, qu
volé. Vc
lui dit le
avois co

...us même
...achet, comme
...ue patente de 1450.
...propre main du Roi. Il
moins de part à la faveur de
...and fils & Succeſſeur d'Alphon-
Antoine avoit érigé à Naples une
...lle Academie d'où il eſt ſorti quanti-
té de grands perſonnages. Il mourut
dans cette Capitale en 1471. âgé de
78. ans. Il s'étoit fait lui même cette
Epitaphe:

*Quærite, Pierides, alium qui ploret amores,*
*Quærite qui Regum fortia facta canat.*

Mi



…hominum factor atque Re-

…adire pias.

…sieurs Ouvrages tant
…On a parlé ailleurs
…piece obscene,
…r, quelque
… Une
…nt *les*
…*d'Arra-*
… mille Du-
…YLVIUS Evêque
…Pape sous le nom de
…*Commentaires* ou plutôt
…ques & des Réflexions sur ces
…ots d'Alphonse, recueillis par
…one de Palerme. Il les met au dessus
… ceux des Anciens.

Ces Reflexions d'Æneas Sylvius marquent en lui deux excellens caracteres, celui d'un bon Citoyen & d'un bon Evêque, & celui d'un homme animé d'un grand zele pour le Christianisme. Comme il étoit tout ensemble & Citoyen

* Tout ceci est tiré de la Bibliotheque Sicilienne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théologie à Palerme.

avoit pour lui une estime, qui alloit jusqu'à la tendresse. Il lui faisoit une pension de huit cens Ducats d'or pour enseigner les belles Lettres à la jeunesse, & il se mit lui-même au rang de ses Disciples. Il les enseigna aussi à Alphonse Roi d'Arragon, de Sicile & de Naples, qui en fit non seulement son Précepteur, mais son Conseiller & même son ami intime. Ce Prince le combla d'honneurs, de dignitez & de bienfaits, & l'employa à plusieurs Ambassades importantes. Entre autres marques de distinction, il lui permit d'avoir les mêmes armes que lui sur son cachet, comme cela paroît par une patente de 1450. écrite de la propre main du Roi. Il n'eut pas moins de part à la faveur de Ferdinand fils & Successeur d'Alphonse. Antoine avoit érigé à Naples une belle Academie d'où il est sorti quantité de grands personnages. Il mourut dans cette Capitale en 1471. âgé de 78. ans. Il s'étoit fait lui même cette Epitaphe :

*Quærite, Pierides, alium qui ploret amores,*
*Quærite qui Regum fortia facta canat.*

*Me Pater ille ingens hominum factor atque Redemptor*
*Evocat, & sedes donat adire pias.*

Il composa plusieurs Ouvrages tant en vers qu'en prose. On a parlé ailleurs de son *Hermaphrodite*, piece obscene, qui ne sauroit faire honneur, quelque bien écrite, qu'elle puisse être. Une de ses principales productions sont *les Dits & les Faits d'Alphonse Roi d'Arragon*, Ouvrage qui lui valut mille Ducats d'or *. ÆNEAS SYLVIUS Evêque de Sienne & ensuite Pape sous le nom de Pie II. fit des *Commentaires* ou plutôt des Remarques & des Réflexions sur ces bons mots d'Alphonse, recueillis par Antoine de Palerme. Il les met au dessus de ceux des Anciens.

Ces Reflexions d'Æneas Sylvius marquent en lui deux excellens caracteres, celui d'un bon Citoyen & d'un bon Evêque, & celui d'un homme animé d'un grand zele pour le Christianisme. Comme il étoit tout ensemble & Citoyen

* Tout ceci est tiré de la Bibliotheque Sicilienne d'Antonius Mongitor, Docteur en Théologie à Palerme.

Æn. Sylv. Comment. in Dict. & Fact. Alfonsi. p. 8.

toyen & Evêque de Sienne, la plûpart de ses Reflexions roulent sur le salut & la delivrance de sa Patrie & de son Eglise alors opprimée par la Ligue qu'Alphonse avoit faite avec le Duc de Milan contre Venise & Florence. *Le Roi Alphonse*, disoit-il, *marchant à la tête de son armée contre les Venitiens & les Florentins, rencontra les Ambassadeurs de ces deux Républiques, qui venoient au devant de lui pour lui demander la paix, & il la leur donna. Ne la donnera-t-il point aux Sienois, qui se sont déclarez vaincus, & qui ont imploré sa clemence avant même qu'il eût pris les armes? Cet acte de clemence lui acquerroit d'autant plus de gloire, que comme les Venitiens & les Florentins sont beaucoup plus puissans que les Sienois, on pourroit croire que le Roi n'a donné la paix aux premiers, que dans la crainte de ne pouvoir les vaincre. Au lieu que s'il la donne aux Sienois on ne pourra l'attribuer qu'à sa générosité.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius ne perd aucune occasion de marquer dans ce petit Ouvrage son amour pour son Eglise & pour sa Patrie, & c'est même par là qu'il commence ses Remarques sur la piéce de son ami.

La

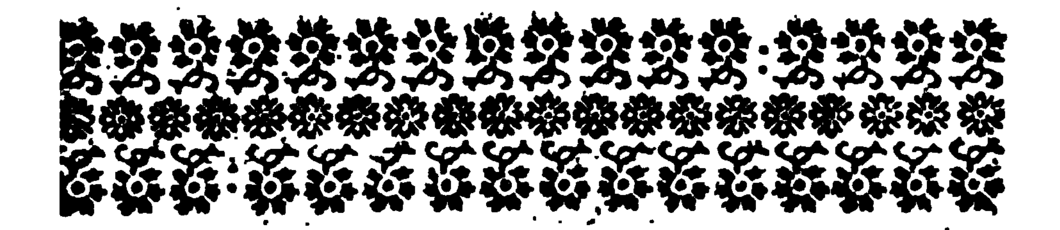
La guerre dont on vient de parler mettoit en feu toute l'Italie, & empêchoit le Pape, le Roi de Naples & les autres Puissances voisines d'aller secourir les Chrétiens contre les Turcs. C'est le second objet d'Æneas Sylvius dans ses Remarques. Entre autres actions de générosité d'Alphonse, Antoine de Palerme racontoit qu'un jour ce Monarque s'exposa au danger de perir pour sauver une Galere où il n'y avoit pas plus de deux cens personnes. *Que ne fera-t-il point*, dit-là dessus Æneas Sylvius, *pour sauver la nasselle de J. C. prête à perir par la fureur des Turcs?* Pour excuser Alphonse de ce qu'en faveur de Philippe Duc de Milan il avoit entrepris la guerre contre les Venitiens, Antoine de Palerme disoit, que ce Monarque avoit de grandes obligations * au Duc. *Il en a bien plus à J. C.*, dit là-dessus Æneas Sylvius, *que n'entreprend-il donc la guerre contre les Turcs ennèmis du nom Chrétien?* En effet Alphonse donna la paix

* Le Duc ayant pris Alphonse prisonnier dans une guerre, lui rendit genereusement la liberté, sans exiger aucune rançon. *Ammirat. Dissert. Polit. in Tacit.* L. V. Disc. 7.

paix à l'Italie, marcha contre Mahomet à la téte d'une grosse armée, & en revint triomphant. Cet échantillon nous inspire l'envie de faire part au Public de quelques traits & de quelques bons mots, qui se trouvent dans cette piece du Prélat de Sienne.



BONS



# BONS MOTS D'ÆNEAS SYLVIUS.

## I.

SI les Gots & les Lombards avoient eu des Alphonses pour Rois, nous aurions Tite Live tout entier, & on n'auroit point à regreter la perte d'aucun ancien Auteur.

Æn. Sylv. Comment. in Dict. & Fact. Alphonsi Reg. p. 5.

## II.

Alphonse approuvoit fort ce mot, qu'il avoit lu dans la Préface d'une Version Françoise des Livres de S. Augustin de la Cité de Dieu, *qu'un Roi sans Lettres est un âne couronné.* Ce mot est bon pour encourager les Princes à étudier, mais il est fort outré. Un Roi peut avoir des qualitez heroïques & regner dignement sans savoir ni A ni B.



l'est pas, il y a plus de grande
dédire qu'à y persister. Alc
plus glorieux d'être vaincu
vaincre.

V.

a. 8. Æneas Sylvius étoit à table
ne chez *Julien* Cardinal de
qui présida au Concile de Bas
me on s'entretenoit de ce Con
vint tout à coup un petit trem
de terre. L'Ambassadeur de
qui étoit des conviez avoit d
la table, & entrainoit tous l
lorsque le Cardinal Julien leur
grand sang froid : *O mes am*
*nez courage, nous parlions tou*
*re du Concile de Basle. Il a*

habile, mais pareſſeux & yvrogne. Il avoit engagé au cabaret pluſieurs images de notre Seigneur. Comme on lui demandoit pourquoi il ne les vendoit pas. C'eſt, dit-il, que j'aime mieux être Chrétien que Juif.

VII.

François Philelphe envoya des Satyres de ſa façon au Roi Alphonſe, Æneas Sylvius diſoit là-deſſus : „ Apparemment „ Philelphe a lu ce que les Anciens ont „ écrit du Poëte Grec Oppien, qui ayant „ envoyé à Antonin le pieux ſon Poëme „ ſur la nature des paſſions, reçut une „ piece d'or pour chaque vers.

Voſſius prétend que c'eſt Antonin Caracalla.

VIII.

*Marian Socin*, célèbre Juriſconſulte du quinzième ſiècle, negligea beaucoup ſes études depuis qu'il ſe fut marié. Comme on lui alleguoit l'exemple de Socrate, qui depuis ſon mariage n'avoit pas moins étudié qu'auparavant. Je n'en ſuis pas ſurpris, dit-il, Xantippe étoit laide & mechante, ma femme eſt bonne & d'une grande beauté.

C'étoit le grand-pere de l'Héréſiarque Fauſte Socin.

IX.

S. Bernardin de Sienne dont on a parlé ailleurs, diſoit qu'il n'étoit permis de prêter à interêt, qu'à ceux

ce s'avança vers eux, & leur
„ a-t-il quelcun d'entre vous
„ di, pour mettre la main
„ Quel mal ai-je fait pour
„ mort? Mais si tel est votr
„ qu'un d'entre vous s'avanc
„ te seul à seul avec moi,
„ courage ". Un langage si
me les fit retirer tous.

X I.

L'Empereur Frederic ayan
ronné à Rome, alla rendre v
phonse Roi de Naples. Qu
de retour en Allemagne, on l
da ce qu'il avoit vu de plus
ble dans son Voyage. *J'ai v*
*Alphonse qui est le plus grand*

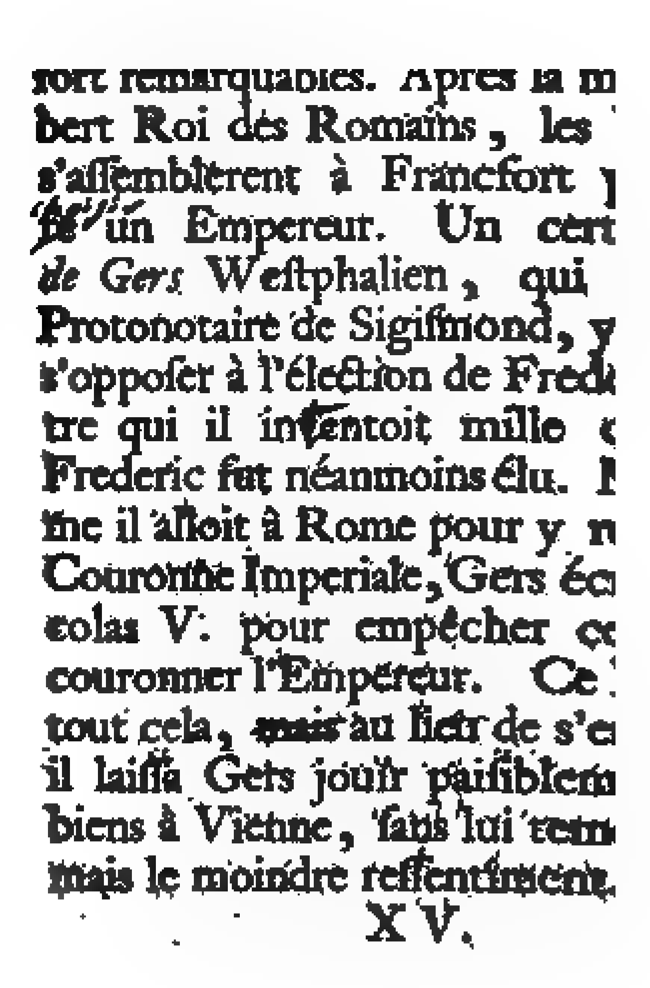
*celle d'un Roi, mais Alphonse est plus grand que Frederic.*

XII.

On apporta un jour à l'Empereur Sigismond quarante mille Ducats d'or, qu'il fit mettre dans la chambre où il devoit coucher. Etant au lit il révoit avec tant d'inquietude sur l'emploi qu'il feroit de cet argent, qu'il ne put jamais attrapper le sommeil. C'est ce qui lui fit prendre la resolution de mander à minuit ses Ministres d'Etat & ses Généraux. Ils vinrent fort allarmez d'un ordre si extraordinaire. Dès qu'ils furent entrez dans la chambre, l'Empereur ouvrit son coffre & leur distribua cet argent. Vous n'avez, leur dit-il ensuite, qu'à vous retirer; je m'en vais dormir tranquilement, puisque ce qui m'avoit ôté le sommeil est sorti avec vous.

XIII.

L'Empereur Frederic III. n'avoit jamais goûté de vin non plus qu'Eleonor son Epouse. Les Medecins ayant conseillé à cette Imperatrice d'en user pour avoir lignée, Frederic dit qu'il aimoit mieux que sa femme fût sterile, que sujette au vin. Quand on le rapporta à Eleonor; Quoique j'aime mon


fort remarquables. Après la m
bert Roi des Romains, les
s'assemblèrent à Francfort
se un Empereur. Un cert
*de Gers* Westphalien, qui
Protonotaire de Sigismond, y
s'opposer à l'élection de Fred
tre qui il intentoit mille
Frederic fut néanmoins élu.
me il alloit à Rome pour y r
Couronne Imperiale, Gers éc
colas V. pour empêcher ce
couronner l'Empereur. Ce
tout cela, mais au lieu de s'e
il laissa Gers jouïr paisiblem
biens à Vienne, sans lui tem
mais le moindre ressentiment.
XV.

la Carniole, les Villes de *Laubach*, de *Kreinsbourg*, de *Trieste*, & souleverent la *Carinthie* & la *Stirie*. Comme ses amis lui conseilloient de differer le dessein de son Couronnement pour aller défendre son patrimoine, lui disant que l'Empire étoit l'affaire du public, que la défense de son païs étoit la sienne propre, il répondit, qu'il vouloit faire les affaires du public par lui-même & les siennes par procureur; il se contenta d'envoyer des troupes & des Généraux contre ses ennemis, & continua sa route. Après son couronnement il trouva que son frere & les Comtes avoient été battus. Il fit venir son frere, lui pardonna, & le rétablit dans ses Etats, content de lui avoir reproché son infidelité.

XVI.

Les anciens Comtes de Wirtemberg étoient déja puissans & redoutables dans le quatorzième siècle, quoiqu'ils n'eussent pas encore la qualité de Princes. Æneas Sylvius les taxe de rebellion contre l'Eglise & contre l'Empire. Un Gentilhomme qui avoit été fort avant dans leurs interêts quitta leur parti & s'étant retiré à la Cour de l'Empereur Henri septième, il ne cessoit de

médire d'eux comme de brigands & de rebelles a l'Empire & à l'Eglise. *Taisez-vous, fourbe*, dit l'Empereur, *on ne vous croiroit pas, si vous les louiez, parce qu'on les connoît bien, mais on ne vous croit pas non plus, quand vous les blâmez, après avoir été si fort de leurs amis.*

XVII.

On lui rapporta un jour, que quelcun avoit médit de lui? „ Ne savez-
„ vous pas, répondit-il, qu'il est d'un
„ Prince comme d'un blanc toûjours
„ en bute à des fleches? La foudre
„ tombe sur les édifices élevez, & passe
„ les petits. Nous sommes encore trop
„ heureux quand on ne nous attaque
„ que par des paroles.

XVIII.

Alphonse, disoit Æneas Sylvius, est non seulement savant lui-même, mais il aime les Savans. Chose rare dans notre siècle, où la plupart des Rois ressemblent aux *Norciens* *, qui ne veulent point recevoir de gens de Lettres dans leur Conseil.

XIX.

* *Norcia*, Espece de petite République sur les terres du Pape dans le Duché de Spolete.

## XIX.

Le Roi Alphonse ayant trouvé une Medaille de Neron, où il s'attribuoit la gloire qu'on a donnée à Auguste d'avoir fermé le Temple de Janus, c'est-à-dire, donné la paix à l'Univers, traitoit Neron de fou, de se repaître d'une gloire qu'il n'avoit point acquise. Æneas Sylvius concluoit de là que ce seroit mal faire sa cour à Alphonse, que de lui donner de fausses louanges. La consequence n'est pas toujours juste. Il n'y a souvent point de gens qui savourent mieux la flaterie que ceux qui déclament le plus contre elle. Au moins est-ce un aveu que l'Empereur Sigismond faisoit de lui-même. Cependant l'Histoire dit que ce même Empereur donna un jour de bons soufflets à quelcun qui le loüoit excessivement. *Pourquoi me battez-vous?* lui dit le flateur; *Pourquoi me mordez-vous?* repliqua Sigismond. p. 12

## XX.

Tout le monde sait le Proverbe Italien, *Tù m'aduli, mà tù mi piace*; „ Vous me flattez, mais vous me faites „ plaisir ". Mais tout le monde ne sait pas que c'étoit le proverbe favori p. 26

de *Jean XXIII. Je n'ignore pas*, disoit-il, *que tout le bien qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir.*

XXI.

Pracf. Æneas Sylvius, qui fut depuis Pape sous le nom de Pie II. fut fait Secretaire de l'Empereur Frederic III. par la faveur de l'Evêque de *Chiemzée* *. Cet Empereur donna à l'Evêque quelques Lettres d'Æneas Sylvius à examiner. Le Prelat les barbouilla en quelques endroits, sans y rien corriger, que par ci par là & même quelquefois mal à propos. Æneas Sylvius en ayant fait des reproches à l'Evêque; *Je n'en ai usé ainsi*, dit ce dernier, *qu'afin que vous vissiez que j'ai lu vos Lettres, & de peur que vous n'entrassiez en défiance de votre Ouvrage, comme vous auriez pu faire, si je n'y avois rien remarqué.* C'est ainsi qu'Æneas Sylvius dit à Antoine de Palerme, qu'il en avoit usé à l'égard de son Ouvrage sur les faits & les dits d'Alphonse.

XXII.

Il n'y a point d'homme au monde, qui ne soit hypocrite en quelque chose.

Le

* Ville Episcopale du Cercle de Baviere.

Le Comte *Gaspard de Schlick*, qui avoit été Chancelier de trois Empereurs, disoit à Frederic III. qu'il vouloit se retirer du monde, parce qu'il étoit rempli d'hypocrites & de fourbes. *Il faudra donc*, lui dit cet Empereur, *que vous vous retiriez aux Terres Australes inconnues; encore y aura-t-il de l'hypocrisie, quand vous y serez, à moins que vous ne soyez un Dieu, & non pas un homme* *.

## XXIII.

*Alphonse* Roi de Naples & de Sicile, eut un jour la curiosité d'aller entendre le Jeudi saint, un Moine Dominicain prêcher sur l'Eucharistie †. Après le Sermon, le Prédicateur croyant n'en avoir pas encore assez dit, proposa plusieurs questions fort vaines & fort subtiles sur ce Sacrement. Le Roi lui en fit une à son tour. *Mon Pere*, lui dit-il, *ces jours passez quelcun ouvrit un vase d'un or très-pur & qui étoit bien fermé. On avoit mis une hostie dans ce vase, & il n'y trouva rien qu'un ver.*

Le

* *Ultrà Sauromatas* &c Juven. Sat. II. 1.

† On ne dit pas où. Le Moine étoit Sicilien & s'appelloit *Antoine Antonin.*

ge qu'ils avoient exterminé à Prague tous les cabarets & les lieux de débauche.

XXVI.

i. 22. *Jean Corvin Hunniade* Comte de *Bistriks*, Gouverneur du Royaume de Hongrie, Général des Armées de Ladislas, fut un des grands Capitaines du quinzième siècle, la terreur & le fleau des Turcs, l'appui des Chrétiens. Il n'étoit pas de naissance. Un jour *Ulric Comte de Cillei* lui envoya dire, qu'il auroit bien voulu avoir une conference avec lui. *Je le veux bien*, dit Hunniade, *pourvû que vous veniez dans mon camp*. „ Je n'en ferai rien, *dit Cillei*, „ je suis Prince, né de Prince, & vous „ n'êtes qu'un homme nouveau, anno„ bli de nos jours ". *Ce n'est pas à vos ancêtres*, repliqua Hunniade, *que je me compare ; C'est à vous. Vous n'avez votre noblesse que par le sang, je l'ai acquise en combattant pour la Religion Chrétienne, & je prépare à ma posterité plus de gloire, que vos ancêtres ne vous en ont pû donner. La race des Comtes de Cillei va finir en vous, sans que vous l'ayez illustrée par aucune belle action, & celle des Comtes de Bistriks commence glorieusement en moi.*

XXVII.

*mon ordre, je lui ferai couper la tête.* On n'ignore pas non plus que cet Empereur fut déposé par les Electeurs, & c'est même une grande question en Politique, si ce fut légitimement. Quoiqu'il en soit, Robert de Baviere* ayant été mis en sa place, toute l'Allemagne le reconnut hormis ceux de Nuremberg. Combattus qu'ils étoient entre la crainte de violer leur serment, & celle de s'attirer à dos le nouvel Empereur, ils envoyerent à Wenceslas le prier de les degager de leur serment de fidélité, lui offrant pour cela vingt mille Ducats. *Je vous en degage*, dit-il, *pourvû que vous m'envoyiez quatre chariots de vin de Baccara.*

XXV.

C'est une grande honte aux Prêtres d'Italie, disoit Æneas Sylvius, de n'avoir jamais lû une seule fois, le Nouveau Testament. Parmi les Thaborites, il n'y a pas une femme qui ne puisse rendre raison du Vieux & du Nouveau. Il leur rend encore ce témoignage

* Josse Duc de Moravie succeda à Wenceslas, mais il ne vécut que six mois, depuis son élection.

à en souriant, *qu'ils parlent mal, puis que nous faisons mal?*

XXX.

Un Religieux prêchant devant l'Empereur Albert, ce Prince s'endormit. Le Prédicateur demanda là-dessus au peuple, s'il croyoit qu'il y auroit des Princes sauvez. Après avoir rendu la chose fort difficile & fort douteuse, *Vous vous trompez*, dit l'Empereur, *on peut esperer le salut des Princes qui meurent au berceau après avoir été baptisez.*

. 32.

XXXI.

Ibid. Zisca, Général des Hussites, avoit perdu un œil dans son enfance en jouant avec ses camarades; il perdit l'autre au siége de quelque place. Tout aveugle qu'il étoit il battit diverses fois les Bohemiens & les Allemands. Etant au lit de la mort on lui demanda, ce qu'il vouloit qu'on fit de son corps après sa mort. „ Jettez-le, *dit-il*, aux bêtes „ sauvages, après en avoir ôté la peau „ dont vous ferez un tambour pour „ vous en servir à la guerre. Les en„nemis n'ont pu soutenir ma vuë pen„dant que j'ai vécu, ils ne soutien„dront pas non plus le son de ce tam„bour.

XXXII.

XXXII.

Frederic, Comte de Gillei, étoit un homme perdu de débauches. Il tua sa femme pour s'abandonner tout à son aise à des concubines. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, un de ses amis lui ayant dit, qu'il étoit tems de penser à la mort, c'est ce que je fais actuellement, répondit il, car j'ai ordonné qu'on mît cette inscription sur mon tombeau: *C'est ici pour moi la porte des Enfers. Ce que j'y trouverai, je n'en sai rien. J'ai eu de grands biens, dont je ne remporte rien, non plus que de ce que j'ai bu & mangé, & de ce qu'une volupté insatiable a englouti.* Voilà, lui dit son ami, l'épitaphe d'un Sardanapale, plus digne, au jugement d'Aristote, d'être écrite sur le sepulchre d'un boeuf, que sur celui d'un homme. p. 63

XXXIII.

Danté étoit un homme fort appliqué à ce qu'il méditoit, & à ce qu'il lisoit. Un jour qu'il étoit allé à un spectacle public, il entra dans la boutique d'un Libraire, d'où on pouvoit tout voir. Il trouva sous sa main, un Livre de son goût, qu'il devora avec un si grand appetit, qu'à son retour il jura, qu'il p. 11.

n'avoit rien vu, ni rien entendu de ce qui s'étoit passé & de ce qui s'étoit dit sur la place. Je connois un homme, qui étant allé à l'Eglise de S. Pierre à Geneve pour voir l'élection des Senateurs, s'enfonça si profondement dans la lecture des *Meditations du P. Malebranche*, qu'il ne regarda pas l'élection, & ne put au sortir de là dire, comment elle s'étoit faite. Je doute fort qu'il soit à présent de ce goût-là.

XXXIV.

Ce qu'on appelle le Martyre est une preuve fort équivoque de la verité d'une Religion; S. Augustin avoit raison de dire, que ce n'est pas le supplice qui fait le Martyre, mais la cause. Albert, Duc d'Autriche, persecuta cruellement les Juifs avant que d'être Empereur. Il avoit même donné un Edit par lequel il ordonnoit de les faire tous mourir dans ses Etats, s'ils n'embrassoient le Christianisme. Plusieurs se faisoient baptiser par la crainte du supplice. Il y en eut un de ceux-là, que Frederic III. qui fut depuis Empereur, prit en si grande amitié qu'il vivoit avec lui comme avec un frere. Quelques années après le Proselyte gagné, à ce qu'on prétend,

par

par argent, déclara qu'il vouloit reprendre sa premiére Religion. Le Prince n'oublia rien pour l'en détourner, éclaircissemens, exhortations, promesses, menaces, priéres, larmes, il mit tout en œuvre, mais inutilement. Enfin il fut obligé avec beaucoup de regret à l'abandonner à sa mauvaise destinée. Le Juif condamné au feu fut conduit au supplice sans être enchaîné, comme il l'avoit demandé. Dès qu'il vit le bucher, il se mit à chanter un hymne en Hébreu, se jetta lui-même dans les flammes, & en fut consumé sans discontinuer de chanter les loüanges de Dieu.

XXXV.

Quand Zisca pilloit les villages, il ne se reservoit du butin que les *toiles d'araignée*. C'est ainsi qu'il appelloit les jambons & les saucisses, qui pendoient au plancher des Païsans.

XXXVI.

Albert Duc d'Aûtriche eut de longues guerres avec les Bohemiens avant que d'être Empereur. Un jour qu'on lui demandoit à qui il vouloit donner le commandement de son Armée: *Si vous voulez*, dit-il, *un autre Chef que moi*;

*vous n'avez que faire de m'appeller Duc d'Aûtriche.*

XXXVII.

Dans le combat qui décida de l'Autriche en faveur de l'Empereur Rodolphe & où fut tué Ottocarus Roi de Boheme son concurrent, l'Armée de l'Empereur souffroit beaucoup de la soif. On enleva à un Païsan un vase plein de biere, qu'il portoit aux moissonneurs, & on le présenta à l'Empereur pour se desalterer. *Rendez*, dit-il, *cette cruche, ce n'est pas moi qui ai soif, c'est mon armée.*

XXXVIII.

Frederic Duc d'Autriche, surnommé le Vieux, oncle de l'Empereur Frederic III. prenoit souvent plaisir à se déguiser en Villageois, & alloit se louer aux Païsans pour labourer, moissonner & travailler comme eux. Là il s'entretenoit avec eux sur tout ce qui se passoit à sa Cour, se mettant lui-même sur les rangs sans être connu, il entendoit tout ce qu'on disoit de lui. Quand on lui demandoit la raison de cette conduite. *C'est*, dit-il, *que sans cela je ne saurois apprendre aucune verité sur mon chapitre.*

XXXIX.

## XXXIX.

Le Roi Alphonſe étoit un Prince fort liberal envers les Gens de Lettres, il n'y avoit que les Aſtrologues à qui il ne faiſoit aucun bien; il ne les ſoufroit pas même à ſa Cour. Un jour qu'on lui en demandoit la raiſon, quelqu'un répondit pour lui: *Comme il n'y a que des fous qui ſe mêlent de regler les Aſtres, & que les ſages ſont au deſſus de leurs influences, c'eſt aux Princes qui ne ſont pas ſages à honorer les Aſtrologues, & non à un Prince ſage, comme Alphonſe.* p. 42.

## XL.

Pierre de Montalcino étoit un Aſtrologue célèbre au commencement du quinzième ſiècle. Pendant le Concile de Conſtance il publia une Prophetie, où il prédiſoit que Sigiſmond ſeroit couronné à Rome cette année-là, & que Jean XXIII. ſe retireroit du Concile avec gloire. Le premier de ces évenemens n'arriva que pluſieurs années après, & le ſecond fut tout oppoſé à la prédiction. Comme on le reprochoit à l'Aſtrologue, *C'eſt*, dit-il, *que j'avois à juger de deux fous, dont je deſierois Ptolo-* Ibid.



[illegible]

## XLII.

Quelque Gentilhomme [illegible] sur les Magis[illegible]

[illegible]

*sez-vous, fanfaron*, lui dit l'Empereur, *si ceux qui gouvernent le faisoient justement, nous n'aurions point besoin de gens de guerre.*

XLIII.

On apporta un jour à Frideric III. des Lettres que Gaspard de Schlick son Chancelièr écrivoit en Hongrie. Comme on lui conseilloit de les ouvrir, parce qu'on soupçonnoit qu'elles contenoient quelque projet de trahison. *Je croi*, dit l'Empereur, *que Gaspard est honnête homme, & qu'il m'est affectionné. Si je me trompe, j'aime mieux, que mon erreur se découvre d'elle-même, que par mes soins & ma défiance.* Ibid.

XLIV.

Vitolde Duc de Lithuanie prétendoit que le peuple devoit être sujet aux Loix, mais que les Loix devoient être assujetties au Prince. C'est pour cela qu'il affectoit de se mettre au dessus des Loix & des coûtumes de son païs. Il ordonna par un Edit à tous ses Sujets, de se faire raser, contre leur usage, & laissa croître sa barbe, pour se distinguer par cette prétendue marque de Majesté. Le projet ne réüssit pas. Les Lithuaniens protesterent, qu'ils per- p. 45. 46

 droient

droient plutôt leur vie que leur barbe. Le Duc se fit donc raser, & défendit à tous ses Sujets de le faire sur peine de la vie. Lequel est le plus bizarre, du Prince ou des Sujets? C'est une espece de Tyrannie au Prince de gêner ses Sujets sans necessité & sans fruit. C'est une opiniâtreté & une rebellion aux Sujets, de ne pas obéïr dans une chose indifferente.

XLV.

p. 48. Il mourut en Autriche à l'âge de 93. ans un homme qui avoit toujours vécu dans les plaisirs & dans le vice, sans que sa santé ni sa fortune eussent jamais souffert la moindre atteinte. *C'est là,* disoit là-dessus l'Empereur Frideric III. *une preuve d'une autre vie: Car s'il y a un Dieu juste qui gouverne le Monde, comme la Raison & la Religion nous l'apprennent, il faut que les ames au sortir du corps, passent dans d'autres lieux pour recevoir leur peine ou leur recompense, puis qu'on ne la reçoit pas dans ce monde.*

XLVI.

Un Bourgeois de Prague prêta un
p. 49. jour cent mille Ducats à Charles IV. qui lui en fit son billet. Le lendemain le Citoyen invita l'Empereur à dîner

avec

avec un bon nombre de grands Seigneurs. Quand on fut au dessert le Bohemien se fit apporter le billet de l'Empereur dans un bassin d'or, & lui dit, *Sire, les autres mets, que j'ai presentez, ont été communs à toute la compagnie, celui-ci sera pour votre Majesté seule. Je vous donne ce que je vous ai prêté, & je vous rends votre billet.*

## XLVII.

On raconte de l'Empereur Charles IV. une action d'une clemence & d'une grandeur d'ame peu commune. On vint un jour lui donner avis, qu'un certain homme gagné par une somme d'argent que lui promettoient quelques ennemis de ce Prince, avoit resolu de l'assassiner ou de l'empoisonner. Il fit venir cet homme chez lui & ne se vengea de son mauvais dessein, qu'en le comblant de bienfaits. *Il me fait*, dit-il, *de la peine que vous n'ayez pas le moyen de marier votre fille qui est déja grande. Tenez, voilà mille Ducats pour sa dot.* On peut juger de la surprise & de la confusion de ce traître, qui s'en alla se dédire de son criminel engagement.

XLVIII.

Le même Empereur aimoit les Lettres & les Savans. C'étoit lui, qui en 1347. avoit fondé l'Université de Prague. Il alla un jour entendre soûtenir quelques Theses, & il y prit tant de plaisir, qu'il y demeura quatre heures entieres. Les Courtisans ennuyez & impatients, l'avertissoient qu'il étoit tems d'aller dîner. *C'est*, leur dit-il, *ici mon repas.*

XLIX.

P. 47. L'Empereur Frideric III. disoit que les Princes durs & cruels devoient extremement craindre la mort, parce qu'ils trouveroient dans l'autre vie, un Juge aussi impitoyable, qu'ils l'avoient été dans celle-ci.

L.

Ibid. Le même Empereur disoit, qu'il lui étoit impossible de se plaire avec des sots ou des fous, & qu'il haïssoit comme la mort les gens superbes & *glorieux*. C'est le moyen de se bien ennuyer dans le Monde. Il est partagé entre la sotise ou la folie, & l'orgueil, & souvent ces deux caracteres y sont réünis. Pour peu qu'on ait d'esprit, de savoir, de merite & de quelque distinction que

ce

ce soit, c'est un orgueil ou une fatuité insupportable. Les sots fourmillent.

Un merite orgueilleux c'est un bel oeillet qui creve.

## L I.

St. Bernard Abbé de Clervaux étoit un Moine d'une grande abstinence. Un jour qu'il avoit des hôtes chez lui son hospitalité lui fit passer les bornes de sa temperance ordinaire. Ses Moines lui en firent des reproches. *Ce n'est pas moi*, dit-il, *c'est la charité qui a bu & mangé.* p. 28.

## L I I.

Sigismond Roi de Hongrie & depuis Empereur, avoit été arrêté prisonnier par les Grands de son Royaume. Il étoit gardé par deux Gentilshommes de la Maison de *Gara*, dont il avoit fait mourir le pere, & qui étoient proches parens du Comte de Cillei. Pour obtenir sa liberté il promit d'épouser Barbe fille de ce Comte, & il tint parole. L'Histoire nous représente cette Princesse, d'une galanterie qui alloit jusqu'à la prostitution. p. 37.
Lors que l'Empereur son mari fut mort on l'exhortoit à imiter l'exemple de la chaste tourterelle. *Si vous voulez*, dit- p. 29.

elle,

elle, *me proposer des bêtes pour modele, proposez-moi les pigeons & les moineaux.*

## LIII.

J'ai lu dans un vieux Manuscrit, qu'au Concile de Constance, l'Electeur de Saxe ordonna à son Conseiller de lui faire une liste exacte de toutes les Courtisannes qui étoient alors dans la ville. Il le fit, autant qu'il put, car il y en avoit beaucoup. Comme l'Electeur se plaignoit qu'elle étoit incomplete. *Si vous voulez*, dit-il, *que je les y mette toutes, il faut donc y mettre la premiere.* Il entendoit par-là l'Imperatrice Barbe.

## LIV.

Æneas Sylvius disoit que si quelcun devoit être content des faveurs de la fortune, c'étoit Alphonse, puis qu'il possedoit les Empires de trois Divinitez. Dans l'Espagne celui de *Pluton*, dans la Sicile & dans les Isles voisines celui de *Neptune*, & dans l'Italie celui de *Jupiter* *.

LV.

* *Latin* étoit un des titres de Jupiter. *Jupiter Latius*.

## LV.

Jaques Archevêque de Treves étoit un Prélat d'un grand merite, mais fort ambitieux & d'une avidité insatiable. Etant un jour auprès de Frideric III, il faisoit demande sur demande à cet Empereur. *Si vous ne mettez fin*, dit-il, *à vos demandes; je trouverai bientôt le commencement de mes refus.*

## LVI.

C'est un grand mot de Metellus. Aulugell. L.I. C.6.
„ Les Dieux peuvent beaucoup, *dit-il*, mais ils ne doivent pas nous aimer plus, que ne nous aiment nos parens. Or nos parens nous deshéritent à la fin, quand nous leur desobéïssons continuellement. Qu'avons-nous donc à attendre des Dieux, si nous perseverons dans notre mauvais train? Il n'est pas juste que les Dieux soient favorables à des gens qui sont ennemis d'eux-mêmes. * Les Dieux aiment la vertu, mais ils ne la donnent pas par force.

## LVII.

Fabrice Général Romain n'étoit pas riche. Aulug. L.I. C.14.

* *Dii immortales virtutem approbare, non adhibere debent.*

gula & Neron. Adrien changea cette coutume; il laissa croître sa barbe & les autres Empereurs l'imiterent.

LXII.

C'étoit une belle action; que celle de Cadicius Tribun dans l'armée des Romains, lors de la premiere guerre de Carthage. L'Armée Romaine étoit enveloppée par la Carthaginoise, dans un endroit où elle ne pouvoit éviter d'être taillée en piéces. Le Tribun pour la sauver conseilla au Consul de détacher 400. hommes pour aller occuper une certaine colline qu'il lui montroit; afin que pendant que l'ennemi s'amuseroit contre ce détachement; l'armée pût échapper. *Fort bien*, dit le Consul, *mais qui est-ce qui voudra mener ces 400. hommes à la boucherie?* C'EST MOI, répondit le Tribun. *Je veux bien me sacrifier pour vous & pour la République. Allons, mes amis*, dit-il sur le champ aux Soldats, *il est necessaire d'aller là & il n'est pas necessaire d'en revenir.* Le stratageme réüssit. Les ennemis donnerent dans le piege, & les 400. hommes se défendirent assez long-tems pour donner à l'armée Romaine celui de se retirer. Il n'en échap-

Agell. L. III. c. 4.

pa

pa que le Tribun, qui fut reconnu entre les bleſſez. Caton & Seneque ont comparé cette action à celle de Leonidas dont il eſt parlé dans Herodote. Mais Caton ſe plaint, que l'action de Leonidas, & des 300. hommes qui perirent avec lui aux Thermopyles a été célébrée par des monumens & des ſtatues, & tranſmiſe à la poſterité par l'Hiſtoire, au lieu qu'on n'a preſque point parlé de celle de Cædicius. Senec. Ep. 82. Herodot. L. VII. p. 224.

LXIII.

On diſoit à Rome des gens malheureux, qu'ils avoient le cheval de *Sejus*, *Habet equum Sejanum*. Voici l'Hiſtoire ou la Fable de ce cheval. Un certain Cneius Sejus avoit un cheval d'une beauté extraordinaire, qu'il prétendoit être de la race des chevaux de Diomede. Mais il y avoit cette fatalité attachée à ce cheval, que tous ceux qui le poſſedoient faiſoient une fin malheureuſe. En effet Marc Antoine fit trancher la tête à *Sejus* maître du cheval. *Dolabella* qui l'avoit acheté trois mille Ducatons ſe tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de *Caſſius*. Ce dernier qui herita de ce che- Agell. L. III. c. 9.

val en fit de même aussi bien que *Marc Antoine* qui voulut l'avoir après avoir vaincu Cassius.

LXIV.

Agell. Ibid. On disoit aussi à Rome d'une chose qui portoit malheur, *c'est l'or de Toulouse*, parce qu'un Consul Romain nommé *Cæpio* ayant pillé Toulouse, tous ceux qui toucherent l'or qu'on trouva dans les Temples de cette ville, perirent miserablement.

LXV.

On peut dire de la plûpart des Prédicateurs, qui décident en chaire de toutes choses si à leur aise, parce que personne ne les contredit, ce que disoit un celebre Rheteur * d'un homme qui ayant disputé tout seul dans une harangue, s'en alloit fort content de lui-même, sans attendre le jugement de ses auditeurs. † *Ce jeune homme est fort éloquent sans contradiction.*

Agell. IX. 15.

LXVI.

Plutarque comparoit les oreilles d'un curieux à des ventouses, qui attirent tout ce qu'il y a de mauvais.

LXVII.

* Antoine Julien, Rheteur & bel esprit du tems d'Adrien.

† *Adolescens hic sine controversia disertus est.*

LXVII.

Ce même Philoſophe appelloit fort agréablement l'adultere, *la curioſité des plaiſirs d'autrui.* Plutarch. Moral. p. 518. 520.

LXVIII.

*C'eſt une archive fort ennemie des Muſes & des Graces, qu'une tête qui ne ſe remplit que des défauts & des ſotiſes d'autrui.* C'eſt encore un mot de Plutarque.

FIN *du Recueil de bons Mots.*



# SUPPLEMENT.

*ON avoit resolu d'abord de donner à la fin de cet Ouvrage, les Lettres de Pogge qui se trouvent manuscrites dans la fameuse Bibliotheque de Wolffenbutel & qui n'ont pas encore vu le jour, au moins que l'on sache. Mais on a changé de dessein parce qu'il n'y a presque aucune de ces Lettres, dont on n'ait eu occasion de parler dans la Vie de Pogge. Pour tenir parole on se contentera de mettre ici en forme de Supplément la Lettre de Pogge à Jean Guarin* * *de Verone, sur la découverte de Quintilien, celle de Francisco Barbaro à Pogge sur le même sujet, & la Lettre de Cincio à Pogge pour le feliciter sur l'augmentation de sa famille. On y a joint l'Oraison funebre de Chrysolore, que fit André Julien, Noble de Venise, à la sollicitation de Guarin.*

I.

* Jean Guarin étoit un des Savans hommes du quinzième siècle. Il fut Critique, Orateur, Philosophe. Il possedoit parfaitement le Grec & le Latin. Il traduisit en Latin la Geographie de Strabon & quelques Vies de Plutarque. Philippe de Bergame dit que Guarin avoit publié plusieurs Lettres, qui étoient autant de monumens de son Esprit & de son Savoir. Il mourut à Ferrare fort âgé.

# I.

## EPISTOLA POGGII AD GUARINUM, *in qua scribit* Quintilianum *sese apud Monasterium S. Galli*, *ac* Asconium Pedianum *adinvenisse*, *ob quod communi Rhetorum utilitati gratulatur*.

Poggius Guarino Veronensi Sal. pl. d. Licet inter quotidianas occupationes pro tua in omnes humanitate & benivolentia singulari commodum semper tibi mearum litterarum adventum esse non ignorem, tamen ut hisce perlegendis præcipuam quandam præstes attentionem. Te majorem in modum obsecro: non quidem ob eam caussam, ut aliquid in me sit, quod vel summe otiosus requirat; sed propter rei dignitatem, de qua scripturus sum; quam certe scio, cùm sis longe peritissimus, non parvam tibi ceterisque studiosis hominibus esse allaturam animi jocunditatem. Nam quid est (per Deum immortalem!) quod aut tibi, aut ceteris viris possit esse jocundius, gratius, acceptius, quam cognitio earum rerum, quarum commercio doctiores efficimur, & quod majus quiddam videtur, elegantiores? Nam cùm generi humano rerum parens natura dederit intellectum ac rationem; tanquam egregios duces ad bene beateque vivendum, quibus nihil queat præstantius excogitari; tamen haud scio, an sit omnium præstantissimum, quod ea nobis elargita est usum atque rationem dicendi, sine quibus nec ratio

ipsa, neque intellectus quicquam ferme valerent. Solus est enim sermo, quo nos utentes ad exprimendam animi virtutem a reliquis animantibus segregamur. Permagna igitur habenda est gratia tum reliquorum liberalium & artium inventoribus, tum vel præcipue his, qui dicendi præcepta ac normam quandam perfecte loquendi suo studio & diligentia nobis tradiderunt. Effecerunt enim ut qua in re homines ceteris animantibus maxime præstant, nos ipsos & homines antecelleremus. Hujus autem sermonis ornandi atque excolendi cum multi præclari, ut scis, fuerint Latinæ Linguæ auctores, tum vel præcipuus atque egregius *M. Fabius Quintilianus*: qui ita diserte, itaque absolute summa cum diligentia exequitur ea, quæ pertinent ad instituendum perfectissimum oratorem, ut nihil ei vel ad summam doctrinam, vel singularem eloquentiam meo judicio deesse videatur: quo uno solo, etiamsi Cicero Romanæ parens eloquentiæ deesset, perfectam consequeremur scientiam recte dicendi. Is vero apud nos antea (Italicos dico) ita laceratus erat, ita circumcisus, culpa, ut opinor, temporum, ut nulla forma, nullus habitus hominis in eo recognosceretur. Tute hominem vidisti hactenus

*lacerum crudeliter ora;*
*Ora manusque ambas populataque tempora, raptis*
*Auribus & truncas inhonesto vulnere nares.*

Dolendum quippe erat & ægre ferendum, nos tantam in hominis tam eloquentis fœda laceratione jacturam oratoriæ facultatis fecisse. Sed quo plus tunc erat doloris & molestiæ ex ejus viri mutilatione, eo magis nunc est congratulandum, cum sit in pristinum habitum ac digni-

tatem,

ſtatem, in antiquam formam atque integram valetudinem noſtra diligentia reſtitutus. Nam ſi M. Tullius magnum præ ſe fert gaudium pro M. Marcello reſtituto ab exſilio; & eo quidem tempore, quo Romæ plures erant Marcelli ſimiles, domi foriſque egregii ac præſtantes viri: quid nunc agere docti homines debent & præſertim ſtudioſi eloquentiæ, cum ſingulariſſimum lumen Romani nominis, quo exſtincto nihil præter Ciceronem ſupererat, & cum modo ſimili lacerum ac diſperſum non tantum ab exſilio, ſed ab ipſo pæne interitu * revocaverimus? Nam me hercule! niſi nos auxilium tuliſſemus, neceſſe erat illum propediem interiturum. Nam neque eſt dubium virum ſplendidum, mundum, elegantem, plenum moribus, plenum facetiis fœditatem illius carceris, ſqualorem loci, cuſtodum ſævitiam diutius perpeti non potuiſſe. Mœſtus quidem ipſe erat ac ſordidatus, tanquam morti rei ſolebant: ſqualentem barbam gerens ac concretos pulvere crines: ut ipſo vultu atque habitu fateretur ad immeritam ſententiam ſe vocari. Videbatur manus tendere, implorare Quiritum fidem, ut ſe ab iniquo judice tuerentur; poſtulare & indigne ferre quod qui quondam ſua ope, ſua eloquentia multorum ſalutem conſervaſſet, nunc neque patronum quempiam inveniret, quem miſereretur fortunarum ſuarum, neque qui ſuæ conſuleret ſaluti, aut ad injuſtum rapi ſupplicium prohiberet. Sed quia temere perſæpe eveniunt, quæ non audeas optare, ut inquit Terentius noſter, fortuna quædam fuit cum ſua, tum maxime noſtra, ut cum eſſemus Conſtantiæ otioſi, cupido inceſſeret viſendi ejus loci, quo ille recluſus tenebatur. Eſt an-

* *In avitam patriam*, addit Mabillon.

autem Monasterium S. Galli prope urbem hanc millia passuum XX. Itaque nonnulli animi laxandi, & simul perquirendorum librorum, quorum magnus numerus esse dicebatur, gratia eo perreximus. Ibi inter confertissimam librorum copiam quos longum esset recensere, *Quintilianum* * comperimus, adhuc salvum & incolumem, plenum tamen situ, & pulvere † squalentem. Erant enim non in Bibliotheca libri illi, ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam & obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ‡ nec capital. quidam rei damnati retruderentur. Atqui ego pro certo existimo, si essent qui hæc barbarorum ergastula, quibus hos detinent viros, rimarentur ac cognoscerent more majorum, similem fortunam experturos in multis, de quibus jam est conclamatum. Reperimus præterea libros tres primos & dimidiatum quarti *C. Valerii Flacci Argonauticon*, & expositiones tanquam thema quoddam super octo Ciceronis Orationibus Q. *Asconii Pediani*, eloquentissimi viri, de quibus ipse meminit Quintilianus. Hæc mea manu transcripsi & quidem velociter, ut ea mitterem ad Leonardum Aretinum & Nicolaum Florentinum. ‖ Habes, mi suavissime Guarine, quod ab homine tibi deditissimo ad præsens tribui potest. Vellem potuissem etiam librum transmittere; sed Leonardo nostro satis-

sa-

* *Reperimus* Mabill.

† *Refertum* Mabill.

‡ *Ne vita quidem damnati detruderentur*, Mabill. *ne capitales quidem rei*, Menag.

‖ Addit Mabillon: *qui cum a me hujus thesauri adinventionem cognovissent, multis a me verbis Quintilianum per suas literas quamprimum ad eos mitti contenderunt.* Hæc in nostro codice desiderantur.

faciendum fuit. Verum ſcis, quo ſit in loco, ut ſi eum voles habere, puto autem te quamprimum velle, facile id conſequi valeas. Vale & me, quoniam id mutuo fit, ama. Conſtantiæ XVII. Kl. Jan. Anno Chriſti M CCCCXVII.

---

## I I.

## EPISTOLA FRANCISCI BARBARI AD POGGIUM,

*in qua multas hiſtorias ad ſuum propoſitum adducit, cum eum ob doctrinæ ſuæ elegantiam laudet & potiſſimum, quod ex Germania aliiſque locis varia & utilia in humanitatis ſtudio attulerit, ob quod ſibi & gratias agit, idque indies magis ac magis curet, hortatur.*

ETſi præclari facti tui conſcientia & eruditorum hominum, de quibus bene meritus es, tanta etiam voluntate contentus ſis; tamen pro ea litterarum neceſſitudine, qua non mediocriter devincti ſumus, noſtra intereſſe putavi tibi gratias agere, ut humaniſſimum hoc officium tuum minime ſilentio præterirem: cùm illorum indicium librorum ad nos dimiſiſſes, quos opera & diligentia tua nobis & poſteris recuperaſti, ut privatim & publice maximo gaudio & gratulatione frueremur. Nihil enim prope gratius ac jocundius indicari potuiſſet, quam id, quod communiter ad laudem tuam, quæ (ut debet) nobis cariſſima eſt,

& ad humanitatis & doctrinæ amplitudinem maximum in modum pertineret. Quis tantum in bonos omnes studium, tot pro communi utilitate labores, tot immortalia beneficia, nisi ingratus esse & haberi velit, tacitus cogitare posset, non intelligo. Tu Reipublicæ causa quid facturus esses facile declarasti; cum te non vis hyemis, non nives, non longitudo itineris, non asperitas viarum, ut monumenta literarum e tenebris in lucem erueres, retardarunt. Tu *Tertullianum*, tu *Marcum Fabium Quintilianum*, tu *Q. Asconium Pedianum*, tu *Lucretium*, *Silium Italicum*, *Marcellinum*, tu *Manilium Astronomum*, *L. Septim. Valerium Flaccum*, tu *Caprum*, *Eutychium*, *Probum*, *Grammaticos*, tu complures alios Bartholomæo Collega tuo adjutore vel fato functos vita donasti, vel longo, ut ajunt, postliminio in Latium reduxisti. Quo factum est, ut in medio desiderii tui cum a me abesses, te potissimum isthic esse gauderem. Quidni, cum nihil tibi propemodum honorificentius ac doctis viris acceptius assequi potuisses, quam ut antequam postulares, majora quam velles, plura quam sperares vetustatis monumenta in squalore latentia ad eruditorum hominum conspectum retulisses. Lycurgo summo viro gloriæ datum est, cum primus Homerum variis in locis per frusta dispersum, quem apud Creophyli pronepotes integre servatum invenerat, ex Asia totum in Græciam reportasset. Si quid illi doctissimi homines, ubicunque sunt, sapiunt, nonne civicam tibi coronam, quæ vitæ ac salutis a te restitutæ testimonio sit, debent, cum tua virtute factum sit, ut deinceps immortalitatem facile sperare possint: præsertim cum non modo clarissimi viri, sed etiam infimus quisque civis conservatores suos hoc honore dignos judi-

di-

dicarit. Aesculapium inter Deos relatum accepimus, postquam cum alios nonnullos, tum Hippolytum supremum vitæ diem functum, aliquot tamen post annos moriturum, ab inferis revocavit: cui si populi, nationes, provinciæ; sacras ædes dicaverunt, quid vobis (nisi hoc consuetudo jam pridem abolevisset) faciundum putarem, qui tot illustres ac sapientissimos viros mortuos in perpetuum resuscitastis? quorum ingeniis ac institutis non solum nos, sed etiam posteri bene dicere ac honeste vivere poterunt. Si his, qui castella, urbes, provincias, receperant, triumphum dari majores nostri censuissent, & ego dignitate ac auctoritate & gratia tantum possem, quantum hi, qui fuerunt amplissimi in literario senatu & in æde Musarum, te triumpho dignissimum decernerem; quippe cum eorum doctrina & ratio humano generi longe plus adjumenti afferre possit, quam aliquorum illustrium ducum res gestæ attulerunt. Nam ut hæ paucos indices aliquando ut unam civitatem & unam interdum provinciam ab imminentibus periculis cum magna mortalium occasione deliberaverunt & a frugalitate ad omne libidinis genus plerumque converterunt; sic humanitatem & disciplinam, quæ ad bene beateque vivendum & ornate dicendum accommodatæ sunt, non modo privatis rationibus, sed urbibus, nationibus, universis denique hominibus non mediocres utilitates afferre posse dubitandum non est. Athenienses enim cùm Apollinem opinione sua sapientissimum Deum consulerent, responsum retulerunt: Se præstantissimos cives habituros, si quod optimum ac pulcherrimum esset, liberorum suorum auribus imponerent. Quod cum doctrinam, quæ libero homine digna, liberos facit, prætenderet; id Indorum gemmas male

& nomen intemperanti fuit; cùm id [illegible] [illegible], non ad continentiam, non ad [illegible] [illegible], sed ad [illegible], cupiditatem, libidinem ac [illegible] propensiorem videbat. Cur ille postea, Cretensis [illegible], [illegible], cum ex Asia [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], plus sibi gloriae, quam Q. Pompejo ac L. Lucullo debere censuit, quod [illegible] ex Asia [illegible] [illegible] set, quam ipsi [illegible] copiis, [illegible] [illegible] confecerant. Ex quibus ille [illegible] [illegible], cum [illegible] [illegible] [illegible] ac [illegible] domum [illegible], [illegible] de [illegible] a [illegible] venit, ac [illegible] [illegible] [illegible]; in cujus [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Quid [illegible]? Nonne Caesar Dictator M. Tullium [illegible] quamdam [illegible] [illegible] majorem laurea dignum esse censuit? Quid quod majores nostri eodem numero [illegible] & eos, qui triumpharent, dignos esse censuerunt? Innumerabilia exempla sunt, quae hic [illegible], ne infinitus sim, praetermitto. Nec in honore collegae & uno [illegible] alienior esse [illegible], cum M. Marcellus & P. Scipio [illegible] [illegible] [illegible] non sunt, cum Syracusas & Hispaniam sine magistratu in potestatem redegissent: quod [illegible] & [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] summa & beneficentia [illegible] Romanae Pontifices [illegible] publice [illegible]runt. Quid? Q. Fulvio Capua capta & Oppido Fregellano ad [illegible] compulsis [illegible] plus [illegible] non [illegible], quae alterius Reipublicae [illegible], [illegible] decerni [illegible] esse; cum ita de rebus male [illegible], ut [illegible] honore [illegible] dignos non [illegible], cum [illegible] qui nunquam ex se, sed ex [illegible]ribus & [illegible] [illegible] [illegible] sunt, [illegible]

[illegible]

dicatas acceperit, vos autem ingenio & industria ea perfecisse cognoscat, quæ nisi per homines & peritos & diligentes effici non potuissent. Præterea Sex. Pacuvius Taurus, Ædilis plebeius, cùm unam Sibyllarum statuam, duas autem M. Messala, quæ juxta rostra positæ fuerant, restituissent, & plerique sacras ædes ac privatas domos refecissent, non mediocrem laudem adepti sunt; Vos vero quid non estis consecuti, cum Oratores, Poetas, Historicos, Astronomos, Grammaticos, qui jam sine ulla dubitatione deleti erant, restituissetis? Profecto non usitatus honos ac pervulgatus vobis tribuendus est, sed novi singularesque debentur. Ignominia econtra notandi sunt illi Germani, qui clarissimos viros, quorum vita ad horum memoriam sibi commendata esse debuit, quantum in se fuit, vivos diuturno tempore sepultos tenuerunt: quod si prudenter factum est, quid negligentius? si ex sententia, quid crudelius? An quisquam ita invidus esset, ut vos exornari nimium a me censeat? Quos autem orno? Eos nempe, qui hujus litterariæ reipublicæ plurima adjumenta atque ornamenta contulerunt. Libero patri veteres aram dicare, templa collocare, & hecatombas facere voluerunt, qui reperiundi vini usus auctor fuisset, quod plerumque libidinis, furoris, insaniæ instrumentum est. Nos vero præstantissimorum librorum inventoribus vel mediocrem honoris gradum negabimus? Profecto si majores nostri novitati invidissent; nec virtutem, nec industriam multis ac præclaris monumentis honestassent, nobis tot bene dicendi præcepta, tot bene vivendi exempla defuissent. Constat statuam C. Terentiæ sive Suffeciæ virgini Vestali decretam fuisse, ut poneretur ubi vellet, quia nescio quid campi Tiberini gratificata esset Populo Romano: quæ femi-

mina si hoc fortunæ munere tanto honore donata est, quis iniquum putarit, si tibi & collegæ non loricatam, non equestrem, non inauratam, sed togatam & æream in æde Camœnarum decernerem. Vellem, Poggi carissime, ut omnes vel exemplo meo curam & industriam, ac diligentiam tuam in imitationem dignam, non invidiam putarent. Profecto nisi hic honestissimus prorogandi memoriam hominum mos prorsus sublatus & antiquatus esset, honorificentissimis verbis hujus monumenti causas complecterer ipse scriptura, sed quoniam hanc veniam nobis & ætatis nostræ & reipublicæ status non præbet, vel senioris illius Catonis mei consilio contentus eris, qui suas res gestas non marmoreis ac argenteis imaginibus, quæ tempestate & vetustate intereunt, sed diuturna civium suorum memoria in perpetuum commendavit. Hæc si tecum cogitabis, æquiori animo & majori consolatione nostrorum temporum injuriam feres. Quid enim magnificentius ac præclarius assequi poteras, quam immortalia hæc tua merita non latere in tenebris, nec esse abdita; sed cum in luce Europæ tum in oculis Germaniæ provinciæ, atque in auribus omnium gentium & nationum esse posita? Quantum & illud est, quod in hoc communi gaudio vobis omnes gratulantur, vobis gratias agunt, quod curas vestras in Reipublicæ dignitatem ac utilitatem defixistis? Quo fit, ut sperem, quemadmodum cerasa Lucculliana, Zizypha Papiniana, cum alter e Ponto post Mithridaticam victoriam, alter e Syria in Italiam detulisset, & quemadmodum mala ab Appio e Claudia gente Appiana & pira a Mallio Malliana cognominata sunt; sic hæc litterarum scientia, quæ vestra ope ac opera e Germania in Italiam deferetur, aliquando & Poggia-

giana & Monte-Politiana vocabuntur. Cur autem id sperem? Quod si peregrini quidam frutices, retentis vocabulis, transmigrationis suæ auctoribus æternam memoriam propagaverunt, quid de vobis exspectari par est, qui hos honestissimos & singulares humanitatis & disciplinæ fructus ad nos attulistis. Accedet ad gratiam, cum uberrimam laborum tuorum mercedem suscepturus sis, si quando, quod maxime vellem, is in universam rempublicam summam potestatem habebit, cui in doctrina, cui in virtute, cui in laude percipienda ab ineunte ætate plurimum studii fuit & temporis. Erit enim sapientis Pontificis Max. beneficiis vestram memoriam persequi & magna vobis præstare, quandoquidem non parva in hoc genere a vobis accepit, quæ eo majora judicio meo censeri debent, quo minus erant exspectata. Sententiam de te & collega non levem & republica dignam dixisse videor: si quis tamen eorum, qui favent laudi tuæ, honorificentiorem dixerit, in eam me iturum facile recipio; hac tamen mea te contentum fore existimo, cum pro tua singulari prudentia eum honestum tibi triumphum videri putem, cum bene de republica meritis, verbis testimonium, ac consensu spectatissimorum hominum datur. Hæc hactenus. Reliquum est, ut te moneam & horter, ut incumbas toto animo & studio omni in eam rem, & reliquam illam peregrinationem, ad quam, ut ad optimum ac doctissimum Guarinum Veronensem scripsisti, probe te comparaveras, ne ullam publicæ & amplificandæ tuæ dignitatis occasionem deseras ac prætermittas. Majus enim quoddam a te Romanæ litteræ, quam adhuc præstiteris exspectant, quod in eam spem abductæ sunt, (ad hoc enim natus esse videris) ut per te *Ciceronis* de Republica,

&

& *Varronis* divinarum ac humanarum rerum, & *Crispi*, & *Livii* libros, & *Catonis* Origines (ut ceteros omittam) recepturæ sint. Quare, Poggi suavissime, perge, ut cœpisti: nihil tibi sit antiquius, quam quod in his studiis & liberalissimis artibus conducere judicabis. Hi labores quietem, & hæc impensa gloriæ & fortunæ tuæ fructum quam amplissimum reddent. Quod eo diligentius tibi faciundum est, quod & valitudo Bartholomæi nostri hoc tibi munus magis necessarium efficit. Cum enim illius operam ac vigilantiam non parum his litteris allaturam sperarem, nescio quo casu suo, & fato nostro magna ex spe decidimus. Quamobrem omnes in te conversi sumus, quemadmodum vectores sæva tempestate vexati & cunctis navalibus armamentis nudati oculos in sacram anchoram vertere soliti sunt. Tu igitur solus pro tua cetera diligentia tantum proficis, ut hac tua cura & industria Bartholomæi valitudinem ad hoc munus minus graviter feramus, quæ certe literatis hominibus permolesta est. Id vero nisi tu conficias, quis alter exspectationi nostræ respondeat, nescio; & tu communi utilitati & tuæ dignitati defuisse videberis. Quam quidem ad rem ut commodius navare operam queas, quæcunque inveneris, modo digna judicaris, ut scribi cures, & rogo & oro: quid invenisse enim prodest, nisi inventis uti liceret. Nam ut illud plerumque fortunæ, sic hoc virtuti attribui justis ex causis solet: nec indecorum erit beneficium tuum tueri, cujus fundamenta non opinione solum feceris, sed re quoque ipsa auxeris & confirmaveris. Andronici Rhodii vetus vocabis exemplum: nam cum Sylla Apelliconis Bibliothecam Athenis Romam misisset, eique Tyrannionem Grammaticum præfecisset, Andronicus adhibitis libra-

brariis & Aristotelis & Theophrasti libros, qui pæne ignoti erant, conscripsit, eosque doctissimis hominibus misit, unde ferme reliqua omnia exempla nata sunt; & ipse apud posteros diligentia sua nobilitatus est: quod tibi quoque faciundum esse judico. Ita enim videri videor: omnes qui favent Poëtis, Oratoribus, Historicis, Philosophis, Mathematicis, qui Latinis denique literis dediti sunt, tuas in laudes certaturos, quod non parvi genus ornamenti censeo. M. Varronis, librorum, qui primo Romæ constituti sunt, curam habentis, ab Asinio Pollione imago posita est, quæ sibi, judicio meo, non minus honoris attulit, cum a principe oratore ac cive amplissimo sibi collocata esset, quam cum eundem classis præfectum Pompejus ille Magnus confectis piratis navali corona donavit. Quodsi fortunarum tuarum ratio impedimento sit, hujus impensæ partem in me & alios, qui veteris scripturæ vestigia colimus, arbitratu tuo conferas: tibi enim non modo velut censori parendum statui, sed extra ordinem munus hoc sine provocatione decrevi. Quare voluntati meæ, & honestissimæ peritorum omnium expectationi satisfacies. Quod de tanto singulari in nos amore scribis, gratissimum est: hunc & tu fovebis, & ego quibuscunque potero rebus augebo. Vale. Ex Venetiis pridie Nonas Julias Anno Christi M. CCCC. XVII.

# III.

# CINCII EPISTOLA AD POGGIUM.

CINCIUS POGGIO SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI PAPE* SECRETARIO. Sal. pl. d. Jam pridem cum essem in palacio apostolico unà cum gravibus viris, sermoque de felicitate humana inter nos casu haberetur, Antonius de Piscia nunciavit te ex justa † uxore, uno filiolo auctum fuisse, que denunciacio cunctis astantibus gratissima profecto extitit. Omnesque uno ore gratulantes optavimus, ut is perpetue consolacioni, ornamento presidioque tibi sit. Ego vero cum mecum ipse cogito puerum hunc ex te viro doctissimo comprobateque vite, eque tua conjuge honestissima muliere natum fuisse, minime dubitandum esse arbitror, eum ad doctrinam, honestatem eximiasque virtutes & laudes sua natura dispositum esse. Qui cum tuis uxorisque tue domesticis institutis & moribus excultus fuerit, educabiturque preterea Florencie, que urbs miris ingeniis, miraque doctrina & precipua negociandi industria ità floret, ut omni genere laudum aut ceteras urbes superet, aut certe à nulla alia superetur, & se ipsam veram Romani populi filiam ac he-

* On a suivi par tout l'Orthographe de l'Auteur de cette Lettre; mais on y a ajouté la ponctuation, qui s'y trouve rarement selon la coutume de ce tems-là, ou qui y est mal placée.

† Pogge avoit eu des bâtards, comme on l'a vu dans sa Vie.

redem esse ostendat, michi persuadeo eum virtutum disciplinarumque ornamenta fuse cumulateque adepturum esse. Inherebit bonitati sue nature, parentum instituta ultro complectetur, mores patrios ac doctrinam avide arripiet. Neque enim sidera ipsa celorumque influxus ac fortuna, que humanarum rerum domina esse dicitur; prestantes hominum naturas bonarum artium studiis & optimis morum institutis roboratas pervertere ac depravare possunt. Quamquam Homerus auream illam catenam fingat, à celo ad terram usque venientem; quam quom homines deorsum trahere conantur, ab ipsa pocius tracti sunt. Hanc quidem catenam poëta fatum appellat, ut intelligamus humanas actiones fato inferiores esse, nec ejus vi ac necessitati ullo modo resistere posse. Allusit fortasse poëta multitudinis judicio, aut profecto ita credidit, cum nonnulli etiam Philosophi non minuti quidem hanc de fato opinionem pertinaciter tenentes ab ea racionibus abduci minime potuerunt. Que cum ita sint, cape à teneris, ut dicitur, unguiculis hujus tue imaginis curam, in eaque gradatim alenda tantum studium, tantamque diligenciam adhibeas, quantam flagitat paterna caritas. Quod si forte instituisti, ut tua uxor hianti filio ubera non tradat, ut ad ampliandam sobolem fecundior existat, & in valetudine facilius conservetur, incumbito omnino ut nutricem habeat corpore robustam, complexionis natureque bonitate prestantem, que eciam ingenuos ac liberales mores habeat. Quantam autem in educandis pueris nutrices vim habeant, quantumve aut earum probitate ad virtutem eos inclinent, aut improbitate ad vicia impellant, noster poëta declarat cantibus

Homer. Iliad. Θ. ℣. 19. &c.

*Hircaneque admorunt ubera tigres.*

Virgil. Æneid. L. IV. ℣. 367.

Quom autem adolevent, enitere, ut omnis ejus etas de se ipsa contenta sit, utque sermones actionesque etati consonent, ad quantum puericiam adolescencia, adolescenciam juventa, juventam grandior etas annis superat; tantum prudencia ceterisque virtutibus excellat, ut per omnem vitam animo ac corpori armonia quedam apte respondeat, & continuo major virtutum suarum splendor appareat. Verum quia nichil virtuti ac racioni magis repugnat, nichilve magis adversatur quam corporis voluptas, comprimenda profecto est, & adhibenda curacio ne per viscera serpens artus ac mentem enervet. Tantum autem sibi tribuendum est quantum ad conservandam naturam pertinet. Sed ejus insidie tanquam callidi hostis, evitande sunt. Habet enim titillaciones venenatas quidem suavitatem quandam pre se ferentes, que nisi moderacione vite, curis, vigiliis & exercitacionibus, modico cibo, & persico, ut dicitur, nasturcio * reprimantur, eo trahimur, ut racio ipsa que hominis auriga esse debet, & tamquam regina in arce mentis dominari, voluptate victa prostrata jaceat: & cum ab extenuato eciam nature lumine aliquando excitata se ipsam erigere voluerit, in ipso conatu rursus cadit, & turba viciorum apum in morem veniencium duce voluptate obruitur. Preclare itaque Hercules ‡ voluptatem

* *Nasturcium Persicum*, c'est du cresson de Perse. Xenophon *Cyropæd.* L. I. p. 4. & Ciceron *Tuscul.* L. 5. c. 34. nous apprennent que les Perses ne donnoient que de ce cresson à leurs enfans avec le pain. Cette plante est un preservatif.

‡ Voyez ce choix d'Hercule dans Xenophon, *Memorab.* L. II. p. 583. Un savant Seigneur Anglois, qui est mort en Italie, avoit fait le dessein de ce choix d'Her-

tem est aspernatus, ejusque delicias pro nichilo putavit. Intellexit enim vir ille, quem ob suarum virtutum excellenciam fortitudinisque prestanciam gentilitas Deorum in numero collocavit, viam illam quam virtus suadebat, quamquam difficilem, asperam, laboribus anxietatibusque plenam, continere tamen in se felicitatem, & demum parituram esse leticiam atque jocunditatem nullo unquam tempore defuturam. Quemadmodum apud Hesiodum * est,

Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν.

Alteram vero viam quam voluptas ingrediendam esse alliciebat, similem esse putavit histrionibus, qui cum abjecti obscurique homines sint, simulato vultu Hectorem, Agamemnonem referunt. Ita voluptas vultu blanda deliciis mulcet, que plerunque in dolores converse perniciosam ejus naturam ostendunt. Ex his igitur ambabus viis tamquam ex diversis fontibus, felicitatem miseriamque nasci recte arbitratus est. Sed nescio quo pacto à gratulacione ad vite restitucionem (a) ac precepta oracio defluxa est. Ego vero, mi Poggi, non ita tui ignarus sum, ut hoc scribens te preceptis Philosophie ab adolescencia admodum eruditum excitare velim, & caritate erga filium ardentem ardenciorem efficere, qui summo amore filium prosequeris, ut bonarum artium Disciplina, maximarumque rerum experien-

(a) Forsan, *institutionem*.

d'Hercule, tiré de Xenophon, qui a paru au Public d'un très bon goût. On ne sait s'il a été executé.

* *Hesiod. Op. & Dier.* 289. On a mis ce vers d'Hesiode en la place de la copie fautive qui paroit dans cette Lettre.

riencia ac exemplo vite vel tuum vel alios adolescentes ad rectam vivendi viam facile inducere potes. Sed quia hic est amicorum mos, hoc munus, ut eos qui nobis benevolencia conjuncti sunt, nonnunquam ad preclara opera hortemur, que tamen ipsos effecturos esse non dubitamus, & si quid rerum expetendarum aut a natura aut a fortuna sibi tributum est, simul congratulemur, ut majori efferantur leticia intelligentes in suis laudibus eadem sentire, que amici senciunt, & ampliori etiam gaudio extollantur, cum percipiunt suis felicibus eventus eos quos diligunt, aut eque aut certe prope gratulari. Extremum est ut ad nos qui desiderio tuo vehementer movemur propere proficiscaris. Quom autem adveneris natalicia tui filii solempni in convivio celebraturi. Ubi tu hujus symposii principis (a) una cum grecorum, latinorum Philosophorum cetu aderis, multaque, ut in conviviis fieri solet, in medium ponentur, presertim disputacio de voluptatis natura, que profecto patronos habebit acerrimos, cum in defensione sue cause epularum suavitate, crebris poculis sensibus jocunditatem ita infundet ut in blanda quasi mercede allecti pro ipsius dignitate tuenda acucius disputabunt. Ego eciam qui hanc ipsam voluptatem acerbissimis verbis insectatus sum, ab hominibusque exterminandam esse censui, fortassis eam in graciam redisse profitebor. Ex Ferraria. Id. Octobris.

(a) Forsan, princeps.

IV.

# IV.

# ANDREÆ JULIANI *pro* MANUELE CHRYSOLORA FUNEBRIS ORATIO *incipit*.

SI quis vestrum est, Viri doctissimi, qui forte admiretur, quod ego, qui neque ingenio neque eloquentia is sim, qui in Manuelis funere laudes nedum Oratione mea ornare, sed pene verbis referre possim: inter vos primum spectati atque optimi Viri hujus virtutes immensas ausus sim enarrare. Hanc totam in Guarinum nostrum causam vertat, est sua potius benevolentia solita, quam aut auctoritate mea, aut aliqua orandi facultate, quas in me nullas esse sentio adductus, hoc mihi dicendi onus adjecit, cui ex ea amicitia, quæ mihi cum illo jam diu est, haud æquum esse censui, morem suis in lacrymis negare. Majorem tamen in modum cupiebam, quod cum de Manuele defuncto laudationem audituri fuissetis, non mei, sed ipsius Guarini Oratio fuisset, qui cum magna dicendi copia, tum exercitationis vi præditus sit: sententia mea hanc sibi rem vendicare debuisset. Tamen, quoniam, charissimi velut patris atque suavissimi Præceptoris morte lachrymæ, ut videtis, hoc fieri vetuerunt, ad me hanc rem detulit, non, quod in dicendo aut doctior, aut uberior verbis sim, qui mihi semper Præceptores & Magistri fuistis: sed quia hujus ornatissimi viri laudes mecum forte sæpius, quam vobiscum communicare solitus erat. Verum neque mihi tantum assumerem, Viri lite-

ratissimi, ut Manuelem Chrysoloram laudatione mea diuturniorem famam consecuturum putarem, nisi integerrimam ejus in omni parte ætatis vitam, summam religionis scientiam, fidem, continentiam conspicerem, quæ etsi non orando, enumerando certe non minimam sibi gloriam vendicare potuerunt. Quod enim genus orationis, quæ copia, quæ dicendi aut scribendi auctoritas hujus nobilissimi Viri clarissimique Philosophi, satis ornate, satis digne commemorare possit? Quas ipso potius vivo, quam mortuo, utinam referre nobis contigisset. Sed incertus atque inopinatus casus hanc optatissimam nobis voluptatem intercepit. Nam cum summus Pontifex Constantiam ire constituisset, nonnullosque summæ auctoritatis Viros & sapientiæ atque erga hanc nostram religionem insigni quadam pietate affectos sibi delegisset, Manuelem inter plurimos habere constituit, qui in hanc laudatissimam rem, necessariumque negotium ita omnem curam, studium, diligentiamque contulit, ut neque vim ullam, neque insidias, neque metus perspicere, nec senectutis suæ incommoda aut labores *extimare* (a) videretur. Quo circa hujus tam diu agitatæ, divisæ laceratæque religionis nostræ divino prope affectu permotus Pontificibus maximis, qui ipsius gravitatem, prudentiam & vitam, tanquam cœleste oraculum venerabantur, Concilii sententias, quantum in se fuit, suscipiendas fore suadere conatus est. Et ut cæterorum bonorum judiciis adhæreret, omnem itineris longitudinem, frigora, hyemes, viarum asperitates atque mortem, si opus esset, perferre instituit. Quæ cum, ut cogitaret, perfecta fuissent, inveteratos Græcorum errores ad Romanam religionem sua opera ac diligentia deduxisset. Quo quidem officio omni laude atque honore dignissimo

(a) *Forsan.* Extimere.

ſimo quid majus fieri, aut divinius excogitari poterat? Quam coronam, quas ſtatuas huic viro, cui nullus honos, niſi debitus, nulla gratia, niſi digniſſima, reddi poterat, homines, ſi in vita diutius fuiſſet, ſtatuiſſent? Ipſe mediusfidius non ſolum urbes, ſed ipſi prope dicam agri, colles, & ſi non pares, maximos certè honores Manueli decreviſſent. Sed cum præter ſuam opinionem atque omnium bonorum judicium, communem omnium libertatem defeſſam videret, & ad unius voluntatem redacta omnia, tandemque Pontificem ſuum ad fugam redactum aſſiduis febribus obſeſſus eſt, paucos poſt dies, dolore magis urgente, quam morbo, exceſſit e vita. Imo, ſi diligenter attendere ac vere judicare voluerimus, ad eam acceſſit vitam, ad quam majores noſtri ſuos illuſtres Viros aſcendiſſe arbitrabantur, qui cum ſuis curis ac moleſtiis ſoluti fuerant, ſuperiorum immortalium cœtum adire affirmabant, quibus non modo ſtatuas, verum etiam aras ac templa dedicabant. Eorum ſententias ſi quis noſtrum velut facinus probarit: neſcio, cur non Manueli noſtro inter ipſos ſuperos conſtitutum locum judicemus, præſertim cum totius ante actæ vitæ ſuæ mores conſpexerimus, omnemque præteriti temporis ac pueritiæ rationem recordari voluerimus, quam demum adoleſcens incredibili penè virtute ſummam fuiſſe declaravit. Quis enim eſt, qui tam ſingulari humanitate, verecundia, modeſtia adoleſcentiam ſuam ornaverit, qui eo ætatis tempore omnes libidines propulſavit? qui omnem ſui corporis partem illæſam ſanctiſſimamque ſervaverit? qui teneris adhuc annis ſe ſic ad Philoſophiam, liberaliumque ſcientiarum ſtudia contulit, ut adoleſcens inter Philoſophos & doctrina & vita numeraretur? Hoc, Viri optimi, paucis conti-

gisse legimus. Platonem namque & Aristotelem aliquot post adolescentiæ suæ annos Philosophiæ operam dedisse constat, quorum codices, quos in senectute e media Philosophia haustos scripserunt, hic adolescens magno studio consecutus est, ut cæteras demum ætatis suæ partes clarissimis virtutibus nedum ornaret, sed ut numquam etiam hominum memoria evelli possent, effecit. Hi sunt gradus, Viri clarissimi, qui ad dignitates, qui ad honores, qui ad famam liberos ascensus parant. Hæc sunt ea virtutis elementa, quæ non summis ac nobilissimis viris solum, verum etiam infimis, immortalem gloriam vendicant. Hujus nimirum adolescentiam omnes vos semper probastis, qui tam egregie traducta futuræ senectutis suæ fundamenta his moribus ac vita jecerat, & quæ usque ad posteros ipsius cineres, sibi pudicitiam, castitatemque servarat, quam seculorum nostrorum memoria, literatorum virorum commendationes, hominum linguæ divinis laudibus celebrabunt. Pari deinde virtute, animo, cura, omnis avaritiæ impetus propulsavit, quæ non solum privatos penates, verum etiam civitates, provincias, omniumque virtutum ornamenta corrumpit. Ab se enim præclare actum, existimabat, cum minus pecuniæ, multum gloriæ domum reportasset. Quanta fide, quanta integritate rationis pecuniam ex Europa exactam (quam totam pene illustravit) cum ex Byzantii obsidione legatus ad ipsius Principes missus esset, Imperatori suo designavit, qui Principes, cum belli necessitate adducti tum maxime dignitate, sapientia ac auctoritate hominis moti magnam auri partem contulerunt. Qua in legatione Manuelis sapientiam atque fidem admirati maximis sæpe præmiis, cum ipsum ad se ducere conati sunt, ut suis in rebus gerendis, consiliisque ca-

capiendis tanti Viri prudentia dulcissimaque hominis familiaritate uterentur. Sed ut ab omni libidine corpus: ita ab omni lucri suspicione animum semper aversum habuit. Quemadmodum enim ille ipse Transalpinæ voluptates nullam in ipsum luxuriæ suspicionem inferre potuerunt, sed continentiæ potius suæ cunctis exemplum atque experimentum extitere: Ita illum neque auri sitis, neque gloriæ aut honoris cupiditas, neque ambitio ulla ab instituto opere retardavit. Non refertam clarissimis Viris atque optimis artibus Italiam ad quietem elegit: non imminenti denique bello oblatum otium anteposuit: sed tanta abstinentia continentiaque usus est, ut quæ cæteri magnopere optare videntur, ab se ea ipsa spernenda judicaverit, adeo ut non ex Byzantio antiquissima civitate Augustorum urbe, aut ex patritia familia ortum sed velut e cœlo demissum homines intuerentur. Qua vero cæteris in rebus moderatione, humanitate, clementia usus sit, facile omnes intelligunt. Nec scio, an Xenocratem, aut Tarentinum Architam, aut reliquos homines in Philosophia clarissimos Manueli non modo anteponere, sed nec æquare possim; qui cum aliquando ab æmulis atque invidis detractum suæ dignitati apud Imperatorem intellexisset, non modo in eos, cum facile posset, ultus est, sed ultro se in periculis eorum defensorem patronumque constituit. Ampla hæc laus, memoria Chrysolorarum nominis dignitas atque gloria, & ut modo dixi, quæ ex mortalibus hominibus superorum immortalium cœtus auget. Sed liberalitati ejus quam aliam comparabimus? Difficillimum est judicare utrum majore laude dignus existimetur, an ea, qua in suos, aut in alios usus sit. Cujus rei testes quam plurimi, nisi nota hæc

vobis essent, adduci possent, unum tamen Guarinum nostrum dicam, qui cum Græcarum literarum, in quibus nunc peritissimus est, Manuelem sibi præceptorem delegisset, ab eo non modo doctrina & moribus ornatus fuit, sed multis aliis perpetuis ac maximis beneficiis sæpenumero adjutus. Quod non minus in omnes, qui vel artibus suis vel opibus eguissent, fecisse constat. Quot enim, cum aut scientiæ, aut alicui studiosæ rei operam dare instituissent, egestate impediti, si Manuel defuisset, incepta nondum re, defecissent? Quanta vero pietate, misericordia fuerit? non gratissima solum in parentes & necessarios, beneficia in cives suos, in patriam divina prope merita declarant; verum etiam in nostram religionem, immortalisque Dei cultum, honoresque agendos, assiduique labores, postremoque hæc legatio demonstravit. Quæ amandi ratio? Illud ego visus sum dicere, quod sæpius a sapientissimis atque optimis viris audivi, cum in sermonem de Manuelis amicitia incideremus. Neminem unquam aut benevolentia in omnes, aut amicitia in bonos viros ipsum antecessisse, neque qui in comparandis aut conservandis amicitiis majorem diligentiam adhibent. Nec id solum sibi ipsi persuadebat: verum etiam cum nihil ipsi tam virtuti consentaneum, tam jucundum, tam necessarium & secundis & adversis rebus existimaret, omnes quantum poterat, notos & necessarios hortabatur, ut cæteris rebus humanis amicitiam anteponerent. Nihil etiam vel ad augendam gloriam vel ad propriam communemque omnium utilitatem conservandam majus neque viro bono dignius a natura dari posse dicebat. Hi sunt, Viri clarissimi, humanitatis & sapientiæ fructus, & expressa hæc signa

vir-

virtutis, communique hominum consensu divina naturæ commendatio. Quæ etiamsi morte hac extingui non valeant, tanti viri consuetudine nos tamen orbatos video. Quorum omnium nostrum dolorem, amicorum & necessariorum luctus, mœrorem patriæ, domus Chrysolitarum calamitatem, quo pacto possim sine lachrymis referre non video. Ea enim ætate nobis ereptus est, qua bonis artibus, optimis disciplinis, & Græcis & nostris, haud parum prodesse poterat. Nam ut primum ab his se curis, quod toto animo conceperat, solvisset, omnem ad scribendi studium operam atque otium contulisset. O gravem atque acerbum diem hunc, qui non solum domesticis ac civibus tuis, verum etiam externis, hanc tuam mortem nuntiavit! O lugubres Epistolæ nuper hic perlectæ, lachrymarum atque tristitiæ plenæ! O sors hominum ignara intestabilisque fortuna, quam repente ea congratulatio, cupiditas ac voluptas, quas tui jucundi reditus expectatio paulo ante tuis omnibus afferebat, ad lachrymas conciderunt, quæ nos undique ad luctus nostrosque erroris dupplicant, & inprimis charissimi necessarii tui, Viri ornatissimi, atque illa tua nobilissima familia dignissimi Johannis Chrysoloræ, lachrymæ movent, quæ certe me plurimum ad dicendum impediunt, cui quid infelicius accidere, aut acerbius inferri poterat, nescio. Hic est qui generis tui dignitatem, studia, honores, cæteraque paternæ familiæ tuæ ornamenta, lacerata peneque extincta, non modo clara sobole, sed optimarum artium disciplina, quas a te olim didicerat, favente Deo reficiet. Sed omittamus nunc de Johanne dicere, cujus humanitas, scientia, incredibilis virtus ac sapientia alios sibi locos vendicare po-

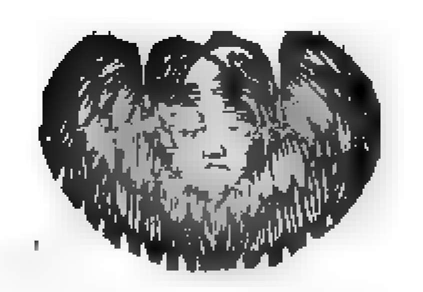
poterunt, & ad id nostra redeat oratio, quod superius dicendum erat, cum Manuelis studium & industriam commemorarem. Cujus ingenium ego ipse, qui nihil de eo majus aut admirabilius, quamquam antea audiveram, afferri posse credebam, sæpius ac vehementer admiratus sum. Nam cum jam grandis esset, nullius Præceptoris auxilio nostras perdidicit literas, neque sibi oneri visum est, cum tot annis Philosophiæ studio vacasset, ad puerilia literarum elementa reverti, commodum atque otium aspernari, somnum ac voluptates omnes rejicere, totumque id tempus, quod ad res suas familiares obeundas, quod ad ipsam corporis requiem dari oportebat, omnem in hanc nostram scientiam perdiscendam contulit. In qua paulo post tantum profecit, ut doctissimis literatisque Viris nostris eum æquare Latini minime dubitaverint, quod haud nostrarum solum illustrandarum causa, quas clarissimis Philosophis, eloquentissimis oratoribus, summisque bonarum artium doctoribus refertas audierat, verum etiam ad suam & propagandam & conservandam scientiam, fecisse videtur. Nam cum Græcus fuerit, multis vestrum patere video, ut credere incipiatis, Græcos homines, omnium quondam scientiarum, omnium bonarum artium, omnis vitæ, optimarumque rerum omnium inventores, præceptores, magistros fuisse, cum Manuelis nostri vitam perspicitis, qui omnibus in rebus ita irreprensus vixit, ut bene beateque vivendi cunctis se speculum exhibuerit. Quod quidem mecum revolvo, tamen vobis, spectatissimi Viri, mihique persuadeo, æquo animo Manuelis mortem esse perferendam, qui ita ex hac nostra vita excessit, ut immortalem ipsius animum & ad me-

meliora proficisci, & nobiscum semper arbitrari possimus. Sed quo nunc te vertes, Græcia? quas parabis lachrymas? Philosophorum omnium tuorum genus Manuelis morte mihi pene sepultum videtur. Cui post hunc vacuas scalas trades? cui veteres tuorum illustrium virorum annales, cui quondam ex majoribus tuis artem Philosophicam assignabis? quem sibi hæredem instituës? Te ipsam lugere oportet. Nihil enim mali accidisse Manueli, sed tibi arbitror, & si quid accidit, tui solum infortunii mœrore accidit. O Socratis sapientia, o Platonis divinum ingenium! Aristotelis admirabilis cunctis in rebus ordo, Demosthenis eloquentia, omniumque Philosophorum Atheniensium gympnasia, cui nunc ex vestris tot vigilias, labores, famam committes? Quid infortunii tibi, infelix Græcia, addi poterat, nisi ut tot Regibus exactis, tot urbibus eversis, tot rebus publicis deletis, tanti quoque Philosophi decorem amitteres? Sed cum nihil hac re certius homini a natura datum sit, neque reliquis in rebus nostris sempiternum aliquid aut diuturnum fecerit, compositis animis ferenda sunt omnia. Unum tamen persuadere tibi non omittam. Quoniam Illustrissimorum Imperatorum atque horum Virorum, quos nunc dixi, semper sedes ac domicilium fuisti, ut non solum huic locum statuas aut ea corporum simulachra erigas, quæ præteritis hominibus dedicabas ad suarum immortalem memoriam virtutum eas constituas effigies, quæ apud futura secula sempiternam de se laudem prædicant. Et ne hoc tam claro Viro minus etiam grata videare, immortalem ipsius memoriam cole. Cole continentiam, moderationem, humanitatem; cole liberalitatem, quam in propinquos, in amicos, in patriam gessit;

cole

cole studium, doctrinam, divinarum humanarumque rerum scientiam hominis tui. Vos autem Viri eloquentissimi, ejus, cujus opera, vos nostræque literæ tantum sunt illustratæ, recordatione ac desiderio amicissimi, inquam, Manuelis nostri gloriam, nomenque totis animis atque ore celebretis. Nam cum omnibus rebus terminos, licet incertos, natura posuerit, horum tamen virorum æternam apud mortales famam, nisi interciderit negligentia scriptorum, ingenia artesque reservant.

FIN *de la IV. & derniere Partie du* POGGIANA.



3#10

700 — 60

3# 10

